

ESSAI

SUR

**Montauban & le Tarn-&-Garonne**

**ESSAI**  
SUR  
**MONTAUBAN**

ET LE  
**Tarn-et-Garonne**

**GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, ÉCONOMIQUE**

PAR

**U. ATHANÉ**

Ancien Inspecteur d'Académie

---

**PRIX : 3 Francs**



**MONTAUBAN**  
**IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE GEORGES FORESTIÉ**  
23, rue de la République, 23

—  
1908



A M. Edouard FORESTIÉ.

---

MON CHER MONSIEUR,

*J'ai préparé un Essai sur Montauban et le Tarn-et-Garonne, géographique, économique, historique, en vue des personnes qui n'ont pas des loisirs pour lire les savants ouvrages que vous éditez. Vous ne sauriez croire combien il y a de braves gens très modernes, attachés d'instinct et de raison au passé, qui se doutent bien que Montauban a été une grande personne morale et qui a joué un rôle social intéressant, que leur pays est charmant, des plus favorisés de la nature, des plus dignes d'être connus et aimés, et qui cependant ignorent leur chef-lieu et leur département, faute d'un ouvrage suc-*

*cinct, de lecture facile, se bornant à décrire les lieux, à énoncer les faits, sans aucune prétention à la science.*

*Pour vous montrer à quel point les ressources même qu'offre le département sont méconnues, je puis vous citer le cas dont j'ai été témoin d'une dame beaumontoise, mère de famille des plus honorables qui, accompagnant son fils au lycée d'Agen, il y a de cela huit ans, se lamentait d'avance, à la pensée de le savoir si loin d'elle : elle ignorait l'existence à Montauban d'un lycée de garçons; elle croyait qu'il n'y avait qu'un lycée de jeunes filles. Beaumont ne connaît pas Montauban, si ce n'est au point de vue administratif.*

*Peut-être trouverez-vous mon Essai léger, superficiel et même inutile venant après le Tarn-et-Garonne qui date de 1902, livre excellent que Montauban a offert aux congressistes de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences. Les principaux articles sont des documents vraiment définitifs, dus à divers spécialistes, M. l'ingénieur J. Doumerc, géologue; M. le chanoine Pottier et M. le docteur Alibert, archéologues; vous-même, historien et économiste de race. Ce volume, si recommandable*

soit-il, ne m'a pas arrêté pour deux motifs : d'abord vous et vos collaborateurs avez écrit pour des académiciens ou pour des gens qui savent, et je m'adresse à un autre public qui ne sait pas et qui, ne disposant pas de beaucoup de temps, est pressé d'apprendre, d'aller vite ; ensuite, les divers chapitres n'étant pas reliés entre eux par une inspiration commune, il y a dans l'ensemble un défaut d'unité qui rappelle, passez-moi la comparaison, celle du département lui-même dans lequel vous constatez, à l'avant-propos, « un manque d'homogénéité qu'un siècle de centralisation administrative n'a pu faire disparaître. »

Il existe un autre manuel, celui de J.-F. Gasc, que vous avez édité en 1872. En son temps il était très bien. Nos instituteurs aujourd'hui sont plus difficiles qu'alors au point de vue de la description géographique. Leur goût m'est connu par des manuscrits de monographies communales que ces bons vieux amis m'ont communiqués et dont je me suis largement inspiré. A cet égard, je dois beaucoup à M<sup>me</sup> Solomiac (Verdun), à M. Combes (Bessens), à M. Antic (Lauzerte), à mon vieux camarade Decaunes (Lafrançaise), à M. Gauthier (Montauban),

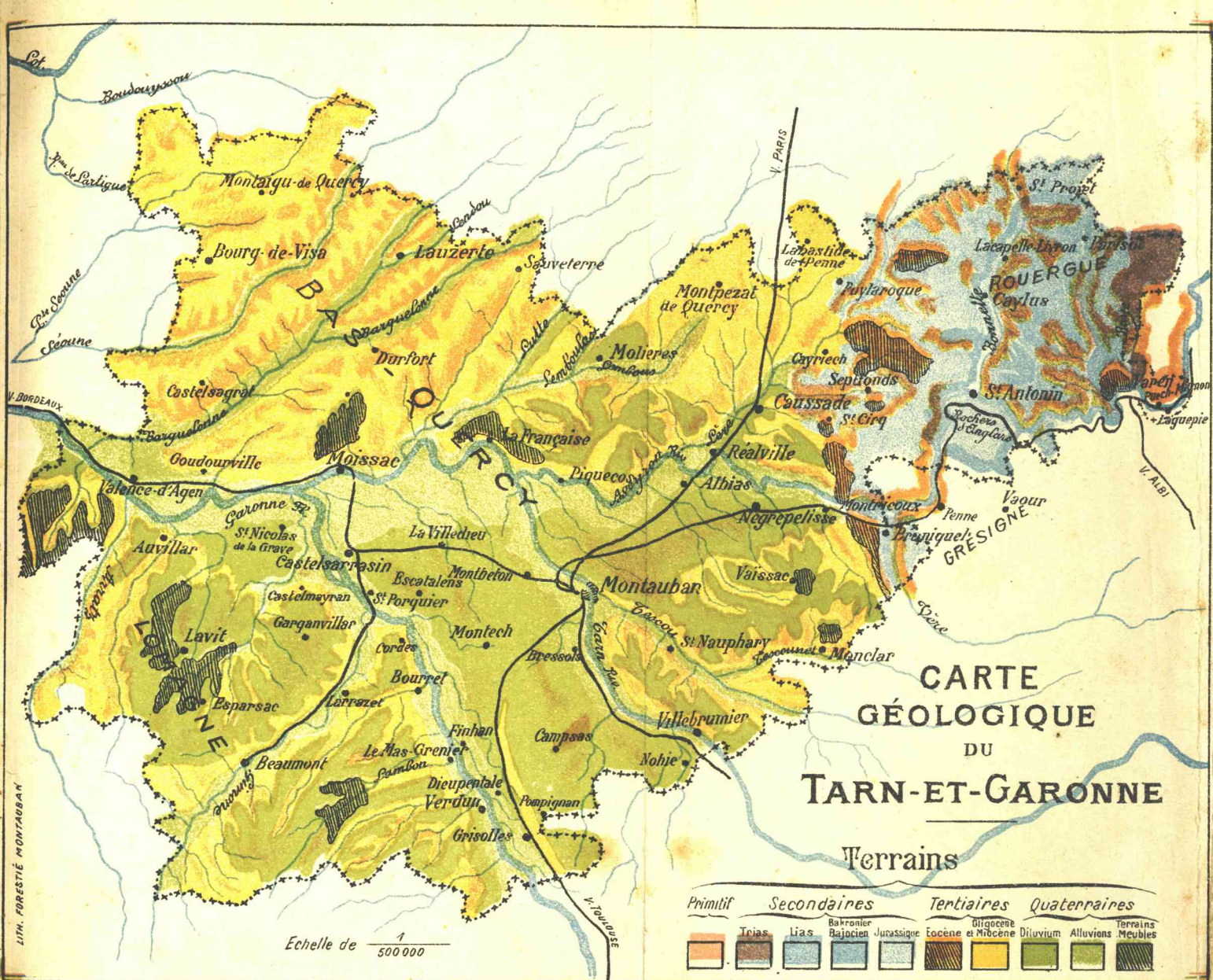
*au bon félibre Perbosc pour ses précieuses communications. Je pourrais citer encore les noms d'un certain nombre de collaborateurs; on les trouvera au cours de l'ouvrage. J'exprime mon affectueuse reconnaissance, en particulier, à M. Ris, inspecteur primaire; je me félicite d'avoir suivi ses conseils très judicieux.*

*Veillez agréer, mon cher Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.*

U. ATHANE,

*Ancien Inspecteur d'Académie.*

Rodez, 10 Mai 1908.



Montaignu-de-Quercy

Bourg-de-Visa

Lauzerte

Sauveterne

Montpezat-de-Quercy

Labastide-de-Penne

ROUERQUE

Castelsagrat

Darfort

Culle

Molieres

Naylaroque

St-Antonin

Goudourville

Moissac

La Française

Cayriech

Septfonds

St-Antonin

Valence-d'Agen

Castelsarrasin

La Villedieu

Piquecosy

Albias

Realville

Negrepelisse

Vagur

Auvillar

St-Nicolas de la Grave

Castelsarrasin

Escatalens

Montbeton

Montauban

Vaissac

Penne

Lavit

Garganvillar

St-Porquier

Montech

Montauban

Vaissac

Penne

Esarsac

Larrazet

Cordes

Bourrel

Bressola

St-Nauphary

Mancler

Penne

Beaumont

Le-Mas-Grenier

Sambon

Dieu-pentale

Verdun

Vallebrunier

Mancler

Penne

Beaumont

Le-Mas-Grenier

Sambon

Dieu-pentale

Verdun

Vallebrunier

Mancler

Penne

Beaumont

Le-Mas-Grenier

Sambon

Dieu-pentale

Verdun

Vallebrunier

Mancler

Penne



## CHAPITRE PREMIER

### Notions sur la formation géologique. L'homme préhistorique dans le Tarn-et-Garonne

---

#### § I. — *Formation géologique.*

##### MODIFICATIONS DU SOL

La riche terre tarn-et-garonnaise a été construite comme une maison de belle architecture, qui aurait été plusieurs fois remaniée dans la suite des temps et dont le dessin primitif serait reconnaissable encore après ces modifications. Les matériaux appartiennent à diverses époques, à différentes ères, comme disent les géologues (1). L'époque actuelle apporte les siens, mais essentiellement transitoire ; elle est un *moment* de notre pays que le géographe essaie de saisir et de décrire, car tout change, se renouvelle, tout passe vite. Chaque jour modifie notamment le modelé de la surface. Le 23 juin 1875, en quelques heures, le flot de la Garonne arriva furieux dans nos plaines, et, cinq jours après, le fleuve, qui avait

(1) *Géologie*, étude de la nature des matériaux et de leur disposition architecturale.

monté de 9 mètres, revint à son ancien niveau, laissant par places des détritns de toute sorte arrachés aux flancs des Pyrénées ou à ses propres bords, dépôts de sables, de vases, bancs de cailloux roulés, arbres, paille, meubles, cadavres d'animaux, cadavres humains ; l'Océan en eut sa part. Tout récemment, le 7 mai 1906, un petit ruisseau du Quercy, le Lemboulas, grossi par des pluies torrentielles, sortit de son lit, recouvrit la plaine en aval de Molières, ravina tout sur son passage, causa des pertes énormes aux riverains. L'an dernier, enfin, la Lère, plus humble encore que le Lemboulas, a fait des victimes humaines.

La dégradation des montagnes répond à l'exhaussement des plaines où se déposent les alluvions.

L'eau en est la principale cause, cause mécanique, comme agent d'érosion, de transport et de sédimentation (1). Elle est soumise à l'énergie solaire comme bien d'autres forces, l'air, le vent, la gelée qui effrite les roches les plus dures ; c'est ainsi que des gouttes d'eau saturées de calcaire, abandonnant les substances qu'elles contiennent, produisent par suintement des dépôts de *tuf* calcaire, et par évaporation du *travertin*. L'abondante source de *Saint-Pierre-de-Livron* qui alimente Caylus a des eaux aujourd'hui peu chargées de carbonate de chaux, mais autrefois elles étaient très incrustantes : leurs dépôts

(1) *Sédimentation*, dépôt de roches au fond des eaux. *Roche* s'entend d'un minéral dur ou tendre se présentant en grande masse sur le sol.

ont formé un long promontoire qui s'avance dans la vallée de la Bonnette, et sur lequel est bâti le hameau de Saint-Pierre-de-Livron.

Voilà pour le modelé, ou pour la sculpture de la surface, comme dit le commandant O. Barré (1). L'architecture change aussi, témoins les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, et ces lents, très lents mouvements du sol qui élèvent, par exemple, le littoral de la Rochelle entre Garonne et Loire au dessus du niveau de la mer, tandis que sur tel autre point la côte s'y abîme peu à peu.

#### LA GÉOLOGIE EN GÉNÉRAL.

Les savants admettent que le globe terrestre, d'abord gazeux, puis liquide, s'est revêtu sous l'action du refroidissement d'une croûte formée de terrains dits primitifs, et qu'on suppose constitués avec du granit, du gneiss, et du micaschiste (2). Dans ces terrains primitifs, la vie n'existait pas encore. Mais des terres émergeaient, origines des continents auxquels les assauts des éléments de fleuves monstres, dont les eaux avaient un grand

(1) Commandant O. Barré, *l'Architecture du sol de la France*, 1903.

(2) Le gneiss a les mêmes éléments que le granit : quartz ou cristal de roche (silice pure), feldspath (combinaison de la silice), et mica (feuilles souvent transparentes comme celles qu'on met au regard des poêles). Dans le micaschiste qui est toujours feuilleté le mica est plus abondant que dans le gneiss.



pouvoir corrosif, au milieu d'un air méphitique, ne cessaient pas d'enlever des matériaux désagrégés qui coulaient dans la mer le long du rivage. Ces dépôts (éléments détritiques, sables, vases, graviers, etc.) s'étendaient en couches, ou strates, ou sédiments superposés et échelonnés suivant leur âge, à moins qu'il ne se produise des dislocations, et il s'en produit. La vie apparut d'abord au sein des eaux, puis sur les terrains de sédiments dès que la terre devint habitable. Un climat très humide et très chaud provoqua tout d'abord une végétation luxuriante, analogue à celle de la zone équatoriale actuelle. Les végétaux accumulés à l'embouchure des grands fleuves avec un mélange de limons, soumis à une température plus ou moins élevée, se transformèrent en bassins houillers. Mers et fleuves se peuplèrent d'espèces d'animaux qui ont péri pour la plupart et qui précédèrent dans la chaîne des êtres l'être le plus parfait, l'homme.

De cette vie lointaine, les roches sédimentaires ont conservé des images ou des débris organiques appelés *fossiles*. On remarque sur des morceaux de houille des empreintes de fougères, même des empreintes de pas et de gouttes d'eau sur les grèves sablonneuses des mers anciennes, durcies aujourd'hui en masses de grès et élevées au-dessus du niveau de la mer. On a réuni dans les musées (1) des fos-

(1) Le musée d'histoire-naturelle de Montauban est riche, bien qu'on ait cédé aux Anglais des collections qui font l'honneur du British museum. On doit les principales trouvaille

siles, dents, cornes, écailles ; des pétrifications d'animaux, de coquillages, d'eau salée ou d'eau douce dont la pierre conserve les formes caractéristiques ; diverses matières comme le carbonate de chaux les ont enveloppées et préservées de la totale décomposition qui est la loi commune des êtres.

Ces fossiles considérés comme documents historiques (1) ont révélé les principales révolutions du globe et permis de distinguer les terrains, c'est-à-dire les matériaux, les uns des autres, suivant une classification chronologique plus commode que des chiffres, qui comprend des ères, divisées en périodes et sous-périodes. Voici les éléments, réduits au strict nécessaire, de cette classification.

Elle comprend les seuls terrains qu'on trouve dans le département de Tarn-et-Garonne.

Origine ignée : terrain primitif ;

ORIGINE SÉDIMENTAIRE	}	<i>ère primaire</i>	{	période cambrienne, id. carbonifère, id. permienne.
		<i>ère secondaire</i>	{	période triasique, id. jurassique.
		<i>ère tertiaire</i>	{	période éocène, id. oligocène, id. miocène.
		<i>ère quaternaire</i>	{	commune avec l'apparition de l'homme ; elle dure encore.

aux Trutat, aux Lortet, aux Brun, aux Nonorgues, aux Devaux, aux de l'Isle, à M. le charoine Pottier.

(1) Le grand initiateur est Georges Cuvier (1749-1832).

Les matériaux se présentent rarement dans leur ordre chronologique : ils se mêlent, ils forment un ensemble compliqué, quelle que soit leur origine. C'est ce qui donne au sol arable, qui est directement soumis aux influences admosphériques, une infinie variété d'aspects et de propriétés.

#### LES MATÉRIAUX DE TARN-ET-GARONNE.

##### CRISE DE FORMATION.

On pourrait faire une étude presque complète de la minéralogie, des diverses roches, sur le territoire de Laguépie où l'Aveyron atteint le Tarn-et-Garonne au confluent du Viaur. Dans le bourg, au fond d'une vallée étroite et tortueuse, il y a du terrain primitif que les habitants appellent de la *terre noire* ; c'est du micaschiste.

A gauche de l'*Aveyron* s'étend le pays du seigle, le Ségala, plateau primaire du département de l'*Aveyron*, dépendance de ce Massif central qui est une des terres de France les plus anciennes, antérieure de plusieurs millions d'années aux Pyrénées. On trouve à droite quelques lambeaux de terrains primaires : du Cambrien (1) à Laguépie même, en amont, avant d'arriver à Najac, en aval, entre Laguépie et Fenayrols ; du terrain carbonifère à Puech-Mignon (Laguépie) ; du permien des deux côtés du département, à la Grésigne (Tarn) et Villevayre (Aveyron), avec traces à Castanet, le Cuzoul, Sante-Igne.

Le trias, qui ouvre l'ère secondaire, flanque le per-

(1) *Cambrien*, nom d'origine anglaise.

mien au nord de la Grésigne, à l'ouest de Villevayre, entre la Baye et la Bonnette ; il unit aux terrains primaires les terrains jurassiques du Rouergue tarn-et-garonnais (1). Ceux-ci étalent des surfaces parfois fissurées, parfois arides, des causses, et l'*Aveyron* les traverse en des méandres encaissés ; les cours d'eau de moindre importance sont pauvres d'eau ; les eaux pluviales se perdent souvent en des cavités souterraines.

Plus à l'ouest, le jurassique se recouvre peu à peu, pendant l'ère suivante, d'un manteau tertiaire ; il en reste une bande éocène d'abord, puis une grande table oligocène (2) qui se prolonge dans l'Agenais, et dans laquelle les affluents de droite de l'*Aveyron*, du Tarn

(1) *Jurassiques*, du Jura où ces terrains sont remarquables. Ils s'étendent de l'*Aveyron* au Lot, couvrant les cantons de Saint-Antonin et de Caylus ; une partie de celui de Montclar vers le cours inférieur de la Vère ; de celui de Nègrepeglise, de Montricoux ; de celui de Caussade (un îlot à Cayriech), de celui de Montpezat (une petite lisière au nord-est). Les plus anciennes assises jurassiques, le lias et l'infra-lias, qui sont comme le trias, des pays de bruyères, de fougères, de bois de chêne, se trouvent sur la rive gauche de la Bonnette, au rocher d'Anglars, entre ce rocher et le permien de la Grésigne.

(2) *Eocène*, du grec, *cos.* aurore, et *kainos*, récent, aurore des temps actuels. — *Oligocène*, du grec, *oligos*, peu et *kainos* récent, qui contient peu d'espèces actuelles. — Les terrains tertiaires, éocène et oligocène, occupent les cantons de Montaigu, Bourg-de-Visa, Lauzerte, Molière, le centre et le sud de celui de Montclar ; une pointe entre la basse Lère et l'*Aveyron* ; un îlot près de Campsas ; des bordures de la

et de la Garonne ont taillé des sillons parallèles. Leur formation coïncida avec celle des plis Pyrénéens qui devaient transformer l'Aquitaine en un golfe fermé sans grande profondeur : le travail de comblement de ce golfe commença aussitôt et se poursuivit vers l'ouest. Ces terrains éocène et oligocène tarn-et-garonnais émergèrent donc des lagunes. La pente générale qui incline le sol doucement de l'est à l'ouest s'explique par cette formation même.

La surrection des Pyrénées centrales et occidentales commença avec l'éocène. Ces montagnes prirent leurs traits définitifs pendant la période miocène qui a formé la Lomagne et les pays au sud de la Garonne (1).

Ce qui s'énonce ainsi en trois lignes équivaut à une durée de 6 à 8 millions d'années, d'après les géologues (2). Ce fut la période critique de notre région, sa principale époque architecturale. Auparavant, « si

Gimone et de la Tessonne ; des bandes allongées au sud de Saint-Aignan, de Saint-Michel à Bardigues ; de petits îlots à Varen.

(1) *Miocène*, du grec *meion* moins, et *kainos*, récent, moins récent que la période suivante, *pliocène* (*pleion*, plus récent que tous les dépôts qui précèdent). Il y a du miocène dans les cantons de Lavit et de Beaumont, d'Auvillar, Saint-Nicolas de la Grave et Verdun.

(2) M. de Lapparent a essayé d'indiquer la durée des ères et des périodes géologiques : elle atteint des chiffres fantastiques, aussi grands, que ceux qui sont révélés par l'astronomie, et vraiment effrayants si on les compare à nos périodes historiques ou à la durée de la vie humaine. La période primaire aurait été plus longue que celles qui suivent.

« la Montagne Noire était dessinée, le Massif central  
« était toujours réduit à l'état de contrée indécise  
« où s'étendaient d'innombrables lacs ou lagunes ;  
« et ce n'est strictement qu'en arrivant à la fin de la  
« période miocène qu'on est en droit de dire qu'il  
« existe un bassin d'Aquitaine. A cette époque, la  
« mer est réduite à un golfe compris entre les Pyrénées  
« et le relief tout récent que le contre-coup de la  
« crise alpine (1) vient de donner, par voie de *rajeu-*  
« *nissement*, à la région centrale de la France. Aux  
« dépôts détritiques venant des Pyrénées et de la  
« Montagne-Noire s'ajoutent ceux qu'amènent les  
« rivières descendant du nord. Malgré quelques retours  
« offensifs, la mer recule, faisant place à des lagunes  
« qui s'encombrent peu à peu sous l'amas des mollas-  
« ses marines ou lacustres et des dépôts sableux et  
« argileux que l'on trouve dans toute l'Aquitaine.  
« A ces dépôts viennent se superposer, sous forme  
« d'immenses cônes de déjection, les matériaux d'o-  
« rigine fluvio-lacustre issus de la partie centrale des  
« Pyrénées (2). » Ces détritiques d'origine fluvio-lacus-  
tre, connus aussi sous le nom de diluvium (3), ou al-  
luvions anciennes, datent de la fin de l'ère tertiaire  
et du commencement de l'ère quaternaire.

(1) La surrection des Pyrénées a précédé celle des Alpes, mais elle fait partie de la même période d'activité interne du globe.

(2) Commandant O. Barré, *loc. cit.*, p. 261.

(3) *diluvium*, déluge, de *diluere*, délayer.

ARCHITECTURE DE TARN-ET-GARONNE.

Il faut noter, comme conséquences de cette histoire, une surélévation du Massif central, par conséquent du compartiment du Ségala, et, de plus, une forte tendance au plissement dans toute l'Aquitaine qui n'a pu que se résoudre en failles aux confins du Rouergue tarn-et-garonnais. En effet, l'énorme masse du Ségala, en se surélevant, joua sur elle-même, affecta les roches moins solides de sa lisière occidentale, les disposa en « paquets », les fit ployer en failles ou relever en bombements. Ce sont, parmi les cassures ou failles ramifiées, la grande faille de Villefranche, celles moins importantes de Saleth sur l'Aveyron, de la Bonnette ; le cirque de Varen qui s'emplit de couches tertiaires ; les dômes permien de la Grésigne et de Villevayre, et divers bombements, au nord de Puylagarde, à Cornusson, entre Saint-Antonin et Espinas. Les plissements se reconnaissent à peine sur l'étendue tabulaire du Bas-Quercy.

L'ère quaternaire qui dure encore, a produit, au début, des faits moins considérables que ceux de la période tertiaire, mais des plus notables pourtant : chutes extraordinaires de pluies et de neiges ; plusieurs époques glaciaires au milieu desquelles l'homme fit son apparition dans nos contrées (1) ; dépôts énormes d'alluvions anciennes par les grands cours d'eau encore désordonnés qui rongèrent les terrains de mollasse : ils ont laissé des couches caillouteuses,

(1) Fait essentiel : il n'y a aucune trace certaine de l'homme en Europe dans l'ère tertiaire.

des graviers à plus de 200 mètres d'altitude en Lomagne comme en Quercy ; ils ont agi surtout pour créer les grandes vallées sur les lignes de pente. En creusant toujours, les eaux ont laissé de haut en bas les traces de plusieurs terrasses successives où le diluvium se mêle aux alluvions modernes, du moins dans les parties les plus basses. M. J. Doumerc en a compté jusqu'à cinq pour la Garonne à Castelsarrasin, à 85 mètres d'altitude, à 140, à 170, à 185, à 210. « Sur d'autres points la série est moins complète ; les troisième et quatrième niveaux ne paraissent former qu'un seul gradin (1) ». Des phénomènes analogues se retrouvent dans la vallée du Tarn, dans celle de l'Aveyron en aval de Montricoux. « On voit par les terrasses de galets et de graviers qui s'étagent au-dessus du niveau actuel de la vallée le résultat de déplacements et de creusements successifs, comme si on assistait aux spasmes de l'action torrentielle d'autrefois. Ailleurs d'immenses dépôts de cailloux roulés, de sables et de limons, occupent le milieu des vallées, séparant et rejetant sur les bords latéraux les rivières qui les sillonnent. Dans la vaste plaine que domine Montauban, un amas de ce genre tient séparés pendant 30 kilomètres la Garonne et le Tarn. De brusques inondations rappellent de temps en temps les débâcles qui ont laissé ces traces.... Le pays a sa livrée formée par les matériaux auxquels il est réduit.

(1) M. J. Doumerc, *Le Tarn-et-Garonne*, 1902, p. 31.



« Les cailloux roulés hérissent le sol des rues. La  
« brique règne dans les constructions (1) ».

#### RÉGIME DES TROIS PRINCIPAUX COURS D'EAU

La *Garonne*, le *Tarn* et l'*Aveyron*, tels que nous les voyons, ne sont que d'humbles filets d'eau comparés aux immenses nappes de l'époque diluvienne. Ces deux dernières rivières ont un cours relativement long, un débit assez uniforme. Leurs inondations sont loin d'être aussi soudaines, aussi terribles que

(1) Vidal Lablache : tableau de la France, dans l'*Histoire de France* rédigée sous la direction de M. Lavissee, tome 1, p. 363. A propos des amas détritiques qui séparent le Tarn et la Garonne, M. J. Blayac, s'exprime ainsi dans les *Annales de Géographie*, du 15 novembre 1906, n° 469 (observations géographiques au sujet de la Feuille de Montauban : « Le parallélisme remarquable qu'offrent la Garonne et le « Tarn (dans le Tarn-et-Garonne), n'a pas toujours été « aussi marqué... Le Tarn faisait un coude (au sud de la « Grésigne) moins prononcé et déversait ses eaux dans la « Garonne entre Grenade et Verdun. Plus tard le Tarn qui « était alors grossi de l'Aveyron se jetait dans la Garonne « un peu plus au nord, à Montech. C'est alors que cette gran- « de plaine (qui occupe l'entre deux eaux) a été formée grâce « à l'apport considérable des alluvions amenées sur cet em- « placement par les trois rivières. Mais la Garonne se trou- « vant la plus puissante » déposé une quantité de graviers « que le Tarn n'a pu à un moment donné recouper, et qui lui « ont imposé un retrait vers la droite. A son tour, le Tarn « plus fort que l'Aveyron a obligé ce dernier à dévier son « cours plus au nord. Actuellement les deux rivières se ren- « contrent (plus au nord) dans un territoire où la pente E- « W du terrain les amène forcément dans la Garonne. »

celles de la *Garonne*. Leur bassin supérieur est déterminé par des massifs primaires imperméables, auxquels succèdent des causses, déserts de pierre, que le *Tarn* traverse dans le département de la Lozère, en coulant dans des bas-fonds appelés cañons (1), véritables abîmes. Dans la traversée de Tarn-et-Garonne, ses eaux ont abaissé et encaissé leur lit au-dessous de la plaine d'alluvions, entamant profondément dans leur érosion les mollasses sous-jacentes, tandis que les eaux de la *Garonne* coulent sur les alluvions même qu'elles déplacent et remanient constamment.

L'*Aveyron* reste sur terrain primaire jusqu'à Laguépie ; il s'engage dans le calcaire juste à son entrée dans le département qu'il limite, ou qu'il traverse, par des gorges remarquables, au pied des hautes falaises d'Anglars, de Penne, de Bruniquel, jusqu'à Montricoux.

Aussi, comme le fait remarquer M. de Lapparent (2), le profil de l'*Aveyron* et du *Tarn*, comme celui du *Lot*, passe-t-il sous la courbe de celui de la *Garonne*, dont le bassin propre, en grande partie imperméable, ne renferme rien d'analogue aux plateaux des causses et du calcaire jurassique. Les sources de ces divers cours d'eau sont à peu près également élevées. Par la rapidité de ses pentes, l'inégalité de son débit, la masse des matériaux dont elle se charge, la

(1) d'un mot espagnol.

(2) de Lapparent, *Leçons de géographie physique*, p. 88:

*Garonne* a un régime qui n'est en rien comparable à ceux du *Tarn* et de l'*Aveyron*.

Les villages des rives de la *Garonne* s'élèvent à une grande distance du fleuve, sur le premier rebord, ou sur la première terrasse, aux affleurements de la mollasse. Il n'en est pas ainsi dans la basse vallée du *Tarn*, de Gaillac à Montauban : les terres sont formées d'éléments très variés que les eaux de pluie ont eu le temps de décalcifier en partie, sur lesquels poussent aussi bien la vigne que les céréales ; villes et villages sont bâtis tout au bord des berges de la rivière dont les débordements ne sont pas à redouter.

#### VUE D'ENSEMBLE.

Un trait essentiel de l'aspect général, c'est que la *Garonne*, le *Tarn* et l'*Aveyron* se réunissent dans la même vaste plaine et occupent le talweg du département. De chaque côté de ces cours d'eau s'élèvent graduellement, par étages superposés, des collines tertiaires ondulées, coupées par de petites vallées d'érosion. Vers le nord, la ligne de faite des dépôts tertiaires, courant parallèlement à leur bordure et au voisinage de cette limite, correspond à une limite hydrographique au nord de laquelle les eaux se déversent dans la vallée du *Lot*, tandis qu'au sud elles se rendent dans le *Tarn* et dans la *Garonne*. La région jurassique du nord-est, entaillée de vallées profondes, est de beaucoup la plus pittoresque et la plus élevée. Le sol à Castanet s'élève à l'altitude de 496 mètres. Dans le bassin tertiaire, qui occupe la plus grande partie du département, les phénomènes

nes d'érosion ont littéralement déchiqueté la bordure des plateaux calcaires, évidé les corniches ; ils ont donné d'autre part au pays mollassique un modelé spécial caractérisé par la multiplicité des coteaux aux formes arrondies. Le sol s'abaisse à 52 mètres au point où la Garonne passe dans le Lot-et-Garonne.

Le dôme permien boisé de la Grésigne, bien qu'appartenant au département du Tarn, mérite une mention : c'est l'avant-poste de ces terrains primaires qui ont soudé au Massif central le large bassin aquitain. Il domine de 2 à 300 mètres cette dépression aquitainienne et y sépare deux golfes, à droite celui de l'Albigeois, à gauche celui du Bas-Quercy. De l'agreste vallée de la Vère, il va en s'élevant jusqu'aux bords escarpés de l'Aveyron. Trois différentes populations, celles du Quercy, du Rouergue et de l'Albigeois, se sont rencontrées et arrêtées au pied de cette borne naturelle, de ce haut belvédère, comme à une limite d'accès très difficile. De belles routes percent aujourd'hui son mystère.

#### MINES ET CARRIÈRES.

##### SOURCES DU ROUERGUE TARN-ET-GARONNAIS.

On trouve dans la masse des terrains primitifs et primaires les filons métallifères (1), la houille (Puech-

(1) « Filons quartzeux métallifères de Laguépie, carytine, « malachite, azurite et pyrites » M. J. Doumerc, *loc. cit.* p.

migon), les lignites (houilles imparfaites), les grés permians.

Les trous, puits, crevasses du terrain jurassique s'appellent igues (iguos) dans le Lot, t'indouls en Aveyron, avens dans le Gard. Beaucoup de ces poches se sont remplies de phosphorites. M. Caraven-Cachin (1) suppose que ces phosphorites sont des résidus de sources thermales de l'époque tertiaire. M. J. Doumerc laisse la question d'origine en suspens : est-elle animale, thermique, chimique, physique ou mécanique ? Peut-être un retour de la mer, sinon un déluge, décapant le plateau, avait-il charrié dans ces poches à phosphorites, comme dans des abris, l'énorme quantité d'os d'animaux, de mammifères fossiles, qui s'y trouvaient disséminés (domaine de Cos, à l'o. de Caylus). L'exploitation de phosphate est aujourd'hui épuisée.

Il en est de même du minerai de fer en grain.

« Les dépôts sidérolithiques (2) sont, au voisinage  
« de la bordure jurassique, confinés dans les po-  
« ches, fissures ou crevasses des calcaires de la fa-  
« laise (Le Colombier, près Cariech ; minières des  
« forêts du Bretou et de la Garrigue). A la sur-  
« face des causses c'est la terre rouge qui domi-  
« ne (3) ». Un lavage mécanique naturel du terrain

(1) *Description géographique, géologique, etc. de Tarn-et-Garonne* par Caraven-Cachin, p. 362 et suivantes.

(2) *Sidérolithique*, du grec Sideros, fer, lithos, pierre.

(3) M. J. Doumerc, *loc. cit.* p. 38.

diluvien, analogue à celui qui place les paillettes d'or dans les sables aurifères (1), a accumulé ce minéral de fer en grain. Celui de Bruniquel, dans le cours inférieur de la Lère, était le plus connu ; on n'en trouve plus aujourd'hui.

Saint-Antonin et Fenayrols possèdent des sources ferrugineuses. Les eaux sulfatées calciques de Fenayrols se rapprochent, par leurs richesses minérales, des eaux de Bagnères-de-Bigorre, d'Encausse, de Capvern (sulfatées-calciques, avec bicarbonate de chaux et de magnésie, chlorure de sodium, et traces de lithine, d'iode, d'arsenic et de cuivre).

Il y a une espèce de marbre lithographique à Montricoux ; des pierres lithographiques de qualité médiocre à Bruniquel, du travertin à Saint-Pierre-de-Livron, à la source du Martinet, près de la Bonnette ; en beaucoup d'endroits des calcaires et des grès propres à la chaux hydraulique et à la chaux ordinaire, à Varen et dans plusieurs autres dépôts oligocènes entre Lexos et Laguépie, à la métairie de la Parouquéto, à Sainte-Foix, à Larroque près de Puech-Mignon.

#### CALCAIRES TERTIAIRES. MOLLASSES.

Les terrains tertiaires forment les plateaux marneux de Puylaroque, arides et nus comme des caus-

(1) Jadis exploités à Castelsarrasin et à Saint-Nicolas-de-la Grave.

ses ; d'autres marnes, calcaires ou sableuses couronnent, sous forme de cause également, les coteaux de Bouloc, Caze-Mondenard, Montaigu et Sainte-Cécile.

Des calcaires blancs assez compacts et résistants constituent une bande de Boudou, près Moissac, vers Agen, le long de la rive droite de la Garonne, avec une large ondulation entre Goudourville et Castelsagrat, déprimée à Place-Longue, près de Gasques. Le calcaire de l'Armagnac, quoique moins résistant, accentue le relief dans le voisinage du Gers, à Mansonville et Gramont, le long de l'Arratz, à Maubec sur la Gimone, etc.

Par ailleurs, en Lomagne et en Quercy, dominent des dépôts hétérogènes et alternés de grès, de graviers, de marnes et d'argiles, de calcaire grossier ou mollasse. La mollasse comprend un grès tendre, calcaire ou argileux, et une matière marneuse, facile à travailler, à se décomposer, dans lequel la Garonne, le Tarn, l'Aveyron, même les cours d'eau de moindre importance n'ont pas eu de peine à creuser et élargir leurs vallées entre des plateaux uniformes.

Marnes et mollasses donnent lieu par leur facile décomposition à un sol arable, argilo-calcaire, connu sous le nom de *terres fortes* (terro-hort, bouhec), compact et boueux, riche là où les couches sableuses ne dominent pas. Les terres propres au limon jaune diluvien, silicéo-argileuses, privées de l'élément calcaire, s'accoutument comme engrais de chaux et de phosphate; elles forment les *boulbèrres* qui

absorbent l'eau, conservent l'humidité, ont la cohésion des meilleures terres végétales, même dans les couches graveleuses qui conviennent soit aux prairies, soit à la vigne. Les alluvions récentes ont des limons particulièrement fertiles. Boulbènes et terres fortes, voilà la bonne terre nourricière qui depuis vingt siècles ne cesse pas de porter des moissons de froment.

Les richesses minérales se réduisent à l'extraction de pierres à bâtir assez rares ; à la fabrication de chaux hydraulique (Larrazet, La Bourgade, Caumont, Auvillar dans la Lomagne ; Moissac, Malause, Boudou, Pommeric, Goudourville, etc., en Quercy) ; à l'argile à poterie d'Ardu, Auvillar, Castelsagrat, Lauzerte, Négrepelisse, Montauban (1),

#### FERTILITÉ INÉGALE DANS LE TERRAIN QUATERNAIRE.

Les alluvions quaternaires, plus ou moins récentes, occupent le fond des vallées, les cantons de Grisolles, de Montech, de Castelsarrasin, en partie les cantons de Verdun, Saint-Nicolas, Auvillar, à gauche de la Garonne, et sur le Tarn le canton de Montauban ; sur l'Aveyron, celui de Négrepelisse ; plusieurs îlots du canton de Monclar, la vallée de Caussade ; un îlot sur les deux rives du Lemboulas moyen ; une bande suivant la rive droite de la Barguelonne.

(1) Un endroit sur le versant nord du Tarn, près du pont du Carrayrat, s'appelle *côte de la faïence*.



Le plateau de Lavilledieu, à l'altitude moyenne de 100 mètres, en est un point notable. Il a été « formé par le Tarn et remanié en partie par la Garonne ; les graviers qui caractérisent chacun de ces « cours d'eau se trouvent mélangés sur quelques « points de la vaste plaine qui s'étend de Monbar- « tier à Castelsarrasin (1). » Un pareil sol est peu fertile. Les forêts de Montech et de Saint-Porquier s'étendent à côté des vignes, le long de la Garonne, sur un sol siliceux, léger, sans carbonate de chaux (boulbène). Les dépôts des pentes et des éboulis se couvrent généralement de bois et de taillis. Sur les alluvions tout à fait modernes, ou mieux sur les limons, c'est tout autre chose. Parmi les diverses cultures, celles des céréales et des fourrages prennent la première place. Les prairies complantées de peupliers, parfois le riche sorgho, les oseraies, sont développées dans la partie basse de la vallée de la Garonne et le long de tous les cours d'eau. La vigne, autrefois cantonnée sur les terres graveleuses, sur les plateaux calcaires et sur leurs éboulis, gagne maintenant les mollasses, le pied des corniches. Le prunier se plaît dans les mollasses. Quelques pentes de Moissac à la Lère par Piquecos doivent leur grande fertilité, leur richesse en primeurs et arbres fruitiers à leur exposition heureuse.

En résumé, au point de vue agricole, la décomposition superficielle des sédiments primaires donne des terres froides, pauvres en chaux. Déjà celle du

(1) M. J. Doumerc *loc. cit.* page 31.

trias est plus fertile : si elle est siliceuse, elle constitue le pays du châtaignier. Les terrains secondaire et tertiaire présentent les mêmes caractères, les mêmes aptitudes agricoles. Dans les uns et dans les autres on trouve des causses ou d'excellents terroirs. Les limons des terrains quaternaires sont riches, mais ils sont souvent formés de cailloux et de graviers propres aux forêts ou à la vigne.

#### SOURCES.

Les eaux pluviales s'infiltrent dans les fissures des causses, se réunissent sur des couches imperméables, couches marneuses généralement, et reparaissent dans les vallées sous forme de sources parfois abondantes. Citons sur le terrain jurassique les sources de Puylagarde, Saint-Projet, Saint-Pierre-de-Livron, Martinet, Fenayrols, Saint-Cirq, Septfonds, Saint-Symphorien, la fontaine des *Miracles* à 3 kilomètres de Caylus ; sur le terrain tertiaire, celles de Montalzat, Montaigut, Brassac, Gaspes, Roquecor, Goudourville, etc. Elles ont parfois déterminé l'emplacement des hameaux et des fermes. Dans beaucoup de régions tertiaires, les sources manquent de constance par suite des variations qui se produisent dans la composition des sédiments. Il suffit de voir les flaques d'eau de la Lomagne pour comprendre combien la mollasse de ce pays est dépourvue d'eau. La Gimone elle-même ne roule que des eaux bourbeuses, impropres à la boisson. Les terrasses quaternaires et les alluvions récentes présentent presque partout dans la couche

caillouteuse qui en constitue la base des nappes qui alimentent de nombreux puits et fournissent sur les limites de leurs affleurements de nombreuses sources d'une eau très pure et claire.

## § II. — *L'homme préhistorique.*

### LES PLUS ANCIENS HABITANTS.

Sur le territoire de Tarn-et-Garonne vécut l'homme primitif, le précurseur, en un temps où nos vallées n'étaient pas encore creusées. Il erra le long des cours d'eau, se cantonna sur la plaine du Ramier, près de Montauban, sur les plateaux de Monclar, de Varennes. Ses stations devinrent dans la suite plus nombreuses. Il eut de pauvres abris en bois couverts de branchages et de feuilles ; il pratiqua les cavernes de Bruniquel, peut-être des souterrains *troglydiques* dont l'âge est incertain, creusés dans la terre argileuse ou dans les grés friables. Il n'avait pour sa défense, pour la chasse et la pêche, que des instruments de pierres et d'os, calcaires, quartz, silex, silex surtout, l'acier de ce temps-là. C'est l'âge de la pierre, dans lequel on distingue l'époque de la pierre taillée ou paléolithique (1) et l'époque de la pierre polie ou néolithique. Celle-ci, moins ancienne

(1) *Paléolithique*, du grec, *palaios*, ancien, et *lithos* pierre.

que la précédente, se relie à l'époque du bronze qui est l'aurore des temps historiques.

#### PÉRIODE DE LA PIERRE TAILLÉE.

Pendant les premiers temps de l'ère quaternaire, des climats froids et humides (1) alternèrent avec des climats secs et chauds. Les changements de la faune sont en rapport avec ceux des climats. L'homme, témoin et victime de ces lointaines révolutions physiques, vivait entouré d'animaux qu'on ne trouve plus que dans les pays chauds, comme l'hippopotame, ou dans les pays froids, comme le renne. Il appartenait à la race de Canstadt qui passe pour la plus ancienne de celles qui ont habité l'Europe (2). Les outils de cette pauvre humanité, coups de poing, hâches, couteaux, racloirs, recueillis au Bourguet, à Gènesbrières, à Saint-Martial sont conformes aux types classiques de Saint-Acheul (Somme), de Chelles (Seine et Oise), classiques, parce qu'ils ont servi aux savants, notamment à Boucher de Perthes, pour établir, vers 1860, des classifications qui sont aujourd'hui généralement adoptées.

«...Les vallées se creusent toujours ; des outils « d'une taille nouvelle se mêlent, à des niveaux in-

(1) Il y eut plusieurs périodes glaciaires.

(2) Canstadt, près de Stuttgart. Les découvertes faites sur ce point datent de 1700 ; ce n'est qu'un siècle plus tard que Cuvier en étudia les débris humains, un crâne et quelques autres parties.

« férieurs, aux casse-tête acheuléens. Le type de Solutré fait son apparition » (1). En effet, une seconde race humaine, dite de Cro-Magnon (2), qui a failli être appelée de Bruniquel, mettait un soin extrême à tailler en biseau ses couteaux et racloirs. Les instruments de ce type ont été trouvés en grand nombre à Solutré, près de Mâcon, au milieu d'innombrables ossements de chevaux brisés pour permettre l'extraction de la moelle. Dans un second type, dit Magdaléen (3), les fragments de silex sont moins retouchés, la portion utile est seule travaillée ; les os et les bois de renne servent à confectionner des poignards, des pointes de lances ou de flèches, lisses, barbelées ou munies de crochets. On y trouve aussi des spatules (4), des aiguilles en os, des cornes de renne percées d'un ou deux orifices et qu'on croit être des bâtons de commandement.

L'homme de la Madeleine avait des instincts artistiques très développés ; il dessinait et sculptait avec

(1) M. le D<sup>r</sup> Alibert, *loc. cit.* p. 197.

(2) Cro-Magnon localité de la commune des Eysies, (Dordogne). Lartet et d'autres savants ont examiné les trouvailles de Cro-Magnon, de la Madeleine, de Laugerie-Basse sur les bords de la Vézère. De la même race la grotte des Forges, à Bruniquel a donné des débris de mâchoires, de crânes, etc. qui sont disséminés au musée de Toulouse, à celui de Montauban et au British Museum.

(3) De la grotte de la Madeleine.

(4) *Spatule*, outil plat d'un côté comme ceux dont se servent les maçons, les peintres, les sculpteurs.

une extraordinaire fidélité sur l'ivoire et la pierre, et représentait les animaux avec lesquels il vivait, mammoth, ours des cavernes, cheval, renne, etc. Il se tatouait, il enduisait son corps de couleur rouge. Plein de respect pour les morts, il pratiquait à sa façon l'art de momifier les corps ; il plaçait à côté du défunt des vivres, des armes, des objets de parure.

« Les vallées, poursuit M. Alibert (1), se sont définitivement approfondies après des relais successifs des eaux témoignés par trois ou quatre terrasses (2). Le froid sec et rude règne en maître et resserre les familles. Les foyers s'allument dans les vallées de l'Aveyron et les vallées secondaires, partout où un abri de rocher ou une caverne protègent des vents cinglants et que côtoie une rivière poissonneuse. Là l'homme porte sa capture après la chasse aventureuse dans la forêt des causses, et repu, réchauffé par la flamme, taille ses innombrables silex, aiguise ses pointes d'os, façonne ses sagaies et ses harpons, coud ses vêtements en peau, se tate, et s'amuse à graver à la pointe, sur des os ou des lames de schistes, sa propre silhouette, ou celle des animaux dont il fait sa proie, ou de ceux dont il subit les énormes attaques. Toutes ces fantaisies de la gravure au trait ou de la sculpture, les célèbres grottes de Bruniquel les ont fournies avec l'in-

(1) *loc. cit.* p. 198.

(2) La période de la pierre taillée correspondant au temps que les eaux ont mis à creuser les vallées, on peut se faire par là une idée de l'antiquité de l'homme.

« finie variété des outils de silex et d'os. » Peccadeau de l'Isle a recueilli dans les abris sous roche, au pied même du château, une magnifique série de gravures sur pierres. Les deux objets de sculpture les plus précieux, trouvés dans une des grottes voisines, sont un éléphant mammouth et un renne, tous deux sculptés sur ivoire (au British museum).

Un godet de pierre du Musée de Montauban conserve de l'ocre rouge sous une meule minuscule. L'homme du renne ne peignait pas son corps seulement. Au fond d'une grotte d'Altamira (1), des peintures, qu'on ne peut voir qu'à la lumière, représentent des centaines de grands animaux. On a supposé que les artistes voulaient se rendre favorables les animaux nuisibles et les animaux comestibles ; ils leur exprimaient par le dessin une sympathie mystique ou magique, comme pour pratiquer une incantation. On ne peut se les représenter que munis d'une lampe et, à la lueur fumeuse de la graisse de renne, ici peignant, là traçant au fond des grottes des figures avec la pointe du silex. Ces travaux délicats recréaient sans doute chasseurs et pêcheurs qui venaient se reposer la nuit, mais ils devaient avoir un mobile plus décisif, une idée religieuse dont l'évolution aboutit historiquement en Egypte au culte des animaux.

(1) Près de Santander : le renne n'était pas descendu en Espagne, d'après certains auteurs.

PÉRIODE DE LA PIERRE POLIE.

Ce grand moment de l'art primitif finit en même temps que l'époque froide. Le renne remonta vers le nord. Les artistes dispersés, on ne sait pourquoi, n'eurent pas de successeurs. L'art de la pierre polie succéda à l'art de la pierre taillée ou éclatée, et lui resta bien inférieur. On suppose qu'à la fin de l'époque paléolithique, une race supérieure, venue de l'Est, menant à sa suite les animaux domestiques, apportant des graines alimentaires, des poteries, l'externina ou asservit les anciens habitants, à moins, c'est encore une hypothèse, qu'ils n'aient suivi le renne.

Quoi qu'il en soit, la société néolithique offre de grandes différences selon le temps et le lieu « et nous « nous tromperions étrangement si nous admettions « q'un beau jour elle fût enfantée quelque part, en « Orient, si l'on veut, et de là put s'imposer au monde entier (1) ».

Les hommes de la race néolithique avaient des haches polies mesurant jusqu'à 28 centimètres de longueur, armes terribles entre leurs mains. Tout semble révéler chez eux des guerriers, jusqu'aux monuments commémoratifs ou religieux qu'ils ont laissé de leur civilisation, les dolmens ou tombeaux, les menhirs et les cromlechs, tous remarquables par l'énormité. Un dolmen recouvert d'un monticule de terre est un tumulus. Peut-être les oppida qui couronnent les pointes élevées des coteaux de Tarn-et-Garonne, dont

(1) M. Cartailhac : *La France Préhistorique*, p. 124.



quelques-uns s'élèvent en plaine, à Gandalou (1), à Montbartier, sont-ils antérieurs à la race gauloise et datent-ils des guerriers de la pierre polie. Ils recherchaient l'abri des cavernes, probablement celui des demeures troglodytiques. Ils descendirent les pentes jusqu'au niveau des plaines actuelles. Sur les bords du Tarn, au Verdier, près de Montauban, M. le chanoine Pottier a constaté un atelier de pierres polies, des grés usés par le polissage, des haches, des os travaillés, des couteaux de silex, quelques outils de bronze. « Là, des creux circulaires, avec foyer central, « destinés à l'habitation avaient dû recevoir une couverture conique dans le genre des huttes de la Nouvelle Zélande, vestiges d'un village néolithique (2) ».

« En ce qui concerne les habitations troglodytiques, le souterrain du Cros, à Léojac (3), peut suffire à donner l'idée de toutes les autres. Des galeries ayant de 60 à 70 centimètres de largeur conduisent à des salles carrées ou barlongues (4) à voûtes angulaires, dont les dimensions varient tout comme le nombre ; celle de Villemur à Montfermier, compte 14 chambres. Des traces de barrages sont apparentes à l'entrée de ces salles et se retrouvent au coude des passages ; des niches creu-

(1) Près de Castelsarrasin..

(2) M. le chanoine Pottier, *Tarn-et-Garonne*, p. 135.

(3) *ibid.*

(4) Quadrilatères irréguliers.

« sées dans les parois pouvaient recevoir des lam-  
« pes, et d'autres, en forme de placards, renfermer  
« des provisions. » On trouve des souterrains tro-  
glodytiques aux Poulidets (Montauban), à Saint-Pier-  
re de Livron, à Goudou (Lamothe-Capdeville) à S<sup>t</sup>  
Sernin (S<sup>t</sup> Nauphary), au Bosq-Grand (S<sup>t</sup> Beauzel)  
et dans cinquante autres endroits.

Les monuments mégalithiques appelés dans le Lot  
payro-levado, ou plantado, ou ficado ; dans l'Avey-  
ron, Roc d'è los fados, sont désignés parfois sous le  
nom de jayantières, ou tombes des géants, dans le  
Tarn-et-Garonne. Un grand nombre de ces monu-  
ments ont disparu à cause de la culture, ou utilisés  
par des maçons, ou violés par des chercheurs de trés-  
sors ; il en reste, plus ou moins détériorés : des dol-  
mens au Bretou, à Septfonds, à S<sup>t</sup> Cirq, à Carcès à S<sup>t</sup>  
Projet, ailleurs encore ; des menhirs à Lauzerte, à  
Mirabel ; des tumuli-dolmen à la Verrouille (Bruni-  
quel) ; ceux-ci étaient au nombre de 15 disposés en cer-  
cle sur un diamètre de 300 mètres, mais il en subsis-  
te trois seulement. Le dolmen ou jayantière de Vaour,  
à la Grésigne (Tarn), est un des rares spécimens in-  
tacts. « Quelques dolmens ont leurs ossements en  
« partie brûlés, traces de cannibalisme peut-être ». (1)

Toutefois l'inhumation ne fut pas la règle constan-  
te ; à certaines époques l'incinération fut de mode.

(1) M. le D<sup>r</sup> Alibert, *loc cit.* p. 202.

Au dolmen d'Angeville, on a trouvé une hachette en cuivre pur figurant exactement une hache de pierre. L'usage des métaux que la nature fournit à l'état natif, l'or et le cuivre, précéda l'art d'unir le cuivre à l'étain, c'est-à-dire, de fabriquer le bronze.

L'âge du bronze, relativement récent, remonte cependant au temps des monuments mégalithiques (1), dolmens, menhirs, cromlechs, et des cités lacustres, (2). Le nouveau métal s'introduisit de proche en proche; il amena un grand progrès matériel. On multiplia les armes et les parures. Pour sa part, le Tarn-et-Garonne a donné des haches de bronze, des épées, des fibules (agrafes antiques), des aiguilles, à Castelsarrasin, St Nicolas, Bressols, le Saula (au pied de la Française); une belle épée à Castanet, mais sa forme la fait toucher à la période gauloise; une autre épée à Gandalou.

Les ornements gravés sur les manches de couteau, sur certains cônes et menhirs, ne représentent plus, comme à l'époque du renne, des animaux; ce sont de jolis ornements linéaires dénotant un tour spécial d'esprit, sinon une religion étroite. On sait que les orientaux, les musulmans entre autres, ont proscrit la représentation des êtres vivants. On peut supposer, par analogie, que ce qui était un procédé ma-

(1) Mégalitique, du grec, mégas, grand, et lithos, pierre.

(2) Partout où il y avait des lacs, en Suisse, en Italie, les hommes néolithiques établirent des stations lacustres, des cités sur pilotis. Venise en donne une idée.

gique chez les chasseurs de renne fut considéré par les hommes de la pierre polie comme un maléfice.

On arriva par de longues transitions insensibles à l'usage du fer qui est postérieur aux dolmens et aux cités lacustres. Les matériaux en fer se sont rencontrés dans certains tombeaux (en Autriche) mêlés à des objets analogues de bronze. Les poèmes homériques signalent à la fois des épées d'airain (bronze) et des épées de fer (sideros).



## CHAPITRE II.

### Ethnographie. — Notions historiques.

#### Le Gascon.

---

##### ÉPOQUE GAULOISE.

L'isthme gascon, aux confins de deux mondes, rattache l'Europe à l'Espagne et, par delà l'Espagne à l'Afrique. Bêtes et gens ont de tout temps suivi cette voie. Nous en avons la preuve sous les yeux chaque année avec les alouettes et les oiseaux migrateurs. Autrefois la traversée du Massif central était difficile pour les hommes; on tournait habituellement cet obstacle des deux côtés, par Poitiers ou par Lyon; de même, les Pyrénées infranchissables au centre s'abaissent aux deux extrémités. L'isthme gascon entre ces deux obstacles constitue un carrefour où, sur des terres riches, les migrations humaines ont jeté cent peuples différents.

Ce fut d'abord le flot des Ibères et des Celtes que nous considérons comme nos ancêtres. Les Ibères sur la rive gauche de la Garonne, avaient des affinités espagnoles et africaines; les Celtes sur la rive droite descendaient du Massif central (1).

(1) D'après M. Jullian, professeur au Collège de France (*Histoire de la Gaule*, 1908), les invasions des Celtes, venus du

Nous ne savons guère que les noms des tribus gauloises qui occupèrent le sol de Tarn-et-Garonne : les Tolosates (Tectosages) entre la Garonne et le Tarn; leurs voisins les Tascons, dans le bassin du Tescou, s'étendant à l'ouest jusqu'aux hauteurs de Piquecos sur la rive gauche de l'Aveyron; les Ruthènes sur le haut Aveyron; les Cadurques, appelés plus tard Quercynois, au nord du cours inférieur de l'Aveyron et du Tarn; au sud de la Garonne les Gascons Lactorates, du nom de Lectoure, capitale de la Lomagne; à l'ouest, les Nitiobriges (Agenais). Le sol était encore encombré de marais, couvert de forêts profondes, et les oppida qui hérissaient les hauteurs abruptes prouvent que les tribus ne s'entendaient guère entre elles. Ces Gaulois faisaient bon accueil aux étrangers, aux marchands phéniciens et grecs; ils aimaient les fines causeries; ils acquirent dans tout le monde ancien la réputation de guerriers in-

Nord (Basse-Allemagne) et celles des Ibères, venus du Midi (Espagne), à peu près contemporaines (fin du VI<sup>e</sup> siècle et commencement du V<sup>e</sup>), se firent aux dépens des Ligures dont le nom s'est maintenu sur la rivière du Ponent, près de Gènes. Les Ligures occupaient toute l'Europe occidentale à la fin de l'âge de pierre et à l'âge du bronze. Les envahisseurs, arrivés par petits groupes, se rencontrèrent sur les bords de la Garonne. Il est probable que les Ligures se maintinrent dans la région de Lavit. Les noms dont les Ligures désignèrent les Génies des sources, des montagnes, des forêts, subsistent encore. Remueurs de pierres, défricheurs de forêts, habiles au tir à la fronde, hardis, rusés, criards et hâbleurs, tels étaient les Ligures, d'après M. Jullian, qui voit dans le méridional actuel, gascon, languedocien, provençal, leur arrière petit-fils (page 190).

trépides. Quand les Romains eurent conquis tout le monde ancien moins la Gaule ils entreprirent de dompter les tribus gauloises. J. César les soumit un demi-siècle avant Jésus-Christ.

#### LES GALLO-ROMAINS

Les Romains, race vraiment impériale, comme disent les Anglais, ignoraient le mot grec *barbare* ; ils s'inspiraient d'une politique attentive aux intérêts des peuples, et faisaient dans le même jour un vainqueur et un obligé. Les Gaulois acceptèrent le joug de ces conquérants pratiques qui opposaient des digues aux torrents, construisaient des aqueducs, mettaient en valeur les bonnes terres, construisaient des routes le long desquelles on a retrouvé en plus de 150 endroits de Tarn-et-Garonne des traces des villas fastueuses qu'ils habitaient. Les voies romaines eurent cette influence immédiate de révéler aux Gaulois un système de gouvernement supérieur et l'irrésistible attraction qu'une contrée peut exercer sur les autres : tout convergeait vers Rome.

Il reste des noms de routes caractéristiques, comme le *camín peyrat*, du port d'Escorsac, près de Montauban, vers Bressols ; le *camín romieu* à Sainte-Livrade, sur la voie de Moissac à Cosa (Cos), ne signifie pas voie romaine, mais chemin des pèlerins. Moissac, centre de routes, à cause de sa situation sur le Tarn, était en relation avec Cosa la ville importante de la région, avec Cahors. Une voie unissait Toulouse à Moissac, le *camín Tolzat*, sur la première terrasse de la plaine, par Grisolles,

etc, mais la vraie voie de Toulouse à Bordeaux passait par Lectoure, au sud de Tarn-et-Garonne. La voie de notre région la plus authentique est ainsi marquée dans la table de Peutinger (1).

TOLOSA.

FINES XXVII (milles romains)

COSA VII

EIEONE, OU DIVONA (Cahors) XX

Fines (Bressols?) marquait la limite (2), croit-on, des Tolosates et des Tascôns. Cette route venait de Toulouse, par Fronton et Labastide Saint-Pierre, à Fines ; puis au port d'Escorsac on passait le Tarn au moyen d'un bac ; elle traversait l'emplacement de la future bastide de Montauban, arrivait à Cosa, enfin à Molières, elle trouvait la voie de Moissac à Cahors. Une autre voie reliait Castres à Moissac, rejoignant la précédente à Labastide Saint-Pierre, la suivant jusqu'à Fines, et puis elle passait par Lacour-Saint-Pierre, Lavilledieu, Labastide du Temple, les Barthes où il fallait traverser le Tarn, Sainte-Livrade, les Roudils où elle se soudait au chemin romieu, voie de Moissac à Cahors.

La "pax (3) romana", pendant près de cinq siècles, mua les fiers Gaulois en Gallo-romains voués aux travaux de la paix, ignorant les armes, et ce dernier

(1) Au V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Citée par M. le chanoine Pottier, loc. cit. p. 137.

(2) *Fines*, limite, frontière.

(3) *Pax*, paix.



point touche au côté faible de la politique des conquérants. Au début, ils se défierent des Gallo-romains, puis, dans un sentiment exagéré de leur puissance, ils se crurent à eux seuls assez forts pour repousser les Germains.

#### PÉRIODE DES INVASIONS (V<sup>e</sup> IX<sup>e</sup> siècle).

La défense était reportée aux frontières où les Romains, qui s'étaient réservé le métier des armes, avaient élevé de vaines barrières. Au V<sup>e</sup> siècle, les Barbares, passant à travers toutes les issues, surprisent dans sa torpeur cette société gallo-romaine incapable d'opposer une résistance. D'une part, le sol et le climat furent laissés à eux-mêmes, et les vallées retombèrent à un triste état de culture ; d'autre part, les nouveaux maîtres établirent non pas un, mais plusieurs régimes nouveaux et les populations furent rançonnées à chaque changement. Ce n'était pas encore la féodalité, mais ce régime-là était en germe.

En 407, Vandales, Alains, Suèves, venus d'au-delà du Rhin, passèrent comme un torrent déchaîné. Peut-être les Vandales ont-ils laissé leur nom à un hameau de Castelsarrasin, Gandalou : on y voit un oppidum bien conservé, mais il existait avant l'arrivée des Vandales. Il affecte, avec ses hautes terrasses artificielles, qui couvrent une enceinte de 6 hectares, la forme de la lettre D, bien différente de celle des camps romains de Saint-Porquier, de Castéra-Buzet, d'Asques, de Bouloc, de Saint-Vincent-Lespinasse.

Les Visigoths se présentèrent peu de temps après à

titre d'alliés des Romains. Ils se fixèrent pendant un siècle, implantant dans notre sol, avec des coutumes germaniques, des germes d'idées religieuses non conformes à l'orthodoxie catholique qui prévalait dès cette époque et qui, dans notre région, eut son centre à Moissac.

Les Visigoths furent chassés du bassin de la Garonne par les Francs (VI<sup>e</sup> siècle) et du littoral méditerranéen par les Arabes (VIII<sup>e</sup> siècle). Les Francs étaient eux aussi d'origine germanique. Les Arabes, venus de l'Orient et maîtres de l'Espagne, lancèrent leurs chevaux par dessus les Pyrénées, mais ils ne purent pas se fixer dans les plaines d'Aquitaine. Les Normands y firent un peu plus tard quelques incursions rapides (IX<sup>e</sup> siècle) : ce sont les derniers envahisseurs du pays.

Telle est la destinée des lieux de passage que beaucoup de races s'y donnent rendez-vous. Le sol reste : il finit par absorber les alluvions étrangères. Les anciens noms de Gascons, de Quercynois, de Ruthènes survécurent ; ils sont encore usités. De la fusion des envahisseurs et des Gallo-romains sortit vers le milieu du moyen-âge une population latine de langue, romaine de législation, suffisamment homogène.

Pendant ces cinq ou six siècles, le Midi avait vécu indépendamment du nord et malgré le nord. Mérovingiens et Carolingiens ne cessèrent pas d'imposer la conquête franque par le fer et par le feu, mais c'était toujours à recommencer.

Le duc Vaïfre, champion des Vascons contre Pépin le Bref, perdit la partie. La lutte du midi et du

nord, interrompue après Charlemagne, devait reprendre, sous un prétexte religieux, au XIII<sup>e</sup> siècle.

#### LES MONASTÈRES.

Des solitaires, des ermites errent autour de Moissac ; un beau jour on les réunit par charité dans un même local, sous la même règle. Ainsi sont nés beaucoup de monastères de bénédictins ou disciples de Saint-Benoît. Ils ont eu leur moment dans l'œuvre de la civilisation, défrichant le sol, qui revenait lui aussi à la barbarie, et préservant de la ruine la science et l'art. De ces abbayes nous viennent presque tous les trésors des églises, châsses, missels historiés, vieux bahuts sculptés etc. Beaucoup de moines étaient artistes et tous les artistes étaient moines par l'inspiration. Les abbés des monastères ont fondé des villes munies de chartes en bonne forme : Beaumont-de-Lomagne, dépendance de l'abbaye de Grandselve ; Larrazet, de l'abbaye de Belleperche ; Saint-Nicolas, de l'abbaye de Moissac ; Varen, et combien d'autres encore. Par tous les services qu'ils ont rendus, ils ont aidé à l'organisation des sociétés modernes. Il suffit de voir le grand air que conservent les restes de l'abbaye de Moissac et de les comparer aux œuvres qui subsistent des seigneurs laïques du moyen-âge pour constater combien l'action civilisatrice des moines a été supérieure à celle de ces derniers.

Il n'y eut pas moins de dix à douze abbayes dans les limites relativement étroites de Tarn-et-Garonne.

Les plus anciennes, Moissac (630), Nobleval ou Saint-Antonin (763), Saint-Théodard ou Montauriol, près de Montauban (820), Varen, Cayrac et Mas Grenier (X<sup>e</sup> siècle), correspondent aux invasions des barbares; dans un monde brutal, elles ouvraient un asile aux âmes tendres et pieuses. Des vues politiques en même temps que religieuses semblent avoir présidé à la fondation des autres, Grandselve (Bouillac, 1114), Belleperche (même époque), Beaulieu (Ginals, 1141), la Garde-Dieu (Mirabel), Saint-Marcel (1163). Au XII<sup>e</sup> siècle, la querelle du Sacerdoce et de l'Empire menaçait de s'étendre à la Gaule. Les papes comptaient sur les moines pour dominer les consciences populaires, pour imposer leur volonté dominatrice aux rois et aux princes, aux hérétiques, même au clergé séculier, moins sûr que le régulier, et qui se relâchait de ses devoirs.

L'action des moines dans le midi, même secondée par un des plus grands d'entre eux, Saint-Bernard, qui visita l'abbaye de Beaulieu (1145), parut insuffisante à la papauté. A la suite de la milice sacrée, elle fit donner les soudards de Simon de Montfort, chef d'une singulière croisade.

#### CROISADE DES ALBIGEOIS.

Voici quelle était alors la situation générale dans notre région.

L'établissement lent de la féodalité rendit le midi à lui-même, à ses tendances propres, différentes de celles du nord. Il suffit de rappeler que le midi, dont

les productions naturelles sont plus riches et plus variées, entretenait, malgré la barrière des Pyrénées, des relations avec l'Espagne, notamment avec le sanctuaire réputé de Saint-Jacques de Compostelle; avec l'Orient par les villes commerçantes du littoral méditerranéen ; avec les pays transalpins par la Provence. Par les voies d'accès du seuil de Naurouze et du Massif central arrivaient dans l'Aquitaine et jusqu'à l'Océan les rayons lointains de la civilisation italienne, alors byzantine. Elle se fit sentir dans les monuments religieux des confins de l'Aquitaine, Périgueux, Angoulême, Limoges, et au cœur même du pays, s'il est vrai que Saint-Pierre de Moissac ait été jadis une église à coupoles ; la double influence arabe, (par l'Espagne), et italienne agit fortement sur les mœurs, les danses, les coutumes ainsi que sur certaines désinences et certains rythmes de la langue romane.

Des deux côtés du seuil de Naurouze, les vieilles cités avaient conservé leurs franchises municipales. Le seigneur y était peu éloigné du bourgeois, celui-ci du manant. Il n'y avait pas de région plus prospère dans toute la chrétienté, ni plus indépendante. Des Alpes aux Pyrénées, une nationalité se cherchait ; les anciennes races s'étaient fondues ; elles parlaient la même langue, la langue romane, alors illustrée par les troubadours. Au point de vue religieux, toutes les hérésies s'étaient donné rendez-vous, celles des Ariens, des Manichéens, des Cathares ou purs, des Henriciens, des Vaudois, et rien ne révèle mieux un siècle de foi, que ces préoccupa-

tions d'être les plus purs ou de mieux se rapprocher de la vérité des évangiles. Les seigneurs laïques, loin de s'alarmer des audaces de l'esprit critique et moqueur, ne respectaient pas plus les disciplines établies que la foi catholique.

Le Nord des trouvères, orthodoxe, rude et guerrier, moins opulent que le midi, vit tant de richesses à sa portée qu'il céda à la tentation de les prendre. Avidité et fanatisme. Sous un prétexte religieux, cette belle proie devint l'occasion d'un acte de brigandage tel qu'il n'y a pas dans l'histoire un pareil exemple de vol et de cruauté. Quand l'action des moines, qui montaient la garde autour de l'orthodoxie, parut insuffisante, la croisade de Simon de Montfort, plus connue sous le nom de Croisade des Albigeois, noya dans le sang toute cette civilisation frêle autant que brillante.

Elle fut conduite par les croisés dans sa période la plus sanglante sans la participation des rois capétiens, mais ceux-ci, très habiles, en eurent tout le profit : le midi fut annexé au royaume de France (traité de Meaux, 1229).

#### MONTAUBAN. LA NATIONALITÉ FRANÇAISE. LA RÉFORME.

Montauban apparaît alors dans le monde, simple bastide, sortie du sol d'un seul jet, comme les autres nombreuses bastides de la région qui faisaient partie d'un système de défense dirigé principalement contre les Anglais. Alphonse Jourdain, comte de Toulouse, en est le fondateur (1144). On verra au

chapitre X quel a été le caractère du montalbanais et quelle place l'indomptable petite ville a prise dans le pays.

A la fin du moyen-âge, la nécessité de combattre l'étranger, l'Anglais, contribua à unir les cœurs, à améliorer les relations du nord et du midi, à susciter partout le sentiment national, l'amour du « pays ». De hardis Gascons, sous le nom d'Armagnacs, quelque brouillons qu'ils se soient montrés en maintes circonstances, préparèrent les voies à Jeanne d'Arc (XV<sup>e</sup> siècle). Puis c'est avec des Gascons surtout que les Valois firent les guerres d'Italie. Ils appréciaient en eux, comme disait Montluc, « la proviance « (prévoyance), la vigilance et la prompte exécution. » (XVI<sup>e</sup> siècle).

A cette même époque commençait le mouvement de la Réforme. Il trouva sur la vieille terre albigeoise un terrain tout préparé, depuis Nérac jusqu'aux Cévennes, en passant par Montauban et Castres. Les rivalités religieuses amenèrent de grands troubles, des guerres fratricides, un grave échec des armées de Louis XIII sous les murs de Montauban (1621). Vinrent les représailles, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup>, malgré lesquelles les protestants, industriels et actifs, assurèrent la prospérité, non du pays, mais de la ville de Montauban. La tolérance ne s'affirma qu'à la veille de la Révolution de 1789.

Le grand rôle qu'a joué Montauban rejette dans l'ombre celui des pays voisins de cette ville, le Quercy qui fut réuni au domaine royal en même temps que Montauban (1271), et qui subit pendant

plusieurs années la domination anglaise après le traité de Brétigny (1360); le Rouergue, qui faisait partie des domaines que Henri IV, à son avènement rattacha à la couronne. De même, les vicomtés de Lomagne et d'Auvillar appartenaient à Henri IV. L'Agenais, passé sous l'autorité de Philippe le Hardi en même temps que Montauban, subit les Anglais de 1360 à 1453 et revint ensuite à la France.

#### L'ADMINISTRATION SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

En 1789, le Toulousain, c'est-à-dire les cantons situés entre la Garonne et le Tarn, Castelsarrasin, Montech, Grisolles, étaient compris dans la province de Languedoc, tout le reste du pays dans celle de Guyenne; mais cette division en provinces ou gouvernements militaires n'a pas d'importance; le gouverneur ne comptait pas. La véritable administration se faisait par généralités. La France était divisée en 35 généralités ou intendances, et le titre d'*Intendants de justice, police et finances* indique la grande étendue des pouvoirs de ces fonctionnaires, et encore pas entièrement. Le toulousain, plus le canton de Villebrumier, faisait partie de la généralité de Toulouse; les cantons de Verdun, Saint-Nicolas, Auvillar, Lavit et Beaumont, de la généralité d'Auch; ceux de Montaigu et de Bourg de la généralité de Bordeaux. Tous les autres cantons des arrondissements actuels de Montauban et de Moissac dépendaient de la généralité de Montauban et cette généralité, très étendue, comprenait Cahors, Villefranche d'Aveyron et Rodez, c'est-à-dire le Quercy et le Rouergue.



## DIVISION ADMINISTRATIVE ACTUELLE

La division administrative en départements, décidée par l'Assemblée Nationale (1790), fit de Montauban un simple chef-lieu de district du département du Lot ; de Moissac, un simple chef-lieu de canton du district de Lauzerte dépendant aussi du dép. du Lot. Valence d'Agen devint un chef-lieu de district du département de Lot-et-Garonne ; Castelsarrasin un chef-lieu de district du département de la Haute-Garonne. Beaumont releva du district de Grenade et du département de la Haute-Garonne, Lavit du département du Gers.

La division consulaire (1800) maintint les départements avec des préfets, et remplaça les districts par un certain nombre de sous-préfectures. Lauzerte et Valence devinrent de simples chefs-lieux de canton. Montauban fut chef-lieu de sous-préfecture comme Castelsarrasin.

Huit ans plus tard, Napoléon 1<sup>er</sup> créa le département de Tarn-et-Garonne (Sénatus consulte du 2 novembre 1808) avec Montauban comme préfecture, et deux sous-préfectures, Castelsarrasin et Moissac. Cette organisation existe encore, avec 23 cantons :

3 du pays toulousain, Grisolles, Montech, Castelsarrasin ;

5 de la Lomagne, Verdun, Saint-Nicolas, Beaumont, Lavit et Auvillar ; quelques communes de ce dernier canton sont agenaises ;

1 de l'Agenais, Valence d'Agen, plus une partie des communes de Montaigne et du Bourg-de-Visa.

12 du Bas-Quercy, Montaigu, Bourg-de-Visa, Lauzerte, Lafrançaise, Molières, Montpezat, Causade, Négrepelisse, Villebrumier, Monclar, Montauban (2 cantons) ;

2 de la basse marche de Rouergue, Caylus et Saint-Antonin.

Le Tarn-et-Garonne est la réunion arbitraire dans le même département de cinq « pays » différents.

Il y aura lieu d'examiner si cette division tient un compte suffisant du sol, des données topographiques et historiques, des productions naturelles, des échanges, des relations des hommes entre eux, des circonstances [en un mot qui constituent une région ayant un semblant d'unité. Les régions naturelles, en effet, ce qu'on appelait autrefois des « pays », sont comme des individualités animées d'une existence propre et permanente ; elles survivent aux divisions administratives qui se succèdent plus ou moins vite au gré des révolutions alors que la nature apparaît immuable. On a beau les contrarier ; loin d'abdiquer devant la force, elles réclament toujours leurs droits.

#### CARACTÈRE DES GASCONS.

Du moins, les défiances qui persistent entre le nord et le midi, surexcitées parfois par des questions d'intérêt, ne sont plus qu'un legs inoffensif des vieilles haines. Un parisien juge de haut « cette terre de ministres » qu'est le midi, cette Garonne qu'il appelle gasconne bien qu'elle appartienne surtout à la

Guyenne (1). Si le midi « bouge » parfois pour son plaisir, c'est le plus souvent par nécessité. Le mévente des vins le désola, présentement ; elle a été précédée par un autre fléau qui ne cesse pas de sévir, la crise des cocons. On lui reproche son imprévoyance ; on lui reproche de jouer avec la vérité.

Tout d'abord, si l'on distingue dans le Tarn-et-Garonne certaines nuances de caractère entre les Beaumontois, les habitants d'Auvillar et ceux de Montpezat et Caylus, on peut ici les confondre dans la masse des Gascons, c'est-à-dire des Français qui résident au sud de la Loire.

Le méridional a été élevé à rude école. Au moyen-âge, tout le pays a été plus qu'un autre disputé, sac-cagé, bêché, fouillé. Il a souffert des hommes, et la nature qui à certains égards lui a souri ne lui a jamais épargné les pires catastrophes. Les habi-

(1) On connaît la spirituelle chanson de Gustave Nadaud sur la Garonne. Le bordelais Ferrand a écrit *La vraie Garonne par un gascon, en réponse à Gustave Nadaud chansonnier et flamand*. En voici le dernier couplet :

Au lieu de naître au pays plat  
Dans cette Flandre sans éclat  
Qui nous jalouse sans vergogne,  
Au lieu de naître au pays plat,  
Nadaud eût dû naître en Gascogne.  
Mais puisque Dieu n'a pas voulu  
Qu'il en fût ainsi, — lanturlu ! —  
O ma Garonne, sois modeste,  
Et puisque Nadaud a voulu  
Naître à Roubaix, bah... qu'il y reste !

tants, quoique très économes, n'ont pu vivre qu'au jour le jour dans cette région de petite culture et de cueillette. Sans cesse, d'une saison à l'autre, une inondation a risqué de ruiner le cultivateur ; ou bien le soleil, quand la gelée n'a pas brûlé les bourgeons, a pu ne pas faire mûrir les fruits. Toujours des menaces suspendues sur les pauvres gens qui dépendent des eaux du ciel et de la terre, du vent, de la grêle, de toutes les forces élémentaires. Elles ont dû créer un état d'esprit qui fait qu'on espère contre tout espoir, qui a donné aux ancêtres, et qui nous donne une âme tantôt gémissante, tantôt tournée à la « blague », cette blague méridionale qui n'altère pas la vérité ; il faut seulement mettre les choses au point.

Les antiques relations ont aussi influé sur le caractère gascon, particulièrement celles des Romains qui apportèrent leur esprit organisateur, précis, ami des formules ; celles des Grecs bavards auxquels le vieil Homère reprochait des habitudes de vantardise, d'exagération, de mensonge artistique. Les Grecs étendirent leur activité commerciale dans tout le bassin de la Garonne. Ils apportèrent, avec leur pacotille, leur langue (1), certaines habitudes intellectuelles : leur culture supérieure agit dans le milieu méridional où l'esprit est malléable comme l'argile est plastique dans la campagne de Montauban.

La nature, les Romains, les Grecs ont, chacun à

(1) Un ancien professeur du collège de Moissac, Dario, avait recueilli une ou deux centaines de mots populaires qui sont encore usités dans leur sens grec.

sa manière, façonné le Gascon. Il a la voix sonore ; un gamin de Castelsarrasin roule les r comme des crécelles. Il aime le beau geste, et ces mots sonores bien sculptés qui ont contribué à la fortune d'un Henri IV (Paris vaut bien une messe), d'un Gambetta (le cléricalisme, voilà l'ennemi), de tous les méridionaux qui ont fait la conquête politique du nord.

Un risque-tout, mais très avisé, tel est le Brennus du Midi qu'on appelle aujourd'hui Cyrano.



## CHAPITRE III.

### Description générale : Situation, climat, pourtour, vue superficielle.

---

§ I. — *Superficie. — Population. — Situation.*  
*Climat, état sanitaire.*

#### STATISTIQUE

*Superficie* : 372,000 hectares ;

*Population* : 188.553 habitants ;

*Densité* { de la France, 71 habit. par kilomèt. carr.  
de Tarn-et-G. 50,8 id.

Le Tarn-et-Garonne a emprunté son nom à deux des cours d'eau qui l'arrosent. Dans le périmètre bizarre qui trace ses limites, il comprend une superficie de 372.000 hectares ou 3.720 kilomètres carrés. Deux départements sont plus petits : le Vaucluse et la Seine. C'est aussi un des moins peuplés. D'après le recensement de 1906, la population étant de 188.553 habitants, la densité ne s'élève pas tout à fait à 51 habitants par kil. carré, inférieure de 20 à la moyenne de celle de la France.

Comment expliquer une pareille disgrâce dans un pays qui est renommé pour la fertilité de son terroir? Convient-il d'accuser le sol? ou les conditions de la formation même du département? ou bien ses habitants qui, satisfaits d'une molle aisance, posséderaient faiblement les qualités d'initiative et la force de volonté qui sont nécessaires aujourd'hui, au milieu de la concurrence économique, pour assurer une véritable prospérité? Autant de questions qui demandent une réponse.

#### SITUATION ASTRONOMIQUE

Le chef-lieu, Montauban, placé par  $44^{\circ}$  de latitude Nord, est, comme tout le département, presque à égale distance de l'Equateur et du Pôle, ce qui explique en partie le climat (1). Le méridien de Paris passe un peu à l'est de Laguëpie, celle de ses communes qui est la plus orientale (2).

#### SITUATION TOPOGRAPHIQUE ; ALTITUDE.

Le Tarn-et-Garonne figure en un point central de la région du Sud-Ouest de la France qui forme un isthme, l'isthme gaulois, comme disait Strabon (3). Placé entre le golfe du Lion et celui de Gascogne, cet isthme, immense plaine ondulée dont l'altitude,

(1) Entre  $43^{\circ}46'20''$  et  $44^{\circ}23'35''$  de lat. n.

(2) De  $0^{\circ}20'40''$  de long. orientale, à  $1^{\circ}36'20''$  de long. occidentale.

(3) Strabon, géographe du 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne.

dans la ligne la plus basse, au seuil de Naurouze, atteint à peine 190 m., ouvre des relations faciles entre les mers Méditerranée et Atlantique.

D'après les indications géologiques, la surrection des Pyrénées a exercé une grande influence sur l'architecture des terres de Tarn-et-Garonne ; ces terres sont comme une dépendance, une suite des montagnes du Centre sur lesquelles elles s'appuient généralement en s'inclinant de l'est à l'ouest. Dans les temps clairs, on voit briller vers le sud, à plus de 120 kilomètres de Montauban, les arêtes d'argent des Pyrénées ; on n'aperçoit pas les hauteurs plus éloignées du Massif central. Ces deux systèmes opposés envoient leurs dernières ramifications apaisées, modérées, calmes aux bords du Tarn et de la Garonne. La vallée alluviale qui accompagne ces deux cours d'eau dans leur traversée du département est une plaine où l'Aveyron vient les rejoindre. Le niveau du département oscille entre 496 m., à Castanet, au Nord-Est, près de l'Aveyron, et 52 m., à l'ouest, au point où la Garonne passe dans le département de Lot-et-Garonne. L'altitude moyenne peut être évaluée à 250 mètres.

#### CLIMAT, VENTS, ÉTAT SANITAIRE.

Situé dans la partie moyenne de la zone tempérée septentrionale, le Tarn-et-Garonne se trouve dans des conditions climatiques favorables au maintien d'une température uniforme et douce. La neige tombe rarement, mais il se forme des orages mêlés de grêle que redoutent les agriculteurs. Certaines variations



proviennent du relèvement du sol dans le Rouergue, de la direction de quelques vallées, de l'exposition des pentes. Les vents sont un facteur important dans un pays qui est placé entre deux mers dont les vapeurs aqueuses, rencontrant dans le Tarn-et-Garonne une température différente, plus basse, doivent se précipiter sous forme de pluie ou de brouillard.

L'Océan lui envoie de l'Ouest des effluves tièdes et humides ; c'est le vent de la pluie auquel les maisons tournent le dos régulièrement : elles ouvrent leurs portes et fenêtres, leurs *balets*, au midi et à l'est.

Quand le vent tourne d'ouest au nord, la bise froide et sèche descend du Cantal : le vent se refroidit en passant dans les régions élevées de l'atmosphère.

Le vent de la Méditerranée, du sud-est, dépose une faible partie de son humidité chaude en franchissant l'obstacle des Corbières et de la Montagne Noire et s'appelle dès lors l'autan, l'autan énervant, parfois violent. Il atténue la rigueur de l'hiver en Décembre et Janvier et forme d'épais brouillards ; en été il produit le plus souvent l'effet torride d'une bouche de chaleur invisible. « Tout languit alors, dit Mme Michelet (1), végétaux, animaux. Nulle rosée au matin. L'horizon n'offre plus qu'une même teinte grise, monotone ». Ce courant atmosphérique d'est-nord-est est attiré vers les dunes des bords de l'Atlantique qui, très sensibles aux variations de la tempéra-

(1) *Mémoires d'une enfant*, par Mme Michelet, p. 203.

ture, forment en s'échauffant un puissant foyer d'appel.

On mesure à 690 millimètres la hauteur moyenne de la pluie qui tombe sur le Tarn-et-Garonne. M. Daussargues a observé (1) que pendant les années 1900 et 1901, sur une moyenne de 140 jours de pluie, 61 jours, presque la moitié du nombre total, ont correspondu aux vents d'ouest et à une hauteur de 280 millimètres. Les pluies viennent ensuite par ordre d'importance : du nord-ouest, 128 millimètres en 29 jours ; du sud-est, 192 millimètres en 13 jours ; du sud-ouest, 14 jours et 67 millimètres ; il en revient au temps calme 55 millimètres distribués en 11 jours.

Les pressions atmosphériques à la même époque, observées près du port du canal à Villebourbon, se sont élevées à la moyenne de 761 millimètres 7, oscillant entre 759 et 764, 3.

Le climat dans ces conditions, grâce à la prédominance humide de l'Océan, n'est excessif en aucune saison de l'année. La température à ne considérer que les années 1900 et 1901, a varié entre  $-9^{\circ}$  et  $+38^{\circ}$  6. La moyenne est de 8 en hiver, de  $18^{\circ}$  8 en été, mais ce climat essentiellement tempéré n'est pas exempt de brusques changements.

La qualité des eaux est irréprochable dans les sources des causses, dans les puits des alluvions anciennes ; mais l'eau est rare dans la plus grande partie des terrains calcaires, surtout dans la Lomagne où la mare fétide voisine avec la *borde*. Beaucoup de

(1) *Loc. cit.* p. 49.

ruisseaux comme la Gimone roulent des eaux qui ne sont pas potables.

Néanmoins les conditions physiques ne sauraient être meilleures au point de vue de la santé. Aucune épidémie grave n'a été signalée depuis un siècle, et même, quand le choléra à plusieurs reprises a sévi sur la France, il a fait quelques victimes dans les campagnes de Tarn-et-Garonne ; mais Montauban n'a pas subi ses atteintes.

## § II. — *Le pourtour.*

Avant de pénétrer plus avant dans le département, il est bon de regarder aux limites, c'est-à-dire aux départements voisins dont la solidarité s'impose, auxquels il donne et emprunte tour à tour de nombreux éléments de vie matérielle et de vie morale. Il en ressort cette première impression qu'entre Toulouse et Bordeaux, les deux métropoles du sud-ouest, très dissemblables et qui ont eu, qui ont encore leur sphère d'action particulière, il n'y a jamais eu place pour une grande ville dans toute la vaste région intermédiaire. Tout ce pays ne connaît que l'industrie agricole qui éparpille les bordes au milieu des domaines ruraux ; il n'y a point de grosses agglomérations urbaines.

Toulouse même, la grande attraction des Tarn-et-

garonnais, parce que plus voisine que Bordeaux, riche d'académies, d'écoles artistiques, n'est pas une ville industrielle, mais une ville terrienne, malgré sa situation sur un fleuve et sur un canal ; c'est le marché central des plateaux agricoles qui s'étalent autour, un si vaste entrepôt de marchandises qu'il rend très difficile le voisinage d'une autre ville commerçante. Toulouse comprime Montauban. La Garonne lui arrive des Pyrénées avec des sautes d'humeur redoutables comme celle qui détruisit le faubourg Saint-Cyprien (1875). De ce même faubourg Saint-Cyprien partit, il y a plus d'un siècle, pour son tour de France, le père d'Ingres : il ne dépassa pas Montauban où naquit son fils, un des maîtres de la peinture au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le Gers, au sud-ouest, est le pays de ces Gascons remuants, d'esprit fin, très gais, mais dont le rire en dedans est opposé au large rire rabelaisien, qu'on pourrait aussi appeler bourguignon. On les accuse de vantardise : « ils vivent de perdreaux, disait Henri IV, mais ce sont oignon et ail. ». Ils possèdent cet équilibre de facultés qu'on trouve chez le mathématicien Fermat, de Beaumont, comme chez Henri IV. Ils ont des vins blancs secs des plus estimables, de bons fourrages pour leurs bœufs et leurs chevaux de selle ; ils élèvent beaucoup d'oies et de dindons. On retrouve des produits analogues à Beaumont et à Lavit.

A l'Ouest, les cultures variées et les arbres fruitiers, des collines moyennes du Lot-et-Garonne constituent un verger autrement riche que le jardin de la Touraine.

La Garonne entre dans le territoire tarn-et-garonnais par le champ de blé toulousain; elle en sort par un verger qui annonce celui du département placé en aval. Le voisinage d'une cour huguenote à Nérac ne fut pas indifférent aux Montalbanais. Les habitants du Lot-et-Garonne ont l'esprit délié, la main facile, des talents de Cadets de Gascogne. Il y a eu plus d'un Cadet de Gascogne dans le Tarn-et-Garonne.

Au nord, les vignobles du département du Lot produisent les excellents vins très corsés de Cahors, et, sur les causses, les herbes rares et parfumées nourrissent des moutons à la chair aussi savoureuse que celle des prés-salés. Aux confins du Lot, le Tarn-et-Garonne possède les vignobles analogues de Puylaroque; il nourrit les moutons à viande exquise de Montpezat et de Caylus. Des deux côtés la population est la même, l'antique race du Quercy, généreuse, patriote. L'esprit quercynol s'accompagne de rudesse montagnarde fort distincte du génie gascon, de la souplesse des gens de la Lomagne; c'est que le quercynol a derrière lui le rouergat et l'auvergnat.

A l'est, les grands causses de l'Aveyron et du Tarn, gercés par les eaux, ont donné aux rivières qui les traversent, Aveyron, Viaur, Tarn, des vallées sinueuses, ravinées, pittoresques. Par endroits, les terrains houillers ont provoqué les industries du fer et du verre, à Decazeville, Carmaux, Albi. Le Tarn-et-Garonne n'est pas sans avoir des causses, mais, bien qu'il possède du minerai de fer, un filon houiller inexploité, ses ressources minérales n'ont pas suffi pour créer automatiquement un grand centre industriel. La po-

pulation rouergate honnête, vaillante, dure à la peine, pousse l'économie jusqu'à l'avarice ; ses savants sont des philosophes prudents. L'Albigeois, sur un sol infiniment plus riche, porte une grande hardiesse d'esprit dans l'étude des questions religieuses et sociales. Le Montalbanais se ressent du Rouergat pour l'esprit d'économie, de l'Albigeois pour la mentalité. l'esprit d'économie, de l'Albigeois pour la mentalité. Vers le sud, le département du Tarn se confond dans son aspect physique avec la grande plaine toulousaine et tarn-et-garonnaise.

### § III. — *Vue générale du département.*

#### LA VALLÉE.

Le champ de blé de la plaine toulousaine se continue dans presque tout le Tarn-et-Garonne, mais coupé de cultures diverses, notamment entre les deux grands cours d'eau, Garonne et Tarn, qui se réunissent à la Pointe, à 3 kilomètres en aval de Moissac. Au-delà de la Pointe, la vallée prend, par une transition rapide, une autre aspect : ainsi de Toulouse à Moissac, un champ de blé, vaste plaine monotone de céréales, coupée de bois, de vignes ; les champs paraissent brûlés par le soleil en été ; de Moissac à Agen, un verger : plaine moins large dans l'encaissement des talus gazonnés, mais grasse, herbeuse,

ombragée ; des arbres où la sève pressée éclate en bourgeons, fleurs, fruits ; le charme varié d'ilots verdoyants, formant diverses figures géométriques, de céréales, de maïs, de prairies au milieu d'eaux courantes ; partout l'image de la fécondité. On peut attribuer ce changement aux conséquences de la rencontre du Tarn et de la Garonne. Du lavage des terres par les eaux pluviales, des atterrissements, des éboulis, résulte un limon composé d'éléments divers. « Leur composition est très variable ; ils sont calcaires et siliceux dans l'Aveyron avec une richesse considérable de silex blanc laiteux ; dans le Tarn ils sont siliceux avec une grande proportion de quartzites, noirs et rouges ; dans la Garonne ils sont granitiques et renferment de nombreux quartzites de couleur foncée (1) ». Il n'y a pas de plus puissant engrais pour amender une vaste étendue de terre, une vallée, que le mélange de diverses roches calcaires, siliceuses, granitiques : en aval de la Pointe, les crues de la Garonne déposent cet engrais naturel dans la largeur inondable de la vallée.

Au centre de cette plaine allongée, le plateau caillouteux de Lavilledieu, avec les forêts de Montech et de Saint-Porquier où la chaux manque, est la partie la moins fertile, encore la lisière du Tarn est-elle plus favorisée que celle de la Garonne.

La plaine prend sa plus grande étendue entre Cordes-Tolosane qui domine la Garonne, au confluent de la Gimone, et Réalville, au dessus du confluent de

(1) Caraven-Cachin, *loc. cit.* p. 547.

l'Aveyron et de la Lère. C'est le rendez-vous des eaux : l'Aveyron se jette dans le Tarn, celui-ci dans la Garonne. Les trois villes principales s'y sont groupées, Montauban, Castelsarrasin, Moissac, ce qui démontre les affinités des eaux et des hommes. On a remarqué que le Tarn-et-Garonne est le pays des trois rivières ; le nom du département serait exact, mais un peu plus long, si l'on disait : département de Tarn-Aveyron-Garonne.

Cette grande vallée formée d'alluvions anciennes et d'alluvions récentes, celles-ci en voie continuelle de formation, encastrée entre les talus opposés de la rive gauche de la Garonne et de la rive droite du Tarn, véritables ourlets ou collines qui donnent de la physionomie au paysage, est la région riche, vivante du département, mais elle n'en occupe pas la plus grande partie.

#### LES PLATEAUX

Des différences de niveau sensibles s'accusent des deux côtés : ce sont des plaines hautes ou des plateaux larges, monotones, sans chaîne de montagnes dominante, dont le relief s'accuse uniformément, au sud dans la Gascogne tarn-et-garonnaise, au nord dans le Quercy ; toutefois au nord est, une pointe du Rouergue plus haute est pittoresquement curieuse et tourmentée.

Le plateau tertiaire du sud se rattache vers le Gers au plateau de Lannemezan qui étale, comme une énorme patte d'oie, une succession assez régulière



de vallées et de collines disposées en éventail. Des ruisseaux occupent le fond de ces vallées, la Gimone, l'Arratz, les plus importants, quoique bien modestes. Le point culminant atteint à peine l'altitude 272 mètres à Gariès. La Garonne serre de près, sauf au point de rencontre du Tarn, ces collines de la rive gauche, terrasses diluviennes qu'on appelle parfois dans la région *Collines de Gascogne*.

Au nord de la plaine, un autre plateau, tertiaire vers le Lot, jurassique au nord-est, près de l'Aveyron, élève peu à peu le sol jusqu'aux confins de ces deux départements. Un troisième plateau à l'est, entre l'Aveyron et le Tarn, présente la coupure du Tescou, aimable petit ruisseau qui finit dans le Tarn au pied de Montauban. C'est surtout le long du Lot et dans le voisinage du département de ce nom que le plateau quercynois suit le mouvement général est-ouest dont la formation géologique explique la cause.

Trop souvent le calcaire y apparaît dépouillé de ses antiques forêts, nu, en larges tables et causses mal gazonnés, ou redressé en formes monumentales, en corniches, soit aux confins du département du Lot, à Puylaroque, soit le long des petits cours d'eau qui en descendent, la Lère, le Lemboulas, affluents de l'Aveyron, la Barguelonne et les Séounes qui vont à la Garonne : telles sont au centre les collines de Molières et de Mirabel ; au nord-ouest celles de Cazes-Mondenard, de Bourg-de-Visa, de Montaigu. Les petits cours d'eau ont corrodé, strié le plateau, formé des vallées du nord-est au sud-ouest opposées aux vallées de la Gascogne qui sont orientées du sud

au nord. Ainsi des deux côtés opposés les plateaux s'inclinent légèrement et les vallées s'ouvrent sur la plaine médiane, comme les diverses pièces d'un appartement communiquent avec un corridor central.

Les terrains mous de mollasse se sont prêtés à ce travail des eaux. « La Lomagne et le Bas-Quercy « sont constitués par les lobes allongés que dessi- « nent ces plateaux dans l'intervalle des rivières. Le « relief engendré par ce sol marneux est un mame- « lonnement dont les contours mous et arrondis se « succèdent sur un plan très légèrement incliné. « Dans les parties déprimées s'enfoncent entre des « rangées de saules des ruisseaux à l'eau louche « moins semblables à des rivières qu'à des ruisseaux « agricoles. Le sol imperméable est avare de sour- « ces, mais les pluies n'étant pas rares des mares « verdâtres sont l'accompagnement ordinaire des « métaries ou *bordes* (1) ». Ces terrains sont appelés terres fortes ou boubènes.

Des sources en moins, mais des prairies et des bouquets d'arbres en plus différencient, sans parler du relief du sol, la Lomagne du Bas-Quercy. Il y a aussi dans la Gascogne tarn-et-garonnaise plus de terrains caillouteux, scories diluviennes, le plateau de Montain, par exemple, entre la Gimone et un autre petit cours d'eau, la Tessonne.

Le Rouergue tarn-et-garonnais, région primaire et secondaire, est la plus élevée, la plus ployée soit en

(1) Vidal-Lablache, *loc. cit.*, t. I, p. 364.

fissures, soit en dômes et bombements. Plus riche de châtaigniers que de chênes, elle présente cependant beaucoup de cultures à côté de ses tristes causes. La Bonnette et deux autres petits cours d'eau, la Seye et la Baye, ont leurs vallées exposées aux vents froids du nord ; ils affluent à l'Aveyron, et celui-ci a formé de Laguëpie à Montricoux une vallée étonnante, une sorte de Suisse au pied des hautes falaises que constituent les rochers d'Anglars en face du confluent de la Bonnette, à Saint-Antonin ; ceux de Penne d'Albigeois à la lisière de la Grésigne (Tarn), et ceux de Bruniquel, au confluent de la Vère (rive gauche de l'Aveyron).



## CHAPITRE IV.

Suite du précédent : Agriculture.

Industrie et Commerce en général.

Moyens de communication.

---

### § I. — *Agriculture.*

#### RICHESSÉ AGRICOLE.

Si l'on excepte l'olivier et l'oranger, le sol a toutes les aptitudes des terres françaises. La gamme des productions utiles s'étend du sorgho à balais, qui ne vient que sur les riches limons et déploie à l'air ses panicules porte-graines, au châtaignier qui demande un sol siliceux et grimpe sur les hauteurs : il vient en bande nombreuse, sort d'une terre feutrée de mousse et de fougères et lance vers le ciel ses bras robustes attachés à un tronc qui ne tient souvent que par l'aubier ; ses feuilles frissonnent au

vent dans une musique mystérieuse comme le bruit des vagues de l'Océan.

Le mûrier permet l'élève du ver-à-soie.

La renaissance viticole s'est affirmée, moins par la production du vin, que par celle des raisins de table. Le chasselas, sur les coteaux bien exposés au soleil, se dore de chauds rayons.

Dans les mêmes terroirs viennent les fruits, sur les fonds plus riches les primeurs, asperges de Saint-Maurice, artichauts de Lafrançaise, fraises, melons, petits pois, etc.

L'agreste pêcher de Montauban ne crant pas le plein air ; comme celui d'Ille (Pyrénées-Orientales), il monte librement tandis que celui de Montreuil demande l'appui des treilles ; son fruit, plus que ses rivaux, a l'ampleur des formes, le velouté de la peau, la finesse de goût.

La prune d'ente, qui fait la fortune du district de Villeneuve-sur-Lot, se développe dans le Quercy moissagais.

La truffe vient sur les causses.

Le froment et le maïs tiennent la première place parmi les richesses agricoles. Les paysans, fidèles aux antiques traditions, pratiquent l'assolement bienal sur la rive droite du Tarn, triennal par ailleurs : c'est peut-être beaucoup demander à la terre qui, si généreuse soit-elle, ne donne qu'une moyenne de 15 hectolitres de froment par hectare, et 18 de maïs. L'industrie la plus répandue, la minoterie, dépend directement du sol.

Deux autres industries, moins importantes mais

non moins caractéristiques, dérivent de la même source, celle des chapeaux de paille de Septfonds et de Caussade, et celle des balais de Grisolles.

Les prairies, plus étendues dans la Gascogne que dans le Quercy, donnent de bons revenus. On apprécie de plus en plus les prairies artificielles parmi lesquelles la luzerne domine.

Que sont devenues les antiques forêts qui constituaient une grande richesse, ces forêts de chênes, qui ont donné leur nom latin, le Quercy, à toute la région des Cadurques ? Pour obtenir un pacage de misère, l'homme prépare lui-même la destruction de son village et de son fonds. Il ne reste, sauf quelques bouquets isolés, que les débris de Montech et de Saint-Porquier, ceux de la Grésigne, dont la lisière seule appartient au Tarn-et-Garonne, des lignes de peupliers dans les *ramiers* de la Garonne et le long des cours d'eau. Il n'y a pas de bois de construction. Les châtaigneraies tendent à disparaître : faut-il payer le percepteur ? On en abat quelques-uns. Le vétérinaire réclame-t-il ses honoraires ? ou en prend quelques autres. Ainsi la jouissance immédiate, la cupidité individuelle, bornée à faire face à une dépense qu'on aurait pu mieux prévoir, la dépaissance du mouton, qui est l'ennemi-né d'une bonne organisation forestière, voilà les causes qui ont fait perdre de vue le souci bien entendu de vivre et la notion de l'intérêt continu des générations. La ruine des forêts entraîne des drames géologiques périodiques, à peu près chaque année, soit sur les plateaux, soit dans les vallées solidaires, drames humains aussi, dont la mé-

moire des peuples, toujours aveugles, toujours enfants, n'a pas su retenir la loi (1).

#### RÉGIME DE LA PROPRIÉTÉ.

La propriété est très morcelée ; les grands domaines ne sont pas nombreux. Les petits propriétaires apportent tant de soins à leurs terres que, toutes proportions gardées, ils en retirent plus de bénéfices que les grands. Ceux-ci, ou bien manquent de suffisantes avances, ou sont à la merci de la main d'œuvre étrangère, de maîtres-valets, de colons partiaires (2), de fermiers. En sorte que la petite culture donne au moins deux fois plus que la moyenne et trois fois plus que la grande.

Voici le nombre et l'importance des exploitations :

47.500 de petite culture,	—	160.000 hect.	—	1 h. 80 par côte,
7.500 — moyenn :	—	128.000 hect.	—	17 l. 30 —
1.100 — grande	—	70.000 hect.	—	64 h. — (3)

#### § II. — *Le sous-sol. — Pêche. — Chasse. Industries. — Animaux domestiques.*

##### APTITUDES DU SOUS-SOL.

Il y a bien peu de ressources minérales dans le Tarn-et-Garonne. Le minerai de fer en grain de Bru-

(1) Voir le *Manuel de l'arbre*, de M. E. Cordot, inspecteur des forêts.

(2) Métayers ou bordiers.

(3) Chiffres cités dans le *Tarn-et-Garonne*, 1902, p. 412.

niuel s'étant épuisé, il a fallu fermer les antiques forges d'où étaient sortis en dernier lieu bien des rails pour voies ferrées. Il reste du minerai de fer en petite quantité au Colombier près de Cayriech, dans les forêts du Bretou et de la Garrigue.

A Puech-Mignon (Laguépie) on trouve dans un terrain primaire des filons métallifères et de la houille, mais en si faible quantité que l'exploitation risquerait de coûter plus que les revenus.

Fenayrols a des sources sulfatées-calciques, Saint-Antonin, Parizot des sources ferrugineuses.

A Bruniquel et à Servanac (Saint-Antonin), on exploite la pierre lithographique de qualité médiocre ; de bonne pierre de taille à Montricoux, Caylus, Septfonds, Castelmayran ; du travertin à Livron, à la source du Martinet (Saint-Antonin) ; du grès à Saint-Igne (Ginals) ; des calcaires propres au plâtre (Varen, Lavit), à la chaux (Lexos, Laguépie, Larrazet, Caumont, Mansonville, Auvillar, Malause, Pommevic, Goudourville, Moissac, etc) ; de l'argile à briques et à poterie à Ardu, Dieupentale, Montech, Montauban, Meauzac, Nègrepelisse, Lauzerte, Beaumont-de-Lomagne.

#### LA PÊCHE.

Tous les cours d'eau de Tarn-et-Garonne sont poissonneux, même le canal qui attire sur ses bords beaucoup de pêcheurs à la recherche de la carpe et de la brème qui abondent. Le poisson du canal est moins



apprécié que celui des rivières, surtout la truite qu'on trouve dans l'Aveyron en amont de Saint-Antonin; l'écrevisse, qu'on verrait pulluler dans les eaux calcaires du Quercy si elle attirait moins d'amateurs; l'anguille, le barbeau, le goujon, le poisson blanc ou chevenne.

L'Aveyron est la rivière la plus fournie de poissons et des plus fins. Il faut voir prendre, en été, la chevenne qui se tient à fleur d'eau, attendant chape-chute, inspectant tout avec ses yeux d'or, presque immobile. Le pêcheur remonte la rivière sur une barque qui glisse sans bruit; point de fausse manœuvre, point de mouvement inutile; d'un coup de poignet précis, il envoie l'hameçon armé d'une sauterelle ou d'un ver rouge tomber derrière le poisson. Au bruit, il s'est retourné, il s'élançe sur l'appât; tirez vivement, à *la flisque*; il s'est accroché, il est ferré. Tout au fond, sous les chevennes, se promènent les goujons qui cherchent les insectes dans les herbes aquatiques ou sous leurs abris de pierre: cette péchette est à la portée des débutants, le goujon étant candide et vorace. Dans une troupe, si vous en tirez un, deux, les autres qui ont vu l'amorce en veulent leur part et font à ceux qui partent un bout de conduite. Vous en prenez encore deux ou trois. Alors une salutaire défiance s'éveille en ces légères cervelles; les goujons mordent l'amorce, la goûtent sans la gober. C'est le moment de tenter une diversion dont le succès est infaillible: elle consiste à touiller l'eau avec un bâton; il sort du fond une foule d'insectes et des débris de toute sorte qui constituent un menu varié aux gou-

jons ; on n'a qu'à jeter la ligne au sein du nuage pour multiplier les captures.

Plusieurs poissons de mer remontent la Garonne et le Tarn, rarement le saumon et l'esturgeon, mais en troupe arrivent au printemps la lamproie et l'alose. Celle-ci ne remonte pas facilement l'échelle de la digue du Moulin, à Moissac ; c'est pitié de voir la quantité que les pêcheurs en prennent là à l'épervier, à coup sûr. Le fermier de cette pêche ne paie pas moins de 5000 francs par saison à l'Etat.

Alors que les rivières étaient livrées aux ravageurs, il y a une quinzaine d'années, les pêcheurs à la ligne ont su se protéger eux-mêmes. Le mouvement est parti des bords de la Garonne et s'est étendu partout. Les syndicats de pêcheurs ont loué, amodié des kilomètres de cours d'eau, y font la police, pêchent, chez eux, immergent des alevins, repeuplent les cours d'eau.

#### LA CHASSE.

Le chasseur, qui, au bout de la saison, a inscrit sur son carnet cinq ou six lièvres, une douzaine de perdreaux, autant de grèves, deux ou trois bécasses ou bécassines, est nimbé d'une auréole de gloire. Le râle, le canard sauvage, le gibier d'eau sont des raretés ; les cailles autrefois abondantes ne font plus que passer maintenant : « elles tardent à venir, elles « ne viennent pas ou elles sont passées ». Heureux le Nemrod qui fait le guet à propos quand apparaît un vol d'étourneaux au nombre de cinq, six cent, mille.

Le braconnier seul prend du gibier, trop certain d'une quasi-impunité pour ses infractions. Et encore

le vrai braconnier, le vrai destructeur, c'est le chien de chasse laissé à lui-même et que n'arrêtent ni les décrets, ni les ordonnances préfectorales.

Quelques disciples de Saint-Hubert, réunis en société, chassent le sanglier en Grésigne où ils savent trouver d'excellentes auberges. Il y en a aussi quelques-uns dans la forêt de Montech.

Pour la chasse aux alouettes et petits oiseaux, voir plus loin, ch. V.

#### FOIRE AUX CHIENS.

Il se tient chaque année, le 29 septembre, une foire aux chiens et furets à Lafrançaise, sous le patronage de la municipalité qui distribue des primes pour 200 francs. C'est surtout un rendez-vous de chasseurs. On y trouve peu de chiens de race pure, mais beaucoup de corniaux, croisés de chiens courants et de chiens d'arrêt, qui reçoivent rarement une éducation complète et effective ; ils bourrent le gibier, ils donnent de la voix sur le poil.

Il est regrettable que cette foire ne réponde pas à la description faite dans *le Bouscassié* par Léon Cladel (1) ; il énumère savamment les diverses races : le chien de luxe et de ville ; le chien de chasse à courre ou d'arrêt ; les chiens rustiques du pays ; les chiens de semailles ; les vireurs ; les bartassés ; les huis-siers ; les sysclayres ou *cas sanguinencs* ; les doguins ; le chien des Pyrénées, enfin les chiens sans caractère, de toute figure et de toute origine. Les plus re-

(1) p. 183.

marquables sont les chiens du pays, *labris* et *farous*, pâtres irréprochables : « rugissant, montrant les crocs  
« à l'acquéreur, effarés, haletant, tirant la langue,  
« échevelés, sautant de ci de là, maintenus à grand  
« peine par la corde assujettie à leur collier ; rebel-  
« les pour la première fois de leur vie à l'ordre du  
« maître, ils restaient sourds à sa voix, et pour en  
« avoir raison, il fallait les ficeler comme des pa-  
« quets et les emporter ainsi liés en maison étrangè-  
« re. Quelques-uns plus résignés, mais non moins  
« sympathiques, sentant très bien que toute résis-  
« tance serait vaine, envisageaient d'un dernier et  
« long regard, avant de s'expatrier, celui qu'ils ai-  
« maient tant et qui les avait vendus, et, soupirant,  
« remuant tristement la queue, ils partaient à recu-  
« lons, la larme à l'œil et l'air navré. D'autres ram-  
« paient, implorant leur conducteur et lui lèchant les  
« pieds ; d'autres enfin, indociles à ce qu'on exi-  
« geait d'eux, s'ingéniaient, sournois, à ronger  
« le frein, et débarrassés, ils s'enfuyaient à toutes  
« jambes et la queue basse vers la chaumière natale,  
« obligeant ainsi leur maître à revenir parfois sur  
« le marché conclu. »

#### INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE

La fabrication des chapeaux de paille et celle des balais (1) ne constituent pas la grande industrie ;

(1) Pour les détails de chacune de ces industries se reporter à Septfonds pour les chapeaux de paille, à Grisolles pour les balais, etc. Nous traçons ici un tableau d'ensemble.

celle-ci est représentée par une usine métallurgique à Castelsarrasin qui produit plus de 3.000 tonnes de métaux, cuivre rouge laminé, laiton, maillechort, nickel, étain, papier d'étain. La papeterie de Montech vient en bon rang, ainsi qu'une manufacture de soie à tamis, à Montauban. Des fabriques d'étoffes communes, ou cadis, autrefois très florissantes, il reste un petit nombre. Les faïenceries d'Ardu et d'Auvillar ont aussi bien perdu de leur importance. Il y a des fabriques de cordages (Auvillar), des tanneries, des distilleries, des brasseries (Montauban), des ateliers de sandales (Montech), de plumes d'oiseaux (Castelsarrasin, Valence, Auvillar), de poils de lapin (Montauban). Il sort de chez les ébénistes et menuisiers de Montauban des meubles qui sont de bon usage, et les jeunes ouvriers se forment dans une très intéressante école d'apprentis.

#### RACES BOVINES

Comme animaux de travail et de boucherie, le Tarn-et-Garonne n'a rien à envier aux autres régions françaises, mais ses vaches produisent peu de lait, comparées aux représentantes de la race de Sallers qui sont confinées au nord-est du département. On peut espérer que le herd-book introduit il y a dix ans, améliorera le bétail indigène, puisque ce livre généalogique n'inscrit que les noms des produits dont la pureté de race est constatée. La production du lait sera-t-elle meilleure? On exploite pour le lait autour des villes des vaches hollandaises ou suisses.

La *race garonnaise*, variété de la race d'Aquitaine qui s'étend des monts du Limousin aux Pyrénées, peuple les rives de la Garonne de Toulouse à Bordeaux. En dehors des cantons de la vallée, Grisolles, Montech, Montauban, Castelsarrasin, Moissac, Saint-Nicolas, Valence, on la trouve à Nègrepelisse, dans la partie basse du canton de Verdun, même dans les cantons de Beaumont et de Lavit où elle rencontre des animaux de race gasconne. De pelage blond froment, la peau souple (la souplesse de la peau est un signe d'aptitude à l'engraissement), elle a les cornes d'un blanc jaunâtre, une charpente osseuse, une taille haute, mais avec des reins fléchis, le fanon très développé, les muscles puissants : les bœufs sont capables de déployer une force énorme ; il est rare qu'on leur demande tout ce qu'ils en peuvent donner. On les garde au travail jusqu'à l'âge de 8 à 9 ans, trop peut-être pour les bien engraisser. Ils arrivent à peser de 1.100 à 1.200 kilogrammes, avec un rendement de 65 % de viande de première qualité.

Les paysans traitent bien leur bétail, ils l'aiment, mais ils ont le singulier usage, pour que les animaux se présentent bien, de placer des marches devant les rateliers, ce qui fatigue les membres postérieurs et prédispose les vaches à l'avortement.

On rencontre au nord-ouest du département surtout, dans les cantons de Montaigu, Bourg-de-Visa, Lauzerte, Lafrançaise, une variété dite des coteaux, résultat du croisement de la race garonnaise avec la race agenaise et surtout avec la race limousine, une des plus remarquées aux concours de Paris. La race

*des coteaux* a une précocité plus grande, une ligne dorsale plus droite, une attache moins haute de la queue, des genoux mieux conformés, une coloration du poil un peu plus rouge. Les bœufs, un peu moins forts, suffisent néanmoins aux rudes travaux des sols montueux. Ils s'engraissent mieux. Le poids relatif de la viande est d'environ 66 à 67 % du poids vif. La race des coteaux gagne du terrain de plus en plus.

La race gasconne, qui a son centre dans le Gers, est disséminée dans les cantons de Lavit, Auvillar, Beaumont et dans la partie haute de celui de Verdun. Tête, cou, corps, tout paraît trapu, les membres grossiers, les cornes blanches à la base et noires à la pointe, la peau dure, épaisse, peu souple : grande puissance de travail, mais engraissement difficile ; vaches faiblement laitières.

La race de Salers a son berceau dans le Cantal, où naissent encore les meilleurs sujets. C'est à Figeac que les propriétaires des cantons de Saint-Antonin et de Caylus vont se pourvoir ; elle s'avance dans les cantons de Monclar et de Montpezat. Le muflle est rose, le pelage rouge vif. La femelle, élégante de forme, a en outre le mérite d'être bonne nourrice et bonne laitière, qualités qui manquent aux races de Tarn-et-Garonne.

On évalue à 100.000 dans le département le nombre de têtes de la race bovine, dont la moitié appartient à la race des coteaux.

#### RACES OVINES

Au milieu des nombreux croisements des moutons,

on distingue deux races indigènes : au nord-est la variété des causses, à la toison longue, souvent tâchée, rustique ; la viande en est très appréciée ; au sud, la variété du Lauraguais, taille de 0 m. 60 à 0 m. 65 ; corps relativement ample ; toison blanche à mèches régulières et brins fins. Le nombre des moutons diminue, faute de parcours et surtout de bergers.

#### RACES CHEVALINES

On ne trouve plus qu'en Lomagne, sur les confins du Gers, la vieille race indigène très estimable : elle a eu sa part de gloire dans les guerres de la Révolution et du premier Empire ; elle se distingua par son endurance pendant la campagne de Russie. Le peu de distinction et le défaut de taille des chevaux n'excluaient pas les qualités solides, bon pied, résistance aux marches forcées et aux privations.

Le nombre des voitures n'a pas diminué, mais ce qui se perd, c'est l'usage de la selle parmi les gens du peuple. Depuis un demi-siècle, le luxe ne veut plus de ces chevaux indigènes, dits du Gers. Les éleveurs ne pouvant compter que sur l'Etat pour la vente des produits, ont forcément adopté les étalons officiels, ce qui a presque complètement transformé la race du pays. L'étalon arabe est celui qui convient le mieux pour les chevaux de cavalerie légère, mais comme il a le sabot et le pied conformés pour le désert, non pour nos terrains d'Europe, il a été nécessaire de lui adjoindre le cheval anglais moins robuste et plus irascible, mais généralement plus apte au service. On a obtenu ainsi un type montrant moins de distinction



que les chevaux de Tarbes, mais ayant des formes plus amples et mieux proportionnées.

Tel est le cheval de guerre qu'on élève pour le vendre à 4 ans au prix de 800 à 1.200 francs. Les invendus n'atteignent guère que la moitié de ce prix. Si l'Etat ne continuait pas ses encouragements, s'il n'achetait plus, les éleveurs reviendraient aussitôt au cheval de trait de qui on obtient de bon travail dès qu'il a atteint l'âge de deux ans, et s'il lui arrive un accident, comme de perdre la vue, il peut encore rendre des services, alors que, dans ces conditions, le cheval de selle serait sans valeur.

#### LES MULETS

La production mulassière est stationnaire dans les cantons de Nègrepelisse, Monclar, Grisolles, Montech, à cause de l'élévation des droits à la douane espagnole, car les jeunes mulets sont destinés à l'Espagne et à la République d'Andorre. Les foires principales se tiennent à Nègrepelisse le 10 novembre, et le lendemain, 11 novembre, à Monclar. Les belles mules âgées seulement de six mois se vendent jusqu'à 500 francs ; les mulets ne dépassent pas les prix de 300 à 400 francs. Les invendus fournissent un bon travail à partir de 3 ans ; on les emploie aux charrois.

#### LES PORCS

La vieille race du pays, à poils noirs, aux jambes fines, qui donne une chair exquise, s'efface devant une espèce porcine moins savoureuse mais plus pré-

coce, faite de croisements de la race indigène blanche avec la race anglaise d'Yorkshire. Dès l'âge de 12 à 15 mois, certains spécimens atteignent déjà un poids de 250 à 300 kilogrammes. Cette espèce donne lieu à un commerce rémunérateur de porcs gras ou de jeunes porcelets. Ces derniers à trois ou quatre mois laissent un bénéfice de 30 à 40 francs. Les porcs gras prennent la direction des Pays bas et des Pyrénées-Orientales.

#### PRODUITS DE LA BASSE-COUR

L'élevage de la volaille prend une importance croissante dans un pays de céréales, en raison des bénéfices qu'elle procure ; la race des poules gasconne est plus forte, celle de Caussade plus fine, obtenue par sélection ; l'aile dans la caussadaise prend un développement remarquable. La volaille de Caussade se vend surtout à Caussade, Nègrepelisse et Lafrançaise, à destination de Paris. La race gasconne a ses principaux marchés à Beaumont pour le Pays bas, et à Valence pour la région de l'ouest. L'élevage des oies, des canards, des dindons, des pintades, des pigeons n'est pas moins en faveur que celui de la volaille. On réserve aux pigeons des édifices pittoresques au long de la vallée du Tarn.

#### § III. — Commerce.

##### CONDITIONS NOUVELLES DU MARCHÉ

En dehors des foires spéciales mentionnées ci-dessus des mulets, des chiens, de la volaille, etc., le

calendrier des foires et marchés convie les paysans à des réunions où la badauderie prend de plus en plus la place des véritables affaires (1).

Ces réunions avaient leur raison d'être autrefois, plus qu'aujourd'hui, quand les produits du sol se consommaient normalement sur place : ce que le roulage ou les gabarres des cours d'eau en pouvaient transporter n'avait pas grande importance. Aujourd'hui, sans parler des canaux qui se chargent de marchandises encombrantes, les chemins de fer font circuler toutes les richesses de la France et du monde entier dans un va-et-vient dont le télégraphe et le téléphone se font les régulateurs. Notre pays tarn-et-garonnais s'en trouve à merveille. Il n'y a pas de mine d'or qui vaille les produits de nos champs et de nos prairies ; c'est là une richesse réelle dont la valeur augmente tous les jours, tandis que la valeur de l'or subit, par cela même, une dépréciation croissante. Cette révolution colossale amène un renchérissement progressif et très sensible de la vie et, d'autre part, égalise les tables, car l'ancien rêve de la poule au pot n'est rien à côté de celui qui hante l'esprit des paysans. Déjà chez quelques-uns d'entre eux apparaissent des douceurs inouïes, le café, les

(1) Les foires de Montauban ont conservé quelque importance. Elles datent de la fondation de la ville (Article 62 des *Coutumes* rédigées en 1195). Des lettres patentes des rois Philippe V, Charles V, Henri II les réglementèrent. Elles duraient de un à trois et cinq jours. Une ordonnance du 22 juillet 1818 fixait à 8 jours la durée des foires du 20 Mai, du 26 juillet et du 20 novembre.

épices, des dattes, des ananas, toutes sortes de fruits exotiques. Voilà qui change des milieux tels qu'on les entendait dans notre vieille société traditionnaliste qui se stratifiaient, comme disent les Américains, en couches horizontales immuables. Nous nous américanisons tous les jours.

Les stations de chemin de fer drainent les produits du pays et apportent ceux du dehors : tel est le fait saillant, et le plus ou moins de trafic des grandes gares, celles de Montauban, de Castelsarrasin, de Valence, de Moissac, de Caussade, et des stations secondaires amène ce résultat final : les grandes villes, Toulouse, Bordeaux, Paris, étant des expositions permanentes où l'on se transporte volontiers, les foires et marchés des petites villes languissent de plus en plus. Les grandes villes sont aux petites villes, comme les grands magasins à l'égard des petits boutiquiers.

Il suffit dans les conditions actuelles d'agrandir les quais des gares, de les aménager au mieux des produits du pays qui s'en vont, et de ceux du dehors qui viennent.

Comment donc les produits des campagnes les plus reculées arrivent-ils à ces gares ?

#### L'EXPÉDITEUR

Le légendaire colporteur qui s'aventure dans les bourgs avec sa pacotille sur le dos ou dans une baladeuse se voit distancé. De vrais négociants ayant pignon sur rue vont maintenant sur de belles voitures tenter le client avec des marchandises de premier

choix. D'autres grands négociants se rendent à la *borde*, si reculée soit-elle, et y prennent les œufs, la volaille, le miel, les primeurs, les fruits, le bétail, le fourrage, la paille ; tout est enlevé. On les appelle les *expéditeurs* : ils ont leurs voitures ou bien ils utilisent les jardinières des paysans. Les expéditeurs des différents pays sont préposés aux échanges lointains, inconnus des producteurs eux-mêmes, et ils sont les premiers intéressés à trouver de nouveaux débouchés, à agrandir sans cesse leur rayon d'affaires.

Partout la concurrence, partout le marché est fait d'avance, partout on pousse à la production intensive pour satisfaire les clients français ou étrangers, ceux du *Pays bas*, ceux du nord de la France, les Anglais, les Belges et Hollandais, les Allemands, ceux des lointains pays d'Asie et d'Amérique.

Tout est bon à l'expéditeur suivant les saisons ; il n'arrête même pas en hiver grâce à la vente des plumes des petits oiseaux.

Il faut reconnaître que, dans cette fièvre, bien des produits arrivent à destination fort bien conservés, les primeurs comme les petits pois, les fruits qui mûrissent à l'ombre comme les pommes, même les raisins de table qui sont pressés et emballés fort délicatement. Mais il y a bien des déchets, bien des pour-comptes dans les marchés de l'intérieur, aux Halles de Paris notamment. On est moins difficile dans les pays où le soleil n'a pas l'éclat qu'il prend chez nous, où l'on ignore la patine spéciale que donne ce grand maître, la dernière façon de la nature. Ces pêches de Montauban qui ont conservé dans l'opinion un rang

si élevé, on attend à peine qu'elles aient grossi : l'expéditeur les avilit dans la banalité des osiers où elles mûrissent obscurément en wagon si elles peuvent. Ces prunes non mûres, que nos paysans comparent à des projectiles d'artillerie, on en remplit un, deux wagons par jour : Anglais et Allemands en feront des confitures propres à accommoder leurs roast-beef et leurs rump-steak.

#### § IV. — *Voies de communication.*

##### VOIES DE COMMUNICATION.

Les trois grands cours d'eau, Garonne, Tarn, Aveyron ne rendent pas de services au point de vue de la navigation ; la batellerie est quasi absente, même sur le Tarn, le plus civilisé des trois, qui pourrait être facilement aménagé à partir du Saut du Sabo, en amont d'Albi. Ils pourraient rendre les plus grands services à côté des voies ferrées, dans le mouvement commercial de la région. C'est une grande richesse naturelle qui chaque jour dépérit un peu plus. La question est cependant bien posée devant le pays par les comités du *Sud-ouest navigable* qui mettent à l'ordre du jour de leurs congrès les questions les plus intéressantes : institutions favorables au développement de la batellerie ; concurrence des voies navigables et des chemins de fer ; conditions à réaliser pour intéresser les capitaux à la mise en valeur

des voies navigables, etc. Les Conseils généraux de la région émettent des vœux stériles ; l'Etat consent des crédits qui ne sont pas utilisés.

#### LE TARN.

Le Tarn coule lentement entre de hautes berges qui, sur une largeur moyenne de 120 mètres, forcent ses eaux en profondeur, au dessous de ses alluvions, dans la mollasse. A la suite des pluies fréquentes qui font dévaler les terres rougeâtres de son cours supérieur, terres des Rougiers, il traîne une masse d'eau de couleur fauve, mais il ne charrie guère que des sables et des petits graviers, non des cailloux comme la Garonne. Ses crues pourraient gêner pendant quelques jours la batellerie, mais non détériorer gravement le chenal navigable. Sur un parcours de 56 kilomètres 669 mètres, sa pente de 20 mètres seulement, est rachetée par 9 barrages qui actionnent sur l'une ou l'autre rive une quinzaine d'usines dont quelques-unes, très anciennes, datent du moyen-âge.

Avec ses écluses, ses tirants d'eau d'environ 1 m. 50, mais variables d'une écluse à l'autre, ses biefs, le Tarn a connu une batellerie active, ses marins étaient classés parmi les inscrits maritimes. Mais au commencement du second Empire les canaux du midi passèrent à la discrétion de la Compagnie des chemins de fer du Midi. Plus de batellerie dès lors sur le Tarn, bien peu sur les canaux eux-mêmes. Les dommages commencèrent. Le chemin de halage, placé généralement sur la rive droite de la rivière,

disparut presque, caché sous les ronces et les folles herbes, ou défoncé (1) ; des ensablements se sont produits. Il y a de grands travaux à faire ; ils se feront, et alors le Tarn redeviendra un affluent important du Canal latéral, et notamment il amènera les houilles de l'Albigeois et refoulera celles qui viennent d'Angleterre.

#### LA GARONNE.

Le grand fleuve pénètre dans le département en amont de Grisolles par l'altitude 95 mètres ; il en sort à Laspeyres, en aval de la Magistère, par l'altitude 52 mètres. Il descend, avec une largeur moyenne de 205 mètres, une échelle très douce de 43 mètres, mais la hauteur de ses sources pyrénéennes, leur nombre et leur importance sur un sol imperméable donnent habituellement à ses eaux un caractère torrentueux. Les crues sont fréquentes en été, à la fonte des neiges des Pyrénées, et dangereuses, charriant, rongant les berges, déplaçant le lit. « On a calculé que la grande inondation de 1875 a causé plus de 70 millions de francs de dégâts et fait plus de 500 victimes ;

(1) Voici une description par Léon Cladel, de la navigation sur le Tarn avant les chemins de halage : « On amarrait en avant des bateaux un câble énorme jalonné de palonniers de fer en arbalète ; à chaque palonnier on attelait une paire de bœufs, et il en fallait dix, vingt, trente paires à la file, plus ou moins, selon la cargaison. Une sorte de banc à dossier de cuir commandait le joug des bœufs colonels, et sur ce siège en forme de trône se plaçait le guide qui dirigeait l'atteiage à travers la rivière ». *Le Bouscassié*, p. 73.



« elle donna à Toulouse un débit de 9500 mètres cubes à la seconde (1) ». Le débit ordinaire ne dépasse pas 60 mètres cubes en amont du Tarn-et-Garonne, 100 mètres cubes en aval. « Sur bien des points, à cause des divagations du fleuve, certains maigres n'offrent qu'un tirant d'eau de 0 m. 10 à l'étiage (2) ».

Il faudrait consacrer des crédits importants pour fixer les berges et régulariser le lit normal. Il existe encore une batellerie à l'époque des hautes eaux, mais seulement à la descente. Depuis la libération du Canal latéral, les bateaux n'ont plus intérêt à remonter le courant. On ne trouve sur ses bords ni usines, ni minoteries.

#### L'AVEYRON.

L'Aveyron, pauvre en eau, n'est même pas classé parmi les voies navigables, malgré les 140 kilomètres de son cours, depuis Laguépie jusqu'à son confluent, avec une pente d'environ 60 mètres. Une quinzaine de barrages procurent la force motrice à autant de minoteries et d'usines. Il quitte son couloir de géants à Montricoux et, en plaine, le regard s'étend sur une large perspective ; les berges assez hautes ne contiennent pas parfaitement l'Aveyron dans ses crues, et il charrie du sable et du gravier.

#### LES CANAUX DU MIDI.

La faible hauteur du seuil de Naurouze a permis de créer, dès le 17<sup>e</sup> siècle, le Canal du Midi, de Cette

(1) M. J. Doumerc *loc. cit.* p. 102.

(2) M. J. Doumerc, *loc. cit.* p. 102.

à Toulouse. Plus tard, sous Louis-Philippe, pour obvier aux difficultés de la navigation sur la Garonne, et unir réellement la Méditerranée à l'Océan, on a creusé le Canal latéral à la Garonne, de Toulouse à Castets. Ce grand travail, aussitôt qu'il fut terminé (1832-1853), eut la mauvaise fortune de tomber sous la dépendance de la Compagnie des chemins de fer du Midi qui se chargea de son exploitation.

Les nombreux canaux du nord et de l'est de la France transportent les marchandises à bas prix, forçant ainsi les compagnies à abaisser leurs tarifs. La Compagnie des chemins de fer du Midi se contenta d'accorder aux riverains des concessions d'eau pour l'irrigation et pour des usines, savoir, dans le Tarn-et-Garonne, 3 minoteries, une papeterie et une usine métallurgique. Mais elle maintint ses propres tarifs à un taux élevé ; elle perçut sur les canaux des taxes exorbitantes. On a calculé que de 1853 à 1898 la subordination des canaux au chemin de fer a coûté pour frais de transports aux départements compris entre Cette et Bordeaux un excès de dépense de plus de 400 millions, soit une perte annuelle de près de 10 millions. Cette appréciation résulte de la comparaison des tarifs de la Compagnie du midi et de ceux des autres compagnies. Un détail donnera l'idée de l'importance de la libération des canaux qui date du 1<sup>er</sup> juillet 1898 : une tonne de vin coûtait avant la réforme 18 francs 60 pour aller de Cette à Bordeaux ; elle ne coûte plus que 10 francs. De plus, la Compagnie du midi consentait le moins possible de dépenses d'entretien sur les canaux ; il a fallu procéder

à d'importantes réparations sur le Canal latéral, et il n'y a rien de fait sur le Tarn. Cependant depuis 10 ans le trafic a augmenté.

#### CANAL LATÉRAL A LA GARONNE.

Une prise d'eau dans la Garonne, à Toulouse, en amont du moulin du Bazacle, alimente le canal. Il parcourt dans le Tarn-et-Garonne, de Pompignan à Laspeyres, 66 kilomètres 078 mètres, auxquels il faut ajouter 10 kilomètres 812 mètres pour un embranchement de Montech à Montauban, et 140 mètres pour la descente de Moissac au Tarn. Le pont-canal de Moissac, long de 355 mètres est la principale œuvre d'art. Un autre pont sur la Barguelonne mesure 40 m. 80. 22 écluses sur la ligne principale du canal rachètent une différence de niveau de 53 m. 52. Pour assurer la traction de bateaux énormes quelques chevaux ou mulets ou ânes suffisent sur le chemin de halage. Les bateaux à vapeur de faible tonnage qui s'y aventurent parfois ne font qu'exciter la curiosité. On rêve de construire à côté du canal de petite navigation un canal maritime qui s'ouvrirait aux vaisseaux marchands et aux vaisseaux de guerre des deux mers.

Le plus urgent n'est pas là. Avant tout il convient d'améliorer l'entrée du Canal latéral en Garonne, à Castets, et la navigabilité du fleuve en aval de Castets où il se produit aux basses eaux des maigres de 0 m. 75.

A Montauban même il serait facile d'unir par un

railway le port du canal au quai de la gare. D'autre part, le vieux canal du midi devrait être pourvu d'avantages techniques dont jouit son cadet au point de vue des écluses, de la calaison, des garages.

Le canal est devenu une voie publique depuis le rachat. Les propriétaires d'embarcations transportent les marchandises sans payer de redevance à l'Etat. La Compagnie l'*Union riveraine* fait à elle seule environ la moitié du trafic.

L'intensité de la navigation s'est fait sentir après le rachat :

en 1897	— 171.800 tonnes de marchandises	
en 1898	— 241.000	id.
en 1899	— 250.000	id.
en 1900	— 320.000	id.
en 1901	— 280.000	id.

Depuis 1902, le mouvement est resté stationnaire.

La houille paie de Bordeaux à Montauban en moyenne 4 francs par tonne ; le vin de Montauban à Bordeaux 6 francs.

Les principales marchandises transportées sont les suivantes :

A LA DESCENTE :	A LA MONTÉE ;
Houille de Carmaux,	Houilles anglaises,
Graviers de la Garonne,	Graviers de la Garonne,
Engrais chimiques,	Engrais chimiques,
Bois des Landes,	Fumier de litière,
Papier de Montech,	Papier de Montech,
Sel de la Méditerranée,	Bois des peupliers de la
Céréales et farines,	Garonne, de la Baïse,

A LA DESCENTE :	A LA MONTÉE :
Vins du Bas-Languedoc,	Pâte des bois de Suède
Vins du Gers.	et de Norwège,
	Céréales et farines,
	Fûts vides.

#### ROUTES ET CHEMINS.

Les services de voirie entretiennent les routes nationales (255 kilomètres), les chemins de grande communication (2.000 kilomètres), les chemins vicinaux (3822 kilomètres) et les chemins ruraux (plus de 2000 kilomètres). Ces derniers, les plus modestes, ne sont pas les moins utiles dans un pays essentiellement agricole pour l'écoulement des denrées ; les coquetiers et autres acheteurs vont les chercher dans les fermes, si reculées soient-elles.

Un seul pont est jeté en maçonnerie sur la Garonne, celui de Mondou, de M. Daussargues, agent-voyer en chef (1885). Il fait communiquer Valence-d'Agen avec la route de l'Arratz vers Sain-Clar (Gers). Il y a un deuxième pont en maçonnerie en construction à Mauvers, entre Grisolles et Aucamville.

Sept ponts suspendus ceux de :

- Verdun (Dieupentale-Verdun),
- Bourret (Montauban-Auch),
- Belleperche (Castelsarrasin — Beaumont),
- Trecassés (Castelsarrasin — Lavit),
- Coudol (Moissac — Saint-Nicolas),
- Auwillar (Valence d'Agen — Auwillar),
- La Magistère ( La Magistère — Donzac).

Il a été plus facile sur le Tarn que sur la Garonne

de jeter des ponts, bâtis ou suspendus. Le plus remarquable, celui de Montauban date du XII<sup>e</sup> siècle. Il est question de l'élargir ou de construire en amont un nouveau pont.

Toutes ces routes ont rempli les conditions voulues jusqu'à l'apparition des automobiles dont la circulation est de plus en plus intensive, c'est-à-dire de plus en plus accélérée, multipliant par là les causes d'usure excessive. On a calculé que les prix d'entretien vont augmenter du double. Peut-être pour avoir des routes plus résistantes faudra-t-il en arriver à la route pavée, non avec le pavé barbare de jadis, mais le petit pavé taillé, jointoyé, posé sur sable et revêtement de béton établi lui même sur fond solide. Le prix d'établissement de chaussées pareilles sera bien plus élevé que celui de la route empierrée, mais grâce à leur durée elles ne seront pas plus coûteuses en définitive que les routes actuelles.

#### VOIES FERRÉES.

Le département est traversé par quatre lignes de chemins de fer, plus un tronçon construit en 1903 de Castelsarrasin à Beaumont de Lomagne (25 kilomètres), qui doit être prolongé dans le Gers : il franchit la Garonne à Belleperche sur un pont qui est jeté à la fois sur le fleuve et sur la plaine inondable (rive droite).

La ligne de Bordeaux à Cette, la plus ancienne (1856) parcourt dans le département 80 kilomètres 500 mètres. Elle franchit le Tarn près de Moissac, sur le magnifique pont métallique de Cacor.

Ligne de Montauban à Bédarieux (1884, 28 kilomètres 431 mètres).

Ces trois lignes appartiennent à la Compagnie du Midi ; deux autres sont exploitées par la Compagnie d'Orléans :

Ligne de Montauban à Paris, *via* Cahors (1884 : 34 kilomètres 585 mètres) : ponts à Montauban sur le Tarn, à Albias sur l'Aveyron ; viaduc de Viandès entre Borredon et Montpezat.

Ligne de Montauban à Lexos (1858; 67 kilomètres). Elle rejoint à Lexos la ligne Toulouse-Paris par Capdenac, sur laquelle le département compte 9 kilomètres de Lexos à Laguépie. Cette ligne très pittoresque, a été construite par une Compagnie dite du Grand-Central qui a disparu en fusionnant avec la Compagnie d'Orléans. Tout d'abord les deux compagnies ne s'entendirent pas. Celle du Grand-Central possédait le pont du Verdier, à Montauban, quand celle d'Orléans jeta le sien sur le Tarn, à 1232 mètres en amont. La fusion intervint ensuite. Voilà pourquoi là où un pont suffirait le P. O. en possède deux.

Il reste à construire pour compléter le réseau tarn-et-garonnais :

Un prolongement de Beaumont à Gimont (Gers), sur la ligne Toulouse—Auch ;

Un raccord de Larrazet à Montbartier, par Bourret, pour éviter aux Beaumontois se dirigeant vers Toulouse le détour de Castelsarrasin ;

Une ligne suivant la vallée du Cérou, de Lexos, ou de Vindrac, à Carmaux ;

Une ligne de Lexos au Lot par la vallée de la Seye ;

Une ligne, depuis longtemps réclamée par les intéressés, de Moissac à Cahors par Lauzerte et Montcuq.

#### TRAMWAYS.

La question des tramways sur route, ou des autobus, est agitée depuis plusieurs années. Le Conseil général a même projeté la construction de six lignes de tramways, dont trois au départ de Montauban :

- de Montauban à Monclar,
- de Montauban à Verdun,
- de Montauban à Lafrançaise ;

et trois autres :

- de Valence d'Agen à Montaigu, par Bourg-de-Visa,
- de Caussade à Caylus,
- de Castelsarrasin à Lavit.

Peut-être pourrait-on encore comprendre dans ce réseau une voie qui partant de Valence remonterait l'Arratz ; une autre de Saint-Antonin à Caylus.

Un pont que les habitants de Sapiac réclament depuis longtemps serait jeté en face de cette section sur le Tarn. Par là passeront les trains de tramways de Montauban qui auront leur gare sur la rive gauche à côté de l'église Saint-Orens, à l'alignement de la rue des Ecoles, tout près de la gare de Villebourbon. Malheureusement on n'en est pas encore au décret d'utilité publique nécessaire pour commencer les travaux. Les conducteurs des ponts et chaussées ont dressé les avant projets ; l'Assemblée départementale les a fait siens. Il faut que les bureaux des ministères de l'Intérieur et des Finances se mettent



d'accord avant que les Chambres en délibèrent et que le décret d'utilité publique soit rendu.

#### TÉLÉGRAPHES ET TÉLÉPHONES.

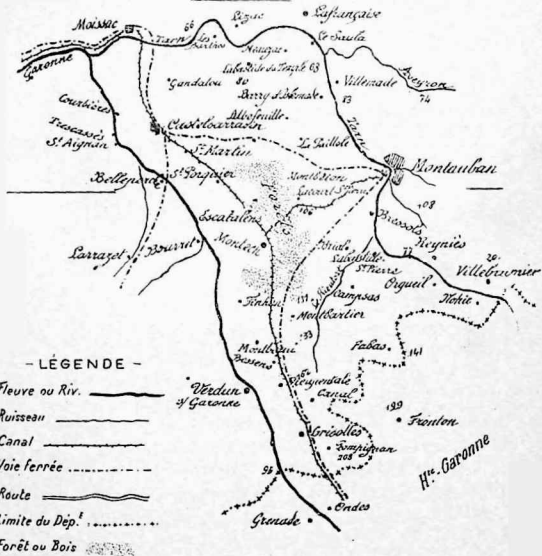
Le réseau télégraphique dessert tous les chefs-lieux de canton et quelques communes. Quant au service téléphonique, il est restreint à quelques postes dans les villes principales du département.



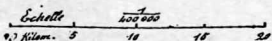
# PAYS TOULOUÇAIN

DE TARN-ET-GARONNE  
moins Verdun et Beaumont.

1: long. ouest



(Voir au verso, les cantons  
de Grisolles, Montech et  
Castelsarrasin).



1: long. ouest

*Canton de Grisolles :*

	En 1872			en 1908	
Grisolles.....	2.007	habitants	—	2.028	habitants.
Bessens.....	580	—	—	422	—
Campsas.....	551	—	—	576	—
Canals.....	462	—	—	383	—
Dieupentale.....	570	—	—	590	—
Fabas.....	278	—	—	238	—
Labastide-Saint-Pierre....	1.017	—	—	868	—
Montbéqui.....	432	—	—	329	—
Nohic.....	502	—	—	509	—
Orgueil.....	575	—	—	502	—
Pompignan.....	650	—	—	523	—

*Canton de Montech :*

Montech.....	2.753	—	—	2.415	—
Bressols.....	918	—	—	895	—
Escatalens.....	1.116	—	—	971	—
Finhan.....	1.587	—	—	1.258	—
Lacour-Saint-Pierre.. . .	566	—	—	508	—
Lavilledieu.....	893	—	—	859	—
Montbartier.....	670	—	—	574	—
Montbeton.....	630	—	—	817	—
Saint-Porquier.....	1.236	—	—	1.051	—

*Canton de Castelsarrasin :*

Castelsarrasin.....	6.514	—	—	6.888	—
Albefeuille-Lagarde.....	648	—	—	513	—
Barry-d'Islemade.....	536	—	—	502	—
Les Barthes.....	522	—	—	546	—
Labastide-du-Temple....	721	—	—	438	—
Meauzac... ..	952	—	—	816	—

## CHAPITRE V

### Le Pays Toulousain de Tarn-et-Garonne.

---

#### ASPECT DU PAYS TOULOUSAIN.

Le pays toulousain de Tarn-et-Garonne est une partie du Languedoc qui s'avance comme un coin entre le Quercy et la Rivière de Verdun, affectant la forme d'une fourche dont la Garonne et le Tarn dessinent les branches depuis leur confluent près de Moissac, à la Pointe, jusqu'à leur rencontre avec le territoire voisin de la Haute-Garonne. Ce n'est pas une plaine plate. C'en serait une si les deux grands cours d'eau qui ont formé ce pays, après avoir creusé la vallée, terrasse par terrasse, ne l'avaient pas ensuite recouverte de leurs détritns. Les alluvions colossales de la Garonne, dans une bataille de géants, ont forcé le Tarn à se retirer vers le nord-ouest jusqu'à raser les pieds des collines du Quercy, et c'est ce qui explique le parallélisme des deux cours d'eau dans le Tarn-et-Garonne. Chacun d'eux a conservé son régime propre ; l'entre-deux eaux a aussi sa physionomie. Les villes principales de la région se trouvent sur le pourtour extérieur, notamment Montauban et

Moissac. Castelsarrasin est la seule ville importante du pays toulousain.

LA GARONNE JUSQU'À LA POINTE.

La Garonne s'avance entre ses îlots, ses « ramiers », les riches prairies de ses bords plantées de peupliers au travers desquels le ciel et le soleil produisent avec l'eau mille jeux de lumière. Ses riverains lui trouvent l'humeur vive ; ils ne s'en approchent qu'à bon escient. Ceux de la rive gauche se sont logés sur les terrasses gasconnes ou hauteurs de la Rivière de Verdun, pour se prémunir contre les caprices de ses eaux qui deviennent tumultueuses et redoutables au printemps, au moment de la fonte des neiges des Pyrénées. Ainsi naquirent Verdun-sur-Garonne, une des portes de la Gascogne, et Bourret et Cordes-tolosane, celle-ci sur un magnifique belvédère qui surveille l'entrée de la Gimone.

Sur la rive droite, la Garonne est libre de prendre du champ à la moindre crue, de désoler parfois les riverains. On lui a donné des berges artificielles dont « la poussée de la masse liquide triomphe » facilement. Des oseraies et des saules couvrent les anciens lits chaque fois que le fleuve en occupe de nouveaux. Deux ou trois kilomètres de vallée forment en largeur, tout le long, un domaine opulent qu'on appelle familièrement « la rivière » : prairies grasses où les peupliers poussent vivement en lignes serrées, rapportant chacun un franc par an au propriétaire, céréales variées, champs de sorgho ou maïs à balai, « gaures », ou flaques d'eau poissonneuses,

témoins visibles des débordements périodiques. Combien cette partie inondable de la Garonne est peu étendue comparée aux espaces qu'elle recouvrait dans les temps reculés !

Un ressaut de la plaine, haut de 4 ou 5 mètres à peine, où la mollasse affleure, avertit qu'on est à la limite des incursions du fleuve, sur la première terrasse ; interrompue par le cours du Tarn, elle reparaît sur la rive gauche à Saint-Nicolas, puis encore sur la rive droite à Malause et Valence. Elle est détruite au delà de Valence par la Barguelonne.

La route qui suit cette terrasse est une partie de la grande voie qui unit les deux mers ; on peut l'appeler la voie historique. Au moyen-âge, des relais donnèrent naissance à Grisolles, à 28 kilomètres de Toulouse, à Castelsarrasin à 28 kilomètres de Grisolles, toutes deux bâties en longueur le long de la route, et toutes deux désignées pendant quelques temps sous le même nom de Villelongue. Montech entre ces deux centres doit plutôt son origine à sa situation sur la route de Montauban à Auch par Bourret. C'est par Bourret que passaient naguère, avant l'ouverture de la voie ferrée Castelsarrasin-Beaumont, la plupart des voyageurs de Beaumont et de Larrazet qui allaient à Toulouse en prenant le train à Montbartier.

Le long de la route Toulouse-Bordeaux, l'industrie moderne a placé le Canal latéral et la grande voie ferrée Cette-Bordeaux qui, entre Montbartier et Castelsarrasin, dessine au nord un arc de cercle pour desservir Montauban. Route, canal et voie ferrée, toutes ces puissances de locomotion débouchent, en venant

de Toulouse, non loin de Grisolles, au joli village de Pompignan dont le château est plus célèbre par son propriétaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, le poète Lefranc, que par le séjour au XIX<sup>e</sup> siècle du grand économiste anglais, Stuart Mill. M. Hébrard le possède aujourd'hui.

Pompignan d'un côté, de l'autre le joli site de Canals dominant le centre agricole de Grisolles et le champ de courses, l'hippodrome de Rapin qui annonce un pays d'élevage. Le beau portail de l'église de Grisolles supporte un élégant clocher de style toulousain, comme ceux de Montech, Beaumont, etc.

#### LES BALAIS DE GRISOLLES

Pascal-Jacques Peyrebrune (19 mars 1818-31 août 1864), régisseur de la Poste aux chevaux à Grisolles pour le compte de son oncle Pech, banquier à Montauban, se vit sans emploi après l'établissement de la voie ferrée (24 juin 1856). Ayant remarqué que le sorgho réussit fort bien dans la vallée, où on en cultivait quelques pieds aux bords des champs, *as cançès*, comme on fait pour la vigne en maint endroit, il s'avisa d'en tirer parti. Déjà les habitants de la campagne fabriquaient de simples balais tout ronds, en liant les brins d'épis du sorgho avec des osiers qui serraient un manche plus ou moins dégrossi. C'était l'enfance de l'art. Peyrebrune voulut faire mieux, et par ses soins, le 10 août 1859 arrivaient à Grisolles, Raymond fabricant de balais à Coutures (Lot-et-Garonne), son fils, âgé de 17 ans et sa femme. Ils donnèrent aux balais une façon bien préféra-

ble à celle des balais fabriqués jusque-là. Peyrebrune leur adjoignit des ouvriers grisollais, les Granet, les Massot. Sa mort prématurée, à la suite d'une chute de cheval, n'arrêta pas l'industrie nouvelle. Ses ouvriers la continuèrent d'abord ensemble, puis chacun dans une fabrique distincte, MM. Massot oncle et neveu, M. Granet, qui vivent encore. Raymond avait aussi la sienne ; il a laissé deux fils auxquels son petit-fils a succédé. Il s'est ouvert jusqu'à quinze ateliers. Il en reste 9 occupant 320 ouvriers ou ouvrières, dont 293 à l'atelier et 27 à domicile. D'autres fabricants se sont installés à Saint-Porquier, à Montauban, à Villebrumier (Tarn-et-Garonne), à Saint-Jory, à Grenade, à Toulouse (Haute-Garonne). Cette industrie, qui est liée à la production du sorgho, est une fortune depuis que le pays souffre du phylloxéra, mais le groupe de Grisolles doit compter avec la concurrence du groupe Agen-Bordeaux et celui d'Orange-Courthézon (Vaucluse et Var).

Il y a d'autres fabriques encore, à Angoulême, à Niort, à Bourges, à Chouzy près de Paris, à Amiens, à Lille, etc., mais comme elles font venir la matière première du midi ou de la Toscane, elles travaillent dans des conditions d'infériorité par rapport aux trois groupes méridionaux ; ceux-ci correspondent à la zone française du sorgho ; ils trouvent sur place plus de la moitié de la matière première dont ils ont besoin ; ils ne font venir qu'un complément de la Toscane dont la paille plus fine et plus longue est indispensable pour les balais dits américains.

Grisolles envoie ses produits dans toute la France



et en Angleterre malgré l'élévation des tarifs de chemin de fer. Les balais, expédiés par paquets de douze, forment une marchandise encombrante. Un wagon n'en porte que 3.000 kilogrammes. Cent balais envoyés au Havre reviennent à 10 francs pour le port.

Avec la paille, le fabricant doit se procurer des manches et des liens spéciaux, cordonnet, fil de fer, osier. Les manches, en bois de pin généralement, viennent, à raison de 70 francs le mille, de Budos (Landes) et de Preignac (Gironde). On achète à Angers le cordonnet rouge, noir, bleu. On se sert de fil de fer ordinaire ou de fil de fer galvanisé, celui-ci des forges du Bazacle (Toulouse). Les osiers ou « bimès », souples, longs, faciles à plier, sont du Lot-et-Garonne ou de la Gironde : ceux du terroir, cultivés à pleins champs à Castelsarrasin et à Castelmayran, sont trop gras, embarrassés de moëlle, cassants : on les utilise en vannerie.

Le sorgho couvre environ 340 hectares dans le Tarn-et-Garonne, un peu moins que dans le Lot-et-Garonne (420 hectares) et dans la Haute-Garonne (473 hectares). Les panicules porte-graines, pittoresques en septembre sur leurs hautes tiges, pareils à des régiments de lanciers au repos, donnent des grains pour la nourriture de la volaille et des pigeons, et des brins jaune clair d'autant plus précieux qu'ils sont plus fins et plus longs : on les appelle dans le langage courant de la paille.

Cette culture, venue de l'Inde, voisine souvent avec celle du topinambour, originaire d'Amérique, mais plus exigeante que le topinambour, plus épuisante,

elle demande, comme celle du maïs, un sol riche, très meuble, bien fumé, bien sarclé, et un climat chaud. Le rendement dépasse de beaucoup celui du blé : un hectare produit en blé 20 hectolitres de grain à 15 fr. l'un, et 100 fr. de paille, soit 420 fr ; en sorgho, 15 hectolitres de grain à 6 fr. 90 et 12 quintaux métriques de paille à 40 fr., total 583 fr. 50. La paille d'Italie vaut en moyenne par 100 kg. 18 francs de plus que celle de nos pays, et dans le groupe de Grisolles, la paille de la vallée du l'Hers est plus appréciée que celle de Tarn-et-Garonne.

Il y a balais et balais, d'après le proverbe. On distingue les balais toulousains, ou communs, qu'on peut fabriquer presque entièrement avec la paille du pays, des balais fins ou américains où n'entre guère que la paille toscane.

On commence par soumettre la paille pendant 10 ou 12 jours à un souffroir pour lui donner une belle couleur jaune d'or, puis on la livre aux trieuses pour le choix qui varie suivant la qualité des balais à fabriquer. Un ouvrier fait le montage, c'est-à-dire fixe au manche la paille qui formera la partie supérieure, ou culot, et une ouvrière y forme des dessins variés qui lui permettent de faire valoir son bon goût. Vient ensuite le tressage : le culot est introduit dans d'énormes pinces en bois actionnées au moyen du pied, et l'ouvrière mâche la paille en l'aplatissant, en lui donnant une forme cintrée et en la consolidant avec du cordonnet polychrome. Le rognage ou affranchissement, qui termine le balai, consiste à égaliser les extrémités des brins.

A côté des balais, les balayettes. On distingue les balayettes ordinaires et les balayettes-brosses, celles-ci aussi utiles que les brosses en crin pour le drap et le feutre.

Rien qu'à Grisolles, sans parler des autres centres de fabrication, on estime à 1.200.000 francs le produit de la vente des balais et des balayettes (de 40 à 90 fr. le cent).

Il revient à la propriété agricole 400.000 francs et une pareille somme passe en Toscane. Le prix de revient de la main d'œuvre, des fournitures, des locaux et des transports représente 340.000 francs, auxquels il faut ajouter pour les frais de réclame, de voyages et les impayés environ 15.000 fr. Le bénéfice des neuf fabricants est de 1.200.000 fr. — 800.000 — 340.000 — 15.000, soit 5.000 fr. pour chacun en moyenne. Plusieurs fabricants se plaignent de ne pas arriver à ce chiffre et, de fait, plusieurs maisons ont fermé leurs portes récemment.

Voici maintenant les salaires :

100 ouvriers à 2 fr. 50 pour 300 journées ..	75.000 »»
200 ouvrières à 1 fr. 75 pour 300 journées..	105.000 »»
20 enfants à 0 fr. 88 pour 300 journées.....	5.250 »»
	<hr/>
TOTAL.....	185.250 »»
	<hr/>

La chambre syndicale des ouvriers a révélé son existence en fomentant plusieurs grèves. Dans certaines familles, le père, la mère et un garçon ou une fille travaillent à la fabrique; dans ce cas, c'est près de 150 fr. par mois qui rentrent en argent, et presque toutes les familles possèdent une maison, un jardin, un

champ. La société de secours mutuels de Grisolles, fondée en 1829, est assez prospère, mais moins que les sociétés de secours mutuels de certaines maisons limitées au personnel de ces maisons et qui sont subventionnées par les fabricants.

#### LES SANDALES A MONTECH. PAPETERIE

A Montech, une industrie plus modeste encore que celle des balais est née, vers 1840, de l'initiative d'une dame Brousses. Elle fabriquait des sandales de velours à semelles de cordes goudronnées. Cette semelle, insuffisamment serrée et compacte, s'effiloçait à l'usure, devenait informe. Il fallait aviser. Aussitôt coutils variés, tapisseries entrent en concurrence avec le velours, et la semelle bordée d'une lanière en cuir est montée sur talon, ni plus ni moins que celle des souliers. On fit venir les matières premières de loin : la corde tressée de Saint-Laurent de la Salanque (Pyénées-Orientales) ; le velours d'Amiens ; le coutil de Roubaix ; la tapisserie de Nîmes, de Tourcoing, de l'Allemagne même où les sandales se fabriquent à si bon marché que Montech a dû baisser ses prix. Les pantoufles d'hiver sont fourrées.

C'est un travail de femmes ; elles font la semelle, puis *l'apiéçage*, c'est-à-dire l'empaigne et le contrefort ; le montage ensuite ; la brodeuse termine la sandale. Pour dix heures de travail, elles reçoivent un maigre salaire de 400 fr. en moyenne, de quoi suffire à peine à l'élégance des sandalières le dimanche quand elles font leur tour d'église. Prix de vente et main d'œuvre tout est avili. Le chiffre d'affaires

des 4 patrons ne dépasse pas 80.000 francs. Ils ne vendent guère au nord de Bordeaux dans les pays sujets à l'humidité. Les sandales restent dans le midi de la France ou vont en Espagne.

L'industrie des sandales est intéressante pour les gagne-petit, mais de ces ateliers à la papeterie voisine, il y a aussi loin que de l'aiguille, de la varlope ou du rabot aux machines qui sont l'orgueil du génie humain.

Au début en 1858, la papeterie, industrie purement locale, occupait des ouvriers de Montech, utilisait la paille d'avoine pour fabriquer du papier journal. Le prix du papier étant tombé très bas, on a remplacé la paille d'avoine, trop coûteuse, par la pulpe de bois sèche qui vient de Norwège, pour une faible partie des Pyrénées, et on la traite avec de la cellulose au bisulfite. L'usine emprunte la force à la vapeur et à une prise d'eau du canal latéral. Elle emploie 120 ouvriers qui sont de la localité, et elle vend ses papiers entre Bordeaux et Montpellier, les tarifs de chemin de fer étant trop élevés pour permettre de les expédier plus loin que ces deux villes.

Dieupentale avec sa briqueterie, au débouché de Verdun-sur-Garonne, Finhan, patrie du brave général Pérignon, d'un côté de Montech, de l'autre Escatallens et Saint-Porquier continuent vers Castelsarrasin la série des bourgs principaux du premier rebord de la vallée.

#### LA MÉTALLURGIE A CASTELSARRASIN.

Des dérivations du canal fournissent la force motrice à la minoterie Langlade et à une importante usi-

ne métallurgique, la seule du Tarn-et-Garonne. Cette usine fonctionne depuis 1877, et elle est dirigée par la *Compagnie française des métaux* qui a pris depuis 1892 la suite d'une société fondatrice. Cette *Compagnie française des métaux* possède aussi les usines de Sérifontaine (Oise), de Deville-les-Rouen, de Givet, de Saint-Denis.

L'usine métallurgique de Castelsarrasin produit annuellement plus de 3000 tonnes de métaux : cuivre rouge laminé, laiton mallechort, nickel employé à la fabrication des monnaies, étain et papier d'étain qui est expédié aux chocolatiers, aux manufactures de tabac, aux fromageries. Les principaux clients de l'usine sont les départements de la guerre et de la marine. Elle est en pleine prospérité : les actions qui étaient tombées à 230 francs en 1893 sont remontées à 640 francs.

Un embranchement spécial relie l'usine à la voie ferrée. La chute d'eau du canal latéral lui fournit une force de 150 chevaux qui est complétée à 400 chevaux par moteurs à vapeur.

Environ 450 ouvriers y sont employés presque sans chômage. Plusieurs d'entre eux sont groupés avec leurs familles dans une cité ouvrière qui appartient à la compagnie.

#### SITUATION DE CASTELSARRASIN.

La petite ville de Castel-sur-Razin, du nom d'un ruisseau, profite des deux ponts suspendus sur la Garonne de Belleperche et de Trescassès qui en font le débouché de la plus grande partie de la Gascogne

tarn-et-garonnaise. Le pont de Belleperche relie à Castelsarrasin la vallée de la Gimone, et au pont de Trescassès aboutissent les gens de Lavit et de Saint-Nicolas. Les Nicolaïtes, quoique très rapprochés de Moissac par le pont de Coudol, fréquentent de préférence Castelsarrasin plus éloigné.

Cette ville prospère parce qu'elle est à un nœud de communications : route directe de Toulouse, chemin de fer de Cette à Bordeaux ; un tronçon de voie ferrée sur Beaumont avec un pont spécial sur la Garonne ; deux routes drainant le commerce de la Gascogne ; le canal latéral : le port du canal, ombragé de tilleuls, est charmant mais encore peu actif. Au point de vue topographique, elle est une pointe avancée du pays toulousain et du pays gascon, en face de la ville rivale, de Moissac en Quercy, distante de 7 kilomètres seulement. Chacune d'elles a son sous-préfet, son tribunal, son collège, son école primaire supérieure de filles ; Moissac est un centre d'expédition de fruits ; Castelsarrasin est plus commerçant et plus industriel ; tandis que Moissac, ville calme, s'enorgueillit de ses monuments du passé, Castelsarrasin est vivant comme un faubourg de Toulouse dont l'influence se fait sentir plus que dans aucune autre ville de Tarn-et-Garonne, soit dans les modes, soit dans les ardeurs électorales. Le respect des traditions n'a pas empêché la municipalité de rebaptiser les rues et de leur donner des noms sonores, la Solidarité, la Tempérance, le Devoir, la Discrétion ; ces invocations au bien rappellent l'état d'esprit de J.J. Rousseau qui passa sa vie à souhaiter d'être vertueux. « Il reste encore une

« rue Neuve-des-Capucins, sans doute parce qu'il ne  
« restait plus de vertus à honorer (1) ».

On amène aux gros marchés de Castelsarrasin beaucoup d'animaux de boucherie, beaucoup de volaille, d'oies et de canards gras : nous sommes ici à un point de rencontre des oies grises de Grenade la Caronnaise et des oies blanches du Lot, deux variétés de l'espèce dite *oie de Toulouse*.

La plupart des produits du pays toulousain et de la Lomagne alimentent le trafic de la gare de Castelsarrasin et des autres stations citées plus haut : produits alimentaires, bœufs et vaches, porcs, volaille, fourrage (foins et luzernes), paille (blé et avoine), qu'on se dispute aux Pays bas ; métaux (Castelsarrasin), papier (Dieupentale) ; vins à destination de Bordeaux (Grisolles, Dieupentale, Lavilledieu) ; bois à brûler qui vont à Toulouse (Montbartier) ; planches et poutres de peuplier, qui servent aux emballages, etc.

Castelsarrasin commémore le souvenir de Saint-Alpinien qui convertit la contrée au III<sup>e</sup> siècle, et celui d'une bataille de la guerre de cent ans livrée sous ses murs, à Alem. La ville, ancienne bastide dont les traces de remparts se voient à l'église crénelée de Saint-Sauveur, appartient en paréage à l'abbaye de Moissac et au chapitre de Saint-Etienne de Toulouse ; puis elle passa à la maison de France, à laquelle elle conserva une fidélité méritoire pendant la guerre de cent ans et pendant les guerres de religion. Républicaine aujourd'hui, elle entoure d'égards

(1) M. Ardouin-Dumazet, *Voyage en France*, 31<sup>e</sup> série, p. 211.



et de soins, sur la belle promenade du Château, l'arbre de la Liberté qui menace ruine.

#### FORÊTS ET VIGNES.

A droite de la terrasse de Pompignan-Grisolles, le sol se redresse en un brusque talus de dépôts alluvionnaires qui, tout d'abord, domine la plaine de près de 100 mètres, en soutenant un plateau incliné vers le Tarn ; ce plateau s'efface au nord de Montbartier en un *dos de pays*. Ici on le reconnaît moins au relief du sol qu'aux cultures ; tantôt les cailloux sont apparents ; tantôt le terrain blanchâtre (argilo-siliceux) tient l'eau comme un gobelet. Si novembre est pluvieux, les semences se ressentent de l'humidité persistante, les céréales souffrent, mais les bois et la vigne sont dans leur élément.

De l'ancienne forêt d'Acre qui s'étendait de Saint-Jory au confluent de la Garonne et du Tarn, il reste la forêt domaniale de Montech, la plus grande du département (1900 hectares), celles de Froumissart, d'Escatalens, de Saint-Porquier. Elles donnent du bois de chauffage, du chêne qui est moins apprécié à Montauban que celui provenant de la Lomagne ou du Quercy. Quant aux droits des habitants du voisinage de ramasser le bois mort, il ne va pas sans bien des chicanes qui rappellent les interminables conflits des consuls d'autrefois et des Grands-maîtres des Eaux-et-Forêts.

Sur le terrain de cette zone depuis longtemps défrichée et dont les sables recouvrent un sous-sol imperméable, la question s'est posée, à la suite du phyl-

lojera, de la reconstitution de la vigne. Montbartier, fournisseur de cornichons, et Brials, section de Bresols, se sont décidés pour les cultures variées et pour l'élevage des moutons. Les autres communes du plateau et du dos de pays sont revenues à la vigne, depuis Fabas jusqu'à Lavilledieu. Un propriétaire de Campsas, M. Etienne Salers, à force de soins a conservé son vignoble de vieux ceps français et sa récolte vaut le cru voisin de Villaudric (Haute-Garonne). Les propriétaires de Lavilledieu, avec des plants greffés, ont fait preuve d'énergie. Ce sont, pour la plupart, des bourgeois que leurs affaires retiennent à Montauban ; ils ne dépensent pas leurs revenus dans la commune, mais en continuant à lutter contre les maladies cryptogamiques, ils apportent sur leurs terres plus d'argent qu'ils n'en retirent.

Le modeste bourg de Lavilledieu s'est élevé autour d'une Commanderie de Templiers dont l'héritage passa aux Hospitaliers de Jérusalem (1311) ; les propriétés des Hospitaliers ont compris jusqu'à la Révolution française les communautés de Lavilledieu de Ventillac, de Villeneuve et de Labastide-du-Temple.

#### RIVE LANGUEDOCIENNE DU TARN.

Ici, sur la rive gauche du Tarn, c'est le plat pays qui n'est pas monotone à cause des hauteurs voisines, et, sur un point, le tertre de Montbeton dresse des édifices catholiques, don d'une opulente famille, en regard, sur le quai de Montmurat, à Montauban, de la Faculté de théologie qui, elle aussi depuis trois ans, relève, non plus de l'Etat, mais de particuliers.

En amont de Montauban le cours du Tarn est aussi régulier que celui de la Garonne est capricieux ; son lit coupé de digues est propre à l'établissement de puissantes minoteries, notamment aux villages de Labastide, Orgueil, Nohic, ce dernier en face de Villebrumier, villages charmants entre la rivière d'un côté, et d'un autre côté la route et la voie ferrée de Montauban à Castres. Les pigeons s'habituent au passage des trains du haut des édicules qui leurs sont consacrés, détachés des maisons, et dont les briques usées et par places le mortier sont roussis par des centaines d'étés.

Ce nom d'Orgueil vient peut-être d'orfolio, feuillage doré. Sur le territoire de cette commune eut lieu, le 14 mai 1864, à 8 heures du soir, la chute d'un bolide dont l'épouvantable détonation retentit jusqu'à Paris. Le météore lumineux en éclatant laissa dans le ciel un nuage blanc cendré qui se dissipa après quelques minutes, et il tomba de nombreuses pierres dont la plus grosse pèse « 2 kilogr. 300 gr. (1) »

Orgueil et Nohic dépendent du canton de Grisolles qui lui-même est rattaché à l'arrondissement de Castelsarrasin. Pour aller du chef-lieu de canton au chef-lieu d'arrondissement, il faut passer par Montauban, le chef-lieu de département, ce qui paraît illogique. Il ne faut pas ignorer que de Grisolles à Castelsarrasin, avant la voie ferrée, la route faisait le trait-d'u-

(1) Caraven-Cachin, *loc. cit.*, p. 653.

nion. Le canton de Grisolles est un des plus imposés de France (1).

En aval de Montbeton, le Tarn, moins rectiligne qu'en amont, est « tourmenté, musical, houleux, ici « rapide comme un torrent, et là, calme comme un « lac, hérissé d'îles et d'îlots, étendu sur un lit de « fraîches et molles herbes aquatiques, superbe, ani- « mé, s'enroulant et se déroulant aux ardeurs du « couchant, ainsi qu'un reptile interminable et tout « en feu ». Il est « enflé des eaux de l'Aveyron et des « eaux du Tescou, celles-ci jaunes et bourbeuses, cel- « les-là candides et vertes, allant ensemble côte à « côte, mais sans jamais confondre leur double cours « au sein de l'onde vive et pure qui les reçoit (2).

La rive droite, quercynoise, se hérisse de mamelons, qui paraissent altiers, ensoleillés, caressés de brises éternelles, vus de la rive gauche où commence l'im-

(1) Les impositions extraordinaires proviennent généralement de travaux publics. Voici pour les communes du canton de Grisolles ces travaux qui se sont reproduits à peu près les mêmes dans toutes les communes du département : Grisolles, halle en fer ; — Pompignan, restauration de l'église ; — Canals, maison d'école, chemins ; — Bessens, écoles, chemins, réparations à la toiture de l'église, au mur du cimetière ; — Montbéqui, bascule, mur de soutènement de l'esplanade ; — Fabas, chemins ; — Nohic, école, bascule, pont sur le ruisseau de Rivals ; — Orgueil, groupe scolaire, reconstruction de l'église, acquisition d'un presbytère ; — Orgueil, construction de l'église, acquisition d'un presbytère ; — Labastide-Saint-Pierre, groupe scolaire.

(2) Léon Cladel, *le Bouscassié*, p. 193.

mense plaine du Languedoc, « terres unies et grasses, nourries de limon, grandes prairies peuplées de peupliers et de saules, vignes rampantes, vastes chanvrières, noirs et rouges sillons... (1) » assez de frondaisons en été pour ombrager les cabanes, les fermes, les maisons formant hameaux autour de clochers pointus comme des aiguilles, et de nombreuses communes éparses, Albefeuille-Lagarde et Barry d'Islemade où une vingtaine de tisserands fabriquent le cadis pour des maisons de Montauban ; Labastide-du-Temple et les Barthes, petits pays riches ; Meauzac, au dessous de Lafrançaise, qui expédie jusqu'à mille wagons de foin par an et dont la briquetterie, comme celle de Dieupentale, vend ses produits dans un rayon limité ; enfin les hameaux qui forment une grande ceinture à Castelsarrasin, comme Gandalou et Courbieu.

#### LES OISELEURS

Les sillons dans les champs forment toutes sortes de figures géométriques, comme les « casiers d'un échiquier gigantesque (2) ». C'est là un merveilleux théâtre d'opérations pour les oiseleurs qui écument tout le sud-ouest. A lui seul, le Tarn-et-Garonne compte jusqu'à mille oiseleurs, amateurs ou professionnels, retirant de leur industrie un profit annuel de 500 francs chacun, le prix du permis

(1) Léon Cladel, *le Bouscassié*, p. 193.

(2) Léon Cladel, *le Bouscassié*, p. 193.

de chasse payé, ce qui suppose une hécatombe formidable de petits oiseaux, alouettes lulu, becs fins, motteux, continuellement traqués. Suivant la saison, fusils, cages, trappes, lacets, filets entrent en danse. Lacets et filets sont les plus coupables. Dans une belle journée de passage, chaque filetier prend cinquante à soixante douzaines de petits oiseaux, quelquefois plus. Jolie leçon de morale donnée à l'enfant que le *chasseur* associe à la *chasse* comme à une partie de plaisir, et à qui il enseigne, après avoir pris un rossignol dans ses engins, à serrer entre ses doigts la gorge du petit chanteur jusqu'à l'étrangler. « On trouvera cela juste, licite, naturel, « conforme aux droits de l'homme et à des théories « sur la liberté, s'écrie M. Cunisset-Carnot (1) ; ce « sont là des faits de régression pure. C'est une vi- « sion monstrueuse et déformée des choses que de « voir un petit oiseau comme une bouchée de nourri- « ture et ses plumes comme un ornement féminin. « Ces bestioles innocentes, non seulement inoffensi- « ves mais bienfaisantes, car il n'y a pas d'oiseaux « nuisibles à l'agriculture, ces êtres de gentillesse « et de charme, qui ont apporté sur terre, comme dit « Michelet, *la haute lumière de vie, l'art dans sa pre- « mière étincelle*, qui répandent la grâce, la beauté, « l'harmonie, ces architectes de nids merveilleux, ces « chanteurs à la perfection desquels l'art humain ne « peut atteindre, seront impitoyablement sacrifiés à « des appétits ou à des exigences de luxe ? »

(1) *La vie à la campagne* dans *le Temps*, 1907.

D'après les statistiques, on détruit par an dans chacun des douze départements du sud-ouest une moyenne de 5 millions de petits oiseaux. C'est un danger pour l'agriculture, puisque le champ est laissé libre à la ruée des pucerons. La question même est devenue internationale ; on a réuni des congrès tout exprès. Mais à quoi sert le concert européen sinon à exciter des hostilités ? Quelle nation déposera les armes la première ? Rappelons, du moins, à l'honneur des oiseleurs français qu'ils respectent l'hirondelle dont les Italiens font des salmis.

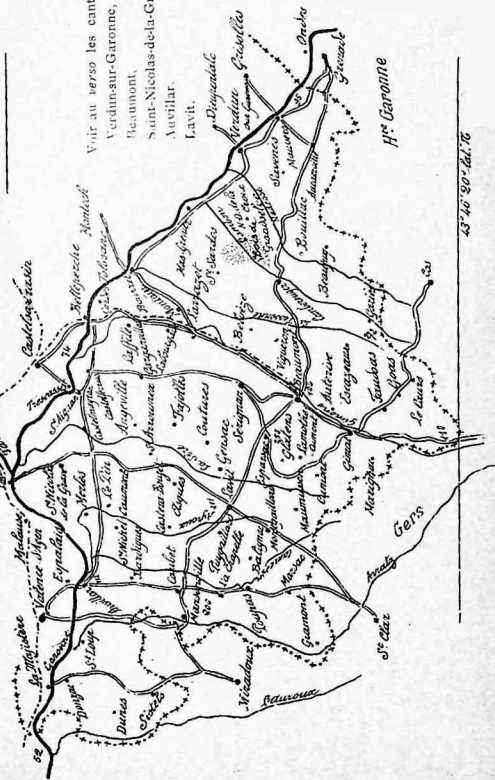
Hélas ! si l'on recherche les petits oiseaux pour leur chair, il y a une cause à la guerre plus profonde que la gourmandise, la toilette féminine. Il existe à cet égard une industrie locale à Castelsarrasin qui occupe pendant trois ou quatre mois d'hiver une centaine de femmes ; ce sont des plumeuses d'oiseaux.



# GASCOGNE TARN-ET-GARONNAISE

(Lomagne, Beaumont et Rivière de Verdun)

Scale 1/40000  
Kilom. 0 10 15 20



Voit au verso les cantons de  
Verdun-sur-Garonne,  
Beaumont,  
Saint-Nicolas-de-la-Grave,  
Auvillar,  
Lavit.

H. Garonne

43° 46' 20" lat. N



*Canton*

*de Beaumont-de-Lomagne :*

	en 1872	—	en 1908
Beaumont.....	4.344	—	3.494
Auterive.....	196	—	165
Belbèze.....	196	—	160
Le Causé.....	462	—	333
Cumont.....	331	—	333
Escazeaux.....	531	—	421
Esparsac.....	619	—	505
Faudoas.....	753	—	605
Gariès.....	433	—	304
Gimat.....	299	—	305
Glatens.....	117	—	78
Goas.....	107	—	78
Lamothe-Cumont..	342	—	189
Larrazet.....	818	—	689
Marignac.....	243	—	164
Maubec.....	583	—	422
Sérignac.....	1.120	—	901
Vignerons.....	301	—	240

*Canton*

*de Saint-Nicolas de-la-Grave :*

	en 1872	—	en 1908
Saint-Nicolas... ..	2.840	—	2.310
Angeville.....	347	—	251
Castelmayran.....	911	—	695
Caumont.....	703	—	556
Cordes-Tolosanes..	636	—	507
Coutures.....	304	—	216
Fajolles.....	303	—	224
Garganvillar.....	798	—	640
Gensac.....	353	—	233
Labourgade.....	382	—	310
Lafitte.....	451	—	402
Montain.....	199	—	138
Saint-Aignan.....	433	—	301
Saint-Arroumex... .	373	—	277

*Canton de Verdun-sur-Garonne :*

en 1872 — en 1908

Verdun.....	3.677	—	2.219
Aucamville.....	999	—	898
Beaupuy.....	420	—	391
Bouillac.....	1.153	—	866
Bourret.....	912	—	698
Comberouger... ..	501	—	353
Le Mas-Grenier... .	1.347	—	1.224
Saint-Sardos.....	1.084	—	800
Savenès.....	»	—	672

*Nota :* Savenès a été détaché de Verdun en 1901.

*Canton de Lavit-de-Lomagne :*

en 1872 — en 1908

Lavit.....	1.519	—	1.255
Asques.....	349	—	251
Balignac.....	131	—	88
Bardigues.....	489	—	359
Castéra-Bouzet... .	432	—	353
Gramont.....	630	—	432
Lachapelle.....	453	—	289
Mansonville.....	813	—	530
Marsac.....	492	—	418
Maumusson.....	236	—	110
Montgaillard.....	503	—	370
Poupas.....	370	—	257
Puygaillard.....	272	—	191
St-Jean-du-Bouzet .	265	—	192

*Canton d'Auvillar :*

en 1872 — en 1908

Auvillar.....	1.744	—	1.076
Donzac.....	839	—	622
Dunes.....	1.778	—	953
Merles.....	485	—	347
Le Pin.....	286	—	215
Saint-Cirice.....	303	—	242
Saint-Loup.....	640	—	528
Saint-Michel,.....	712	—	586
Sistels.....	390	—	299

## CHAPITRE VI

### **Gascogne Tarn-et-Garonnaise.**

---

#### VUE D'ENSEMBLE

Sur le plateau gascon de Tarn-et-Garonne, qu'on appelle aussi la plaine, une couche tertiaire de roches tendres recouvre habituellement un fond morainique ; aussi voit-on affleurer près de la Garonne un rebord tantôt calcaire, tantôt diluvien, formant depuis la Haute-Garonne jusqu'au promontoire de Cordes la Rivière de Verdun ou les Collines de Gascogne. Ce rebord dont les points saillants sont le plan de Verdun, les hautes berges boisées de Bourret à Cordes, le rocher d'Auvillar, la plaine ondulée de Donzac en face de la Magistère, ouvre des coupures, des passages aux cours d'eau près de leur confluent. Collines intérieures et rivières présentent un dessin alterné qui se développe en éventail jusqu'au fleuve. Les deux principaux cours d'eau, la Gimone et l'Arratz, venus du plateau de Lannemezan (Hautes-Pyrénées), traversent côte à côte le département du Gers et, dans le Tarn-et-Garonne, finissent, la Gimone au point où la Garonne, dans son mouvement vers le nord, court à la rencontre du Tarn, l'Arratz à 30 ki-

lomètres en aval, à Saint-Loup. Ces deux rivières traîneraient dans la saison sèche de rares filets d'eau bourbeuse si, à partir du 1<sup>er</sup> juin, le canal de Sarrancolin ne leur fournissait un léger supplément dérivé de la Neste, rivière pyrénéenne. Les autres cours d'eau, nés sur les crêtes des limites de Tarn-et-Garonne et des départements voisins, Haute-Garonne et Gers, quoique indigents, ont creusé des alvéoles profonds. Citons le Lambon qui finit à Mas-Grenier, la Tessonne à Bourret, et une rivière qui passe près et à l'est de Lavit, la Sère.

Sur ces plaines, les routes du sud au nord sont aussi faciles que celles des vallées. Il n'en est pas de même de l'est à l'ouest, quand on va de Mansonville, sur l'Arratz, à Aucamville, près de Grenade (Haute-Garonne), par Lavit, Beaumont, Comberouger : c'est une série continue de côtes à monter et à descendre.

La plus centrale de ces vallées divergentes, celle de la Gimone, pénètre dans le Tarn-et-Garonne en amont de Maubec, et là, dans le Gers, 3 kilomètres seulement séparent la Gimone de l'Arratz. Si de ce point on mène deux lignes droites aux extrémités de département, on obtient une figure assez exacte de la Gascogne tarn-et-garonnaise. L'Arratz diverge dans le sens de la ligne de l'ouest, atteint le Tarn-et-Garonne d'abord pour le limiter, puis pour le traverser sur un parcours de 6 kilomètres et alors la limite du département est reportée à l'Auroué. Vers l'est, des crêtes accidentées forment la limite jusqu'à Aucamville.

L'altitude des deux rivières n'est que de 110 mètres quand elles voisinent, dépassant de 15 mètres seulement celle de la Garonne à son entrée dans le département. Si la mer pouvait s'élever jusque-là (son niveau était bien plus élevé au commencement de l'ère tertiaire), elle couvrirait les vallées ; il resterait au-dessus des flots deux plateaux, un sur chaque rive de la Gimone : celui de la rive droite comprend Comberouger dans la dépression du Lambon et il s'incline vers le plan de Verdun-Aucamville ; bien au centre du plateau de la rive gauche, qui s'étend jusqu'à Auwillar et Donzac, se trouve Lavit. Sur la Gimone même, Beaumont tient le milieu entre les deux plateaux.

En aval, de hauts talus encaissent la vallée assez large de la Gimone ; autour de Beaumont, elles semblent s'abaisser ; leur altitude augmente au contraire, mais les hauteurs s'éloignent formant un grand cirque allongé dans le sens de la rivière jusqu'à Maubec, entre Glatens (r. g. alt. 258 mètres) et Gariès (r. dr., 272 mètres). L'effort de la nature a été insuffisant pour faire de Beaumont le vrai centre de toute la contrée qui reste morcelée et divisée : Beaumont n'en est que la ville principale. Elle est placée à la lisière de deux anciens *pays*, le Languedoc toulousain et la Lomagne gasconne. La Lomagne avait pour capitale Lectoure. On dit bien Lavit-de-Lomagne ; on devrait appeler Beaumont, Beaumont-les-Lomagne.

« La voilà bien, a dit M. Ed. Forestié, cette Gas-  
« cogne aux coteaux moutonnants, avec ses montées,  
« ses descentes, ses aspects de plaine haute acciden-

« tée, où les moulins à vent démantelés pointent en-  
« core leur silhouette, où les bois touffus alternent  
« avec les cultures, pays dont le contraste avec la  
« plaine voisine est vraiment saisissant. Les haies  
« bordent les chemins, limitent les héritages, les  
« moindres lopins de terre et coupent la monotonie de  
« la campagne. De ci de là, quelque ferme émerge  
« d'un bouquet de verdure, d'un jardin potager, et  
« présente cet aspect pittoresque qui dénote l'ai-  
« sance des habitants (1) ».

De l'aisance, certes. La vigne se hasarde à reparaître. Les plateaux, et mieux encore les vallées produisent plus qu'il n'est consommé sur place de céréales, de fourrages, de bestiaux, de volailles, oies, canards, dindons, pigeons. L'excédent procure de modestes profits. On cultive les abeilles, mais il y a encore peu de ruches perfectionnées ; la plupart sont de type ancien. L'élevage du cheval de guerre s'est développé, et il est de tout premier choix ; les propriétaires vont chercher à Castelnau-Magnoac des juments poulinières qui ne valent pas celles qui viennent de leurs écuries. Tout le pays est agricole, point d'autre industrie. La population vive, remuante, s'adonne, en dehors de l'agriculture, à divers petits commerces.

Elle diminue, voilà un fait saillant. Dans les cinq cantons de la Gascogne tarn-et-garonnaise, pas une commune où elle ne décroisse. Un autre fait caractéristique, c'est que le pays, qui a vécu très retiré jus-

(1) Excursion de la Société archéologique, *Courrier de Tarn-et-Garonne*. du 7 juillet 1898.

qu'à l'établissement récent de la voie ferrée, ignore Montauban en tout ce qui n'est pas relations administratives. Toulouse d'un côté, Agen de l'autre sont les centres d'attraction.

#### RIVIÈRE-VERDUN. PEUPLIERS

La route Beaumont-Grenade vers Toulouse de tout temps a été très pratiquée par le roulage. Le pont de Mauvers en construction rattachera Aucamville à Grisolles, comme Verdun est déjà lié à Dieupentale par la station de la voie ferrée.

En arrière du plan de Verdun, les hauteurs jumelles de Beaupuy (alt. 240 mètres) et de Bouillac permettent au regard de fouiller toute la vallée de Toulouse à Montauban. L'église de Bouillac a hérité du riche trésor religieux de Grandselve, tout ce qui reste de cette abbaye : il n'y a plus un pan de mur depuis 1789. Les constructions qui s'élevaient sur la Nadesse, en face de la section de Verdun appelée Notre-Dame, dataient du commencement du XII<sup>e</sup> siècle (1114). Avec l'autorisation de l'évêque de Toulouse, les ermites « de la Grande-forêt » élevèrent un oratoire dédié à la sainte Vierge et à Marie-Madeleine. Saint-Bernard leur envoya pour les instruire quelques religieux de Clairvaux.. Puis un vaillant homme de guerre, Guillaume, seigneur de Montpellier, veilla sur l'abbaye naissante. Il la protégea de son mieux encore après sa mort quand il fut enseveli dans l'église et canonisé : les abbayes qui ont possédé le tombeau d'un saint ont eu une destinée particulièrement brillante.

Sur la ligne du Lambon, Comberouger n'a pas moins de 40 juments poulinières ; Mas-Grenier est plus important à cause de l'exploitation des saules, des peupliers verts et des peupliers carolins des bords de la Garonne. Deux industries, celle des métiers qui font du cadis pour Montauban, et celle des sabotiers, au nombre de 50, qui produisent par an pour Toulouse et Fronton jusqu'à vingt mille paires de sabots, généralement en bois de saule, sont loin d'avoir l'importance qu'a pris le sciage du bois.

Les scieurs de long d'autrefois, en travaillant trois par trois, fabriquaient péniblement 70 planches par jour ; chaque année on abattait un même nombre d'arbres très restreint ; beaucoup vieillissaient respectés du bûcheron. La *scierie locomobile* permet, depuis 1880, de se transporter dans les centres d'exploitation, de mordre les hauts peupliers, de faire chaque jour mille planches qui s'étagent, pour sécher, en *baluyars* ; il suffit de neuf personnes pour chaque machine. Le travail, quoique très actif pendant neuf mois, ne suffit pas aux commandes : on fabrique des caisses d'emballage avec ces planches ; le bois de peuplier, très lié, se prête au clouage. De plus en plus, à cause des demandes, on pousse à la plantation des peupliers dans les ramiers ; ils ne fatiguent pas le sol ; l'herbe croît autour ; les inondations, bien peu redoutées dans ces plantations, y déposent du limon également utile aux arbres et au foin.

Aux voyageurs qui venant de Larrazet ont franchi les deux rudes pentes comprises entre la Gimone et la Tessonne, Bourret ouvre une porte sur la station

de Montbartier. L'ancien château fort, bâti sur l'emplacement d'un vieil oppidum, était la résidence favorite des puissants comtes de Terride qui dominaient toute la contrée jusqu'à Escazeaux. Il s'élevait sur un promontoire isolé, et on voit encore le ravin creusé de main d'homme qui l'a coupé du plateau.

Les ruines du château de Verdun rappellent un massacre de 500 juifs au Moyen-Age (1319). C'est une ville curieuse avec ses deux longues rues parallèles, sa porte voûtée, sa belle promenade de platanes en dehors de la ville, du côté de la Garonne, qui, elle-même, s'est un peu éloignée de Verdun. De son importance ancienne elle conserve un hospice bien renté, mais la décadence s'accroît. De 4.131 habitants, il y a un demi-siècle, il en reste 2219. Elle a été amputée en 1901 du hameau de Savenès qui a été érigé en commune.

Une des principales foires d'oies grasses se tient à Verdun pour la Sainte-Catherine.

#### ÉLEVAGE DES OIES.

Naître au printemps sous le nom d'oison, paré d'un duvet vermillon luisant ; tout l'été courir les guérets, les prés, barbotter dans les mares à défaut d'eau courante ; en automne s'entraîner à l'engraissement et se prêter à un gavage tyrannique pour finir dans les pots de « confit » ou dans les terrines de foie gras, tel est le sort de l'oie de Toulouse, espèce supérieure à toutes les espèces françaises. D'elle tout sert, les plumes et le duvet, et jusqu'à la peau qui, recou-



verte de son duvet, devient une fourrure vendue sous le nom de *peau de cygne*. Les Romains la tenaient en haute estime. Le poète Horace, parmi les délices de la cuisine, cite « le foie de l'oie gavée de figues grasses, » et il ne connaissait pas l'oie de Toulouse.

Plus basse sur pattes que l'oie commune des autres régions, l'oie de Toulouse, au plumage gris ou blanc, porte sous le ventre des poches grasseuses, ou fasons, qui traînent à terre.

On fait avec discernement le choix des jars et des oies pondeuses. La ponte commence à la fin de l'hiver. L'incubation, de préférence sous une dinde, dure de 28 à 30 jours. Les oisons éclos reçoivent pendant le premier mois un mélange d'œufs cuits, de farine d'orge, de chicorée sauvage et de jeunes pousses d'ortie hâchée ; puis on les envoie paturer dans les prés, ou plutôt dans les guérets. Ils sont adultes à six ou sept mois. L'engraissement ne commence qu'après les grandes chaleurs. On séquestre alors les oies ; on leur donne à manger du grain à volonté pendant dix à douze jours, puis commence le gavage ; au moyen d'un entonnoir et d'un bâtonnet on introduit du maïs dans le jabot, deux fois par jour, trois fois si le maïs a été cuit, et on a soin d'y mettre un peu d'eau pour que le grain descende plus facilement. Il faut de 40 à 70 litres de maïs suivant la grosseur de l'oie et le degré d'engraissement auquel on la conduit. Au bout de vingt à trente jours, le foie pèse de 200 à 500 grammes.

La plupart des propriétaires achètent pour les élever une douzaine d'oisons quand ils ont de 20 à 25

jours. Les oisons naissent généralement dans le canton de Beaumont, et c'est aux premiers éleveurs que vont les principaux bénéfices comme on en peut juger par les chiffres approximatifs des deux tableaux suivants. Le premier de ces tableaux est emprunté à une brochure de M. Dirat, éleveur à Faudoas (1).

A. *Une Compagnie d'Oisons :*

1<sup>o</sup> Dépenses :

Achat de 8 têtes à 6 francs l'une.....	48	»
Nourriture, 12 hect. d'avoine à 9 fr. l'un..	108	»
Achat de 6 dindes couveuses à 6 fr. l'une.	36	»
Nourriture, 140 litres d'avoine.....	12	»
Nourriture des oisons pendant 25 jours. {	200 kil. de son à 11 fr... 22	76 »
{	150 litres de farine de maïs 18	
{	1 hectolitre de blé. ... 18	
{	2 hectolitre d'avoine... 18	
	<i>Total.....</i>	<u>278</u> »

2<sup>o</sup> Recettes :

300 oisons à 1 fr. 50.....	450	»
Revente des 6 dindes à 3 fr. l'une.....	18	»
Valeur des oies après la ponte, 3 fr. l'une.	24	»
	<i>Total.....</i>	<u>492</u> »

On peut ne pas obtenir 300 oisons; par contre, on vend facilement au-dessus de 1 fr. 50. Bénéfice, 214 francs.

(1) M. Dirat, *Elevage et engraissement des oies dans le midi de la France*. (Extrait de la *Gazette du Village*).

B. *Une Compagnie d'Oies :*

1<sup>o</sup> Dépenses :

12 oisons à 2 francs l'un.....	24 »»
Nourriture avant l'engraissement, 2 fr. l'un.	24 »»
Maïs à 7 fr. l'un pour le gavage.....	84 »»
	<hr/>
<i>Total.....</i>	<u>130 »»</u>

2<sup>o</sup> Recettes :

L'oie grasse se vend au poids. Sur 12 oies, une peut périr d'accident. Comptons seulement 11 oies d'un poids moyen de 8 kil. 500 chacune, soit un poids total de 93 kil. 500.

93 kil. 500 à 1 fr. 70... ..	158 95
Plumes et duvet à 0 fr. 40 l'une.. ..	4 40
	<hr/>
<i>Total.....</i>	<u>163 30</u>

L'engraissement rapporte un bénéfice net bien modeste de 0 fr. 30 par kilogramme vendu.

LA GIMONE.

UNE JOURNÉE AU MOYEN-AGE.

L'entrée de la vallée de la Gimone, vestibule charmant, donne une impression de confortable et de sécurité, sinon de grande richesse. Les maisons en briques, isolées ou groupées, se sont placées habituellement, pour jouir du soleil matinal, sur la rive gauche, mieux exposée que la droite, à *l'ubac* plutôt qu'à *l'adroit*. Des talus très verts, hauts de chaque côté de 150 à 170 mètres, supportent « la plaine ». Celle-

ci se couvre elle-même de villages qui donnent, quand ils apparaissent sur la crête, une singulière animation au paysage vu de la vallée. Au sud de Larrazet, la vallée se resserre à moins de 2 kilomètres entre des talus qui se redressent, non sans noblesse, entre Belvèze, au nom caractéristique, et Vignerons, à droite, et à gauche Sérignac, sur une croupe élégante. En pénétrant plus avant, la vallée se déploie en un grand cirque autour de Beaumont, et plusieurs bourgs bien agglomérés et enfouis dans la verdure en continuent la ligne basse jusqu'à Maubec. Elle nourrit en quantité les animaux de croît, notamment le cheval d'armes et les hôtes de la basse-cour.

Larrazet, centre toujours actif de communications, s'élève en amphithéâtre sur un roc qui baigne son pied dans la Gimone. Des constructions élevées par les moines de Belleperche, il reste une porte du mur d'enceinte, un bel escalier de pierre au château, jadis abbatial, une église gothique. Le territoire communal est resserré par celui de Sérignac qui s'avance jusqu'aux maisons du bourg ; aussi dit-on que le clocher de Larrazet fait tort aux cultures de Sérignac.

Après Beaumont, la commune la plus étendue est Sérignac, la plus riche Faudoas, dont les prairies, les meilleures pour l'élevage du cheval anglo-arabe, s'étagent en terrasses au dessus de la vallée. Une caractéristique du terroir, c'est que l'aïl y vient mieux qu'ailleurs.

Le territoire de Sérignac est tout semé d'antiquités. Le bourg a conservé quelques anciennes murailles. Il était l'apanage habituel des fils aînés de la maison

de Terride. C'était un rude cadet ce baron de Sérignac qui, en 1572, grâce à la connivence d'un valet, pénétra dans le monastère de Belleperche et passa les moines au fil de l'épée : le supérieur échappa en traversant la Garonne à la nage.

Le nom du village de Gariès rappelle celui des Garites, tribu gauloise dont il est question au troisième livre des commentaires de César. Il est situé au point culminant de la Gascogne tarn-et-garonnaise (272 mètres).

Les paisibles habitants d'Escazeaux se doutent-ils que leurs ancêtres eurent la fierté de traiter avec un des puissants comtes de Terride, vicomtes de Gimoès, seigneurs d'Escazeaux ? Tout d'abord un mur d'enceinte de terre battue prise en creusant les fossés entourait le village par les soins des Templiers qui octroyèrent une charte aux habitants en 1271. Quand l'ordre des Templiers, peu de temps après, fut dissous, Escazeaux échut aux Terride. La charte réglait minutieusement l'administration de la ville qui était confiée à 4 consuls annuels à la nomination du comte ; les consuls veillaient à tout ce qui se rapportait à la justice du seigneur, aux impôts, aux servitudes militaires, à la conservation des fontaines, à la destruction des loups. De l'exacte observation de la charte dépendaient les bons rapports des habitants et du seigneur. Au 14<sup>e</sup> siècle, Bertrand de Terride sut s'opposer aux prétentions financières du duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc pour le roi, et guerroyer hardiment contre les routiers et contre les Anglais. Il était de la race de ce Poton de Xaintrilles, baron de Gimat,

qui, un demi-siècle plus tard, devait s'illustrer, avec la Hire, à côté de Jeanne d'Arc.

Un jour Bertrand de Terride, sous l'influence de sa femme, l'orgueilleuse Yolande de Foix, s'oublia à l'égard de ses fidèles vassaux d'Escazeaux. Le dimanche d'avant la Noël 1386, un héraut publia à son de trompe qu'à l'occasion de la fête il était enjoint à chaque feu de fournir une oie grasse au château, exigence non prévue dans la charte. Aussitôt toutes les oies de disparaître. Par représailles, défense est signifiée aux riverains du Lambon de couper les *bimos* (osiers) qui y croissent en abondance : les Lambonnais en tiraient de menus profits en fabriquant pendant l'hiver des objets de vannerie. Cet ordre est le signal d'une révolte. Les femmes s'en mêlent. Le chef des arbalétriers, qui en était porteur, est enfermé dans un peuplier (bioulo) à moitié scié. Aux Lambonnais se joignent des habitants du *terro-hort*. On en vient aux mains. Deux paysans sont tués, mais quatre arbalétriers restent sur place ; le four banal, le moulin à vent sont brûlés. Enfin sur les instance du consul, Jean de Vermont, les paysans rentrent chez eux, et le comte Bertrand revient à l'observation de la charte, aimant mieux, disait-il, combattre les routiers et les Anglais que maltraiter ses propres vassaux (1).

(1) D'après un manuscrit de 1392, en langue romane, du desservant d'Escazeaux, Tabaicho, et de l'abbé Aougé, ce dernier plutôt sacristain que vicaire, communiqué par M. l'instituteur.

## LES BASTIDES. — BEAUMONT. — FERMAT.

Plusieurs bastides, Escazeaux, Gariès, Faudoas, Maubec, Auterive, Sérignac, Larrazet, et la plus importante, Beaumont hérissaient ce pays plus que tout autre : elles avaient pour but de soustraire les paysans à un coup-de main des Anglais ou des Grandes Compagnies, et elles furent élevées par des seigneurs laïques et ecclésiastiques, par Alphonse de Poitiers qui en fut grand bâtisseur, par les rois de France quand ils succédèrent aux comtes de Toulouse. On les entourait d'une enceinte rectangulaire ; à l'intérieur, les rues étaient tracées comme sur un échiquier, régulièrement, et l'on réservait pour les maisons à construire des lots de dimensions égales auxquels correspondaient à la campagne, autant que possible, autant de terrains pour vignes et jardins. Au centre, une église, une halle. Comme le lien de dévouement réciproque du paysan et du seigneur s'était rompu dans la période antérieure, une réglementation amiable, et engageant les deux parties, intervenait entre le fondateur et les premiers colons. L'office militaire des bastides contribua, en effet, à briser l'élan de l'invasion anglaise. La civilisation générale leur fut redevable d'un immense progrès : les habitants s'habituerent à la vie municipale avec leurs consuls, et l'effort du travail industriel et agricole répondit dans chaque cité à la consommation croissante.

A Beaumont, le fondateur, Eustache de Beaumarchès, agissait pour le compte du roi et de l'abbé de Grandselve, faisait grand en prévoyant mille maisons, autant de vignes et de jardins. Cette bastide n'est pas

devenue une grande ville ; elle eut du moins sa charte (1279), sa belle église ogivale fortifiée, dont le clocher du type toulouain (1) semble veiller sur toutes les maisons qu'elle domine de sa flèche aigüe ; sa halle sur piliers trapus supportant une large charpente. Elle est vivante les jours de marché quand affluent tous les produits de la région, surtout la volaille. Il y a bien des petits commerces locaux à Beaumont, mais on n'entend plus le bruit des métiers à tisser la toile, lin et chanvre, autrefois florissants ici et dans les villages voisins.

Beaumont a un fils illustre, le mathématicien Fermat. Pour bien comprendre ce génie, il faut être un Despeyrous, professeur de mathématiques éminent de la Faculté des Sciences de Toulouse, un Beaumont's lui aussi : peu après la guerre, il commanda à Falguières une statue de Fermat qui a été dressée devant la halle : le grand homme assis tient sur le genou gauche un parchemin sur lequel il burine une idée. Il est bien à sa place, car dans son enfance il joua sous la halle, et dans la suite il continua à entretenir des relations avec sa ville natale.

Conseiller au parlement de Toulouse, puis membre de la Chambre de l'Edit à Castres, magistrat intègre, Pierre Fermat (1601-1665) se créait des occupations littéraires et inventait les plus hautes mathématiques. Des autorités comme d'Alembert, Lagrange et Laplace lui font honneur de la première idée du

(1) Tour polygonale à plusieurs étages surmontée d'une flèche aigüe.



calcul différentiel, du calcul des probabilités, de la représentation des courbes par des équations. Sur ces grands sujets, il correspondait avec Descartes et Pascal, mais il publiait rarement ses découvertes et parfois négligeait d'en écrire les démonstrations. Son fils Samuel fit paraître ses principaux écrits quelques années après sa mort. Ce grand homme, si modeste, est de ces rares génies qui ont donné à l'humanité des vérités nouvelles dont l'application a des conséquences incalculables..

LAVIT. CENTRE DE 'ROUTES.

Si l'on remonte au moyen-âge, on trouve Lavit et Auvillar chef-lieux de comtés et de vicomtés. Lavit a précédé Lectoure comme capitale de la Lomagne. Simple chef-lieu de canton aujourd'hui, cette petite ville est dans le Tarn-et-Garonne le principal marché de l'espèce bovine ; on y rencontre toutes les variétés de la race d'Aquitaine, principalement la *garonnaise* de coteaux qui tend à absorber les autres. La nourriture des bœufs et des vaches dans cette région est bien comprise, bien variée ; on les conduit au pâturage pendant six ou sept mois, depuis la fenaison jusqu'en décembre, mais comme boisson, ils n'ont que celle de la mare qui accompagne la maison, près du fumier, chargée de détritrus innommables ; on est loin encore de ménager des étables aérées sur un espace suffisant.

Lavit, gêné à l'est et à l'ouest sur la ligne transversale par les fossés profonds de la Sère et de l'Aïroux, communique aisément par une route de plaine

avec Saint-Clar dans le Gers, avec Castelsarrasin par Montgaillard, Caumont et le pont de Trescassès. Une autre route de plaine, à l'ouest, unit une série de bourgs, Marsac, Poupas, Lachapelle, Caubet, Bardigue, vers Auvillar. Ici la pierre commence à remplacer dans les constructions la brique rouge ou verte, ce qui annonce le voisinage du Gers, et, en effet, plus à l'ouest encore, Gramont et Mansonville regardent la vallée de l'Arratz et sont tentés d'y descendre, d'acheter des terres dans la lisière du département voisin.

Mansonville, sur un riche terroir, à mi-côte, avec son nom romain qui signifie haute, demeure, communiquée par Lavit et Beaumont avec Toulouse ; une autre route, le long de l'Arratz, unit cet antique bourg à Valence.

#### ACTIVITÉ DES GENS DE LA LOMAGNE

Pauvre région dans l'ensemble. Les routes de plaines suivent des coteaux aplanis qui prennent plaisir à s'étendre et à s'étirer, coulant vers la grande vallée herbeuse ; mais à côté des haies ou des bouquets d'arbres, le calcaire blanc troue le sol dans les landes pierreuses, dans les « bousigues », maigres friches où pousse une herbe rare pour les moutons. Les pentes ont leurs « graves » favorables à la vigne qui réapparaît timidement ; elles descendent vers les bandes de terre fertiles le long des ruisseaux où les peupliers grêles se rangent en ligne. La population active, industrielle essaye de profiter des leçons d'un habile fermier qui a fait valoir à Gensac un ancien

domaine des Montmorency. On a introduit quelques machines agricoles. Le dépiquage à la vapeur remplace l'antique « fléau » ou le piétinement sur gerbes des bœufs ou des chevaux. On pratique l'élevé des dindons malgré l'incertitude des résultats : sur 2.000 naissances, par exemple à Saint-Arroumex, 10 % à peine arrivent à l'âge adulte, mais le prix de vente, 9 à 14 fr. la paire de dindonneaux, 15 à 20 fr. celle des dindons engraisés, tentent les éleveurs. De tous côtés on s'ingénie, on cherche sa voie ; chacun veut avoir son patrimoine, sa place libre au soleil. Ainsi une vingtaine de familles Gramontoises, depuis trente ans, ont éteint un arriéré de dettes en vendant leurs bonnes terres du plateau pour acheter dans le Gers des propriétés plus étendues mais moins fertiles, en se condamnant à un dur travail. D'autre part, à Castelferrus et Saint-Aignan, villages en plaine, qui paraissent riches, un courant d'émigration en Algérie s'est formé depuis la même époque. Beaucoup d'activités se trouvent à l'étroit au milieu des places prises dans la société française, des classifications déjà établies, alors qu'au delà des mers d'autres Frances sont préparées pour un renouveau : elles ont toutes les richesses en germe, elles ne tromperont aucun espoir ; il n'y manque que des Français.

Notre civilisation va avec sympathie au devant de tous ces petits et de ces vaillants, simples agriculteurs, ou bien artisans qui possèdent une maisonnette, un champ insuffisant à les faire vivre ; ils y ajoutent le maigre rapport d'un de ces métiers qui

sont les accessoires plus ou moins directs des exploitations agricoles, forges, charronnages, etc. On ne dirait plus aujourd'hui d'un de ces paysans avisés : *un vil manant* ; on ne dirait même plus comme au XVIII<sup>e</sup> siècle des petits animaux sur lesquels l'observateur se penche pour découvrir les mouvements souvent si merveilleux de leur petite âme : *un vil insecte, une sale bête*.

Voici le briquetier de G. Il vit avec sa femme, ménagère, son fils marié, sa bru ménagère aussi, son petit-fils de 24 ans ; il reçoit à sa table ses cinq ouvriers, mouleur, bardeur, poseur, homme de peine, roulier. Point de faux frais dans cet intérieur, mais une stricte économie. Le budget du briquetier donne un excédent annuel de recettes de mille francs avec lequel, non seulement il possède un fond de roulement, mais encore il a édifié une coquette maison. Voilà comment de braves gens deviennent en France des propriétaires bourgeois.

Budget du briquetier de G... :

*Recettes :*

1) — En argent. Confection de cent-cinquante milles pièces, savoir :

40.000 tuiles-canal à 60 fr. le mille.....	2.400 »»
id. id. taille à 150.....	6.000 »»
id. id. à bâtisse, à 150.....	4.000 »»
30.000 tuiles-creuses à cloison .....	1.500 »»

2) — En nature. Produits du jardin et des animaux domestiques... . . . . . 300 »»

*Total.....* 14.200 »»

*Dépenses :*

1) — Exploitation, salaires :	
Mouleur 500 francs; Bardeur, Poseur, } Homme de peine 300 fr.; Roulier 500 fr. }	1.900 »»
Entretien de trois chevaux de trait (200 fr.), voitures, harnais, maréchalerie.	1.700 »»
Chauffage du four, 50.000 fagots à 0 fr. 50 le mille. ....	2 500 »»
2) — Nourriture de neuf personnes..	3 900 »»
3) — Logement, Assurances diverses :	
Loyer de la briqueterie.....	500 »»
Entretien du matériel et du chantier...	500 »»
Vêtements et lingerie de quatre personnes	200 »»
Assurances, impôts, médecin, vétérinaire	1.000 »»
Impayés .....	500 »»
<i>Total.....</i>	<u>13.200 »»</u>

ANTIQUITÉS

Toutes les races humaines ont passé ici et marqué leur état social par des souvenirs précis. Même l'homme préhistorique vivait en société : il a laissé de nombreuses demeures souterraines. Sur un vaste oppidum du rebord de la plaine est bâti Castelmayran. On visite le camp gaulois de Gensac, les camps romains de Castera-Bouzet et de Balignac, ce dernier près de Lavit. Le moyen-âge a légué les ruines de ses châteaux féodaux et de ses bastides. A Saint-Nicolas, des traditions relatives à l'occupation anglaise se mêlent au souvenir confus de corsaires qui possédaient un réduit au Tap d'Auriol. Le château en

forme de parallélogramme dont quatre tours carrées défendent les angles, commencé, dit-on, par Richard Cœur de Lion (XII<sup>e</sup> siècle), aurait été continué au siècle suivant par un abbé de Moissac : les moines s'en servaient comme résidence d'été ; il y a maintenant une gendarmerie. Le château de Gramont porte les traces de restaurations successives. Celui de Bardigues a grand air dans son achitecture du XVII<sup>e</sup> siècle et on y conserve un beau mobilier Louis XV. Au château de Terride, sentinelle du XIV<sup>e</sup> siècle placée entre Labourgade dans la vallée de la Gimone et Garganvillar sur le plateau, une salle du 1<sup>er</sup> étage garde une cheminée sculptée de la Renaissance sur laquelle un cerf porte suspendu au cou l'écu seigneurial.

#### DE LA GIMONE A L'AUROUE. AUVILLAR.

Labourgade et Laffite, dans la large entrée de la Gimone, nous ramènent à l'ancien monastère de Belleperche et aux deux ponts voisins du même nom, dont l'un tout récent pour la voie ferrée. Il ne reste du monastère que le corps principal ; il manque les maîtresses pièces, l'église et le cloître qui n'ont pas échappé au vandalisme. Ce monastère s'établit d'abord à Larrazet, puis il émigra au bord de la Garonne et compta jusqu'à 200 moines.

Dans son dernier effort, la Gimone se détourne du haut belvédère de Cordes-Tolosane ; elle gagne le bas des pentes de sa rive gauche et, au delà de son ancien lit comblé, prend par un couloir de verdure tout en oseraies ou en prairies plantées de peupliers

et de saules, où se cachent Castelferrus et Saint-Aignan, deux petits bourgs, ce dernier près du pont de Trescassès. Un peu au delà, on trouve à gauche Castelmayran et Caumont où la pierre remplace la brique, à droite Saint-Nicolas de la Grave.

La lisière du plateau gascon, le long de la Garonne, est un charmant et riche pays, d'aspect varié, qui se redresse au rocher d'Auvillar contre lequel va se briser le courant du fleuve. Des ponts s'y pressent pour la rapprocher de la rive droite où sont le mouvement, les échanges, les puissants moyens de communication : celui de Coudol pour Saint-Nicolas, vers Malause; celui d'Auvillar; le pont de Mondou pour la vallée de l'Arratz dont le village de Saint-loup a la garde, enfin le pont de la Magistère qui dessert Dunes et Donzac ; il faut y joindre le bac de Merles.

Saint-Nicolas et Merles se partagent la plaine herbeuse, demi circulaire, que dessine vers le nord la Garonne en faisant une courte visite aux dernières pentes du Quercy.

Dunes, à 2 kilomètres de la Magistère, avec son clocher carré d'allure romane, voisin des fondations d'un ancien pont romain appelé pont du Diable, et, en arrière Donzac, qui a une belle place carrée avec des *Cornières*, nom emprunté à Agen, situés ainsi que Saint-Loup, entre l'Arratz et l'Aroue, sont aussi riches que les villages au-delà de l'Aroue sur terre agenaise.

Si l'on prend la rampe qui mène du pont d'Auvillar à ce chef-lieu de canton, on laisse à gauche le médiocre hameau du Port où jadis grouillait une po-

pulation de marins quand la Garonne était la grande route marchande de Bordeaux à Toulouse et qu'il y avait le bureau du péage royal. Sur le roc, l'Alta villa des « vicomtes de Lomagne et Auvillar » ne conserve guère de son brillant passé qu'un magique point de vue : le regard ravi suit les méandres de la Garonne à travers la plaine luxuriante, immense qui s'étend à l'abri des coteaux du Quercy depuis les cimes de la Grésigne jusqu'aux lointains fuyants de l'Agenais. La population est tombée en soixante ans de 2189 à 1076 âmes. Vainement la vie est facile dans ce pays fertile sous un climat délicieux, à un nœud de routes : beaucoup de maisons du vieux bourg restées vides ne trouvent pas de locataires même à titre gracieux.

La faïencerie en était l'honneur au 18<sup>e</sup> siècle, quand le peintre Rigal, venant d'Ardus, s'y installait. Les faïences de sept ou huit fabriques se vendaient comme produits de Rouen ou faïences italiennes. Deux subsistent, dont les maîtres ouvriers ne font pas fortune avec leurs faïences de couleur alors que le goût affiné des campagnards les voudrait blanches. Le nombre des ouvriers est réduit à 8 tourneurs ou mouleurs, 5 manœuvres, 10 femmes pour le four et la cuisson. Pour 10 heures en hiver et 12 ou 13 en été, le salaire est de 1 franc pour les femmes, de 2 francs pour les manœuvres, de 2 francs 60 à 4 et 5 francs pour les ouvriers. Du moins on ne chôme qu'au moment des fortes gelées. « L'ouvrier dépen-  
« se fort peu pour la nourriture, prend à peine le  
« nécessaire, boit à ses repas de l'eau ou du mau-  
« vais vin de prunes, et parvient au prix de mille pri-



« vations à réaliser quelques économies, en vue d'arrondir son patrimoine ou de reconstituer d'année en année sa petite vigne d'autrefois (1).

Il y avait un grand marché de plumes d'oie à écrire avant l'essor des plumes métalliques. Il existe quelques métiers à tisser, un vannier, deux cordiers pour filets de pêche, épervier, senne, truble, verveux, carrelet et tramail, qui se fabriquent avec un fil spécial préparé à Angers ; quelques ateliers récemment ouverts par des maisons de Valence où des femmes, pour des journées de 1 franc à 1 franc 50, ici fabriquent des *silencieuses*, là classent, suivant la qualité, des plumes et duvets de dindes, d'oies, de canards, de volaille, de pigeons : ces dernières, une vingtaine, passent dix heures chaque jour dans une chambre hermétiquement close dont l'air est vicié par les respirations et par l'entassement de plumes parfois mal désinfectées.

Vains efforts pour ramener la vie. Auvillar est passé au rang des villes mortes, où l'on visite, comme dans les nécropoles, les anciennes portes, les vieilles demeures à pans de bois avançant sur les ruelles étroites, les linteaux sculptés, les armoiries posées çà et là ; l'église Saint-Pierre, monument historique, dont les remaniements successifs laissent côte à côte des parties romanes, d'autres gothiques ; la place triangulaire sur un sol mal nivelé qui renferme au centre un édifice rond qui fut une halle et à l'entour des cornières que soutiennent des colonnes de pierres

(1) Manuscrit de M. Lalanne, instituteur.

mal jointes et menaçant ruine. Il sort une tristesse de ces pierres qui deviennent étrangères les unes aux autres et de ces poutres branlantes qui résistent quand même, par habitude.



## CHAPITRE VII

### Rouergue tarn-et-garonnais.

---

#### ASPECT DU PAYS. SES PRODUCTIONS.

De Castelsarrasin et de Montauban si l'on passe à Saint-Antonin et à Caylus, le contraste est frappant ; on voit un tout autre pays et on distingue une population bien différente. Après la *grande et joyeuse* Garonne, après le Tarn qui est plus calme, plus apte que le fleuve principal aux fins humaines, voici l'Aveyron *aux bords sauvages et charmants*, dès qu'on a quitté la vallée plate, en amont de Montricoux. Là au fond de cañons pittoresques le torrent prend un aspect fantastique au dessous des hautaines ruines de vieux burgs, comme celles de Penne d'Albigeois qui hérissent un roc en lame de couteau. Madame Michelet qui avait joué, enfant, sur les bords de l'Aveyron ne parlait pas sans émotion de *sa rivière* : « ma rivière n'est pas du tout comme une autre, dit-elle. . . Le laborieux torrent a tourné, a usé ses barrières. « Sous les grands bois nourris de ses vapeurs, à travers une terre rougeâtre de fer, il traîne ses eaux « souvent ensanglantées dans les subites crues d'orage.... Combien la route autrefois et jusqu'à

# ROUERQUE TARN-ET-GARONNAIS

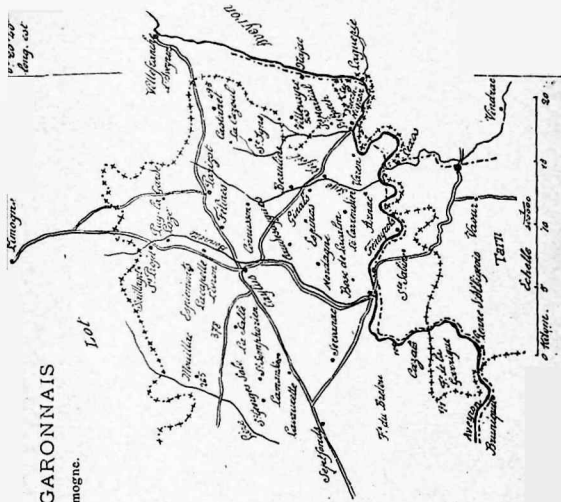
Causse de Caylus ou de Limogne.

## Canton de Caylus :

	en 1872	—	en 1908
Caylus.....	4.829	—	3.770
Espinas.....	787	—	516
Lacapelle-Livron.....	585	—	418
Loze.....	502	—	338
Mouillac.....	284	—	219
Puylagarde.....	1.166	—	876
Saint-Projet.....	1.301	—	955

## Canton de Saint-Antonin :

	en 1872	—	en 1908
Saint-Antonin.....	3.300	—	3.546
Castanet.....	894	—	647
Feneuyrols.....	685	—	569
Ginals.....	982	—	673
Laguépie.....	1.380	—	1.162
Parizot.....	1.567	—	1.182
Varen.....	1.799	—	1.302
Verfeil.....	1.072	—	860



« nos jours était difficile, sauvage ! Les trous, les  
« cavernes où les habitants primitifs cherchaient un  
« asile le disent assez. Ils ne le disent pas moins ces  
« redoutables surveillants, ces châteaux qui se dres-  
« sent, surplombent au dessus de la rivière comme  
« pour couper, séparer, augmenter l'isolement natu-  
« rel des gorges profondes (1).

L'Aveyron, en dessinant une vaste courbe entre les confluent du Cérrou et de la Vère (de Lexos à Bruniquel), contourne le massif de la Grésigne qui appartient au département du Tarn et le sépare du Rouergue tarn-et-garonnais et des causses. C'est comme un promontoire jeté entre les plaines albigeoise et quercynoise, une borne boisée jadis peu accessible et aujourd'hui encore isolée. A ses pieds se sont rencontrées et arrêtées les trois anciennes familles gauloises des Albigeois, des Quercynois et des Rouergats : son dôme permien monte à plus de 500 mètres d'altitude.

Plusieurs dômes semblables, mais inférieurs comme altitude de 30 à 80 mètres, s'élèvent sur la basse marche du Rouergue, à Castanet, au Cuzoul, à Saint-Igne. La formation géologique est la même des deux côtés de l'Aveyron. Des terrains primaires avoisinent le département de ce nom, auxquels sont adossés les terrains jurassiques des cantons de Saint-Antoin et de Caylus, qui s'étendent même au delà, plus à l'ouest : ce sont des plateaux ondulés et monotones, bombés par endroits, ailleurs ridés en failles rami-

(1) M<sup>me</sup> Michelet, *Mémoires d'une Enfant*, p. 108.

fiées. L'aspect en est varié parce que, les roches superficielles étant de cohésions différentes, les fragments de marne, d'argiles tendres, friables, glissent les unes sur les autres et forment des talus à pente adoucie ; les roches calcaires, douées d'une plus grande résistance, se maintiennent sur des pentes plus inclinées, souvent dans une position verticale, ou même en surplomb.

Les cours d'eau coulent dans des entailles généralement profondes et sinueuses, surtout l'Aveyron qui est rouergat depuis la rencontre de son maître affluent, le Viaur, jusqu'au confluent de la Bonnette. Il suit la direction générale du Viaur E W, tandis que ses affluents descendus des cantons de Saint-Antonin et de Caylus, la Baye, la Seye et la Bonnette, modestes ruisseaux, se dirigent nord-sud, ouvrant leurs vallées aux vents froids, à la bise du Cantal.

La fraîcheur, la richesse des vallées couvertes de prairies, de luzerne et de céréales, la vigne dans les endroits abrités, les plantations de noyers, les châtaigneraies contrastent avec l'aridité vaste et morne des causses de Limogne ainsi nommés du nom d'une ville voisine du département du Lot. Une couche mince d'un rouge noir recouvre les assises d'un calcaire tantôt tendre, tantôt dur et imperméable, « es-  
« pèce de pierre lithographique sans finesse ni ho-  
« mogénéité dans la pâte ». Les eaux pluviales pénètrent les roches poreuses, y disparaissent, puis jaillissent en belles fontaines dans les vallées. Telles sont dans la vallée de la Bonnette les sources de Saint-Pierre de Livron, du Martinet ou de la Goule, de la

Gourgue. Le causse de Caylus, qui se prolonge vers Montpezat ne dépasse pas 300 mètres d'altitude ; il n'a pas l'aspect désertique du causse classique aride et nu ; même quelques « bordes » disséminées, des hameaux et des villages offrent un peu d'herbe aux moutons, quelques céréales ; on compte jusqu'à mille moutons à Lavaurette, 800 dans telle autre commune ; mais les pluies, les gelées et le soleil ont fait leur œuvre sur de grands espaces rocaillieux déboisés et nus. L'homme à la recherche d'un intérêt immédiat a défriché les antiques forêts de chênes, et il livre l'herbe parfumée et rare à de trop nombreux moutons qui la détruisent jusqu'à la racine, le pied achevant l'action de la machoire. On pourrait replanter de chênes les parties de ces causses qui se prêtent à la culture de la truffe ; on y récolte déjà ce succulent cryptogame ; le profit en serait augmenté, et ces plantations auraient encore l'avantage de donner des coupes de bois et de restaurer le climat vicié par les déboisements. En l'état ce sont de vrais *kobjes*, suivant l'expression de M. W. Morton-Fullerton, qui expliquent bien des faits du passé. On y est frappé de l'éclat plus pur qu'ailleurs de la lumière et de la transparence de l'air causée par l'absence de vapeurs : elle ajoute au moindre accident du sol un relief étonnant.

En dehors des moutons qui sont très estimés, on engraisse sur toute la lisière du département de l'Aveyron, des bœufs de la race auvergnate de Salers, la seule qu'on trouve dans les deux cantons, et encore, sauf dans la vallée de l'Aveyron où le foin est assez abondant pour avoir des vaches laitières et élever des

veaux, les sujets ne naissent-ils pas dans le pays : les agriculteurs les achètent à Figeac où ils descendent du Cantal à l'âge de 8 à 10 mois. On cultive le froment, un peu de maïs, d'avoine, de seigle ; on reconnaît aux friches les anclennes vignes.

En ce pays les maisons ne sont plus en briques ; la pierre de taille abonde ainsi que la pierre à chaux ; la source de Saint-Pierre de Livron sécrète du travertin ; on exploite à Saint-Igne des meules de grès pour le polissage du fer. Les gîtes métallifères ne se rencontrent qu'en terrain primitif et primaire et la houille dans le terrain secondaire : il y a, en effet, des filons métalliques à Laguépie ; de la houille à Puech-Mignon, section de Laguépie ; des lignites (houille imparfaite) et des phosphorites près de Caylus ; des eaux minérales à Feneyrols.

Tel est le Rouergue tarn-et-garonnais aux sites changeants, dont l'aspect simple ou majestueux, gracieux ou sauvage, riant ou mélancolique, excite la curiosité, parfois l'admiration. Sa formation géologique, antérieure à celle du reste du département, lui donne des produits caractéristiques comme la châtaigne, un climat spécial. Le froid y est plus vif à cause de l'altitude plus haute et de la direction des vallées : la bise sévit à Parisot et à Verfeil qui sont à découvert dans la vallée de la Seye, un peu moins à Saint-Antonin mieux abrité dans le couloir tortueux de la Bonnette. Ailleurs on mange du pain blanc ; ici la vie est frugale, médiocre ; on se contente généralement de pain bis mêlé de farine de froment et de farine de maïs. Au lieu de vin on



boit une boisson fade de prunes, de pommes ou de poires fermentées. « Rude et pauvre pays, dit M<sup>mo</sup> « Michelet, mais qui fait le cœur si chaud, si violent, « épris de son désert, des gorges par lesquelles la ri- « vière péniblement trace son chemin. Les gens de « Saint-Antonin pleurent (encore, dit-on, quand ils « perdent de vue leur rocher d'Anglars (1) ».

Quelques émigrants passés dans la République Argentine en sont revenus désenchantés, mais on pratique la petite émigration à l'intérieur; des jeunes hommes deviennent fermiers du côté du Quercy, ou mineurs à Carmaux et à Albi; ces derniers ne reviennent pas. Ces départs, sans être fréquents, laissent quelques petites propriétés s'absorber dans les grandes. « Tous les ans le contrôleur des Contributions « directes fait des radiations sur la matrice des pro- « priétés bâties; il y fait rarement des additions (2) ».

#### LES HABITANTS

On constate que la multiplicité des communications efface rapidement les traits originaux des anciens pays. On peut comparer à ce point de vue les habitants de la vallée de l'Aveyron à leurs voisins éloignés de la vallée. La vallée pourvue de routes et de deux voies ferrées jouit d'un certain bien-être. Elle accueille jadis les nouveautés albigeoises et celles de la Réforme; elle rajeunit aujourd'hui au

(1) M<sup>mo</sup> Michelet, *Mémoires d'une Enfant*.

(2) Manuscrit de M. Combes, instituteur.

souffle de la civilisation moderne qui remonte l'Aveyron ou qui descend le Cérou, rivière de Carmaux, le Sinaï socialiste. Les deux courants l'un modéré, l'autre violent se rencontrent à Lexos, dans une oasis, ou plutôt une espèce de golfe à l'entrée du Massif central où les idées cheminent lentement. Les habitants de la vallée, ainsi pris entre deux influences contraires, se distinguent de ceux des causses, comme ceux-ci de la population du haut pays, Puylagarde, Castanet, Ginals, etc. Il ne faudrait pas exiger du caussenard un effort soutenu pour travailler une terre rebelle, ni lui demander de ne pas jalouser ceux de ses voisins dont les affaires ou la famille prospèrent. Cependant l'âpreté des causses incline l'âme à la mélancolie et au sacrifice. Moins laboureur que pasteur, le caussenard est un songeur, un idéaliste. Dans sa vie étroite, il considère que pour lui le bonheur n'est pas de ce monde et qu'en attendant la fortune appartient aux propriétaires des herbages des vallées, ces plantureux herbages qu'il aperçoit du haut des talus quand il plonge son regard en bas : là, dans ce fond, est le paradis terrestre. Son ciel à lui est dans sa rêverie, dans son espoir de l'au-delà, et il ne faudrait pas l'inquiéter, le heurter sur ce bien-là qu'il a si obstinément défendu pendant les guerres de religion. En fouillant ce rude pays, on trouverait encore les moroses compagnons des gentilshommes cuirassés de la Réforme, immuables dans leur foi comme dans la sérénité de l'atmosphère.

On respire un autre air à deux pas sur les terres mieux cultivées mais non moins pittoresques et âpres

de Castanet ou de Saint-Igne. Le Rouergue d'autrefois, mortifié, clôitré, pénitent n'est pas encore entièrement effacé ; la civilisation moderne n'a pas pénétré bien avant. Beaucoup de gens ne connaissent encore le chemin de fer que par ouï-dire ; ils n'ont pas l'idée des distances. Des pays lointains où vont les jeunes militaires, ils ne connaissent que le nom. Rien de plus étroit que leur horizon. L'alternance des travaux et des jours amasse bien des rancœurs dans leurs âmes obscures ; elles sont en proie aux mesquines discordes locales, aux routines qui enchaînent, aux superstitions qui tuent. Ici, d'après une institutrice du canton de Saint-Antonin (1), « la maladie prend le nom « de *rancune* ; un saint l'a donnée et seul peut l'ôter ; « on porte ce malade où ce saint a un autel... Si la « maladie persiste, c'est qu'on a été ensorcelé ; il « s'agit de trouver la personne qui a jeté le mauvais sort. Plusieurs familles du village qui en sont « accusées sont très malheureuses ; personne n'entre « chez elles ; on ne leur prête rien, on ne leur demande rien. J'ai vu un homme accusé d'être sorcier « pleurer comme un enfant. J'ai dans l'école une « fillette appartenant à une famille de soi-disant sorciers qui est mal vue de toutes ses compagnes ». Malgré tout, de bonnes âmes avenantes et hospitalières de paysans très fières de leur pays, très attachées aux vieux sanctuaires traditionnels, très jalouses des libertés locales.

(1) Manuscrit du 12 Janvier 1898.

DE LAGUÉPIE A SAINT-ANTONIN

Les traces de gîtes métallifères de Laguépie ont déçu bien des espérances. L'industrie auvergnate des chaudrons a depuis longtemps cessé d'y trouver du cuivre, et la compagnie toulousaine qui se forma en 1830 pour exploiter la houille de Puech-Mignon dut y renoncer : les veines mêlées au grès et aux schistes sont trop minces. Ce village pittoresque est en pleine prospérité grâce aux usines à chaux et à plâtre, à deux filatures de laine, à deux moulins à blé, surtout au trafic régional qui amène à la station du chemin de fer beaucoup de bestiaux et de châtaignes : celles-ci viennent du Ségala aveyronnais et du haut canton de Saint-Antonin. On en récolte sur le territoire communal une moyenne de 3.000 hect. qui se vendent de 8 à 10 francs l'hect.

Avant l'établissement de la voie ferrée, Laguépie n'était qu'un petit mas. C'est aujourd'hui un vrai bourg pleins de petits commerces actifs, au point de rencontre de l'Aveyron aux eaux verdâtres et du Viaur aux eaux limpides, tous deux servant de limites au Ségala, puis se rejoignant, comme s'ils échappaient aux abîmes, aux confins de trois départements, Tarn-et-Garonne, Aveyron et Tarn. La rivière l'Aveyron qui arrive nord-sud prend dès lors la direction du Viaur, EW. Laguépie-Saint-Martin, en Albigeois, au-delà du Viaur, garde sur « la terre noire », à côté d'arbres reverdissants chaque année, l'enceinte des pierres éternelles d'un vieux castel qui projette son ombre à la jonction des eaux. Laguépie-Saint-Amans, en Rouergue, rude, biscornu, cabossé, ici en-

nobli par la patine du temps, là blanchi de maisons neuves et du groupe scolaire juché sur un roc, a oublié les misères du temps de l'Albigeois et des guerres de religion, mais à coup sûr reste fidèle, *del Biaou* à *l'Abeyrou*, aux vieilles traditions locales, le culte des morts, la bourrée.

Au sortir de Laguépie, la vallée élargie se couvre de vignes et de moissons dans un bassin tertiaire dont le chef-lieu, Varen, conserve l'église d'un ancien chapitre collégial qui succéda à un monastère bénédictin, église romane à trois nefs sans transept, comme les anciennes basiliques latines. La vie est passée de Varen au maigre hameau de Lexos où l'on a la surprise de voir une gare monumentale. Elle donne une haute idée de la *C<sup>ie</sup> du Grand-Central* qui l'a bâtie et qui, elle-même, a été absorbée dans la *C<sup>ie</sup> d'Orléans*. Ici la voie Montauban-Lexos s'amorce à la grande ligne Toulouse-Paris par Capdenac ; elle fait pendant à la ligne Toulouse-Paris par Montauban et Cahors qui est plus directe.

Du voisinage immédiat de la gare de Lexos provient une pierre de taille de couleur bleuâtre, d'un grain très fin et point gélive. Depuis trois ans, la fabrication de la chaux hydraulique a pris, tout à côté, une grande extension, sous l'action d'une compagnie albigeoise. Le plâtre qui est exploité aussi n'est pas de vrai gypse, mais une sorte de marne qui, convenablement chauffée, puis triturée, est utilisée dans les prairies de la région.

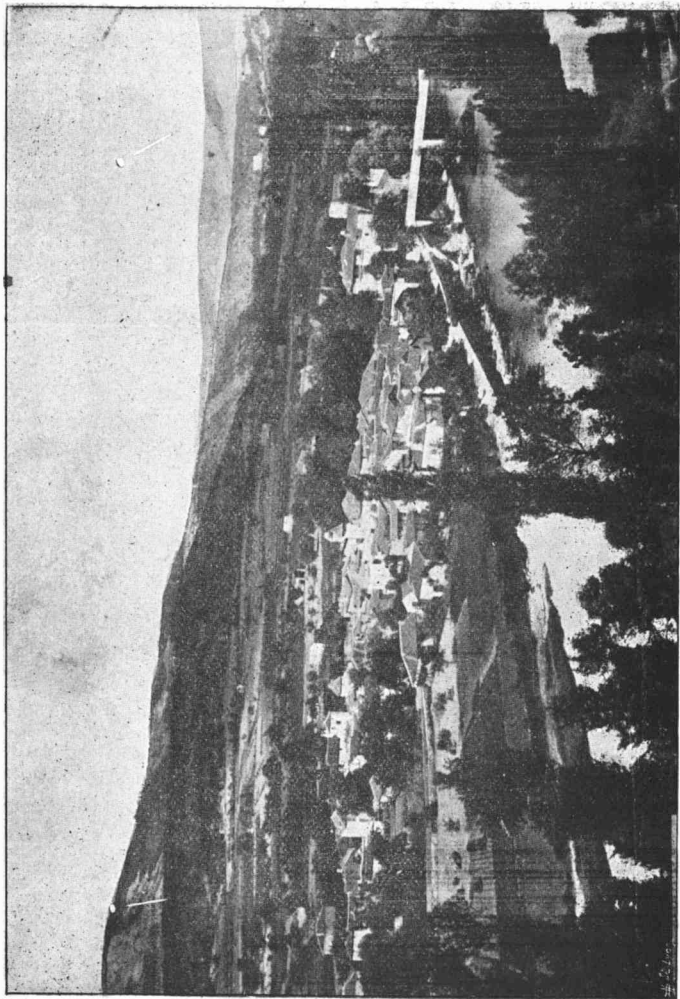
La rivière coupée de barrages va lentement au milieu d'une suite de collines ondulées, parées de

vieux châteaux et de jolies maisons ; mais voici sur la rive droite les hauteurs qui se rapprochent, le roc sur lequel le château de Feneyrols s'appuie en baignant ses fondations dans l'Aveyron. En été les malades accourent à Feneyrols près des sources d'eaux « sulfatées calciques avec bi-carbonate de chaux et « de magnésie, chlorure de sodium et traces de li- « thine, d'iode, d'arsenic et de cuivre. Elles parais- « sent convenir très bien au traitement des affections « nerveuses et rhumatismales, de la goutte et de la « gravelle; on les utilise en bains et en boissons (1). »

#### SAINT-ANTONIN.

La ligne désormais abrupte de la rive gauche présente un énorme talus gazonné en face de Feneyrols, puis le roc Dansaire où les sorcières dansent au clair de lune, puis le rocher d'Anglars qui domine de 250 mètres la voie ferrée et le pont du XIII<sup>e</sup> siècle qui mène à Saint-Antonin sur la rive droite de l'Aveyron, au confluent de la Bonnette, dans une gorge entourée d'un cirque superbe formé du rocher d'Anglars, du rocher du Calvaire, d'autres encore chers aux touristes, ainsi que la grotte du Capucin, la source de la Gourgue. Cette gorge s'appelait Nobleval à l'époque gallo-romaine, quand un prêtre de Pamiers vint évangéliser les habitants encore païens. En s'éloignant pour retourner chez lui il avait promis à ses disciples, à Festus, magistrat romain, de reve-

(1) M. J. Doumerc, *loc. cit.*, p. 45.



Leersjols.

nir à Nobleval : les anges tinrent parole pour lui, car il fut martyrisé dès son retour à Pamiers ; ils placèrent sa tête et son bras gauche séparés du reste du corps dans une nacelle, et celle-ci lancée sur l'Ariège, dirigée par deux aigles blancs, descendit cette rivière et la Garonne, puis remonta le Tarn et l'Aveyron et s'arrêta à Noble val que, par reconnaissance, les habitants appelèrent Saint-Antonin. Dans un naïf vitrail de l'église de Pamiers, il est représenté dans sa nacelle, mais la tête est rasée comme celle d'un moine.

Un des souverains qui plus tard vinrent visiter les précieuses reliques, Pépin-le-Bref, avait conquis par la force l'Aquitaine. Il convint à sa politique de compléter l'œuvre du fer et du feu par la fondation d'un monastère. On peut dater le monastère bénédictin de cette époque (763). Un autre Pépin, fils de Louis le Débonnaire, lui annexa le monastère de Montauriol qui lui resta soumis pendant 130 ans (825-955). Plusieurs autres couvents furent fondés à Saint-Antonin, qui n'eurent pas une fortune comparable à celle de l'abbaye bénédictine. Celle-ci se transforma en chapitre régulier (1090) : on appelait ainsi des chanoines attachés au service d'une église, ayant à leur tête un prieur-mage et astreints à une règle monacale. Saint-Antonin avait d'ailleurs ses vicomtes et l'un d'eux octroya des franchises et des libertés aux habitants (1135). La ville avait certainement à cette époque, au XII<sup>e</sup> siècle, une certaine importance, elle connaissait un luxe depuis lors disparu. Il en reste encore des traces visibles dans les rues étroite et tor-



tueuses aux maisons armoriées, comme si la ville n'avait été peuplée que de gentilshommes, et cet *Hôtel de Ville*, récemment restauré, un bijou bysantin, l'ancien logis d'Archambaud, de la branche cadette des vicomtes de Saint-Antonin, qui le fit élever au retour de la croisade. L'église gothique actuelle qui a été inaugurée en 1872 fait tâche, si belle soit-elle, dans ce cadre moyenâgeux (1).

La guerre des Albigeois trouva à Saint-Antonin tout le monde uni pour la cause du midi, vicomte, bourgeois, religieux. Trois fois la ville fut prise et pillée par les Bourdonnais (croisés). L'abbé V. Lafon, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Antonin en Rouergue* (2), cite ces lignes de l'Histoire languedocienne : « en intrant dedins, an tuats e meurtrits ben trente hommes des plus apparents de la dita villa, e tratota (à travers) la villa an pillada e raubada lo moustier, capelas e clerc, tout ho (là) an pillat e raubat sans y laissar rès que sia ».

Dès 1561, les habitants de cette ville se prononcèrent pour les huguenots avec une énergie qui n'avait d'égale que celle des montalbanais en Quercy. En 1622, Lous XIII se vengea de l'échec qu'il avait éprouvé l'année précédente devant Montauban sur Négrepelisse qui fut assiégée le 9 juin, emportée

(1) La barque légendaire porta la tête et le bras gauche qui furent brûlés pendant les guerres de la Réforme. L'épaule et le bras droit échurent à Palencia, en Espagne, d'où une partie a été portée à Saint-Antonin en 1872, lors de la fête d'inauguration de l'église.

(2) Société des Lettres, Scieocès et Arts de l'Aveyron, 1879.

d'assaut et saccagée le lendemain, et sur Saint-Antonin que le prince de Condé investit le 13 juin avec 12.000 hommes. Louis XIII logea à Caylus pendant le siège qui dura avec des assauts quotidiens du 13 au 22. Le 21 les royaux perdirent 400 hommes ; le gouverneur pour le compte des protestants, Saint-Sébastien, brave gentilhomme des Cévennes, blessé lui-même, vit tomber son meilleur lieutenant, Pinel, huit iciers, deux cents soldats et quinze femmes qui combattaient habillées en hommes. Il fallut le lendemain se rendre à discrétion. Douze habitants furent mis à mort, toutes les fortifications démolies, les fossés comblés, et la ville, pour se racheter du pillage, donna cent mille francs.

L'esprit d'indépendance des habitants de Saint-Antonin s'est retrouvé vivace après le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Cette ville, qui fut dans le Tarn-et-Garonne le principal centre de la résistance, eut à souffrir les représailles bonapartistes.

Que sont devenues les industries de la tannerie et les filatures qui assuraient sa prospérité ? La dernière usine importante a fermé ses portes en 1904. On ne retrouve de l'activité qu'à la station du chemin de fer pour l'expédition de la chaux et des bois, surtout du bois de noyer destiné à l'ébénisterie toulousaine.

#### DE SAINT ANTONIN A PARIZOT.

Une énorme rugosité montagneuse sépare Saint-Antonin d'Espinas et du plateau fouetté par le vent où beaucoup de terres, parfois un quart du sol, restent incultes, exception faite pour Verfeil assez bien

exploité. Deux rivièrettes, la Seye et la Baye labourerent ce plateau dans des vallées étroites mais verdoyantes; elles vont à la rive droite de l'Aveyron qui reçoit le Cérou sur la rive gauche.

L'homme a anciennement occupé ce pays où l'on rencontre encore de nombreux monuments préhistoriques.

Au milieu des bombements qui arrêtent la vue, on remarque les ruines féodales des vieux châteaux de Prévinquières, de Labro. Celui de Cornusson, moins ancien, sur la Seye, date du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. Jean Parisot de la Valette, fils de François I de la Valette, constructeur du château, devint grand-maître de l'ordre de Malte, fit bonne guerre aux Turcs : assiégé dans l'île, il leur tua 30.000 hommes, força les survivants à la retraite, et brisa du coup la force d'expansion de la puissance ottomane. En prévision de nouvelles attaques, il éleva dans l'île une place de guerre, la Cité Valette.

Le château actuel de Cornusson a grand air, mais « l'apparence est plus féodale que la réalité », d'après M. le chanoine Pottier. (1).

Sur le territoire de Ginals, on voit au fond d'un ravin boisé ce qui subsiste de l'ancienne abbaye bénédictine de Beaulieu : la plupart des bâtiments, sans caractère, sont affectés aux travaux agricoles, mais à l'élégante pureté de style de l'église gothique avec ses vitraux et ses rosaces s'ajoute un certain mérite de l'ornementation : au lieu des figures des animaux

(1) *Loc. cit.*, p. 178.

et des monstres traditionnels, elle est végétale et presque entièrement empruntée à la flore du pays. Il en est de même dans l'église voisine de Najac, contemporaine de l'abbaye de Beaulieu.

La colonie de moines envoyés par Saint-Bernard à la prière de l'évêque de Rodez, qui bâtit le monastère, lui donna son nom de Bellum-locum, Belloc, qui est d'ailleurs très répandu (1141).

#### DE SAINT ANTONIN A MOUILLAC.

Dans le couloir tortueux de la Bonnette, les cascades des retenues d'eaux babillent doucement et actionnent plusieurs moulins dont le plus important avec scierie, celui du Martinet, marche avec l'eau abondante qui sort du gouffre de la Goule.

Ces moulins ont servi à réduire en poudre le phosphate du causse. Une richesse fut révélée en 1856: André Poumarède, ingénieur et voyageur, découvrit les phosphorites dans les crevasses ou poches du domaine de Cos, au sud-ouest de Caylus. L'exploitation en cet endroit et sur tout le pays de Limogne, devait faire merveille : commencée en 1870, poursuivie par plusieurs compagnies, elle a duré moins de trente ans. Elle a profité seulement à quelques familles. On voit encore des sacs remplis d'une terre rougeâtre qu'on porte à la station de Saint-Antonin, bons sans doute pour la vente, mais ce ne sont que les scories de phosphate qu'on abandonnait autrefois et qu'on reprend, faute de mieux.

En remontant cette vallée si étroite on aperçoit à peine quelques ruines sur le haut des talus, puis tout

à coup, s'ouvre le cirque de Caylus où les maisons, bâties en cascade s'entassent le long de rues étroites perpendiculaires à la route nationale de Montauban à Villefranche. On y signale *la maison des loups* qui a, « contrairement aux habitudes du pays, pignon « sur rue ; des gargouilles et des loups sculptés sur la « façade expliquent son nom » (1). Caylus envoie ses nombreux hameaux sur le causse. Le bourg lui-même, très vivant avant l'ouverture du chemin de fer, n'est plus animé que les jours de foire : on y vend beaucoup de grain, de châtaignes et de moutons. Il y a encore un peu de bourgeoisie, et il faut se hâter de citer le fait, car on a remarqué que les filles de cette société ne se marient pas. On va en promenade au site délicieux de Saint-Pierre de Livron, sur la Bonnette, où la rivière s'envase et menace sans cesse de gâter les récoltes en aval. Là se trouve Notre-Dame de Livron, le vieux sanctuaire le plus honoré de tout le pays, près d'une fontaine des plus abondantes. Caylus, très ancienne ville, a suivi au moyen âge toutes les péripéties du Quercy, du temps des Albigeois, pendant les guerres Anglaises et à l'époque des troubles religieux.

En amont, la vallée est extrêmement gracieuse ; on ne trouve guère que la roche nue sur la rive droite où s'étagent les villages comme Lacapelle-Livron qui possédait avant 1789 une commanderie de l'ordre de Malte, mais sur la rive gauche, plissée, moutonnée, les prairies qui accompagnent la rivière et montent aux talus sont remplies de peupliers, de saules, d'or-

(1) M. le chanoine Pottier, *loc. cit.*, p. 172.

meaux, de chênes et d'arbres fruitiers, pommiers, pruniers, noyers.

La pauvre commune de Mouillac, la plus isolée à la limite du Lot, est située au delà de cette partie du causse qui offre un magnifique champ de manœuvres aux troupes du 17<sup>e</sup> corps d'armée.



## CHAPITRE VIII

### Le Bas-Quercy en général. — Région du Tescou.

---

#### § I. — *Le Bas-Quercy en général.*

##### NOM ET SITUATION.

Les habitants du Quercy ont hérité de la tribu gauloise des Cadurques une indomptable énergie, une générosité chevaleresque, faite de droiture, de fougue et de bonne humeur. Ces ancêtres se placèrent, à côté des Arvernes, au premier rang des défenseurs de l'indépendance nationale contre J. César. Ils habitaient un pays de chênes, dont le nom latin, quercus, a fait Quercy et triomphé de l'ancien nom gaulois. Il n'y a plus beaucoup de chênes, mais plus durables les qualités des Cadurques, auxquelles les historiens romains ont rendu hommage, se sont transmises de génération en génération. Nous les avons vues personnifiées en Gambetta, l'homme de la *Défense nationale* en 1870. Né à Cahors, il était d'origine italienne par son père, mais la souche maternelle est du Bas-Quercy, de Molières.

On distingue le Bas-Quercy tarn-et-garonnais du

Haut-Quercy qui a pour capitale Cahors. Il s'étend entre la région des Séounes, près de l'Agenais, à l'ouest, et celle de la Bonnette, à la lisière de la Basse-Marche du Rouergue, à l'est. Au sud, il est séparé de la Gascogne par une partie de la Garonne, du pays toulousain tarn-et-garonnais par la partie inférieure du grand fossé du Tarn. Vers le nord, la limite suit généralement la crête au nord de laquelle les eaux vont au Lot.

Cette région égale à elle-même d'un bout à l'autre, si l'on excepte le petit bassin du Tescou, est un plateau argilo-calcaire qui forme des causses à l'ouest au nord, au nord-est, partout où la roche dure affleure, mais généralement la couche des dépôts récents et meubles est si épaisse que la brique et le pisé forment les matériaux usuels des constructions. Ce plateau, opposé à celui de la Gascogne, s'incline légèrement du nord au sud vers une ligne E W formée par la succession de l'Aveyron inférieur, du Tarn inférieur et de la Garonne, à laquelle certains géographes ont donné, on ne sait pas pourquoi, le nom d'axe du département. Cette ligne mérite d'être remarquée pour mémoire. Au point de vue des productions, des centres de population, du mouvement des affaires, l'avantage de la grande plaine garonnaise sur cette ligne est incontestable.

#### ASPECT GÉNÉRAL.

Le plateau du Bas-Quercy, uniforme, sans haut sommet, se creuse, sous l'action des eaux, de vallées parallèles, étroites et encaissées. Il descend du pla-



teau aux vallées des talus qui forment des cadres gigantesques aux ruisseaux très modestes. Le plus important, la Barguelonne, qui n'a qu'une notoriété locale, est le seul qui aboutisse directement à la Garonne. Les autres petits ruisseaux vont au Tarn, comme le Lemboulas, ou à l'Aveyron comme la Lère. Tous ces cours d'eau et leurs affluents, des riviérettes, découpent le plateau en tranches orientées du nord-est au sud-ouest. L'ensemble de ces dos de pays et des ravins fait penser aux arêtes de poissons, ou bien aux feuilles de fougères. Les arêtes principales, en effet, sont striées par les lits des torrents habituellement à sec, qui ont creusé, fouillé des gorges, dessiné des croupes variées de forme et d'aspect, mis partout, en tous sens, des vallons sauvages ou des coins charmants. Tantôt de simples découpures frangent les bords des vallées, tantôt ce sont des vides entre lesquels s'élancent des pointes isolées et puissantes. Parfois le travail des eaux a dévidé de toutes parts un mamelon de manière à ne laisser debout que la roche dure. Tels sont le bloc isolé de Lauzerte, celui du château de Lauture, etc.

Les riviérettes du Quercy, simples *fossés agricoles*, suivant l'expression de M. Vidal-Lablache, ont leurs vallées étroites pareilles à des ruelles désertes, car, en dehors du joli bourg de Vazerac, on ne trouve nulle part une agglomération de maisons un peu importante. Seule la vallée de la Lère s'est arrondie en un large bassin dont les eaux se réunissent à la petite ville de Caussade. Les routes, tantôt suivent les vallées, tantôt courent sur les plateaux parallèles où

sont bâtis les vil'ages. Par contre, les routes transversales, d'ailleurs peu nombreuses, présentent des rampes continuelles qui en rendent le parcours aussi pénible qu'un voyage en montagne. Un voyageur qui irait de Caylus à Penne d'Agenais par Caussade, Molières, Lauzerte, Montaignu devrait franchir monts et vallées, monter et descendre sans cesse.

Les matériaux de construction en bonne pierre abondent à Septfonds, à Caylus. Les maisons sont jetées à la fronde à mi-côte, dans les vallées, mais les principaux groupés se sont placés de préférence, comme les anciens châteaux forts, sur des points peu aisément accessibles, au rebord des plateaux, sur des croupes hardies qui s'élèvent en vigueur et d'où le regard s'étend au loin.

L'uniformité se retrouve dans le climat : de beaux automnes, des printemps pluvieux, des soleils d'été qui ressemblent singulièrement sur les routes blanches et sur certains plateaux pierreux, surtout quand souffle l'autan, à des soleils africains.

Les vallées ont quelques prairies. On cultive les céréales dans les vallées et sur les plateaux. La vigne est reconstituée par endroits, donnant du raisin de table, et comme vin, du petit Bordeaux. Les arbres fruitiers abondent, surtout le pêcher, le cerisier, dans l'ouest le prunier d'ente. Le chêne réussit bien même sur le causse de Caylus où la déforestation « fait le désert bien plus sûrement que la nature du sol. La truffe vient partout depuis l'Agenais jusqu'au canton de Saint-Antonin. Les moutons du Quercy sont très appréciés, de même que la volaille de Caussade. Tou-

tefois, s'il était possible de comparer l'aisance du Quercy et celle de la Gascogne tarn-et-garonnaise, l'avantage resterait à cette dernière qui est plus riche en gros bétail. Tel point du Bas-Quercy est tout à fait dépourvu de lait.

Le Bas-Quercy présente donc de l'homogénéité dans l'aspect général, le groupement des maisons, le climat, les productions, bien que du côté de l'Agénais, dans la région de la prune, le sol soit plus frais et mieux cultivé que dans le voisinage du Rouergue.

Dans ce pays à vallons parallèles, il n'y a pas de centre naturel unique ; il y en a plusieurs, suivant l'attraction plus ou moins grande qu'exercent les villes. Ainsi on peut distinguer un Quercy moissacais et un Quercy montalbanais, même de nos jours. La séparation était autrefois mieux marquée qu'aujourd'hui. Moissac et Montauban s'élèvent sur la rive droite du Tarn : Moissac près de la Garonne, sur la grande voie historique, ville monacale ; Montauban plus facilement accessible de tous côtés, centre religieux aussi, mais autrement que Moissac, grandi par certains faits historiques. Il n'est pas indifférent non plus que Montauban se trouve au débouché de la petite rivière du Tescou.

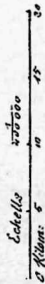
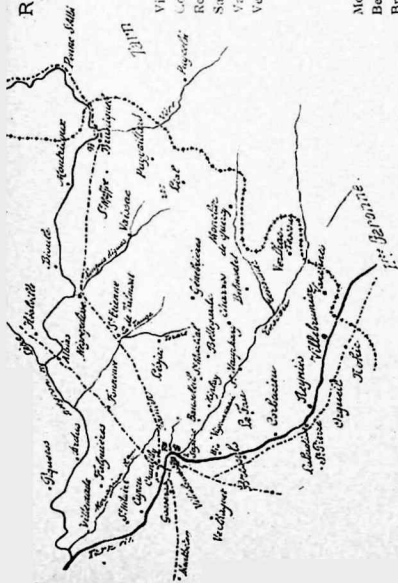
## § II. — *Bassin du Tescou entre le Tarn et l'Aveyron.*

### LA VALLÉE DU TESCOU ET LES TASCONS

Le Tescou n'est pas compris dans le parallélisme des autres ruisseaux du Bas-Quercy ; il s'en distin-

# RÉGION DU TÊSCOU

Bruniquel-Montauban



## Canton de Villebrumier :

	en 1872	— en 1908
Villebrumier.....	697	— 618
Carbarieu.....	436	— 423
Reyniès.....	839	— 605
Saint-Nauphary.....	956	— 831
Varennes.....	664	— 449
Valhaac-Tescou.....	896	— 732

## Canton de Monclar-de-Quercy :

	en 1872	— en 1908
Monclar-de-Quercy....	2.025	— 1.541
Belmontet.....	889	— 649
Bruniquel.....	1.396	— 1.050
Génébrières.....	626	— 430
Puygaillard.....	583	— 453

gue par là. Il coule parallèlement au Tarn en amont du confluent des deux cours d'eau. Sa petite et charmante vallée ouvre un débouché sur une partie de l'Albigeois. Elle est bien retirée, isolée même entre les hauts talus qui accompagnent sur ce point la rive droite du Tarn, au sud, et le massif de la Grésigne qui la couvre au nord-est.

Là se trouvait à l'époque gauloise, s'étendant jusqu'à la boucle du Tarn et de l'Aveyron, le réduit des Tascons, petite tribu dont il serait intéressant de connaître l'histoire ; il n'en reste que le nom. Il forme aujourd'hui les cantons de Villebrumier, de Monclar et presque entièrement les deux cantons de Montauban.

#### RIVIÈRE DU TARN

Le mot Rivière s'applique aux terrains plats des deux côtés du Tarn, très ressemblants entre eux, celui de la rive droite plus étroit que l'autre, simple bande au pied d'un talus qui s'élève brusquement à une hauteur uniforme de 200 mètres sur laquelle végète le village de Varennes. Du moins cette Rivière est riche d'arbres fruitiers de toute espèce, de fourrages, prèes et luzernes, dont on fait une grande expédition par Nohic, station de Villebrumier. Ce chef-lieu de canton est une ancienne petite bastide dressée au-dessus de la plaine ; il possède une fabrique de balais. Les Riviérencs élèvent des mulets, engraisent quelques bœufs, mais le porc et la volaille donnent plus de profits que le gros bétail. Le mûrier permet de faire un peu de sériciculture.

La mévente du cocon a amené une crise qui a fait

renoncer à l'élève du ver à soie dans une partie du Languedoc. Il reste deux centres, l'un dans le Tarn-et-Garonne et le Tarn, l'autre dans les trois départements de la Drôme, de l'Ardèche et du Gard, celui-ci bien plus important que le premier. Sur 140.000 éducateurs que compte la France, il y en a à peine 840 dans le Tarn-et-Garonne et 400 dans le Tarn.

Avec de tels éléments de prospérité, la population diminue, l'aisance n'est pas générale. Sur les tables il y a de beau pain blanc, mais point de vin sur toutes, bien qu'on ait reconstitué la vigne à flanc de coteau, surtout à Corbarieu. La viande de bœuf ou de mouton est servie une ou deux fois par semaine chez les plus fortunés. Celle de porc ou d'oie confite sert, avec la graisse, à l'exclusion du beurre, à faire la soupe, *l'ordinaire* de toutes les familles, la soupe de *garbure*. Le jardin fournit les légumes. Cette soupe de *garbure* est préférable à la *potée* de Bourgogne, si vantée, composée de porc salé, d'un saucisson spécial fumé et de légumes variés. La *potée* limousine, dans laquelle on fait rissoler, dorer les légumes cuits avec le porc salé est un plat plutôt qu'une soupe. Vive donc la soupe de *garbure* avec confit, grâce à laquelle il n'y a pas au monde de paysan mieux nourri que celui du sud-ouest, sans excepter celui du nord-est, l'ardennais, à l'autre extrémité de la France, qui mange le pot-au-feu quotidien (bœuf). La *garbure* est moins savoureuse si le porc seul en fait les frais. Autrefois on mangeait la soupe trois fois par jour : une douceur s'introduit dans beaucoup de ménages qui remplacent par du café au lait la soupe du matin.

Toutes les petites villes de la Rivière ont été mêlées aux guerres de religion, surtout le château de Reyniès où est né un des plus braves défenseurs de Montauban pendant le siège de 1621.

#### LE TESCOU

Le Tescou, humble ruisseau venu du département du Tarn, s'est ménagé dans le Tarn-et-Garonne une aimable vallée, « notre Tempé », disent les riverains. Les maisons d'habitation se dispersent à la campagne dans les cultures, dans les bouquets d'arbres, à la lisière des bois de chênes. Rarement elles se groupent, comme à Monclar de Quercy, entre le Tescou et le Tescounet ; Belmontet, sur la hauteur de droite, Saint-Nauphary dans la vallée, village aimé des Montalbanais : là commence la culture du chasselas.

Les maisons sous tuiles en briques cuites ou vertes, les briques cuites garnissant les embrasures des portes et des fenêtres, seraient convenablement aménagées si elles étaient plus spacieuses, si des sacs, des paniers mêlés aux paquets de filasse de chanvre et de lin ne pendaient pas au plafond, et si l'on ne voyait pas le long des murs crépis à la chaux des effets d'habillements pêle-mêle avec diverses récoltes. Tout proche sont les étables, convenablement établies, mais il semble que les fosses à purin ne sont pas faites pour ce pays.

Comme partout, la rareté de la main d'œuvre en a relevé la valeur.

Voici les prix des journées rurales :

Prix des journées,	dans les champs,	Hommes, 1 fr. 50 à 2 fr., en hiver, non nourris;
		id. 3 fr. en été (fauchaison et moissons) et nourris;
		Femmes, 1 fr. à 1 fr. 50 en hiver, non nourries;
		id. 2 fr. à 2 fr. 25 en été, plus la nourriture;
		Maçons..... 2 fr. 50 en hiver, 3 fr. en été;
		Charpentiers id. id.
		Menuisiers.. id. id.
		Manceuvres. 1 fr. 75 en hiver, 2 fr. en été;
		Tailleurs ... de 2 à 3 francs, non nourris;
		Couturières. de 0 fr. 60 à 0 fr. 75, plus la nour- riture;
Laveuses. ... de 0 fr. 60 à 0 fr. 75, plus la nour- riture;		

La journée de labour, un homme conduisant deux bœufs, se paie de 5 à 6 francs.

En aval de Saint-Nauphary, les hauteurs qui des deux côtés dessinent la vallée du Tescou dans sa dernière course présentent une altitude sensiblement égale, 208 mètres au Fau, à gauche, et 212 mètres à Saint-Martial, à droite : on appelle ainsi deux riches sections de Montauban, le Fau renommé pour ses fruits, Saint-Martial pour ses fraises et ses raisins. Ces deux lignes de hauteurs se ressemblent, toutes deux formant plateau : celui du Fau abrupte sur le Tarn, descend en pente douce vers le Tescou ; de même, celui de Saint-Martial, abrupte vers le Tescou, a des pentes molles, allongées, fort bien cultivées du côté de l'Aveyron ; elles vont se perdre peu à



peu dans la grande plaine labourée de petits ruisseaux. Ceux-ci se rendent à l'Aveyron, sauf le ruisseau Lagarrigue, d'ailleurs insignifiant, mais qui finit dans le Tarn par une profonde entaille qui s'appelle La Mandoune, à Montauban même : on essaie de combler cette gorge ; on la traverse sur le pont des Consuls. De même, le Tescou finit à Montauban, au pied d'une falaise dont l'utilité militaire, si appréciée de nos anciens, nous paraît simplement un obstacle à la circulation.

#### PLATEAU DE PUYGAILLARD. BRUNIQUEL

Le Tescounet, sur la rive droite du Tescou, ouvre un sillon par où l'on remonte de Monclar du Quercy vers le plateau rocailleux de Puygaillard qui a toute la mélancolie des causses bien qu'il ne soit pas dépourvu de cultures. La nature du sol a changé : l'argile a fait place au calcaire tertiaire dont une couche recouvre le calcaire jurassique qui se forma jadis autour du terrain primaire de la Grésigne et qui, suivant les deux rives encaissées de la Vère inférieure et de l'Aveyron, enveloppe Bruniquel. Par conséquent les maisons qui étaient en briques cuites ou vertes présentent maintenant rien que de la pierre. Habituellement celles de la campagne n'ont qu'un rez-de-chaussée. Qui dit cause dit moutons. Il y a en effet beaucoup de moutons dans ce pays, de la volaille, des dindons. Les mulets sont aussi élevés avec soin. Ces fils de jument et de baudet, recherchés par les Espagnols et les Andorrans, vont aux foires de Nègrepelisse (10 nov.) et de Montclar (11 nov.). A 6 mois, les belles

mules se vendent jusqu'à 500 francs ; les mulets ne dépassent guère 300 francs. Les invendus, restés dans le pays, sont en pleine vigueur à 3 ou 4 ans ; on les emploie aux charrois.

Du château de Puygaillard (Podio-Gualhardo) il ne reste que des ruines qui dominent un plateau causse-nard de 300 mètres très monotone, mais d'où l'on voit sur la Vère une apparition fantastique, un roc pareil à un fût de colonne dont le sommet est encerclé de murailles aujourd'hui en ruines et qui ne subsistent que pour animer le paysage. C'est Puycelci (Tarn).

Les pentes du plateau descendent brusquement dans la dépression de l'Aveyron au nord, dans celle de la Vère, affluent de l'Aveyron, au nord-est. La gare toute voisine du confluent expédie les pierres de taille et les moëllons, beaucoup de bois merrains de la Grésigne pour les tonneliers des Pays-Bas ; des noyers pour l'arsenal de Toulouse et les ébénistes. Le minerai de fer en grains, déposé dans des crevasses calcaires, avait jadis donné lieu, à Bruniquel, à une industrie du fer de qualité supérieure ; ce minerai est épuisé ; les forges ont disparu depuis 1880. A la place des rails de chemin de fer qu'elles fournissaient, deux usines aujourd'hui fabriquent dans les mêmes endroits de la chaux et du ciment. La taille de la pierre était florissante autrefois ; il n'y a plus que 4 ou 5 maîtres carriers.

L'industrie semble donc périlcliter sur cette terre dont l'homme a pris possession très anciennement. Le précurseur a laissé ses traces sur tous ces plateaux, dans les vallées, à Genebrières, partout. Sur

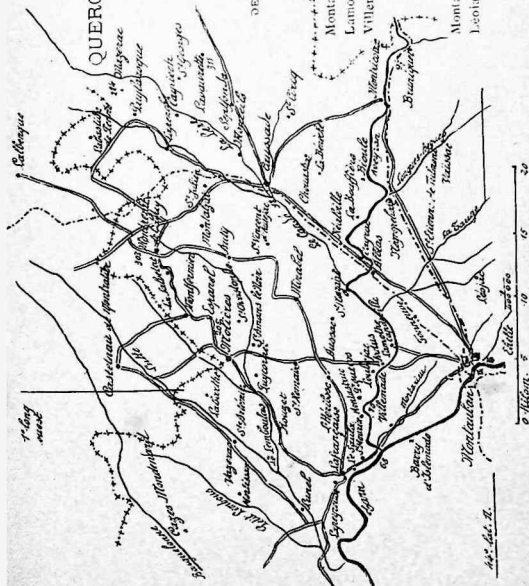
le territoire de Bruniquel, le château domine trois des abris de l'âge du renne qui ont fourni le plus de monuments préhistoriques. On remarque d'autres abris encore et, à la Verrouille, les débris de quinze dolmens qui étaient disposés en un cercle de 300 mètres de diamètre.

L'Aveyron, dès qu'il a recueilli les eaux de la Vère, va buter l'escarpement monstrueux qui porte légèrement le vieux château faisant corps, en quelque sorte, avec le roc, en face d'un hiéroglyphique chaos de montagnes. Au pied, à l'endroit où passe la voie ferrée près de la rivière, on croit entendre, au crépuscule, dans l'air mat et morne, la voix de l'homme du renne, ou l'appel du cor d'un chevalier attardé dans notre civilisation. C'est un gouffre, un abîme, donnant l'idée du mouvement, de l'instable, d'un point d'arrêt dans une chute vertigineuse. Un balcon que les propriétaires actuels ont restauré dans un des deux corps de logis qui forment l'ensemble des constructions semble un défi de la curiosité jeté au passé. Au château voisin de Penne, également sur l'Aveyron, dominant un pauvre village, on accède par une série de pentes et de marches grossièrement taillées et usées ; on n'y trouve que des ruines herbeuses ; on s'assied sur l'éboulis d'un créneau d'où l'on voit les toits de tuiles grises ou ocreuses des maisons descendre par cascades en amusant désordre. Le temps a été moins dur pour Bruniquel. Les murs du château, épais de 3 mètres et debout comme une crinière hérissée, font de cette relique militaire l'une des plus belles ruines du monde. Les rues montantes qui y conduisent sont bien conser-

vées, et, du haut d'un palier, la vue s'étend sur la conque verdoyante de la Vère dont les rebords s'ouvrent aux belles routes blanches. On ne peut s'engager dans les ruelles étroites et montantes du bourg, dans les impasses caillouteuses bordées de maisons, les unes ogivales, les autres modernisées, sans poursuivre le spectre de l'histoire qui s'évanouit dès qu'on l'approche ; il enchante cet endroit et il dépayse notre être ; il donne aux cris des enfants, aux appels irrités des femmes, dans un patois sonore l'inflexion des clameurs guerrières ; par chaque baie, porte ou fenêtre, on voit, on croit voir à travers le temps insaisissable, à travers la vie ; le familier s'applique au grandiose : ainsi la paille collée aux ferrures, le sabot oublié sous le heurtoir, l'échoppe derrière les grilles aux défenses aiguës, les mioches se talochant sur l'emplacement des meurtres, des sacrifices héroïques, le long des ruelles elles-mêmes guerrières.



# QUERCY MONTALBANAIS



## DEUX CANTONS DE MONTALBAN

Canton Est :

en 1872 — en 1908	
Montauban .....	25.000 — 24.150
Lamothe-Capdeville,	763 — 673
Villemade .....	585 — 504

Canton Ouest :

en 1872 — en 1908	
Montauban .....	22.000 — 20.900
Leotac et Bellegarde,	437 — 352

Voir au verso.

As. Lab. R.

*Canton de Nègrepelisse*

en 1872 — en 1908

Nègrepelisse .....	2.898	--	2.347
Albias .....	1.195	—	1.041
Bioule.....	1.082	—	843
Cazals.....	481	—	336
Montrichoux.....	1.399	—	1.046
St-Etienne-de-Tul..	936	—	837
Vaissac.....	1.509	—	1.045

*Canton de Caussade*

en 1872 — en 1908

Caussade .....	4.200	—	4.379
Cayrac .....	264	—	265
Cayriech.....	396	—	275
Lavaurette.....	572	—	406
Mirabel.....	1.565	—	1.059
Monteils .....	745	—	545
Réalville.....	1.662	—	1.373
Saint-Cirq .....	680	—	519
Saint-Georges.....	382	—	295
Saint-Vincent ...	645	—	503
Septfonds.....	1.369	—	2.404

*Canton de Molières*

en 1872 — en 1908

Molières .....	2.336	—	1.873
Auty .....	380	—	311
Labarthe.....	967	—	736
Puycornet .....	1.118	—	828
Vazerac .....	1.539	—	1.208

*Canton de Montpezat*

en 1872 — en 1908

Montpezat .....	2.554	—	1.854
Labastide-de-Penne	448	—	339
Lapenche.....	406	—	349
Montfermier.....	286	—	239
Montalzat.....	1.190	—	897
Puylaroque .....	2.072	—	1.533

*Canton de Lafrançaise*

en 1872 — en 1908

Lafrançaise .....	3.507	—	3.000
L'Honor-de-Cos ...	1.454	—	1.213
Montastruc.....	420	—	306
Piquecos.....	445	—	345

## CHAPITRE IX

### Quercy montalbanais.

---

#### LIMITES DU QUERCY MONTALBANAIS

Dès l'époque de sa fondation au XII<sup>e</sup> siècle, Montauban s'engagea dans tous les grands courants politiques et religieux, entraînant à sa suite, surtout à l'époque de la Réforme, les populations des villes voisines. Tous, gens du peuple et grandes familles, durent prendre parti pour ou contre Montauban, champion des huguenots. La défaite des religionnaires au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle n'empêcha pas cette ville d'acquérir une véritable puissance économique et de devenir un grand centre administratif jusqu'en 1789. A ce dernier point de vue, la Révolution ne lui fut pas favorable, et au cours du siècle dernier, les fabriques de drap qui avaient contribué à sa fortune et créé tout autour une clientèle de tisserands déclinèrent rapidement. En même temps, l'établissement des voies ferrées rendait leur indépendance à tous les centres pourvus d'une gare. Septfonds et Caussade créaient une industrie des cha-

peaux de paille intéressant tous les villages d'alentour.

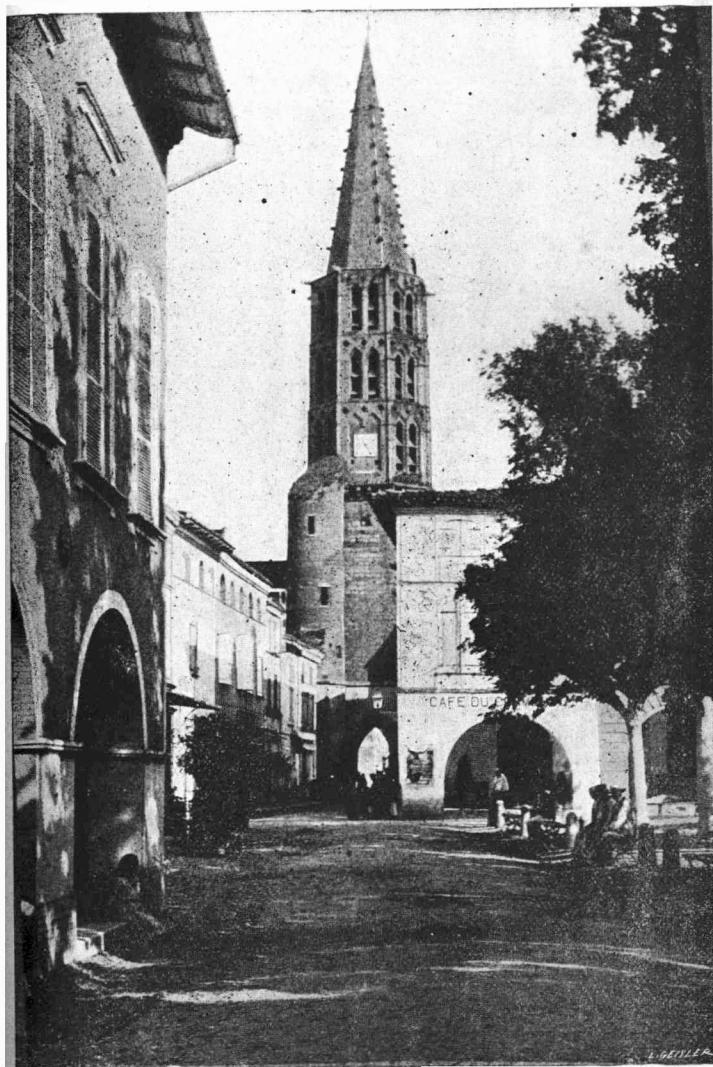
Monclar du Quercy n'a pas cessé d'être dans la dépendance de Montauban . De même Lafrançaise, éloigné comme Montclar des voies ferrées, a conservé le caractère de marché intérieur servant de trait d'union entre le chef-lieu de département et Molières. Les cantons de Molières et de Montpezat, quoique limitrophes du département du Lot, ne sont pas éloignés de Montauban, Molières à 22 kilomètres, Montpezat à 34 kilomères. Tel est le Bas-Quercy qui est soumis directement à l'influence de Montauban entre Montclar, Montpezat et Lafrançaise.

#### L'AVEYRON DE MONTRICOUX A ALBI.

A partir de Montricoux, on ne reconnaît plus l'Aveyron héroïque dans ce large ruisseau encadré de peupliers et de saules qui, à travers la plaine plate, reflète les clochers d'architecture toulousaine, les vieux manoirs et les villes jadis guerrières, aujourd'hui vouées aux travaux de la paix, au milieu des riches vergers, des prairies grasses, des moissons abondantes où l'éleve du gros bétail et de la volaille assure l'aisance. De Nègrepelisse, il part chaque semaine pour Paris des centaines de volailles saignées et plumées ; cette ville a aussi sa foire des mulets ; Montricoux expédie ses pierres de taille qui ressemblent à du marbre ; Albias possède des minoteries, un pont sur route du XVIII<sup>e</sup> siècle, et un pont pour la voie ferrée Montauban—Paris.

Montricoux, Bioule, Nègrepelisse, Albias autant de





Négrepelisse.

noms qui rappellent le cliquetis des armes, l'époque des guerres de religion, pour ne pas remonter plus haut : les assassins de la veille étaient assassinés le lendemain ; tel Nègrepelisse qui, après la victoire de Montauban, massacra 400 royaux, toute la garnison qui occupait la ville au nom du roi Louis XIII (21 décembre 1621) ; l'année suivante cette ville fut livrée par Louis XIII, en personne, à une exécution militaire (10 juin 1622). Les horribles guerres de religion ont eu tout près de là, à Réalville, leurs dernières convulsions au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Toutes ces villes présentent un intérêt historique, entr'autres Bioule, dont l'énorme château, démoli sous Louis XIII, baigne ses fondations dans l'Aveyron et dont quelques murs conservent encore des fresques. Chevaliers, chef de guerre, sénéchaux, hommes d'église, rien n'a manqué à l'illustration des seigneurs de Cardaillac et de Bioule. La charte que l'un d'eux octroya en 1273 contient la curieuse interdiction de ne rien vendre aux habitants de Nègrepelisse et de Bruniquel : ils avaient commis un délit et donné un mauvais exemple en sollicitant des chartes et en les obtenant. C'est à Bioule que pour la première fois dans le Midi il est question de canons. Hugues de Cardaillac commandait les canons ou bombardes des rois Philippe VI et Jean le Bon, au commencement de la guerre de cent ans. Par une ordonnance de 1346, l'année même de Crécy, il mit en état de défense son château de Bioule ; il régla le nombre et la distribution des hommes sur chaque point, ainsi que les armes dont ils feraient usage :

Aycho es la ordenansa facha per qual manieira estaran las gens en las deffensas din lo Castel de Bioule, lasquals fe Mossenh Huc, senher de Cardalhac e de Bioule, lo dimenge d'avan Rampalm, l'an M.CCCXLVI...

Item, quel al capitani de cascuna guarda bayle hom la artilharia que mesties lhi fara e que aquel se aia a prendre cura que no anes ger la artilharia a perditio...

Item, gran foyo de sulpre mort, e gran cantitat de sulpre vio, e de salpêtra, e de camfora, e de glassa, e de tot aycho per far polveras als canos o per gitars fuex sobre los castels o guatas...

Bioule se trouve, avec son hameau de la Buffière, dans un riche terroir entre l'Aveyron et la Tanguine. A partir de Montricoux, l'Aveyron se dégage des forêts du Bretou et de la Garrigue, cette dernière rattachée au département du Tarn ; la forêt du Bretou, bosselée, haute de 323 mètres, se couvre de buissons et de chênes rabougris ; la Tanguine s'en détache vers l'ouest ; c'est une montagne de 200 mètres. Au sud, sur les hauteurs de Lial et de Génébrières qui limi-

Ceci est l'ordonnance dont se répartiront les gens pour la défense du château de Bioule, laquelle fit Mgr H. de Cardaillac et de Bioule, le dimanche avant Rameaux, l'an 1346.

De plus, qu'au capitaine de chaque garde on donne l'artillerie dont il aura besoin, et que celui-ci ait à prendre garde que l'artillerie n'aille pas à perdition.

De plus, qu'il y ait grand foison de souffre vif, et de salpêtre, et de camphre, et de glace et de tout cela (qu'il faut) pour faire de la poudre aux canons ou pour jeter du feu sur les châteaux ou les mines.

tent le bassin du Tescou s'appuient des collines à pentes molles qui se déroulent vers l'ouest comme les plis amples d'une étoffe majestueuse piquée de petits bois de chênes, parfois de pittoresques pins parasols, entre des ruisseaux indigents mais à ravins tortueux, Longues-Aigues, la Tauge, le ruisseau de l'Angle. Les agglomérations un peu importantes, Vaïssac, Saint-Etienne de Tulmont, Léojac, cette dernière voisine de Montauban, se sont placées au point où ces ruisseaux entrent dans la plaine. Cette région argilo-siliceuse, parfois blanchâtre, n'a point, comme ses voisines, les beaux vignobles, l'abondance des fruits et des primeurs ; elle reste attachée aux cultures traditionnelles des céréales et des légumes secs ; elle vend à Montauban de bon bois de chauffage. Saint-Etienne a conservé le nom de l'antique forêt de Tulmont qui appartenait aux comtes de Toulouse à l'époque de la fondation de Montauban.

#### DE RÉALVILLE A MIRABEL.

La Lère, dans la dernière partie de sa course, entre Caussade et Albias, arrose un couloir riche d'humus, d'horizon un peu borné, mais très gracieux dans son double encadrement de collines aux croupes arrondies, lourdes de moissons ou vêtues de prairies, au milieu des arbres. On est tenté d'y chercher le jardinier poli qui fait visiter le royaume des fleurs. Rien d'étonnant que dans un pays si accueillant l'homme troglodytique ait habité, que les Gallo-romains aient établi de riches villas dans la vallée et sur les hauteurs. Le chemin d'accès à cette époque prenait par

Ardus et Cosa. Au moyen-âge, les bénédictins y fondèrent les abbayes peu importantes de Cayrac (X<sup>e</sup> siècle), de Saint-Marcel et de la Garde-Dieu, celle-ci près de Mirabel (12<sup>e</sup> siècle).

Philippe le Bel, quoique maître de Montauban, jugea à propos de fortifier la dernière pente de la Tanguine, qui commande le passage : de là on aperçoit au loin les campagnes gasconnes qui, suivant les saisons, « se dorent de moissons, font scintiller les tiges « de maïs, ou s'éteignent dans la poudreuse rousseur « des chanvres (1). » Il fonda la ville du roi, Réalville, vaillante bastide qui ne resta étrangère à aucun des grands événements du pays jusqu'à la veille de la Révolution française. Malgré les édits sur le fait de la religion, des pasteurs protestants s'aventuraient à prêcher dans la vallée, à baptiser « au Désert ». L'un d'eux, Rochette, arrêté en 1761, déclarait « venir du désert, aller au désert, habiter le désert ». Des paysans catholiques arrêtent Rochette ; des paysans protestants vont jusqu'à l'émeute pour le délivrer. La garde bourgeoise de Réalville tient bon, renforcée par les gardes des paroisses voisines. Dans une rencontre, à Grézel, les trois frères Grenier sont pris dans les rangs protestants. L'année même de l'exécution de Calas, le parlement de Toulouse destina le pasteur Rochette à la potence, et les trois frères Grenier, en leur qualité de gentilshommes verriers, à la hache du bourreau (1762).

Aujourd'hui Réalville est un petit bourg aux rues

(1) M. Vidal-Lablache, *loc. cit.*, p. 364.

droites qui aboutissent à une belle place centrale pourvue de *couverts* sur trois côtés. M. l'abbé Galabert (1) a calculé qu'avant 1789 chaque ménage comptait 4 50 enfants en moyenne ; il n'y en a plus que 2.80. Dans les soixante dernières années, la population est tombée de 1725 habitants à 1373.

L'abbaye de Saint-Marcel, dévastée en décembre 1789, devint peu après la propriété de Santerre, le général qui présida à l'exécution de Louis XVI. Sa fille la vendit aux Valada, une vieille famille du pays. Le château de Lastours, livré aux flammes en 1790, passa des mains de Cazalès, un des grands orateurs de la Constituante, à Nantewil, Directeur général des Messageries nationales.

L'Etat possède un dépôt de jeunes chevaux pour l'armée à Saint-Vincent, commune située sur la même ligne de hauteurs que Mirabel, en face de la Tanguine. Il ne reste rien de l'abbaye de la Garde-Dieu, mais le pèlerinage de Notre Dame des Misères est toujours fréquenté. Mirabel est une bourgade bien nommée, à cause du point de vue. La prétendue parcimonie des habitants n'a pas échappé à la causticité paysanne :

A Mirabel fan festo  
Sans touélo ni cantel  
E bibo Mirabel !

A cado bout de taoulo  
Y a 'n séze e 'n bécudel  
E bibo Mirabel !

(1) *Réalville, Bastide royale*, par M. l'abbé Galabert.

Quan sono la campano  
La tiroun per un fiel  
E bibo Mirabel !

Quan lou curé lous pretcho,  
Lou ben y biro 'l piel,  
E bibo Mirabel. . . .

CAUSSADE. SEPTFONDS : LES CHAPEAUX DE PAILLE.

Le clocher de Caussade repose à la base sur des murs épais de 3 à 5 mètres. A la suite d'un assaut des protestants, au commencement des guerres de religion, les ecclésiastiques qui s'y étaient réfugiés comme dans un donjon furent précipités du haut en bas (8 septembre 1562) (1). Dans les villes de la région il fallut, comme à Caussade, tout endurer de la part de gens, catholiques et protestants, qui se croyaient en possession de la vérité divine et qui étaient armés. Ainsi François Calvet, prieur de Montalzat, qui devint pasteur de la religion *novelament trobada*, monta sur l'échafaud à Toulouse (27 juin 1562) ; le capitaine Lampèze, un catholique, est fait prisonnier à Molières : on le conduit à Montauban où il périt écartelé.

Ces mauvais jours sont passés. On admire encore le clocher, mais à la place du fossé et du mur d'enceinte, Caussade possède de belles promenades plantées d'arbres. Elle est avenante, cette ville de la chaussée,

(1) Les prêtres étaient les premières victimes des protestants ce qui donna lieu au proverbe : « Capela te fas, penjat te besi. » Cathala-Cotures, I, p. 419.

d'autres disent ville du causse, à un centre de routes, au rendez-vous des eaux, la Lère et le Candé, si calmes et inoffensifs en apparence : le 21 octobre 1907 une inondation de ces rivières, aidées du Traversier qui vient de Saint-Cirq, a détruit moulins, maisons, cultures, noyé des animaux, noyé des gens ; c'est la plus terrible depuis un siècle, car pour en trouver une semblable, il faut remonter au 6 septembre 1786.

De la route en pente douce qui mène à Lavaurette, on aperçoit Caussade comme dans une vasque verdoyante, au milieu d'un immense verger : pour les habitants du causse, privés d'arbres, c'est la terre promise. Les hauteurs en face en sont couvertes ; à droite, vers le nord, la masse de Montalzat se détache toute verte ; puis, plus fantastique encore, apparaît celle de Puylaroque toute blanche, annonçant le Quercy Blanc qui est en arrière. Cette riche vallée, plate jusqu'à Lapenche, au pied de la falaise de Puylaroque, est l'atelier où s'est formée une race de volaille très fine, très estimée, qui se rapproche de celle du Périgord, la race de Caussade : elle se vend aux marchés de cette ville, à ceux de Négrepelisse et de Lafançaise.

Quand de Caussade à Lavaurette on suit la route qui monte en ligne droite, on voit que les haies vives des argiles profondes cèdent assez vite la place aux murs de pierre sèche. Le causse s'étage en gradins concentriques, le premier à 200 mètres d'altitude, avec les bourgs de Saint-Cirq, de Septfonds, le second à 300 mètres d'altitude, avec Lavaurette et Saint-Georges de Salvagnac.



Sur le territoire de Septfonds qui est en partie caussenard, Pétronille Cantecor (1762-1846) garde le troupeau de moutons de sa famille. Au lieu de tricoter comme les autres bergères, elle tresse des joncs qu'elle monte ensuite en forme de chapeau. Elle utilise la paille de seigle à la place des joncs ; en même temps, elle apprend à ses compagnes à faire des *pailloles*, étonnants échafaudages sur les têtes des bonnes femmes comme on en voit encore en Auvergne, fabriqués à la mode et avec les procédés d'autrefois (1).

Pétronille et ses compagnes livrent les chapeaux cousus, sans apprêt ni garniture, aux chapeliers qui terminent l'ouvrage. Puis elles finissent par se réunir en ateliers ; Pétronille dirige le sien. Ce n'est qu'après son décès que l'atelier est devenu usine, que la fabrication a pris son essor, avec Fortuné et Jean Cantecor, ses petits-fils, les Rey, ses cousins, qui embauchèrent des ouvriers habiles venus d'Angleterre et de Toscane. C'était aux environs de 1860, quand les chemins de fer, ouvrant de nouveaux débouchés, aidèrent à généraliser l'usage des chapeaux de paille. Tout le monde aujourd'hui, hommes et femmes, en porte pendant la saison d'été. On en trouve à 19 sous, où il entre des copeaux ; il en est de très fins ; certains chapeaux de dame, exposés aux vitrines des magasins dans les grandes villes, sont des modèles de goût.

Il n'a pas fallu moins d'un siècle pour passer de la

(1) J. Gébelin, *Bulletin de la Société de Géographie de Bordeaux*.

simple aiguille à la machine qui coud les chapeaux et du simple fer à repasser aux presses actionnées par la vapeur ou par l'électricité. Le chapeau sort de la fabrique complet, pourvu de ses accessoires, coiffe et galon. Il ne manque à Septfonds qu'une installation pour la teinture de la tresse. Longtemps l'industrie quercynoise à cet égard a été tributaire de Luton, en Angleterre. Les tresses de Chine, les *cantons*, passaient par Luton avant d'être expédiés à Septfonds. Elles viennent maintenant via Marseille et se font blanchir à Grenoble. A côté des tresses de Chine, il y en a d'autres de Toscane. La vieille tresse de Pétronille ne laisse pas d'être employée, mais elle n'a pas la finesse de ses concurrentes.

De Septfonds la fabrication a gagné Caussade, puis Montauban, Toulouse, Agen. Il sort de Septfonds-Caussade de 4 à 5.000 chapeaux par jour. Il y a un autre groupe d'usines à Lyon-Grenoble, un troisième à Nancy. Luton produit à lui seul autant que les trois groupes français.

Les femmes sont bien plus nombreuses que les hommes dans ces usines. Couseuses et garnisseuses reçoivent de 1 franc 25 à 3 francs par jour ; les apprêteurs de 2 francs à 3 francs 50; les emballeurs uniformément 2 francs 50; il revient aux contre-mâtres des deux sexes de 100 à 125 francs par mois. Salaires modestes, mais moins que les prix des journées aux champs où le travail n'est pas régulier comme à l'usine. Très peu d'ouvriers restent à demeure à Septfonds ; la plupart habitent les communes voisines entre Montalzat, Négrepelisse et Saint-Antonin. Ce

sont de petits propriétaires qui ajoutent à leurs revenus le prix ainsi assuré de leurs journées. Quand arrive le premier août, l'usine est fermée pendant deux mois. Le chômage ne constitue pas une surprise. Les patrons se préoccupent des modes ; ils envoient leurs voyageurs auprès des clients. Les ouvriers cultivent leurs champs, vivent en plein air. La fabrication des chapeaux de paille est ainsi liée à divers titres à l'agriculture, qui reste florissante ; l'industrie est active, le commerce prospère. Caussade et Septfonds comptent parmi les quelques villes du département dont la population augmente.

#### DE PUYLAROQUE A MONTPEZAT.

Le Candé, c'est la rivière limpide. Elle naît dans le département du Lot comme la Lère, mais elle reçoit l'appoint des eaux de la *foun de la doum négro*, au pied de Puylaroque ; de même la Lère est doublée par la fontaine de Saint-Symphorien. L'abondance de ces sources révèle encore le cause qui continue au nord-ouest du Candé, sur le plateau où naît le Lembous, affluent du Lemboulas et que dominant, sur des tables calcaires, les hardies bourgades de Montalzat, de Puylaroque, de Montpezat, cette dernière abritée par le Faillal-Haut (310 mètres). Ce cause est presque fertile, sauf en quelques endroits, comme à Labastide de Penne, commune isolée dans la nudité de ses rochers et l'aridité de ses pierrailles ; comme à Cagnac, hameau de Vazerac. Plus on descend au sud, loin du Lot, plus on voit de chênaies entourées de cé-

réales, de pruniers *as cancès*, de vignes, de fourrages, de maïs, de plantes sarclées, ails et fèves, raves, sur un sol qui d'ailleurs demanderait des ondées fréquentes. Le pays a souffert plus qu'un autre du phylloxéra ; il n'y a pas de meilleur vin que celui de Puylaroque dans le Tarn-et-Garonne. La prune d'ente apparait. La prune commune ou de Sainte-Anne, vendue au marché de Molières, est de là dirigée sur Bordeaux, puis en Angleterre ; mais à 2 francs 50 le quintal métrique, le revenu des propriétaires est maigre ; le principal avantage reste aux intermédiaires. Les moutons, la volaille, les truffes par endroits, donnent plus, mais les propriétaires qui ne travaillent pas eux-mêmes leur terre avec le concours familial, ou avec l'aide de domestiques, même en vivant chichement, voient passer leur domaine aux mains des métayers ; c'est la règle. Les domestiques, à cause de l'exode vers les villes, se font de plus en plus rares ; outre la nourriture, ils disposent de gages variant entre 180 et 350 francs pour les hommes, et 120 et 200 francs pour les femmes. Les enfants loués du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> novembre gagnent de 40 à 90 francs.

Des anciennes fortifications de Puylaroque, il reste un corps de logis où l'école est installée. Il n'y a plus d'industrie, ni tannerie, ni cordonnerie. Une vieille rivalité divise Puylaroque et le chef-lieu de canton, Montpezat. Les communications sont difficiles entre les deux bourgs. La route carrossable, longue de 18 kilomètres, suit le tracé de l'ancienne voie romaine de Caylus à Castelnaud-Montrâtier. Elle est coupée par la route et la voie ferrée de Montauban à

Cahors qui montent sur le plateau en gravissant de fortes rampes.

• A Montpezat, de jolies maisons ont pris la place des fortifications disparues ; la place triangulaire rappelle en moins bien celle d'Auvillar ; on admire dans l'église ogivale, tout autour du maître-autel, des tapisseries du XVI<sup>e</sup> siècle représentant les principales scènes de la vie de Saint-Martin, trésor inestimable dû à un Desprez. Ces Desprez ont sorti leur nom de la propriété des Près, à la Madeleine, hameau de Montpezat. On sait qu'un mariage porta à l'un d'eux une partie des biens d'Arnaud de Montpezat, qui périt « emmuré », victime de l'Inquisition. Leur dernière héritière, Blanche, épousa un de Lettes, et son fils Antoine, grâce à de menus services qu'il rendit à François I<sup>er</sup> prisonnier après la bataille de Pavie, obtint la main d'une riche héritière du Poitou, cousine de Brantôme, puis devint maréchal de France. L'évêque Jean de Lettes, comblé, lui aussi, des faveurs de François I<sup>er</sup>, après avoir défendu devant le parlement de Toulouse son clergé accusé de relâchement des mœurs, se maria et se retira près de Genève. Son neveu et successeur, Jacques Desprez, fils d'Antoine, chassé de Montauban, sa ville épiscopale, s'occupait de chasse et de guerre et remplit de ses exploits tout le pays depuis son château de Piquecos jusqu'à Montpezat, du Tarn au Lot ; et finalement, le 25 janvier 1589, il tomba dans une embuscade dressée par les calvinistes de Caussade. « Dieu, dit François Mou-

« lenq, ne bénit pas des moyens si opposés à l'esprit  
« de l'Évangile (1) ».

MOLIÈRES. SOUCHE MATERNELLE DE GAMBETTA.

Une route de coteau unit Montpezat à Molières par Montfermier. Ce plateau est compris entre le Lembous et le Lemboulas. De même, à l'ouest, un autre coteau entre le Lemboulas et la Lutte, porte Labarthe. Les longs couloirs que forment ces ruisseaux, quoique bien cultivés, sont généralement déserts. La Lutte fait exception avec le joli bourg de Vazerac que des routes unissent à toutes les villes voisines, Moissac, Lafrançaise, Montauban, Molières, Castelnau-Montratier, Cazes-Mondenard : cette dernière atteint le bassin de la Barguelonne par la côte de Laumère qui monte de 118 mètres au dessus de Vazerac.

Si Molières mérite un moment d'attention, ce n'est pas à cause de sa situation au dessus du hameau de Saint-Arthémie, si paisible aujourd'hui au confluent du Lembous et du Lemboulas : ce hameau n'était pas plus tranquille au moyen-âge quand il formait une clairière habitée dans la forêt d'Eisartens qui couvrait tout le pays depuis les bords du bas Aveyron jusque vers Labarthe et au delà. Peut-être des bûcherons venus de Sainte-Arthémie sont-ils les premiers habitants de Molières. « N'espérons pas que le Lemboulas devienne navigable, disait spirituellement un ancien maire de Molières, ni qu'on arrive jamais chez nous en bateau ; mais peut-être un jour des rails aideront-

(1) *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, II, p. 49.

« ils à y transporter des voyageurs ». On ira alors en pèlerinage au mamelon ensellé qui porte Molières, au bas de la rue montante qui va de l'Hôtel de ville vers la place de l'ancien donjon. Là s'établit de 1810 à 1831 le pharmacien François Massabie, grand'père de Gambetta. Il montra dans des moments difficiles que la tolérance est dans l'ordre nouveau la plus désirable des vertus ; là grandirent ses deux filles, Orasie et Eugénie.

Originaire de Figeac, François Massabie essaya de s'établir dans plusieurs villes, notamment à Caussade, avant de se fixer à Molières : ces tentatives infructueuses témoignent de la modicité de ses ressources plutôt que de l'inconstance de son caractère qui est pourtant bien curieux à examiner. De son mariage à Castelnau-Montratier lui venait un petit bien au Tonnelier à 3 kilomètres de Molières, dans le Lot. Il s'y rendait à cheval, et ce cheval tenait un rôle important dans sa vie. Très adroitement il l'exerçait à monter et à descendre un long escalier placé dans la rue tout près de la maison. Ce grand homme élancé, maigre, aux traits mâles, au nez fortement aquilin, étonnait par ses réparties promptes, non moins que par ses façons vives. On parle encore à Molières du certificat de vie qu'il fit accorder à son beau-père, qui était un ancien militaire, au moment où il venait d'expirer : le trimestre était régulièrement échu ; Massabie, voulant éviter des formalités, plaça le cadavre assis sur un fauteuil près de la croisée, un journal à la main, et, avisant le juge de paix : « voyez, M. Dé-  
« jean ; on dit que mon beau-père est mort ; il lit son

« journal ». Ancien élève des Jésuites de Cahors, il avait pris le goût de la poésie et il jouissait d'une mémoire des mieux exercées. Une troupe de comédiens, de passage à Molières, se trouva fort embarrassée à cause d'une indisposition de l'acteur chargé du rôle de Mahomet dans la tragédie de Voltaire. Massabie lui donna ses soins, s'offrit à le remplacer à la scène et, en effet, il alla jusqu'au bout de son rôle, non sans interloquer le souffleur à qui il reprochait devant le public de ne point intervenir à propos et avec discrétion.

Sous ces dehors excentriques, Massabie cachait un cœur d'homme. Ardent royaliste, il salua avec enthousiasme le retour des Bourbons. Il devint capitaine de la garde nationale ; il porta une épée au côté. Mais la Terreur Blanche jette en prison des libéraux : Massabie obtient par prières et menaces la mise en liberté de tous ses adversaires politiques ; il se compromet ainsi ; il n'est pas réélu capitaine ; il perd son épée qu'il était si heureux de porter. Mais son acte était d'un galant homme.

Il se retira à Cahors où peu de temps après sa fille aînée, Orasie, épousa un petit marchand génois qui bien souvent avait apporté sa pacotille aux foires de Molières. De ce mariage naquit le 12 avril 1838 Léon Gambetta qui eut, dans son enfance, bien des occasions de venir à Molières, d'y passer des mois entiers. C'était le pays de sa mère, et Orasie avait hérité des meilleures qualités du père Massabie qu'elle transmit à son fils : « Ma mère, disait Gambetta, c'est la « grande affection de ma vie.... Ma mère descend



« d'une très ancienne famille du Quercy ; c'est une  
« bourgeoise de vieux sang français, aimant l'instruc-  
« tion, lisant et pensant, par conséquent m'ayant fait  
« lire et penser aussi..... Rien de ce qui est mouve-  
« ment sérieux de la pensée humaine ne lui est étran-  
« ger... : *ta vocation*, disait-elle en riant, *c'est la*  
« *patrie*. J'ai obéi (1) ». Tata Eugénie, à qui sa mère  
le confia pendant ses études de droit, lui fut tendre-  
ment dévouée ; Léon lui rendait son affection, mais  
sa mère ! Quand elle arriva à ses derniers moments,  
il s'échappa de *la Chambre* où il venait de prononcer  
un de ses plus admirables discours (sur l'Égypte) pour  
courir à la petite maison de Saint-Mandé où la pauvre  
vaillante femme se mourait. Emmanuel Arène a dra-  
matisé cet évènement de famille, rien qu'en le racon-  
tant simplement. Quelques mois après, le grand tri-  
bun disparaissait à son tour.

Nous avons vu comment il s'exprimait sur sa mère.  
Il était plein de respect pour son père ; il écrivait de  
Gênes à Madame Léonie Léon : « j'y respire plus li-  
« brement qu'ailleurs, et, loin de me trouver dépaysé,  
« c'est toute son histoire qui me revient comme une  
« tradition de famille ».

Il serait intéressant de savoir si Léon Gambetta  
a hérité de son père cette habileté qui dénotait chez  
lui une claire intelligence des affaires et une dexté-  
rité faite de prudence, de souplesse et de mesure. Mais  
quelle part revient à la souche maternelle ? Cette ex-  
quise sympathie qui lui permettait de pénétrer en plein

(1) *Le cœur de Gambetta*, par Francis Laur, p. 81

les sentiments généraux de la France, de les faire siens et de s'en expliquer avec une éloquence incomparable, l'éloquence de l'honnête homme, d'où lui venait-elle ? D'où lui venaient cette générosité, cette verve de bonne humeur, et ce don suprême, ce don de soi dans une familiarité qui créait un enchantement entre lui et ceux qui l'approchaient ? Des psychologues expliqueront ces problèmes. Il a fallu le mélange des alluvions des Pyrénées et du Massif central s'opérant à Moissac pour féconder la vallée en aval de cette ville ; de même, pour former l'âme de Léon Gambetta, il a fallu la rencontre des deux races représentées par le marchand génois et par la fille du pharmacien de Molières dont le génie semble avoir été à l'étroit dans cette petite ville.

#### DE MIRABEL A LAFRANÇAISE.

Une route court sur le plateau de Mirabel à Lafrançaise, suivant l'usage du Quercy. A Léribosc, elle croise la route de Montauban à Molières. Léribosc est une section de L'Honor de Cos, le pays de la pêche si connue sous le nom de pêche de Montauban. Cette commune, qui n'a point de hameau central, occupe tout le versant du plateau très mouvementé entre Léribosc à 205 mètres et Arthus, sur l'Aveyron, à 80 mètres d'altitude et qui n'est distant de Montauban que de 7 kilomètres. On aperçoit même de Montauban les 3 *Arbres* sur le plateau. Le mot Honor garde un parfum d'antiquité ; Cos, c'est Cosa, l'ancienne grande ville gallo-romaine qui périt, dit-on, sous les

coups des Barbares au commencement du V<sup>e</sup> siècle. On désigne spécialement sous le nom de Cos un quartier de Lamothe-Capdeville, sur la rive droite de l'Aveyron, qui est rattaché à un des cantons de Montauban, ainsi que Villemade, sur la rive gauche. Le territoire de Villemade, près du confluent de l'Aveyron et du Tarn, est une vraie terre de jardin que se partagent presque entièrement quelques familles riches de Montauban.

Tout ce versant sud du plateau, entre Léribosc et Lafrançaise, donnant sur l'Aveyron d'abord, puis sur le Tarn, est le coin du département, non pas le plus pittoresque, mais le plus varié de cultures, le plus riche de primeurs et de fruits. Le versant nord, un peu moins abrupte, regarde le bas Lemboulas qui élargit sa vallée pour y mieux promener ses eaux limpides sous les voûtes de peupliers et de saules, sur les terroirs féconds, herbeux, du Rouzet, de Lunel, de Camparnaud, tout près de La Lande. La richesse de cette vallée ne peut pas être comparée à celle du versant sud malgré les rochers imbriqués qui hérissent le sol, mais qui reçoivent, pour hâter la maturité des fruits et l'amener à point, « des explosions de soleil, comme  
« dit Léon Cladel, et les murmures incessants des  
« brises ». C'est une «berge inégale, altière, sour-  
« cilleuse, projetée comme un promontoire au dessus  
« des basses terres et des eaux de la rivière refoulées  
« ensemble dans la plaine sans bornes, une berge à  
« pic, haute comme une falaise de l'Atlantique (1) ».

(1) *Le Bouscassier*, p. 103.

Il n'y a point d'industrie proprement dite en dehors de quelques minoteries. La manufacture de faïence fondée à Arthus par le baron de Lamothe d'Arthus, en 1737, dura moins d'un siècle ; on n'y trouve plus qu'une poterie grossière vernissée. L'industrie agricole est en pleine activité, bien qu'on ne respecte pas les châtaigniers dont le bois est utilisé par les tonneliers de Lamagistère et de Villaudric. Le sol à mi-côte, exposé au midi et absorbant la chaleur, est par excellence un pays de cueillette, et il s'étend depuis les talus de Mirabel jusqu'aux collines de Moissac. Tous les fruits en plein air viennent à point, la pêche, la cerise, le chasselas doré. Plus bas, dans les alluvions riches, en bordure de l'Aveyron et du Tarn, ce sont les premiers, asperges de Saint-Maurice, artichauts, petits pois, melons. Rien ne donne mieux une idée des vertus du terroir que l'ormeau de Saint-Pierre, un aïeul de sept ou huit siècles, dont la vigueur est toujours jeune : il donne à lui seul, sur un tronc de onze mètres de circonférence, l'idée d'une forêt enchantée par l'ampleur du feuillage et par le chant d'innombrables oiseaux.

On n'est pas en retard pour l'élevage de la volaille, des oies, des canards, des dindons.

Chaque maison a son cheval, non pour la reproduction, comme en Lomagne, mais pour le transport des fruits et primeurs à Montauban, de la volaille à Lafrançaise. Les paysans vont en voiture ; ils ne savent plus marcher à pied. Il faut voir les recrues arriver au régiment, et les précautions préliminaires que les officiers doivent prendre pour amener ces *clampins*

à faire sans laisser de traînards une étape de vingt-cinq kilomètres !

Le manoir féodal de Piquecos, qui fut restauré au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle par les Desprez-de-Lettes, élève au dessus d'un bois une tête chenue qu'envahissent le saxifrage et le lierre : il n'en reste guère que la chapelle et la chambre que Louis XIII occupa pendant le siège de Montauban.

Toutes les maisons sont disséminées. La seule agglomération qui existe est le bourg de Lafrançaise qui, entre la plaine grasse du Saula et la vallée de Lunel, « blanchit » sur une première arête du plateau ; elle se dresse à 500 pieds au dessus de la base, au dessus du Tarn. On veut y voir un ancien poste d'observation du temps des Albigeois, et il est certain que Lafrançaise est une ancienne bastide royale (1278). La vue de ce point est admirable sur la grande vallée avec une échappée du côté de Toulouse, sur la Gascogne jusqu'à la ligne lointaine des pics dentelés qui laissent voir parfois leurs tâches de neige.

On connaît la foire aux chiens de Lafrançaise, très curieuse, mais plus importants sont les foires et marchés habituels ; là se groupent tous les produits d'une vaste région qui ne dispose encore ni de chemin de fer, ni de tramways.

Au Saula, la route est pavée dans le voisinage dangereux du Tarn. Sur l'autre versant, dominant Lunel, s'élève, sur un éperon, le sanctuaire de Notre Dame de Lapérouse où l'on se rend en pèlerinage le lundi de la Pentecôte. A l'ouest, après un dernier ressaut du plateau que dominant les ruines du château de La Mothe-

Parasol, il finit, au confluent du Tarn et du Lemboulas, dans la riche plaine de Sainte-Livrade, un Eden.



## CHAPITRE X

### Montauban.

---

#### *Introduction.*

#### SITUATION ET ASPECT.

L'Aveyron dans son cours inférieur et le Tarn après son confluent avec l'Aveyron suivent nettement la direction E W à la rencontre de la Garonne. Ce rendez-vous des eaux du Massif central et des Pyrénées, au milieu des terrains de mollasse, est une large vallée de limons par endroits, et le plus souvent de bancs de cailloux déposés par les alluvions anciennes. Là poussent les bois de chêne comme ceux de la forêt de Montech et les vignes comme celles de Lavilledieu, là se pressent les bourgs et les villes principales, « attirés comme d'habitude par le contact de sols différents (1) » et par les facilités de communications, Montauban et Moissac sur le Tarn, Castelsarrasin à la pointe du Pays toulousain, celui-ci

(1) M. Vidal-Lablache, *Histoire de France* publiée sous la direction de M. Em. Lavisse, t. I. p. 363.

s'avançant entre la Garonne et le Tarn jusqu'en face de Moissac.

« Un promontoire découpé dans le terrain argileux a prêté à Montauban ses qualités défensives (1) ». Cette terre de mollasse, argileuse, très boueuse après la pluie, durcit au feu et donne d'excellente brique. Villes et villages portent « la livrée » du pays, les maisons en briques, les rues pavées de cailloux. Toulouse, dans la poésie de sa brique élégante, se flattait autrefois de posséder une maison de pierre ; il y en a plus d'une maintenant. Montauban rouge entre les villes présente dans ses nombreux faubourgs l'apparence banale et grêle de beaucoup de villes américaines qui sont bâties en briques ; mais certains de ses édifices rappellent les inspirations des architectes de la Renaissance. Les briques flambent au soleil ; elles peuvent se prêter aux formes monumentales. Qui a vu le revêtement colossal de l'église Sainte-Cécile d'Albi, ou le mur qui barre le théâtre romain d'Orange, peut se représenter sous un aspect robuste les anciens remparts de Montauban qui furent démolis par ordre de Richelieu.

#### EFFET DE LA CENTRALISATION.

Cette disparition des remparts, qui remonte à près de trois siècles, et qui semble un événement d'hier, tant le souvenir en est resté vivant dans cette ville aujourd'hui découronnée et si calme, est un résultat

(1) M. Vidal-Lablache, *Histoire de France* publiée sous la direction de M. Em. Lavisse, t. I, p. 363.



des efforts séculaires du pouvoir central pour l'unification de la France. Il n'y a plus, ou très peu de commerce et d'industrie, ce qui fait supposer que Montauban, comme toutes les villes situées à cinquante lieues de Toulouse, subit la loi de cette métropole. Cela est vrai pour Castelsarrasin qui reçoit, en effet, de Toulouse le mot d'ordre en politique, dans les modes, jusque dans l'accent du patois.

Montauban n'y échappe pas entièrement, mais se défend mieux. A certains signes, on voit que le vieil esprit municipal serait prêt, suivant les circonstances, à se réveiller. Du reste, Toulouse même n'est qu'un reflet de Paris. Le lent travail de la centralisation s'est opéré au profit de Paris et au détriment des « morceaux », villes ou villages, de l'ancienne France. Arthur-Young en faisait la remarque dès 1789 ; Paris, disait-il, est une tête trop grosse pour le corps (1). Le mal n'a fait qu'empirer depuis lors.

#### DIVISION ADOPTÉE

#### DANS CETTE MONOGRAPHIE DE MONTAUBAN.

Montauban a été un de ces « morceaux » les plus réfractaires, les plus tard venus à la grande famille française. Mary-Lafon en a retracé le passé sous le titre : *Histoire d'une ville protestante*, formule séduisante, mais inexacte. Le protestantisme, quelle que soit son importance historique, n'est qu'un moment de l'histoire de Montauban.

(1) Arthur Young, agronome anglais, autour d'un *Voyage en France*, (1785-1790),

I. Si par les mots protestant, huguenot, on veut désigner un homme qui va droit son chemin, simple et stoïque, féru de la sainteté de la discipline et en même temps passionné pour les libertés traditionnelles, le Montalbanais a possédé ces grandes qualités à partir de la fondation de la ville qui jaillit du sol en un jour de révolte de pauvres gens contre des moines despotes, tout armée, préparée à une carrière militaire par un comte de Toulouse (1144-1195).

II. Le Montalbanais à travers les guerres les plus terribles a conservé ces qualités tant que la ville a joui d'un régime municipal à peu près autonome, depuis son organisation politique jusqu'à la démolition des remparts, de 1195 à 1629, presque cinq siècles.

III. A partir de 1629, la ville ayant perdu ses privilèges s'est soumise aux lois qui régissent la France entière. Dès cette époque, le Montalbanais, artisan laborieux et honnête, devint un industriel, un manufacturier ; il appliqua spécialement son activité à la fabrication des draps avec laquelle, au milieu des péripéties de la Révolution, son histoire s'est identifiée à tel point que la crise de l'industrie drapière et sa ruine, qui date à peu près d'un demi-siècle, a laissé retomber la ville dans une situation effacée, analogue à celle des autres cités qui n'ont pas au même degré qu'elle un passé glorieux et utile.

IV. Certains personnages méritent une étude à part.

V. Une dernière partie renfermera, avec les conclusions, une promenade à travers le Montauban d'au-

jourd'hui, ses rues, et des aperçus sur son commerce et son industrie, sur la population ouvrière et le budget de la charité.

§ I. — *Montauriol. Origine  
de Montauban et institutions primitives.*

TROIS VILLES JUXTAPOSÉES.

Les cités antiques entouraient leur berceau des légendes merveilleuses de leurs dieux protecteurs. Montauban, né à côté d'une ville morte, se contente de présenter son extrait de naissance sous la forme d'une charte octroyée par un comte de Toulouse (1144).

Les faibles pentes de Saint-Martial et de Beau-Soleil, en Quercy, finissent au couchant et au sud en un plateau très fertile dont le rebord plonge dans les eaux du Tarn et de son petit affluent, le Tescou. Plus au sud, entre Tarn et Tescou, une langue de terre plate porte un faubourg de Montauban, le faubourg Sapiac. Là se sont succédé dans la suite des âges des populations qui, oscillant du sud au nord, occupèrent trois emplacements successifs et juxtaposés, Tascondunum au sud, l'oppidum gaulois, peuplé de pêcheurs et de marins ; Montauriol à l'est, ville agricole gallo-romaine, puis monacale au moyen-âge ; enfin Montauban à l'ouest et au nord, bastide de la seconde moitié du moyen-âge qui présente un cas typique de développement communal.

TASCODUNUM ET MONTAURIOL DANS L'ANTIQUITÉ.

On est réduit aux conjectures au sujet de l'oppidum des Tascons dont la petite rivière Tescou conserve le nom. Il se serait placé à l'endroit où est Sapiac afin de commercer avec les peuplades gauloises riveraines du Tarn et de la Garonne.

Plus tard, la voie romaine de Toulouse à Cahors utilisa, pour franchir le Tarn, le bac d'Escorsac (1), près de Tascodunum, à 1400 mètres en amont du confluent actuel des deux rivières. Elle passait par le quartier de Sapiac, ou Barry de Saint-Etienne, pour atteindre le plateau en montant la côte des Carmes, puis elle se dirigeait vers la fontaine de l'Oulette et vers Ar dus.

Toutefois depuis le pont d'Escorsac un embranchement rejoignait la route d'Albi qui venait par le Tescou, grimpait la côte de l'Héritage jusque sur le plateau et, suivant le bord de la falaise, rejoignait la voie principale au bout de la côte des Carmes. Des maisons de cultivateurs placées le long de cet embranchement sur le terroir de Beau-Soleil formèrent le bourg gallo-romain de Montauriol pourvu d'institutions municipales comme les autres villes gallo-romaines.

MONTAURIOL ET LE MONASTÈRE DE SAINT-THÉODARD.

Aucun fait ne signale Montauriol à l'attention jusqu'à la fondation d'un monastère bénédictin au 9<sup>e</sup> siècle, à la suite des longues guerres des Francs ca-

(1) Ou de Catinel.

rolingiens et des Gascons. Les bénédictins vinrent alors, sous la protection des rois Francs et au service de leur politique, défricher le pays qui était complètement boisé sur les deux rives du Tarn et couvert de marais dans le bas Aveyron : l'Aveyron lui-même dans la suite, vers le XII<sup>e</sup> siècle, les a comblés et fertilisés en y charriant les roches pulvérisées des terrains primitifs de son cours supérieur, comme le Tarn avait fait avec des cailloux roulés, si nous remontons aux âges préhistoriques, sur sa rive gauche.

Le monastère de Saint-Théodard couvrait l'emplacement actuel du château et du parc Fabre, sur le talus du Tescou, à gauche quand on vient de la Côte de l'Héritage.

Les grands parents de Saint-Théodard avaient donné aux bénédictins le terrain sur lequel ils bâtirent. Le jeune Théodard y grandit, et après avoir occupé le siège archiépiscopal de Narbonne, revint passer parmi les moines ses dernières années. Après son décès ses vertus se répandirent en miracles (893).

Il n'y eut pas moins de 10 ou 11 monastères bénédictins dans le périmètre relativement court du département de Tarn-et-Garonne. Ceux-là atteignirent un haut degré de prospérité qui produisirent un saint et en firent leur patron. C'est le cas de l'abbaye de Montauriol, primitivement placée sous l'invocation de Saint-Martin. Les moines prêchaient, non pour eux-mêmes, mais pour leur saint. Aussi vit-on au tombeau de Saint-Théodard se presser les pèlerins et affluer les riches donations. Ce moustier, qui avait eu des commencements difficiles, puisqu'il fut ratta-

ché de 825 à 958 à celui de Saint-Antonin, devint très riche.

Dans Montauriol agrandi et qui compta au XII<sup>e</sup> siècle, d'après Devals, jusqu'à 9.000 habitants (1), le seigneur abbé tenait dans son vasselage une série de chevaliers de petite noblesse, de bourgeois libres à divers degrés, de serfs en petit nombre. Les habitants de Montauriol continuaient à jouir d'institutions municipales qui avaient survécu aux grandes invasions. Plus tard les Consuls de 1311 s'écriaient, non sans exagération, en parlant de Montauban comme héritier de Montauriol, que « depuis plus de mille ans il y « avait eu sans cesse, sans interruption, un Consulat « et des consuls qui administraient la communauté. » Les Montauriolais vivaient sur un sol naturellement prodigue de céréales et de fruits, mais il était difficile de les échanger à cause des entraves accumulées sur les routes et sur les cours d'eau par les seigneurs intéressés. Ainsi il y avait 34 péages le long du Tarn et de la Garonne, de Montauriol à Bordeaux.

L'industrie était moins développée que l'agriculture: dans la longue liste des redevances des vassaux de l'abbaye, on remarque que les harnachements et la ferrure d'un cheval étaient considérés comme des sujétions considérables (2).

(1) Devals aîné a retrouvé après huit siècles d'oubli l'emplacement et l'enceinte de l'antique Montauriol : ce bourg s'étendait du parc Fabre aux rues actuelles du Valat-Viel et des Doreurs ; puis, en remontant le parc de Chambord, jusqu'au delà de la villa

(2) Le Bret, *Histoire de Montauban*, p. 79.

En dehors de Montauriol, le domaine du monastère était rural et très disséminé, précisément parce qu'il provenait de donations.

Le bon ménage des habitants de Montauriol et du monastère se gâta à l'époque des Croisades qui correspond dans le Midi à celles des troubadours. Seigneurs laïques et bourgeois témoignaient aux moines peu de tendresse ; les libéralités gracieuses devenaient rares.

Pour suppléer à ce manque à gagner, le seigneur abbé de Saint-Théodard eut l'idée de s'ingérer dans les testaments des particuliers. Il exigea des mourants une aumône, c'est-à-dire l'abandon d'une partie de leurs biens, en faveur de l'église paroissiale de Saint-Michel qui avait des moines pour desservants : ceux qui s'y refusaient étaient privés d'absolution et, après leur décès, de sépulture religieuse. L'obligation était un abus grave ; la sanction un autre bien pire, un vrai défi à la conscience. Telle fut la source de graves malentendus entre la ville et le moustier : ils donnèrent l'occasion au comte de Toulouse, Alphonse Jourdain, d'intervenir inopinément.

#### NAISSANCE DE MONTAUBAN.

Petit-fils de ce Raymond de Saint-Gilles qui avait été considéré, pendant la première croisade, comme le vrai roi du Midi, Alphonse Jourdain, comte de

Saint-Michel, propriété de la famille Versein : de là, il rejoignait par « lou cami escur » le bas de la Côte de l'Héritage. De médiocres remparts protégeaient Montauriol contre un coup de main.

Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, étendait ses possessions dans le pays toulousain le long du Tarn en face du monastère de Saint-Théodard. Il vit dans le mariage du roi capétien, Louis VII le jeune, avec Eléonore de Guyenne, la plus riche héritière du Sud-Ouest, une menace pour l'indépendance méridionale.

Alphonse alla saluer à Limoges Louis VII qui se rendait à Bordeaux pour les fêtes du mariage. Avec son escorte de cavaliers, il revint à petites étapes par Cahors. Il franchit l'Aveyron et, entre l'Aveyron et le Tarn, traversa la grande forêt de Tulmont qui lui appartenait. Il considéra dans le voisinage immédiat de Montauriol le promontoire qui se découpe en cet endroit sur trois fronts abrupts, un sur le Tarn à l'Ouest ; un autre au Sud encore plus profond sur le Tescou ; un troisième au Nord sur le ravin du Val Gelada, aujourd'hui la Mandoune, creusé dans le terrain mou de mollasse par un insignifiant ruisseau, La Garrigue. Il suffisait d'élever sur le quatrième côté, à l'est, une muraille et de creuser un fossé entre le Val Gelada et le Tescou pour constituer une bonne bastide.

Le grand fossé du Tarn qui contient cette rivière dans des berges profondes dessine un grand arc de cercle au nord de Toulouse et donne à cette ville une ligne de défense naturelle contre une invasion venant du Nord. La construction sur la rive droite d'un château fort qui serait uni par un pont à la rive gauche ne pouvait qu'augmenter considérablement la valeur stratégique du Tarn. Il est vrai que les terrains de ce



promontoire dépendaient du monastère de Saint-Théodard, mais cette considération ne pouvait pas arrêter Alphonse Jourdain prince singulier, léger, élégant et brutal, au courant des nouveautés religieuses qui gagnaient le pays, protecteur de la poésie méridionale, « aujourd'hui partant en compagnie d'un évêque « pour aller offrir ses dévotions à Mgr. Saint-Jacques « de Compostelle; demain, espèce d'esprit fort, qui « fraternise avec les hérétiques, se moque des ex- « communications du pape (1) ».

Alphonse Jourdain attira secrètement à Toulouse les prudhommes de Montauriol mécontents de l'abbé et, d'accord avec eux, il publia le 9 octobre 1144, au grand ébahissement des moines, la charte de fondation d'une ville nouvelle sur l'emplacement prévu et sous le titre de *Mons Albanus*. La traduction patoise, Mountalba, se rapproche plus du latin que le nom français Montauban.

Art. 21 : « Si quelqu'un va dans le dit lieu pour y « habiter ou pour y bâtir, il sera libre et à l'abri de « toute poursuite étrangère. » M<sup>e</sup> Capdepic (2), a donné toute leur valeur au titre, *mons Albanus*, mont des Aubains ou étrangers, et à cet art. 21, en disant que la charte offrait un abri sûr, un lieu d'asile aux serfs de Montauriol et des seigneuries voisines, aux mécontents, aux ouvriers ambulants très nombreux

(1) Le Bret, *loc. cit.*, p. 59.

(2) *Nouvel essai sur l'étymologie de Montauban*, par M<sup>e</sup> Ar. Capdepic, t. X, p. 27 du *Recueil de l'Académie de Tarn-et-Garonne*.

à une époque où l'on construisait bastides et cathédrales, à tous bannis et fugitifs qui viendraient s'y réfugier (1). La bienveillance du Comte s'étendait aux dispositions testamentaires :

Art. 25 : « Si un homme ou une femme du dit lieu « meurt, les dispositions qu'il aura prises avant de « mourir seront maintenues : que nul n'ose recher- « cher quelque chose en dehors de ces dispositions. » Cet article répondait aux prétentions financières du seigneur abbé ; c'était un coup droit aux moines. D'autres articles accordaient aux futurs habitants de Mntauban, moyennant de faibles redevances, les droits les plus étendus sur la forêt de Tulmont, y compris le droit de chasse dont les féodaux étaient si jaloux. L'art. 24 prévoyait un pont sur le Tarn.

Un commencement de travaux aux murailles et à deux tours, celles-ci plantées en face du monastère, porta à son comble l'irritation des moines. L'abbé Albert II<sup>e</sup> partit aussitôt pour l'Italie, obtint du Pape une menace d'excommunication contre le comte, ce qui ne changea rien au fait accompli.

Chevaliers et bourgeois s'empressèrent de venir camper dans la nouvelle enceinte, et commencèrent à édifier leurs maisons. Le populaire, *lo menut poble*,

(1) François Moulenq écrivait : *Mons Albanus*, mont blanc. (*Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, t. I. p. 75) *Albus* veut dire blanc, mais *albanus* se traduit par *aubain* ou *étranger*. Les comtes de Toulouse connaissaient mieux le latin que le respect des propriétés monacales : aussi la version de M<sup>e</sup> Capdepic est-elle préférable à celle de François Moulenq. — Pour Cathala-Coture c'était la ville des saules (*albus*).

hésitait à venir : il ne trouvait pas pour lui dans la nouvelle bastide des garanties constitutionnelles ; la charte maintenait par préterition l'ancienne constitution municipale ; l'exode ne se termina que cinquante ans plus tard, après la publication d'une véritable constitution politique. Montauriol devint alors la ville abandonnée, *degicharia vila*.

Raymond V, successeur d'Alphonse Jourdain, vécut en bon voisin avec les moines de Saint-Théodard. L'orage ne menaçait plus Toulouse du côté du nord, mais il n'avait fait que se déplacer. Louis VII ayant répudié Eléonore, cette princesse donna sa main et ses Etats, des Pyrénées à la Loire, à Henri II Plantagenet, duc d'Anjou, qui possédait tout le pays de la Loire à la Manche et qui franchit quelques mois après la Manche pour devenir Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre. Henri II revendiqua la suzeraineté du comté de Toulouse en vertu des prétendus droits qu'Eléonore avait hérités de sa grand'mère, Philippa. Les armées anglo-bordelaises saccagèrent la nouvelle bastide de Montauban à plusieurs reprises ; derrière les murs de Toulouse, elles trouvèrent Louis VII accouru en personne au secours de son vassal. Les hostilités finirent par le mariage d'une fille d'Henri II et d'Eléonore, Jeanne, avec le futur Raymond VI qui devait être mêlé si malheureusement à la guerre des Albigeois.

#### CONSTITUTION DE MONTAUBAN (1195)

Une bourgeoisie, même très modeste, comme celle qui émigra de Montauriol à Montauban, ne peut pas

se passer d'une démocratie, et le *menut poble* ne se pressait pas d'accourir. Pour vaincre ses dernières hésitations il fallait lui assurer sa place dans la cité. Dans ce but, Raymond VI, moins d'un an après son avènement, octroya aux habitants de Montauban une nouvelle charte qui combla une lacune de la précédente et fixa la constitution. C'est une des chartes les plus libérales du moyen-âge (24 mars 1195).

Toute initiative était laissée à dix Capitouls, terme d'origine toulousaine qui fut remplacé dans la suite par celui de consuls. Ils arrêtaient, d'accord avec le viguier du comte, les propositions à soumettre au *Conseil général de la communauté*. Ce *Conseil* composé de tous les chefs de familles, délibérant et souverain, était par sa composition un conseil évidemment démocratique.

Les Consuls étaient annuels, et entre autres privilèges, ils avaient celui de désigner eux-mêmes leurs successeurs *lo dia de Rampalm* (Rameaux) ; ils quittaient leur charge le jour de Pâques et rendaient compte de leur mandat le dimanche suivant. Ils devaient choisir les Consuls parmi les prudhommes et bourgeois, et aussi parmi les personnes de condition inférieure, « au-dessous » (1), c'est-à-dire parmi les artisans, mais la charte ne déterminait pas la part de l'élément démocratique : une porte restait ainsi ouverte aux conflits : certains artisans ne se rendaient pas au Conseil, soit par indifférence, soit plutôt parce qu'ils étaient retenus à leurs travaux ; certaines

(1) Le texte est en laugue romane.

familles bourgeoises, malgré les réclamations plus ou moins énergiques du prolétariat, accaparaient le Consulat. Ces luttes de la bourgeoisie et de la démocratie se retrouvent dans toutes les cités analogues, notamment dans les républiques italiennes (1).

Au point de vue judiciaire, la charte attribua aux Consuls la connaissance des causes criminelles dans lesquelles le viguier remplissait à peu près les fonctions de ministère public. Il partageait avec les Consuls la juridiction dans la plupart des affaires civiles.

La communauté eut le privilège de voter les impôts, et elle l'exerça pleinement jusqu'à l'établissement de la *Taille perpétuelle* (1444). Elle établit l'impôt sur le revenu d'après la déclaration des particuliers contrôlée par les Consuls. Tous les biens quelconques payaient une taxe, sauf les livres de droit, ce qui témoigne des préoccupations d'hommes qui venaient d'échapper au droit canonique. C'est du reste le siècle des légistes qui ont joué un grand rôle auprès des derniers Capétiens.

#### L'ÉGLISE SAINT-JACQUES

Il ne faut pas demander aux consuls d'une ville nouvelle qui finissait alors aux remparts, à 300 mètres des murs du monastère, comment ils se sont occupés d'enseignement, d'agriculture, de commerce et d'industrie, de travaux publics. Ils n'avaient ni

(1) Quand plus tard la royauté capétienne succéda aux comtes de Toulouse, la création d'un sénéchal diminua les droits du Viguier, et cet emploi fut supprimé en 1612.



Montauban. — Eglise Saint-Jacques.

des loisirs ni des ressources pour construire le pont. Comme dans beaucoup de bastides, l'intérieur était divisé en parcelles égales pour tous (1). « Il n'y  
« avait pas de famille à grande noblesse ; notre ville,  
« à l'origine, fut une ville bourgeoise et pauvre (2) ». Toutes les habitations étaient modestes, à commencer par la maison commune située près de la Place du Marché. L'église Saint-Jacques était une autre maison du peuple. Il exista d'autres églises, notamment l'église Saint-Michel qui était un legs de Montauriol et qui subsista jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Celle de Saint-Jacques, où l'on se réunissait pour certaines assemblées, pour la représentation des Mystères, était la *paroisse*, et elle a conservé de nos jours ce qualificatif. Elle fut commencée peu après la fondation de la bastide, mais telle qu'elle est, elle date du commencement du XV<sup>e</sup> siècle. Elle exprime bien les conditions critiques où se trouvaient les fidèles qui la bâtirent. Elle fut de leur part un acte de foi simple et austère, inscrit dans ses briques massives, dans l'ogive qui témoigne des aspirations élevées d'hommes pour qui la vie était une bataille. Son clocher octogonal a défié les moines, a résisté au roi. Quelques minces cicatrices qu'on peut voir au dessous de la tour rappellent qu'elle fut en 1621 atteinte par cinq

(1) Voir *Nos Rues*, par M. Henri de France, dans le *Reueuil de l'Académie des Sciences Belles-Lettres et Arts de Tarn-et-Garonne*, p 143.

(2) *Id.*, p. 140.

ou six boulets de l'armée royale : telles les balafres qui couturent le visage des braves.

#### RÔLE HÉROÏQUE DE MONTAUBAN

Les exercices militaires et les travaux aux murailles de la ville, telle fut l'industrie des Montalbanais pendant le tumulte de guerres sans cesse renaissantes. Que de soins, de peines et de dépenses pour tenir les remparts en état ! Ils n'avaient pas loin à aller de la maison à la brèche. Comme nous disons : au drapeau ! ils criaient : aux remparts ! Cela a duré de 1144 à 1629, cinq siècles pendant lesquels le côté militaire de leur caractère développé par les circonstances depuis la fondation de la ville, et le côté libéral qui tenait aux institutions, ne se sont pas démentis un seul instant. Ces deux influences en ont fait des soldats vaillants, des hommes de devoir, avisés et réfléchis, fiers comme il convient à qui sait sacrifier sa vie à une idée.

C'étaient des stoïciens sans le savoir ; tolérants, ils ne pouvaient pas l'être ; on ne l'était pas pour eux. Des deux côtés on abaissait également la religion jusqu'à l'oppression des consciences. La bonté des gens pieux est contenue sur certains points par des limites inflexibles, par des barrières très épineuses de dogme et de morale. Mal partis à l'égard des moines et de l'orthodoxie, ils adoptèrent les hérésies albigeoises, plus tard la religion réformée. Les nouveautés religieuses ont fait partie de leur arsenal militaire.

Ce temps héroïque de la vie municipale de Mon-



tauban, qui a vu la ville grandir et se développer en tous sens, compte trois périodes de guerres terribles : croisade des Albigeois, guerre de cent ans, guerre de religion.

§ II. — *Montauban autonome. — Trois grandes guerres (1195-1629).*

CROISADE DES ALBIGEOIS (1209-1229)

Les institutions de Montauban s'ébauchaient quand vinrent les heures douloureuses de la guerre contre les Albigeois. Montauban était dévoué à la cause de son bienfaiteur, Raymond VI, qui fut excommunié ; un concile d'évêques et d'abbés réuni à Arles lui fit tenir une liste des exigences auxquelles il devait se soumettre et qui le dépouillaient de ses Etats. Il apparut à Montauban, d'après l'auteur de la *Cansos de la Crozada*, la carta e son punh, cette liste au poing :

..... Cavaler e borzès,  
Cant auziron la carta que legida lor es  
Dizon que mas voldrian estre tuit mort o pres  
Queli aiso sufrisan ni o fessan per res,  
Doncs sérian tuit sers, o vila, o pages ; (1)

(...chevaliers et bourgeois quand ils entendirent la charte qui leur fut lue, dirent qu'ils aimaient mieux être tous tués ou pris que de souffrir ou de faire pour

(1) *Cansos de la Crozada*, p. 100.

rien au monde [une chose] qui ferait d'eux tous des serfs, des vilains ou des paysans).

Les hostilités gagnèrent bientôt les villes du Quercy; Montauban fut attaquée la dernière. Simon de Montfort se présenta en personne espérant enlever la place qui était défendue par le comte de Foix (1211). « Mas no ly era pas possible de ho far, car la dita vila « era ben forta e tornejada de valats e de fortas murailhas per que los de dedins no la crehen gayre, « car son gent valenta (1). » Montfort se retira au bout de deux jours, alléguant l'approche de la mauvaise saison.

Il fut question au concile de Latran de refréner l'ambition de Montfort et de restituer à Raymond VI une partie de ses domaines. « Vous voulez lui rendre même Montauban, s'écria alors l'évêque de Toulouse, Foulques ou Folquet. »

Le comte de Foix dit au pape en parlant de Raymond VI :

Se mezeis e sa terra mes el ten cauziment,  
Proenza e Tholoza e Montalba reddent ;  
E poih foron lhivrat a mort e a turment,  
Al peyor enemic e de peyor talent,  
An Simon de Montfort (2) .....

(Il s'est mis lui et sa terre à ta merci, il t'a rendu la Provence, Toulouse et Montauban ; et partout les habitants ont été livrés au supplice et à la mort, au

(1) Cité par Devals.

(2) *Cansos de la Crozada*, p. 230.

pire des ennemis, au plus méchant des hommes, à Simon de Montfort).

L'évêque Foulques, avocat de Montfort, dit au pape :

E tu tols li la terra, el locs, els bastimens,  
Ques per crotz conquerida e ab glazis luzens,  
Montalba e Tholoza (1).....

(Et toi, tu lui enlèves des pays, des villes et des forteresses conquis par la Croix et par les glaives reluisants, [même] Montauban et Toulouse).

On voit que, d'après ces faits et d'après ces appréciations, en un demi-siècle Montauban était passé de la faiblesse de l'enfance aux forces de la virilité (2).

Un des épisodes de cette guerre fut l'exécution à Montauban du comte Baudouin, le propre frère de Raymond VI, traître à la cause du midi. Il avait consenti à gouverner Saint-Antonin après le pillage de cette ville par Simon de Montfort ; il avait pris part au siège de Moissac et battu en rase campagne un parti de Montalbanais. A la suite d'un jugement de ses pairs présidés par le comte de Foix, il fut pendu à la branche d'un arbre sur la rive gauche du Tarn, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église Saint-Orens.

C'est à Montauban que l'auteur de la *Cansos de la Crozada*, un clerc de Toulouse probablement, qui

(1) *Loc. cit.*, p. 242.

(2) « Il est étonnant qu'à peine sortie du berceau, cette ville « en si peu de temps eût reçu tant d'accroissement. » Cathala-Coture, *Histoire du Quercy*, I, p. 184.

s'est donné le nom de William de Tudela (1), a commencé son épopée, *au temps où les buissons fleurissent, cant florichol boycho* (2). Il salua d'abord comme des héros pieux les chefs de la croisade, mais dans la suite, en les voyant à l'œuvre, féroces et ambitieux, il les flétrit comme déshonorant à la fois la religion et l'humanité.

Cette guerre qui ruina la civilisation du midi, donna lieu à la création de l'Inquisition. A Montauban, ce tribunal voua au supplice plusieurs bourgeois soupçonnés d'hérésie. Une des plus nobles victimes, Arnaud de Montpezat, fut condamné à être *bâti entre quatre murs*, emmuré.

LE ROI DE FRANCE SUZERAIN DE MONTAUBAN. 1271.

Le traité de Meaux (1229) mit fin à cette guerre. Le roi capétien ne s'en était pas mêlé au début ; il en profita à la fin. L'unique héritière de la maison comtale, Jeanne de Toulouse, épousa Alphonse de Poitiers, frère de Saint-Louis. Comme il n'y eut pas d'enfant de ce mariage, Montauban avec tout le midi se vit rattaché à la couronne de France (1271).

Le comte Alphonse, et, après sa mort, le roi de France respectèrent les institutions, droits, franchises et privilèges des Montalbanais. Toutefois Philippe III

(1) Guillaume de Tudéla.

(2) *Cansos de la Crozada contr els ereges d'Albegès, Histoire en vers de la croisade contre les hérétique Albigeois*, dans la Collection des Documents inédits de l'Histoire de France. Traduction de Fauriel.

le Hardi, le premier capétien qui devint suzerain de Montauban, jugea à propos de s'entendre avec l'abbé de Saint-Théodard, de le faire entrer en « paréage », c'est-à-dire en partage des droits seigneuriaux. Concession tardive, qui ne rendit à l'abbé qu'un pouvoir illusoire : son baile ou bailli tint un petit personnage entre les Consuls et le Viguiier du roi (1281).

#### TERRITOIRE DE MONTAUBAN.

##### AGRANDISSEMENTS. — HOPITAUX. — COUVENTS.

Montauban profita de la période de paix qui précéda la guerre de cent ans pour élargir son étroit périmètre primitif. Les remparts et trois châteaux forts, dont deux construits en face de l'abbaye, le troisième dans l'intérieur de l'enceinte, servaient utilement à la défense, mais ne donnaient pas à la ville l'air et l'espace nécessaires à un corps constitué et qui veut vivre. Ce fut la tâche des Consuls de gagner du terrain de tous les côtés avec le concours des juges royaux et même de l'abbé qui fut intéressé, après l'arrangement de 1281, aux agrandissements de la ville.

Les dévastations commises pendant la guerre des Albigeois permirent aux Consuls de reprendre certains territoires qui relevaient autrefois, « de gran anciene-tat, » de Montauriol. Ils surent tirer parti d'une série de procès engagés avec les communautés voisines, Bressols, Saint-Nauphary, Corbarieu, Villemade, avec le seigneur de Lavilledieu et le marquis de Bruniquel. Montauban arrondit ainsi son domaine et fixa *las limatacios de la Honor* de la Vila. Ce joli mot *Honor*

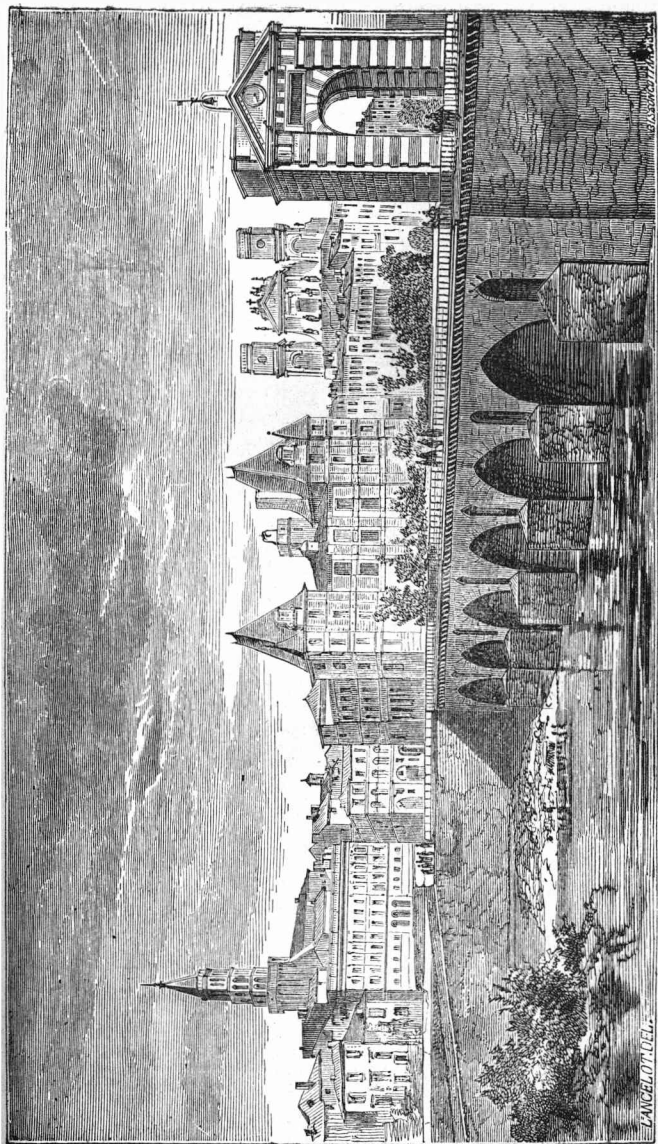
signifie juridiction, territoire, avec de la dignité en plus. Il faudrait pour en sentir la valeur avoir été citoyen dans ces communautés municipales pourvues de franchises chèrement conquises et conservées au prix du sang. L'étendue de cet Honor correspondait à peu près, au commencement de la guerre de cent ans, au territoire communal actuel.

Plusieurs importantes fondations datent de cette époque, celle notamment d'hôpitaux nombreux, mais mal dotés. Les Consuls finirent, et avec raison, par en prendre l'administration. L'un d'eux possédait cette tour Lautier qu'on appelle aujourd'hui tour de l'Horloge. De nombreux couvents d'hommes et de femmes s'établirent à Montauban ; les moines du monastère bénédictin s'en seraient bien passés, car ils eurent à soutenir des procès successivement avec les Dominicains ou Jacobins, les Cordeliers et les Carmes. Les couvents de femmes se multiplièrent, les Clarisses (1258), les Carmélites (1629), etc.

#### LE PONT. (1)

Ainsi Montauban profitait pour s'agrandir du bienfait de la paix dont cette ville jouissait pour la première fois. La charte de 1144 avait prévu la construction d'un pont sur le Tarn ; les événements avaient retardé l'exécution de ce projet. Son importance au point de vue stratégique n'était plus aussi grande depuis que le roi avait étendu sa domination sur tout

(1) Voir, Devals aîné, *Bulletin Archéologique*, 1869.



Montauban en 1860.

le midi ; elle l'était infiniment plus au point de vue commercial car le règne des derniers Capétiens directs répond à une période de prospérité et même de luxe jusque-là inouïe. Le vieux bac d'Escorsac parut de plus en plus insuffisant.

Mais comment se procurer les ressources nécessaires ?

Les Consuls décidèrent de mettre en réserve pour cet objet les amendes infligées à propos de certaines infractions aux règlements municipaux sur la tenue des marchés, sur la quantité de farine donnée par les moulins en échange de sacs de blé, sur les toilettes : les impôts somptuaires sont assez fréquents à cette époque. Les dames qui paraîtraient avec des toilettes trop recherchées paieraient une amende d'un millier *de teule per la obra del pont*. Le roi Philippe le Bel avança la besogne en désignant deux ingénieurs, Etienne de Ferrières et Mathieu de Verdun ; il donna des subsides importants et régla la part contributive de Montauban et de toutes les communautés voisines qui avaient intérêt à cette construction. Les travaux commencés en 1311, arrêtés par suite d'indélicatesses (1) commises par les Consuls de 1313, ne furent terminés que vers 1335. Un péage fut établi pour l'entretien. Trois tours carrées protégeaient le pont, ses sept arches égales, ses six robustes piles triangulaires dans lesquelles on avait ménagé des tympanes ouverts en ogive comme les arches. Ces tympanes à jour ont

(1) De simples virements ; avec cet argent détourné les Consuls avaient acheté certains terrains.



donné de la légèreté au pont en même temps qu'ils ont notablement économisé les matériaux. Les trottoirs ne datent que de 1828. La tour de la rive gauche ; haute de 20 mètres (il y avait même deux tours), flanquée de pont-levis et de machicoulis, perdit de son importance dès qu'on eut élevé les fortifications de Villebourbon, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle fit place en 1701 à un arc de triomphe en l'honneur de Louis XIV ; cet arc a disparu au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Celle de la rive droite, du côté de la ville, qui servit de logis au bourreau, fut démolie par ordre de l'évêque Pierre de Berthier parce qu'elle masquait le palais épiscopal, aujourd'hui Hôtel de ville, qu'il venait de faire élever (1663). La troisième tour, celle du milieu du pont, n'était qu'une simple tourelle qui disposait jusqu'à la rivière d'un escalier au bas duquel une bascule portait une cage de fer servant aux trois immersions que le code pénal de Montauban infligeait aux blasphémateurs. Plus tard vers 1630 on y établit un oratoire, dédié à Sainte-Catherine, qui a été démolie en 1828 quand on a fait les trottoirs. Pendant le siège de 1621, 800 boulets de l'armée royale dirigés contre le pont et contre la tour du côté de Villebourbon ne pratiquèrent que de glorieuses cicatrices qu'il fut facile de réparer par la suite.

La construction du pont, qui est encore une des belles œuvres d'art du Midi, permit à la ville de s'agrandir, sur la rive gauche, du faubourg de Tarn (1). De tous côtés naissaient des faubourgs

(1) Aujourd'hui, Villebourbon.

en même temps que les consuls agrandissaient l'Honor. Le nombre des habitants augmentait. Des sergers ou tisserands inauguraient l'industrie des draps.

#### L'ÉVÊCHÉ DE MONTAUBAN (1317)

Ce développement en tous sens de l'activité féconde de Montauban frappa d'étonnement le pape Jean XXII qui était originairé de Cahors. « Cette « ville, dit-il dans une bulle, qui n'était autrefois « qu'un château, un bourg du diocèse de Cahors, « s'élève dans un site remarquable, est riche de « tous produits, présente l'animation d'une popu- « lation nombreuse et active.... Nous croyons devoir « lui donner le titre de Cité (1). Il créa à Montauban, avec un diocèse de 105 paroisses, un évêché qu'il subordonna à celui de Toulouse qui fut lui-même érigé en archevêché (1317). Il désigna les deux premiers évêques qui se succédèrent rapidement. Dans la suite, l'évêque fut élu par les moines du chapitre cathédral de Saint Théodard et par les chanoines de la collégiade de Saint-Etienne (Sapiac).

On ne peut pas dire que cette création ait répondu aux espérances pieuses du fondateur. L'évêché de-

(1) D'après d'anciens règlements de l'Eglise, le pape ne créait des évêchés que dans les anciennes *civitates*. Jean XXII baptisa Montauban du nom de *civitas*, pour en créer un dans cette ville. Il résulte néanmoins de la publication des *Livres de Comptes des frères Bonnis*, par M. Ed. Forestié, que l'activité commerciale de Montauban était très grande au moment où la Guerre de Cent ans allait commencer.

vint l'apanage d'une même maison, celle des Desprez-de-Lettes. Un Desprez épousa la dernière héritière d'Arnaud de Montpezat et les de Lettes à leur tour s'unirent par un mariage aux Desprez. Les évêques de cette famille firent au XVI<sup>e</sup> siècle de leur résidence de Piquecos un château magnifique où ils vécurent à la mode des grands seigneurs laïques du temps, dans les festins, la chasse et, au besoin, la guerre. Une telle conduite n'eut rien d'édifiant.

#### RÉFORME DU CONSULAT AU POINT DE VUE POLITIQUE

Trop vite passa ce beau moment de la vie de Montauban que la guerre de Cent ans devait interrompre. Il est encore marqué par une réforme de l'institution consulaire.

Charles VI le Bel reprocha aux consuls d'avoir mal géré les fonds destinés à la construction du pont et de rendre la justice d'une façon partielle ; il supprima l'institution qui fut rétablie quatre ans après (1). Toutefois des modifications étaient devenues nécessaires. La désignation des consuls par ceux qui sortaient de charge tendait à constituer un monopole au profit d'un petit nombre de familles bourgeoises toujours prêtes à ressaisir le pouvoir si elles venaient à le perdre. On avait beau réclamer : les concessions coûtent aux détenteurs du pouvoir, quels qu'ils soient. Il fut décidé en 1285, sous Phi-

(1) Les deux architectes furent destitués ; ils rentrèrent plus tard en faveur.

lippe III, qu'il faudrait pour la réélection d'un consul un intervalle d'au moins trois ans. Cet intervalle fut ensuite porté à huit ans. De plus, il y aurait cinq consuls bourgeois et cinq artisans, ce qui était un retour au principe démocratique. Le souvenir des sévérités de Charles IV ne s'effaça pas de sitôt. Les consuls de 1329, pour mériter la bienveillance de Philippe VI de Valois, comme il était pressé d'argent au commencement de la guerre de cent ans, lui donnèrent une somme de 10.000 livres tournois, équivalant d'après Devais, à 250.000 francs environ de notre monnaie (1).

#### RÉFORME DU CONSULAT AU POINT DE VUE JUDICIAIRE RIGUEURS DE CODE

Les consuls ne paraissaient dans les cérémonies publiques que précédés du bourreau : tels les consuls de Rome devant lesquels marchaient les licteurs. On n'avait pas encore à cette époque un grand respect de la personne humaine. Dans le code pénal, même pour des crimes atténués, le mot mort revient à chaque instant. Les condamnés étaient pendus, ou bien ils avaient la tête tranchée avec un couteau de mazel (boucherie). Le moindre délit était sévèrement puni. Ainsi pour un fruit dérobé dans un verger clos, si c'était le jour, le délinquant payait une amende de dix livres de Cahors, ou bien il avait le poing coupé ; si c'était de nuit, vingt livres et le poing

(1) *Etudes historiques et archéologiques*, p. 141.

coupé. Pour un blasphème, dix livres de Cahors, plus tard l'immersion à trois reprises dans la rivière.

Les consuls, qui connaissaient des affaires criminelles, ne s'embarrassaient ni de science, ni de formes juridiques. Ils pratiquaient la justice expéditive, ce qui donna lieu aux reproches de Charles le Bel. Elle peut avoir du bon, par exemple dans le cas de haute trahison, et il s'en présenta plusieurs dans la suite, mais elle est exposée à glisser vers l'arbitraire, surtout quand les juges se renouvellent fréquemment et sont des hommes politiques : elle devient impitoyable aux adversaires, indulgente et aveugle pour les amis.

Malgré la rivalité du viguier d'abord, plus tard du sénéchal, les consuls défendirent énergiquement les prérogatives qu'ils tenaient de la charte de 1195. Cependant au XV<sup>e</sup> siècle, ils eurent un assesseur, puis deux qui étaient versés dans la science du droit. A partir de 1548, sous François I, les officiers du roi purent évoquer les causes criminelles devant leur tribunal et les juger à fond toutes les fois que les magistrats municipaux avaient fait preuve de négligence dans les poursuites.

#### LA DOMINATION ANGLAISE (1361-1369)

Il est intéressant, à distance, de voir comment les deux parties anglais et français se disputèrent la possession de Montauban pendant l'interminable guerre de cent ans, et comment, de leur côté, les Montalbanaïns pratiquèrent le loyalisme féodal. Par deux fois

les Anglais se ménagèrent des intelligences dans la place si convoitée. Le traité de Brétigny (1360) la leur livra et la domination anglaise y dura huit ans (1361-1369).

Dès 1345, un capitaine d'Edouard III, Warwick, se rendit maître de Mirabel et de Réalville. Il avait dans les rangs de son armée plusieurs Montalbanaïs, ce qui tend à dénoter une mauvaise humeur persistante à l'encontre du roi de France depuis Charles IV le Bel. L'un d'eux, Jacques Carbonnel, ne craignit pas d'ourdir un complot pour livrer la ville aux Anglais. Les consuls après un jugement sommaire firent décapiter les traîtres, nonobstant l'appel que ceux-ci avaient interjeté auprès du Sénéchal.

Peu après le roi Jean le Bon fait prisonnier signa le traité de Brétigny qui livrait aux Anglais Montauban et tout l'ouest de la France. Les Montalbanaïs se récrièrent en vertu de la charte qui n'autorisait pas le comte, maintenant le roi, à aliéner la ville. Cette protestation inspirée par la violation du droit féodal témoignait bien plus de la force du sentiment municipal que d'un véritable attachement à la France. Les provinces méridionales restaient particularistes. Un siècle auparavant, une partie du Quercy, que Saint-Louis avait abandonné aux Anglais, avait prétendu que le roi violait les droits des comtes de Toulouse, qui étaient alors représentés par Alphonse de Poitiers et Jeanne de Toulouse. Quand Louis IX fut canonisé, les Quercynois lui gardèrent rigueur et refusèrent de chômer sa fête. Le roi Jean fut donc obligé d'insister auprès des consuls par une lettre

spéciale et très pressante. Il fallut s'exécuter, recevoir la garnison anglaise de Jean Chandos (21 janvier 1361), et rendre hommage au Prince Noir, gouverneur de l'Aquitaine pour son père Edouard III. Les consuls et l'abbé de Saint-Théodard se rendirent auprès de lui à Agen pour lui faire hommage.

La paix de Brétigny avait laissé sans emploi des bandes de routiers ou malandrins appelées *Grandes Compagnies*, qui continuaient à vivre aux dépens du pays. Les troupes du duc d'Anjou, gouverneur de Toulouse pour la France, après un engagement avec trois mille de ces routiers à Montech, dans lequel elles leur tuèrent cent hommes, prirent 80 prisonniers et autant de chevaux, les poursuivirent jusqu'aux barrières de Montauban. « Euissent eu ce  
« qu'il y avait de Compagnies trop fort temps si n'e-  
« uit été le capitaine (gouverneur) de la dite ville  
« qui fit armer toutes gens et commanda estroitement  
« que cescuns, à son loyal pooir, aidast les compa-  
« gnies, et se boutèrent en l'escarmouce. Et mesme-  
« ment les femmes de la ville montèrent en leurs loges  
« (logis) et en leurs soliers (greniers) et commenchiè-  
« rent à jeter sur ces François si fort et si roitement  
« qu'ils estoient tout ensonniet (embesognés) d'iaus  
« targier (se couvrir de boucliers) pour le jet de pier-  
« res, et en blécièrent plusieurs, et reculèrent par for-  
« ce. Dont se ravisgurèrent (rassurèrent) les Compa-  
« gnies qui furent en grant temps en grant dangier et  
« envaïrent fièrement les François (1). »

(1) Froissart, chroniques, édition de Siméon Luce, VII, p. 80.

Le Prince Noir avait répondu à l'hommage des Montalbanais en promettant de respecter leurs franchises et coutumes, aussi avaient-ils en cette circonstance, comme ils le firent en plusieurs autres, prêté un concours efficace à leur nouveau maître. Mais il avait besoin d'argent, et l'impôt du fouage qu'il voulut rendre général dans le Sud-Ouest vint tout gêner pour la cause anglaise. Cet impôt était contraire aux franchises municipales. Aussitôt les habitants de Montauban reviennent aux Français à leur manière. La prise de Réalville, où les troupes du duc d'Anjou entrèrent par la brèche (1), fait apparaître l'impuissance de Jean Chandos qui s'éloigne sous prétexte d'assister au siège de la petite ville de Duravel sur le Lot, mais en laissant une assez forte garnison à Montauban, 600 cavaliers et 400 fantassins. Le parti français reçoit les affidés et, pour tout dire, l'argent du duc d'Anjou. Une nuit de la fin de juin 1369, la population assaille les Anglais dont les cadavres jonchent les rues. La plupart des chefs gagnent la porte du Griffoul et se sauvent dans la direction de Cahors. Ainsi finit la domination anglaise, par un coup d'éclat qui excita un vif ressentiment à Bordeaux et au delà de la Manche.

#### LE ROI CHARLES V ET LES MONTALBANAIS.

Le duc d'Anjou était un prince qu'Edouard III avait pu appeler *félon* parce que, rendu sur parole à la

(1) Là fut fait prisonnier Thomas de Walkafara, sénéchal du pays pour les Anglais; il fut ensuite conduit à Toulouse et pendu.



liberté, il refusa, le moment venu, de revenir à Londres. Il fit peser sur Montauban, au moyen du gouverneur Ratier, son âme damnée, une cruelle tyrannie. Mieux inspiré que le duc d'Anjou, Charles V le sage, le prudent, appelait Montauban « clef de pays et chief « du duché de Guienne ». Il autorisa les Montalbanais à mettre trois fleurs de lis sur leurs armes (1). Le roi s'engageait à ne jamais traiter ni pour une trêve, ni pour la paix sans y comprendre la bonne ville de Montauban. L'Article 13 de la convention énonçait un privilège nouveau, propre à exciter la jalousie de toutes les autres villes du royaume : « Les habitants de Montauban sont quittes et exempts à perpétuité de tous péages, leudes, gabelles imposés ou à imposer dans tout le royaume de France, soit qu'ils aillent acheter, ou qu'ils vendent ou qu'ils achètent. » Pendant plusieurs années, en effet, « nos marchandises voyagèrent librement sur le Rhône et la Saône au grand scandale des gens du fisc (2) ».

ÉNERGIE DES MONTALBANAIS PENDANT LA SECONDE  
PÉRIODE DE LA GUERRE DE CENT ANS.

Les mauvais jours reparurent. Anglais et routiers ruinaient le pays. « Ceux de Moissac et plusieurs autres, tant d'Agenois comme aultres, jusques à deux

(1) De gueules au saule d'or, dont la tête est coupée, jettant trois branches effeuillées de chaque côté, au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or.

(2) M. Ed. Forestié, *Notice historique sur la fabrication des draps à Montauban*, p. 6.

« lieues de Toulouse, se sont appâtisés (ont traité) aux  
« Anglois, et mêmement ceux de Castelsarrasin qui  
« oncques mais ne le furent. » Devals a relevé ces  
graves paroles d'un document contemporain (1) :  
« on tient communément que ce dit pais se fera An-  
« glois. » Les factions des Armagnacs et des Bourgui-  
gnons achevaient d'obscurcir la notion du devoir  
civique. Il se trama une nouvelle conspiration à Mon-  
tauban en 1433 pour livrer la ville. Trois Jacobins  
s'étaient mis en relations avec des chefs anglais par  
l'intermédiaire d'un religieux du même ordre du  
couvent d'Auvillar. Les Consuls, comme pour les traî-  
tres de 1345, firent de ceux-ci prompte justice: les cou-  
pables furent cousus dans un sac et jetés du haut du  
pont dans la rivière. Les cadavres flottants démontrè-  
rent aux envahisseurs que les Montalbanais n'avaient  
pas peur des représailles. Et cependant les vagues  
anglaises remontaient les vallées, couvraient les  
plateaux, allaient battre les murs de Toulouse. Mon-  
tauban malgré sa détresse continuait à se tenir fiè-  
rement debout, comme une municipalité libre, au mi-  
lieu de l'effondrement de tout ce qui était français.  
Peu à peu, cependant, sous l'impulsion de Jeanne  
d'Arc, la victoire sourit à la cause nationale.

On ne peut s'empêcher de remarquer avec quelle  
gravité sans mélange d'exaltation, quel dévouement  
et quelle droiture instinctive jointe au courage mili-  
taire et aux vertus civiles, ce petit peuple de Mon-

(1) *Montauban sous la domination anglaise*, par Devals aîné,  
p. 75, note V.

tauban, presque indépendant et républicain, est resté fidèle à ses propres institutions d'abord, puis à son suzerain : celui-ci était respecté dans la mesure où il observait lui-même les franchises municipales. Montauban a servi, en somme, la cause française tout en se plaçant au point de vue de l'intérêt municipal. Si plus tard il s'est levé contre le roi de France, c'est qu'il vit sa jeunesse livrée à d'imprudents conseillers qui faisaient fi des choses les plus respectables, celles de la conscience (1).

#### SIX CONSULS AU LIEU DE DIX. LES GASCHES.

Charles VII en venant avant la fin de la guerre remercier la bonne ville de Montauban (il y perdit un de ses meilleurs officiers, La Hire), se rendit compte de la misère de la cité. « Nos aïeux, décimés chaque jour par la rareté des vivres, par les maux de la guerre et par les épidémies, durent, après soixante-quatorze ans de souffrances reconnaître qu'il ne restait plus à Montauban assez d'hommes capables d'exercer les fonctions municipales, ni assez d'argent dans la caisse communale pour payer les robes consulaires; le roi Charles VII consentit à réduire le nombre de nos Consuls de 10 à 6 (2) ». Cette réduction ne diminua en rien les prérogatives des Con-

(1) Le bon Cathala-Coture écrit (*loc. cit.*, I. p. 300) : « aussi donnèrent-ils pendant toute cette guerre les plus fortes preuves de fidélité. » Non, les Montalbanais étaient montalbanais avant tout.

(2) Devals, *loc. cit.*, p. 141.

suls. Trois seraient pris parmi les bourgeois, deux parmi les artisans, le sixième parmi les paysans, *pagès*, et celui-ci n'agirait qu'« ès fait des chemins et « autres menues choses. » Mais les Consuls artisans montrèrent quelque jalousie à l'égard de leur collègue *pagès*, tant il est difficile dans la recherche de l'égalité de trouver le point juste.

La ville était divisée en cinq quartiers ou gasches : de Fossat (Villeneuve, Loubéjac, Ardu) ; de Campagnes (Saint-Michel, Léojac, Saint-Martial, Fontneuve) ; du Moustier, de Tarn et Tescou, de Montmurat. Chacun de ces quartiers avait à sa tête un consul, et on accordait la prééminence au consul de la gasche de Fossat qui possédait la maison consulaire ou commune.

Une seconde période de paix permit aux Montalbanais de se reprendre enfin. Deux faits contemporains qui montrent le retour de la prospérité portent témoignage des hautes préoccupations des consuls pour les intérêts intellectuels aussi bien que matériels : un règlement des Ecoles (1497) et l'institution d'une Bourse des marchands de la Garonne (1497).

#### RÈGLEMENT DES ÉCOLES. (1497).

Dès l'installation des moines, il y avait eu une école publique attachée au monastère, et extérieure. Néanmoins les Consuls organisèrent l'enseignement dans la nouvelle ville, sans qu'on puisse préciser à quelle époque (1). Sous le nom d'écoles on désigna

(1) Devals aîné : *Les écoles publiques à Montauban du X<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle.*

jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle ce que nous appelons un collège, un établissement d'enseignement secondaire où l'on s'initiait dans une ou deux classes primaires aux premières connaissances indispensables. L'enseignement primaire n'était pas gratuit. [Il ne faut pas demander aux hommes de cette époque un enseignement primaire tel que nous le comprenons aujourd'hui.] Les régents étaient rétribués par les familles, ce qui n'allait pas sans difficultés. Pour remédier aux abus, les Consuls fixèrent le taux de la rétribution dans un très curieux règlement en langue romane (1). On paierait :

I. pour les enfants qui apprendront l'alphabet et les psaumes 2 sols (le sol valait à cette époque 2 fr. ou 2 fr. 25), et s'ils n'ont pas de maître particulier 8 deniers ;

III. pour les enfants qui apprendront les doctrines les règles et les auteurs 7 sols (8 deniers s'ils n'ont pas de maître particulier) ;

III pour les enfants qui apprendront les doctrines et la grammaire 8 sols (s'ils n'ont pas un maître particulier, 10 deniers) ;

IV. pour ceux qui apprendront la logique, la philosophie, Tullius, Virgile, Térence et autres poètes, 15 sols.

La première catégorie réunissait les enfants de l'enseignement primaire. Le programme de l'enseignement secondaire était fort étendu pour le latin ; il ne

(1) Ce document se trouve dans le *Livre-Armé*, un des manuscrits les plus précieux des archives de Montauban.

comprenait pas l'étude du grec qui ne fut introduit qu'en pleine Renaissance (1557).

Il était défendu aux écoliers de porter épée, dague ou autres armes en ville ou aux écoles. En s'adressant aux maîtres, les Consuls s'exprimaient avec leur habituelle rudesse : « seran tenguts los magisters que « régiran las ditas escolas de Montalba ben e degu- « damen e en gran diligensa instruire e ensenhar tots « los escolariers que vendran a las ditas escolas. »

Ces écoles favorisées dans la suite par le développement de l'imprimerie et par l'épanouissement de la Renaissance comptèrent au XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à 12 et 1500 élèves. Il en venait de toute la région. Jamais il n'y avait eu un pareil engouement pour l'instruction et pour la lecture.

Les premiers livres commençaient à circuler à très bas prix si on les compare aux prix des manuscrits dont on se servait uniquement jusque-là. Le premier livre qui fut imprimé à Montauban sortit de presses ambulantes comme il y en avait alors, parties des villes du Rhin, Mayence, Strasbourg, Bâle, au service des villes et des monastères (1518).

#### ACTIVITÉ INDUSTRIELLE.

La civilisation fait alors des pas de géant dans tous les domaines. La paix du roi est devenue un fait. Les guerres féodales qui se produiront désormais seront considérées comme des révoltes. Les expéditions militaires en Italie, permettent aux provinces de semer et de récolter. C'est une émulation merveilleuse de tous

les côtés. Justement François I donna une impulsion au commerce en contractant ses « capitulations » avec le sultan de Constantinople. Le midi de la France en profita avec ardeur : il gagna aux produits du sol et de l'industrie des draps d'importants débouchés dans les ports du Levant et jusqu'au fond de la mer Noire.

La ville guerrière qu'était Montauban porta dans ces travaux de la paix non seulement un grand esprit d'initiative, mais encore une intensité d'efforts incroyables. Une *Bourse des marchands de la Garonne*, établie dans ses murs (1499) adressa un appel aux villes voisines pour aider, et au besoin stimuler le pouvoir central en vue d'améliorer matériellement la navigation du fleuve et de détruire les péages : projet hardi, prématuré, manifestement au-dessus des forces d'une petite cité quelle que fut son ardeur au travail et au progrès (1). D'autre part les douanes hérissaient de difficultés l'entrée et la sortie des marchandises entre les provinces, obstacle presque infranchissable à la circulation des matières alimentaires, surtout du blé, que le grand Colbert ne put pas renverser plus d'un siècle après que le problème avait été posé par la *Bourse des marchands de la Garonne*. Montauban devançait les temps, et on était à la veille d'une nouvelle période de guerres formidables.

(1) Il existait 34 péages (Devals) au XII<sup>e</sup> siècle ; 44 (Edouard Forestié) au XVIII<sup>e</sup> siècle : Louis XVI en racheta un certain nombre à la veille de la Révolution française ; le chiffre de 44 péages est d'ailleurs contestable.

LE PROTESTANTISME A MONTAUBAN.

La Renaissance littéraire et artistique ouvrit à la pensée des horizons sans limites. Il y eut aussi une Renaissance religieuse qui a pris le nom de Réforme. Montauban n'y pouvait pas échapper. Cette ville se trouvait placée topographiquement entre les deux centres du Midi qui avaient adhéré les premiers aux idées nouvelles, Nérac et Castres. La puissante sève albigeoise ne s'était pas épuisée dans le sang des auto-dafé orthodoxes, bien, qu'ils se fussent répétés souvent sur les places publiques. On ne sait ce qui servit le mieux la Réforme à Montauban, des scandales de l'évêque Jean de Lettes ou des lectures des régents aux écoles et des prédications des pasteurs venus du dehors, notamment de Toulouse. La chasse amenait souvent Jean de Lettes à 18 kilomètres de son château de Piquecos, sa résidence habituelle, à Monclar, près d'une belle veuve, Armande de Durfort (1). En 1557 il abandonnait ses fonctions d'évêque à son neveu, Jacques Desprez, et, avec Armande de Durfort devenue sa femme, il se réfugiait sur le territoire de Genève. En même temps le médecin Jean Carvin qui fut trois fois principal du collège, les deux frères Calvet, l'un conseiller au Sénéchal, l'autre curé de Montpezat, prêchaient les nouvelles doctrines à Montauban et dans les villes voisines, jusqu'à Lauzerte et Mont-

(1) « Afin de la voir plus commodément, il acheta la seigneurie de Beauvais ; il y fit bâtir un château d'où, par un chemin qu'on appelle encore le *chemin de l'Évêque*, il allait voir assidûment cette dame ». Cathala-Coture, *loc. cit.*, I, p. 390.



cuq. Un régent des Ecoles, Jean de la Rogeraye, était arrêté par ordre du parlement de Toulouse pour avoir commenté les psaumes de David ; la nuit d'après, une main amie lui rendait la liberté, au grand scandale des hommes de loi toulousains. Le mouvement se propagea si rapidement qu'en 1561 la rupture avec Rome était consommée : on ne choisit cette année-là que des Consuls calvinistes. Aussitôt on ferme les portes de la ville à l'évêque Jacques Desprez, on accueille 600 protestants chassés de Toulouse qui sont logés dans la rue appelée aujourd'hui Léon de Malleville ; moines et religieuses sont expulsés de la ville ainsi que tous les catholiques qui ne veulent pas renier leur foi ; oratoires, églises, couvents sont pillés, quelques-uns détruits. Alors disparut dans les flammes, avec ses trésors de sculptures et d'archives, le vieux monastère de Saint-Théodard : suprême satisfaction aux descendants des fugitifs de 1144, destruction à jamais regrettable (1). Dans tout le pays, qui restait catholique, on s'émeut, on court aux armes, tandis que les consuls préparent la résistance, étendent les fortifications. Les démonstrations militaires des Montluc, des Terride, des Burie, malgré les boulets de canon lancés jusque dans l'intérieur de la ville, n'eurent

(1) Au cours d'un voyage à Montauban du roi Charles IX, en 1564, « la Cour visita les fortifications et les restes informes des « églises détruites. La Reine-Mère, ayant aperçu dans les ruines « de la cathédrale trois colonnes de marbre encore entières et « d'une grande beauté, les fit enlever et porter à Paris, où elles « furent placées au Louvre ». Cathala-Coture, I, p 437.

aucun succès. Montluc se vengea cruellement de son échec sur les religionnaires des environs (1562).

#### FONDATION DU COLLÈGE. SYNODES.

Ainsi commencèrent dans le Midi les guerres de religion, les plus exécrables de toutes et les plus funestes, parce que des deux côtés, et jusqu'au sein des familles divisées entre elles, le sang de France a coulé. Montauban en souffrit moins que la plupart des autres ville à cause de la solidité des ses fières murailles.

Au cours d'une trêve, les consuls tombèrent d'accord, pour une fois, avec l'évêque, afin d'installer les Ecoles, qui occupaient des dépendances trop étroites de la maison commune, dans un local spécial, en utilisant l'ancien hôpital de Parias et quelques maisons voisines ; elles prirent le nom de Collège qui leur convenait mieux. Le Béarnais, Henri de Bourbon, roi de Navarre, s'excusant d'ailleurs sur sa pauvreté pour ne point donner davantage, les dota d'une rente de 200 livres, « en témoignage, dit-il, de l'affection  
« que nous portons au bien, accroissement et esplen-  
« deur de la dite ville. »

A trois reprises les délégués de toutes les églises protestantes de France se réunirent en synode à Montauban. Le troisième de ces synodes eut lieu en septembre 1584. Henri, roi de Navarre, y parut avec Du Plessis-Mornay « par permission du roi Henri III. » Avant de devenir Henri IV, ce prince vint plusieurs fois à Montauban, il y visitait son ami, Guichard de Scorbiac ; il donnait des subsides à l'imprimeur L. Rabier, originaire d'Orléans, qui établit à Montauban

la première imprimerie sédentaire, et qui finit par se réfugier à Orthez ; il s'intéressait aux fortifications du faubourg de Tarn, sur la rive gauche, qui furent achevées en 1586 : ce faubourg a pris de lui son nom de Villebourbon.

#### MONTAUBAN, PLACE DE SURETÉ (1598).

En rédigeant l'Edit de Nantes, Henri IV n'oublia pas Montauban : il fit de cette ville, comme on avait déjà fait dans les pacifications antérieures, une place de sûreté. Montauban eut ses remparts, une garnison pour les défendre, un budget pour l'entretien de la garnison, une justice spéciale avec un tribunal mi-partie, en un mot tous les organes d'une république libre, d'un Etat dans l'Etat. L'évêque (1) et le clergé purent rentrer dans la ville à la condition de ne point faire des manifestations du culte catholique en dehors de leurs églises. L'église des Carmes restait affectée au culte protestant.

#### LE GOUVERNEMENT DEVIENT DÉMOCRATIQUE (1599).

A chaque fois que les hostilités reprenaient depuis le commencement des troubles (1561), les pasteurs, en

(1) L'évêque Jacques Desprez passa sa vie à batailler entre le Tarn et le Lot. Il finit par tomber à Mondoumer, près de Loubéjac, dans une embuscade qui lui fut tendue par les protestants de Caussade et par Tabouret, d'Espagnol, à qui le prélat, qui l'avait à son service, avait fait donner le fouet pour un vol domestique. Tabouret et ses gens surprirent la compagnie de l'évêque. J. Desprez se trouva parmi les morts (25 janvier 1589).

fait, faisaient la loi à Montauban. Les habitants, les consuls eux-mêmes, se soumettaient aux décisions parfois tyranniques d'un consistoire composé de vingt membres qui se renouvelaient par moitié tous les six mois. La ville improvisait dans ces circonstances une sorte de pouvoir mystique. En droit, les vieilles institutions n'étaient pas changées, mais elles subissaient peu à peu une modification profonde. Tandis que les bourgeois s'efforçaient de conserver le pouvoir, la masse du peuple était de plus en plus frémissante, impatiente de gouverner selon les textes démocratiques de l'Évangile.

De tous temps, depuis la fondation de la ville, les bourgeois s'étaient arrangés pour qu'il n'y eût de présents aux réunions du *Conseil général* que les chefs des principales familles, et non pas de toutes les familles. De fréquents dérangements en éloignaient les artisans qui avaient à gagner leur vie et qui, par suite, devenaient indifférents à la chose publique. Ces habiletés des bourgeois réussirent à merveille pendant les troubles religieux : avec la connivence des consuls, ils obtinrent la création d'un *Conseil ordinaire* de 20 membres (1584) qui fut finalement réduit à 12. Le pouvoir des 12 était annuel (1592). Les démocrates cependant réagissaient. Ils firent décider (1593) qu'il serait adjoint aux consuls sortant de charge, quand ils procéderaient à la nomination de leurs successeurs, 24 conseillers, soit 10 bourgeois, 10 méchanycques (artisans) et 4 paysans.

Au lendemain de la publication de l'Édit de Nantes, la réaction démocratique l'emporta. Un conseil de

tous les citoyens devait élire trente *conseillers ordinaires* pris sur une liste de présentation de 60 personnes qui serait dressée par les consuls. Il était loisible aux consuls de n'inscrire sur cette liste des soixante que leurs propres partisans, parents ou affidés. Mais il se produit parfois tels événements qui déroutent les plus habiles calculs. D'après Du Plessis-Mornay, le fidèle compagnon de Henri IV, « la division estoit « plus que partout ailleurs » à Montauban. Les juges royaux essayèrent bien de reprendre le terrain qu'ils avaient perdu pendant les troubles. Ce n'est point de ces revendications de la royauté que Montauban eut alors à souffrir, mais des agitations démagogiques. Sur les places, à la sortie des temples, dans toutes les occasions, des orateurs improvisés proféraient des discours amers, poussaient aux extrêmes. Ils firent élire au *Conseil ordinaire* la lie du peuple, des exaltés « sans expérience et n'ayant rien « à perdre », d'après la parole de Devais aîné (1).

La démocratie (2), dont le règne a occupé les trente dernières années de la vie municipale autonome de Montauban (1599-1629), est capable de grandes choses. Elle débuta par la fondation de l'Académie de Montauban et finit malheureusement en entraînant les institutions dans la ruine pour avoir déclaré deux fois la guerre à la royauté, en 1620 et en 1625.

(1) *Etudes historiques et archéologiques* p. 154.

(2) V. Nicolas, *Histoire de l'Académie de Montauban*.

ACADÉMIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN (1600) (1)

Sous le nom d'Académie, il faut entendre Université ou Etablissement d'enseignement supérieur. Il y eut bien de la joie et une inoubliable solennité le jour où, presque au lendemain de la publication de l'Edit de Nantes, furent promulgués à Montauban les *lois et règlements de l'Académie* (22 octobre 1600).

Cette Académie préparait aux carrières libérales par l'enseignement du droit, de la médecine et des mathématiques ; au ministère ecclésiastique par l'enseignement de la théologie. Installée dans les mêmes locaux que le collège, elle l'absorba, elle en fit, en créant une classe de philosophie, un établissement préparatoire aux études d'enseignement supérieur. Le Principal du collège « estoit du corps de l'Académie ». Le Recteur avait des pouvoirs annuels : il présidait le *Conseil académique* et avait juridiction sur le Principal du collège.

Le *Conseil académique* était la véritable, l'unique autorité. Il se réunissait tous les huit jours, et, avec le Recteur, le Principal et les professeurs de l'Académie, comprenait tous les pasteurs de la ville : extraordinairement, on lui adjoignait des notables qui furent désignés par les consuls jusqu'en 1629, puis par le consistoire. Quant à la nomination aux chaires de

(1) Un tableau emblématique, dressé par les écoliers en 1606, portait cette dédicace : *consulibus prudentissimis et universo senatui Reipublicæ montalbanensis*, aux Consuls très prudents et au Conseil général de la République de Montauban (Cathala-Coture, *loc. cit.*, I, p. 94).

l'Académie, elle était faite par le synode provincial sur la présentation du Conseil académique. De même les futurs pasteurs, munis de certificats des professeurs de l'Académie, étaient soumis à diverses épreuves devant le synode provincial.

Rien de plus remarquable que les « règlements » de l'Académie. Ils présentent un résumé de la philosophie pédagogique du XVI<sup>e</sup> siècle, des Rabelais, des Montaigne, des Charron, et bien des articles de ces règlements sont passés dans les programmes les plus récents de notre Université.

#### TRANSFORMATION DE L'ACADÉMIE

Une pareille institution est l'honneur de la démocratie montalbanaise, et on ne saurait assez déplorer les événements militaires qui mirent fin à la préparation aux carrières libérales. Cela devint impossible après le siège de 1621 ; les ressources faisaient défaut. On conserva simplement la préparation au saint ministère par la théologie et les diverses sciences qui s'y réfèrent. Deux professeurs de théologie enseignaient, l'un la théologie proprement dite, l'autre l'Ancien et le Nouveau Testament. Il y avait quatre leçons par semaine et une séance de controverse par quinzaine. Les étudiants étaient très nombreux. Il en venait même de l'étranger, surtout d'Ecosse.

Un des élèves de cette Académie, le consul Jacques Dupuy, fut, avec le professeur Daniel Chamier, l'âme de la résistance pendant le siège de 1621.

Daniel Chamier, un Dauphinois, passait pour le plus grand théologien de son temps. Il avait pris part

à la préparation de l'Edit de Nantes et Henri IV le considérait comme un *fou de Synode*. Il était homme de parole et d'action. Quand le gouvernement de Louis XIII rétablit le culte catholique dans le Béarn, Daniel Chamier jeta au synode de Milhau le cri d'alarme d'où sortit une nouvelle guerre de religion. Il ne fallait jamais céder, disait-il, quand il s'agissait de la liberté religieuse des Eglises Réformées. C'est avec des hommes de cette trempe qu'on fait grand ou qu'on ruine son parti.

Il trouva à Montauban un auditoire à sa taille. Chez tous, aussi bien chez les lettrés que chez les gens du peuple, un grand esprit d'indépendance et de fierté se mêlait au sentiment du triomphe de la foi nouvelle, du libre examen. Le nouveau culte demandait beaucoup à l'initiative individuelle. En toute chose on arriva bien vite à l'exagération, en politique à l'anarchie, en religion aux systèmes philosophiques. Dès cette époque, en effet, les idées philosophiques prenaient avantage sur les idées religieuses ; elles devaient aboutir à la morale fondée sur des motifs purement humains.

#### COMMENT ON SE PRÉPARE DES DEUX COTÉS

Les esprits étaient préparés à la guerre. On ne négligea rien pour mettre les fortifications en état. Le duc de Rohan, généralissime des protestants dans le midi, donna des conseils pour les derniers travaux (juin 1621). Hommes et femmes les exécutèrent sous la direction du consul Jacques Dupuy. Villebourbon présentait des défenses formidables et, sur la rive



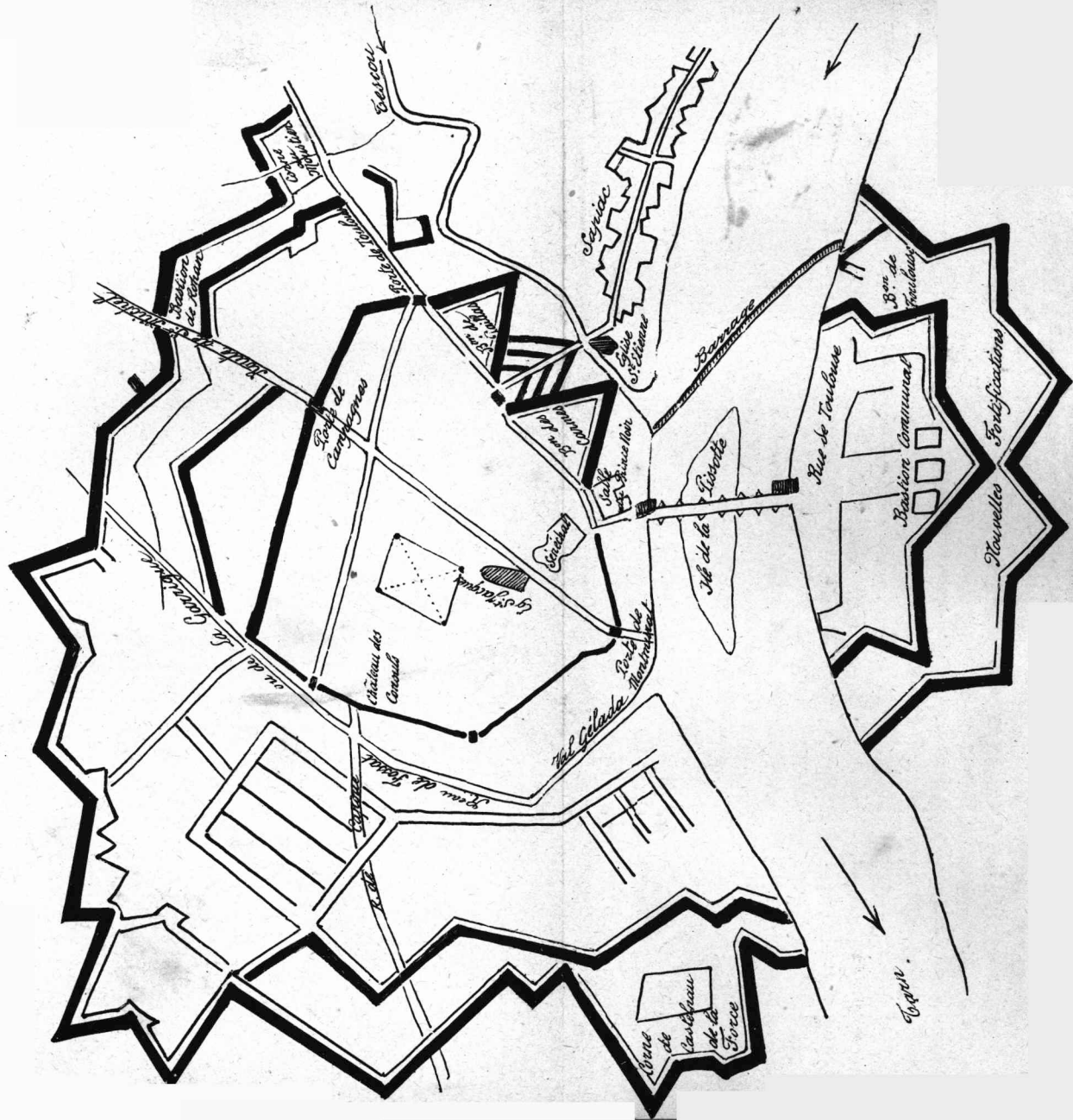
droite, bien au-delà du noyau central, jusqu'au delà du cours Foucault actuel, jusqu'au bout de la montée de Saint-Michel, jusqu'à la descente de la côte de l'Héritage, partout ce n'étaient que bastions, demi-bastions, fossés, demi-lunes, cornes, tenailles. Rohan, passé dans le pays Castrais, y préparait une armée de secours, à tout hasard, car on ne savait rien des projets de l'armée royale retenue dans l'Agenais et occupée à une guerre de sièges. Elle-même flottait sans plan arrêté. Un obscur officier protestant, Sauvage, pris à Clairac-sur-Lot, se faisait fort d'avoir des intelligences à Montauban, et, par leur entremise, de livrer cette place. Sur cette promesse, l'armée se dirigea vers le Quercy. Le soir du 17 août, quand la sentinelle qui veillait sur la tour Saint-Jacques signala l'approche de l'ennemi, le chant des psaumes retentit dans les rues de Montauban. Chacun courut à son poste ; les plus ardents essayèrent de culbuter l'avant-garde royale sur la rive du Tarn. La garnison était forte de 4.500 hommes ; elle pouvait compter sur le concours de plus de 1.500 bourgeois et artisans vraiment fanatisés. Daniel Chamier avait fait décréter « que quiconque parlerait de se rendre serait mis immédiatement à mort, sans forme de procès ».

LE SIÈGE, 18 AOUT — 17 OCTOBRE 1621 (1).

Le traître Sauvage pénétra à Montauban et s'y

(1) D'après une version de M. Gab. Hanotaux, dans *l'Histoire du cardinal de Richelieu*, tome II, p. 500.

MONTAUBAN EN 1621



fit pendre. L'armée royale dut procéder à un siège ; forte seulement de 20.000 hommes, elle manquait de monde pour un investissement complet de la place et on négligea de tracer des lignes de circonvallation. Le jeune Louis XIII installé au château de Picquecos disposait d'excellents officiers généraux, comme Schomberg et Bassompierre, mais ils marchaient rarement de concert sous la direction vacillante du connétable de Luynes qui était arrivé d'abord plein de confiance, qui se montra ensuite irrésolu et plus disposé à négocier qu'à combattre. Rohan se prêtait à ces négociations (1), et Dupuy lui-même, auprès de qui le vieux Sully eut accès : Sully avait un fils dans chaque camp. L'armée était aussi mal tenue que mal payée. Les négociations alternaient avec des assauts furieux dans lesquels les royaux montraient leur bravoure accoutumée, leur mépris du danger. Le 4 Septembre notamment, dans une terrible affaire à Villebourbon, le fils de l'ancien duc de Mayenne, duc d'Aiguillon, qui s'exposait avec une sorte de coquetterie, fut tué d'une balle à l'œil. Il y avait entente parfaite parmi les chefs protestants, au milieu des excitations populaires et des défiances exaspérées qui n'épargnaient personne. Caumont, duc de la Force, ancien compagnon d'armes de Henri IV, dirigeait la défense avec ses 3 fils, avec le comte d'Orval, fils puîné de Sully, Savignac, Reyniès, Bourfranc. A côté de ces hommes d'épée,

(1) La rencontre du connétable et de Rohan eut lieu au château de Reyniès. Le seigneur de Reyniès, un des plus vaillants champions de Montauban, y fut grièvement blessé.

il y avait des hommes de robe non moins fermes, les Jacques Dupuy et les Daniel Chamier, les Constans, les Bardon, les Natalis. Les femmes même se portaient aux remparts. Marthe Carnus se distingua du côté de Montmurat en enclouant plusieurs canons. Le peuple tout entier, dans la ferveur de la sainteté et au chant des cantiques, accompagna à leur dernière demeure Jeanne Paulhac et Guillemette de Gasc, tuées sur la brèche. Un dimanche matin, comme Daniel Chamier exhortait les hommes de garde au bastion de Pailhas (1), un boulet le frappa en pleine poitrine.

L'automne avançait, très pluvieux. Les royaux perdaient du monde aux assauts mais moins que de la fièvre pourpre. Malgré un renfort de 5.000 hommes conduits par le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, l'armée ne comptait pas plus de 12 à 13.000 combattants. De son côté, Rohan réussit à faire passer en ville des convois de vivres et 600 de ses hommes. Les assiégés souffraient eux aussi des maladies, mais leur courage se retrempait dans la foi et l'espérance.

Vint à passer un moine espagnol, Domingo de Jesu Maria, qui s'était illustré à la prise de Prague, épisode de la guerre de 30 ans. Il prédit la capitulation de Montauban si l'on tirait sur la ville 400 coups de canon. On tira, en effet, 400 coups bien comptés, mais le résultat annoncé ne se produisit pas.

En tout, après 86 jours de siège, on avait lancé 16.000 coups de canon. Les munitions manquaient ;

(1) A l'entrée de la rue du Moustier.

les approvisionnements se faisaient difficilement ; les maladies sévissaient toujours ; on ne conservait aucun espoir de succès. Le roi donna l'ordre du départ, « la larme à l'œil », écrit Bassompierre, dans ses Mémoires, de céder devant ses sujets.

JACQUES DUPUY.

L'honneur de cette victoire, si bien facilitée par la légèreté du connétable de Luynes, revient surtout au premier consul, Jacques Dupuy, incarnation de l'énergie populaire. On le vit combattre hardiment sur la brèche, mais son rôle consistait à veiller à tout, à préparer la résistance, à fortifier les remparts, à munir les magasins, à soutenir les courages, à faire régner l'ordre, et ce dernier point était le plus difficile. Dans la nuit du 31 août au 1<sup>er</sup> septembre, les moulins à poudre ayant sauté, la populace accusa tous les chefs de trahison : Dupuy en imposa aux calomniateurs. De même il sut déjouer les projets de l'intrigant Sauvage et le faire pendre bien qu'il trouvât des appuis. Dans la catholique histoire de Le Bret et de ses continuateurs, il est dit de Jacques Dupuy : « il commandait les troupes comme il dirigeait les travaux de fortifications et le Conseil de l'Hôtel de Ville. Par son activité, sa vigilance incessante, il sut maintenir dans les moments critiques la plus exacte discipline ; il sut pourvoir à tous les besoins, soit de vivres, soit de munitions ; c'est par lui que chaque chose fut mise à sa place, chaque homme à son poste. . . . » Après la victoire, il se montra toujours calme et

« recommanda une sage retenue. (1) » Montauban n'a pas élevé un monument à la gloire de son grand consul, un vrai grand homme pourtant, et qui aurait peut-être sauvé les libertés municipales si dans la suite on l'avait écouté.

#### LA PIRE DÉMAGOGIE. CAPITULATION.

Il y a des efforts trop grands pour les forces vitales d'un homme ; il y en a aussi qui épuisent les cités. Cette victoire de Montauban eut un lendemain des plus tristes. Les modérés reconnaissaient qu'il y aurait folie à recommencer la guerre ; ils acceptaient comme fondé le reproche qu'on adressait aux protestants d'être inquiets, agités, de se livrer à des provocations téméraires ; mais sous prétexte qu'un nouveau siège était à craindre, on reprit en vue de la défense des dispositions analogues à celles que J. Dupuy avait précédemment adoptées, et, sous ce prétexte, les fauteurs de troubles, les exaltés entreprenaient sur l'autorité des « robes longues, » c'est-à-dire des Consuls. Ceux-ci, d'après Lebret, finirent par être « mis au conseil de guerre » ; le consulat était foulé aux pieds. Le pouvoir glissait donc de la démocratie à la démagogie. Cependant les modérés reprenant un moment l'avantage en 1627, avec à leur tête Samuel de Scorbiac, Samuel Péchels de Boissonnade, firent décider, malgré Pierre

(1) *Histoire de Montauban*, par Lebret, tome II, note 6 *in fine*. Lebret est presque contemporain de Jacques Dupuy, mais nous ne connaissons pas les dates de la naissance et de la mort du grand Consul.

Leclerc, champion des démagogues, que le Conseil général serait réduit à 90 membres, dont 10 artisans seulement, ces membres étant pris par portions égales dans les cinq gasches ou quartiers. Comme Pierre Leclerc s'élevait contre ce projet et allait jusqu'à demander la suppression du Conseil ordinaire, Samuel de Scorbiac déclara que « le Conseil ordinaire n'avait  
« jamais autorisé les voleries, pillages et meurtres  
« comme avaient fait les Conseils généraux tumultueux qui avaient fait prendre les armes par force  
« aux habitants. » Nouveau revirement l'année suivante sous l'influence de Rohan qui avait dépêché un de ses lieutenants auprès des agitateurs. Les maisons de Scorbiac et de Péchels sont rasées ; plusieurs bourgeois sont condamnés à mort et exécutés. Le règlement de 1627 était déchiré en 1628 et l'on rétablit « les  
« Conseils de désordre et de confusion. » Au même moment Montauban était vaincu, non dans ses murs, mais à La Rochelle puis à Privas. Le cardinal de Richelieu dirigeait les affaires de l'Etat français, on sait avec quelle fermeté. Les bourgeois en haine de la démagogie, s'empressèrent de souscrire aux conditions de la paix d'Alais ou Edit de grâce, 1629. Rohan lui-même, sur les conseils de Jacques Dupuy, se soumit. Le puissant cardinal approchait à la tête d'une puissante armée. Sur son passage, les places de guerre démolissaient elles-mêmes leurs fortifications. Il fit son entrée solennelle à Montauban le 20 août 1629, et les cris nourris de : *Vivent le roi et le cardinal !* le disposèrent très favorablement. Il dit aux ministres du culte en les recevant que le roi « en qua-

« lité de sujets ne faisait point de distinction entre  
« eux et les catholiques. » Belle parole qui condamne  
à l'avance l'abus de la force, moins d'un demi-siècle  
plus tard. La dernière cité huguenote venait de capi-  
tuler. Deux jours après, le cardinal continuait sa  
marche triomphale « au bruit de la mine et de la sape  
« qui renversaient toutes ces fortifications redoutées.  
« repaires des guerres civiles et religieuses (1). »

§ III. — *Montauban sous le droit commun (1629-1908).* — *La fabrication des draps.*

FIN DES LIBRES INSTITUTIONS.

Après les remparts, les libres institutions, franchises, libertés, y compris l'Académie, disparurent les unes après les autres.

CONSULAT.

Le partage du consulat entre trois consuls catholiques et trois protestants dura peu ; il n'y eut plus que des consuls catholiques, et leur pouvoir fut réduit à rien par la création d'un Intendant pour la généralité de Montauban.

Le règlement de 1627, remis en vigueur, ne dura pas longtemps. On commença par éliminer les 10 artisans ; puis, en vertu de diverses ordonnances, le

(1) H. Martin, *Histoire de France*, tome II, p. 306.



Conseil général se composa de 30 membres catholiques, dont 10 fonctionnaires et 20 notables choisis pour leur dévouement au roi (1679). Le Conseil ordinaire était supprimé.

#### ACADÉMIE.

En vertu d'un accord conclu entre les Consuls et Jacques Desprez, lors de l'installation du Collège, l'évêque partageait avec les Consuls le droit de nomination des professeurs. L'évêque Anne de Murviel, parent des Desprez par sa mère, longtemps éloigné de sa résidence, entra à Montauban avec Richelieu, et aussitôt, fort de son droit, il confia à des professeurs jésuites les trois chaires de seconde, de quatrième et de sixième, les autres restant confiées à des protestants. Ce partage amena les conséquences qu'on prévoit. Un enterrement, une fête scolaire, le retour à Montauban de l'ancien consul Jacques Dupuy qui fut reçu en triomphe, le moindre incident était matière à discussions et à conflits. Une rixe éclata en 1659 pour des motifs peu connus. Elle fournit un prétexte à des mesures extrêmes : l'Académie fut transférée dans la petite ville de Puylaurens où elle continua jusqu'en 1685 à donner des pasteurs à la religion ; et les chaires du Collège furent toutes confiées à des professeurs jésuites. Ceux-ci triomphaient tandis que la persécution atteignait les protestants. Mais à leur tour ils devaient prendre un siècle plus tard, sous le ministère Choiseul, le chemin de l'exil.

Que de souffrances et de déchirements dans cette période de transition qui jour à jour substituait aux

anciennes institutions un ordre nouveau ! C'en était fait des libertés locales tombées une à une « dans le gouffre », suivant l'expression de Devals aîné : « on « ne peut s'empêcher, dit-il, d'être attristé ; sans « doute la première période fut une période agitée et « troublée par des luttes continuelles de la bourgeoi- « sie et du prolétariat ; mais du moins c'était la vie « qui coulait à pleins bords. Le calme vint, il est vrai, « avec la seconde, mais ce fut, hélas ! le calme ef- « frayant du tombeau (1). »

Devals exagère ici la déchéance de ses concitoyens. La vie intense que Montauban avait connue en a fait une personne de l'histoire, une personne vouée aux choses de la conscience. Son rôle militaire était fini ; sa carrière industrielle commençait. D'un autre côté, il était indispensable de régler la situation respective de la petite patrie et de la grande pour éviter le retour de conflits armés. Les entreprises du pouvoir central étaient donc inévitables, mais le tort de celui-ci dans la suite fut de tendre les ressorts à l'excès, de faire de l'Etat une machine à compression. La noblesse et les huguenots avaient disparu, dès lors, comme pouvoirs politiques ; il n'y avait plus de libertés locales. On allait vers le *bon maître*, c'est-à-dire vers le pouvoir absolu.

#### MOUVEMENT DE LA POPULATION.

M. Henri de France a noté l'extrême mobilité des familles de l'ancien Montauban, en observant que ra-

(1) Devals, *Etudes historiques et archéologiques*, p. 157.

rement les maisons se retrouvent inscrites sous le même nom dans deux cadastres successifs. « Il est « aujourd'hui bien peu de familles, dit-il, dont le nom « se retrouve en 1431, par exemple, ou même en 1498. (1) » En effet, de Péchels, en rabrouant les démagogues à côté de Samuel de Scorbiac, en 1627, leur reprochait d'être pour la plupart « des étrangers. »

La pauvreté explique peut-être cette mobilité. Ainsi Jacques Dupuy était pauvre. On le retrouve en 1638 à Venise où il tenait une école pour vivre. Les Montalbanais disposaient d'un riche terroir sur lequel la vie est relativement facile, mais leur occupation principale, la guerre, ne pouvait pas les enrichir. L'extraordinaire activité qu'ils y apportaient, ils l'appliquèrent après 1629, aux travaux de la paix. Habités à ne compter que sur eux-mêmes et à se suffire, ils s'arrangèrent, sans regrets stériles, du droit commun. Par le travail industriel, ils arrivèrent à l'aisance, quelques-uns à la fortune. Aussitôt la population devient plus stable. M. Edouard Forestié a relevé sur le registre ouvert en 1745 pour l'inscription des manufacturiers en drap 170 noms de fabricants, et il ajoute : « on y retrouve les noms des principales familles « de notre ville dont les honorables traditions de « loyauté et de probité sont restées légendaires (2). »

(1) *Nos Rues*, par M. Henri de France, p. 147, année 1897 du *Recueil de l'Académie des sciences lettres et arts de Montauban*.

(2) M. Ed. Forestié, *Notice historique de la fabrication des draps, à Montauban, du XIV<sup>e</sup> siècle à nos jours*, p. 19.

Le rapprochement des textes qui précèdent permet de constater qu'une modification profonde s'opéra en un siècle dans les habitudes et dans l'état de la population montalbanaise. Deux mesures d'ordre administratif ont influé particulièrement sur elle au 17<sup>e</sup> siècle, l'une très habile, l'introduction d'un grand nombre de fonctionnaires, elle est due à Richelieu ; l'autre brutale et tyrannique : la suppression de l'Edit de Nantes, œuvre de Louis XIV.

#### LES FONCTIONNAIRES AU XVII<sup>e</sup> ET AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Il n'y avait pas de meilleur moyen pour dominer la population entièrement protestante, en 1629, de Montauban que de la noyer sous un flot de fonctionnaires et d'employés. Les hauts fonctionnaires et les magistrats aménagèrent des maisons massives et hautes où, au milieu de la clientèle assurée que donnent l'influence et l'argent, ils déployèrent un grand luxe de représentation. C'est alors que l'évêque Pierre de Berthier (1652-1677) éleva sur la salle du Prince Noir (1) le beau palais qui est devenu l'Hôtel-de-Ville. Il fit démolir, pour lui donner de l'air, l'inutile tour du pont du côté de la rive droite. Sur ses instances, la *Cour des Aides* qui siégeait à Cahors fut transférée à Montauban : les maisons où elle fut installée sont remplacées par le palais de la Chambre de Commerce,

(1) Souvenir de la domination anglaise. M. Henri de France ne se prononce pas sur la destination de la construction anglaise. Elle n'avait rien d'un château fort. Peut-être y avait-on installé des bains.

en face de l'Hôtel-de-ville. Les démolitions des anciens remparts, pêle-mêle dans les fossés, faisaient tache : elles firent place peu à peu à des quais, à des promenades comme le Cours-Foucault, ainsi appelé du nom d'un Intendant. La ville embellie prenait ses aises en s'agrandissant.

Richelieu généralisa en 1635 l'institution des *Intendants de justice, police et finances*, agents directs du pouvoir central, qui sont les ancêtres des préfets actuels. Montauban devint alors le chef-lieu d'une généralité ou Intendance qui comprit tout le Quercy et tout le Rouergue. Un Intendant, chef de toute l'administration civile, était entouré d'une foule d'agents.

Montauban posséda un *Bureau d'élection* (1) et un *Bureau des finances* (2). Une *Election* correspondait à une étendue de territoire payant la taille, sur laquelle les *Elus*, nommés par le roi, exerçaient leur juridiction. L'Intendance de Montauban comprenait les élections de Montauban, Cahors, Figeac, Villefranche, Rodez, Milhau (3).

(1) L'élection précédemment créée à Moissac fut transférée à Montauban en 1633.

(2) Un *Bureau des Finances* était une suite nécessaire de l'intendance. Il avait juridiction contentieuse dans toutes les affaires domaniales, ainsi que sur la grande et la petite voirie. Il comprit seize officiers, un procureur, un avocat du roi et un greffier; ce nombre augmenta dans la suite.

(3) L'intendance, qui comprenait, en 1635, les onze élections de Montauban, Cahors, Figeac, Villefranche, Rodez, Milhau, Rivière-Verdun, Armagnac, Comminges, Lomagne et Armagnac, fut

Un sénéchal était maintenu à Montauban. Un Présidial placé près du sénéchal en 1632 comptait habituellement sept juges. On appelait Présidial un tribunal d'appel pour les causes civiles de moyenne importance d'abord jugées par les justices royales, consulaires et seigneuriales ; pour les sommes considérables, on appelait au Parlement de Toulouse. En matière criminelle, les présidiaux jugeaient les délits tels que brigandages, fausse monnaie, etc.

Le transfert de la *Cour des Aides* de Cahors amena d'un seul coup à Montauban 35 magistrats suivis d'un cortège d'avocats et d'avoués (1663). Une *Cour des Aides* était une cour souveraine, qui connaissait de toutes les causes des aides ou subsides, tailles, gabelles, droits d'octroi, privilèges financiers des ordres privilégiés, clergé et noblesse ; elle recevait les appels des sentences des élections.

Enfin un régiment tenait garnison à Montauban ; c'était en 1789 le régiment de Languedoc.

#### RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES (1685).

Les dévots appelaient Richelieu le Cardinal de la Rochelle parce qu'il ne faisait de différences entre catholiques et protestants que d'après les services qu'ils rendaient à l'Etat. Il se contenta de réviser l'Edit de Nantes au point de vue politique. Cela ne suffit pas à l'opinion régnante sous Louis XIV, et le grand roi, qui s'abaissa aux préjugés du temps, mit son immen-

réduite en 1716 ; les cinq dernières élections, retranchées de la généralité de Montauban, furent rattachées à celle d'Auch.

se pouvoir au service de l'intolérance. Une série de mesures abominables précéda la révocation pure et simple de l'Edit de Nantes, et la mise hors la loi des protestants (1685). Se convertir ou partir, tel fut le dilemme jusqu'à la veille de la Révolution Française, si l'on voulait se soustraire aux rigueurs du parlement de Toulouse. Il fallait s'enfermer dans sa maison pour prier en famille, et ceux qui se rendaient aux Assemblées du Désert pour prier en commun couraient les risques les plus graves (1).

#### DÉNOMBREMENT

La population était de 15.000 âmes en 1621, mais elle s'affaiblit pendant le siège et plus encore quelques années plus tard, pendant la peste de 1629 qui enleva 6.000 personnes (2). Les rangs protestants furent donc très éprouvés. Au moment de la Révocation de l'Edit de Nantes, un exode se produisit comme partout ailleurs, mais il ne comprit à Montauban qu'un petit nombre de familles riches. Il y eut alors beaucoup de conversions simulées, quelques-unes dictées par l'intérêt et peu honorables. Le gros de la population protestante resta, mais déjà noyé parmi l'afflux catholique. Il comprenait en 1685 le cinquième de la population totale ; on se retrouva dans la même proportion en 1789.

(1) Affaire du pasteur Rochette et des frères Grenier (1761-62).

(2) La peste « se déclara à la fin du mois de Septembre et ne cessa qu'au mois d'avril 1630, après avoir enlevé plus de cinq mille cinq cents personnes ». Cathala-Coture, II, p. 303.

PRINCIPALES INDUSTRIES

Arthur Young signalait à la veille de la Révolution française l'état prospère du pays montalbanais, les cultures variées, les mûriers et le ver-à-soie, les fruits et surtout l'immense champ de blé de la plaine garonnaise. La meunerie, qui a toujours été florissante à Montauban, expédiait le *minot* aux colonies françaises des Antilles, les secondes farines au Languedoc.

A 7 kilomètres, la faïencerie d'Arthus, très renommée, n'empêcha pas au XVIII<sup>e</sup> siècle le développement de celle de Montauban. Un point de la route de Saint-Nauphary s'appelle encore : *côte de la poterie*. Quand un propriétaire veut bâtir une maison sur son champ, il creuse une cave, et la terre qui est ainsi extraite, façonnée en carrés longs et soumise à l'action du feu, fournit la brique des murs. C'est par un procédé analogue que lors de la fondation de Montauban toutes les maisons sortirent des caves.

Après le départ pour Orthez de Louis Rabier, protégé du roi de Navarre, l'imprimerie s'était développée à Montauban d'une façon brillante, comme l'a montré M. Emerand Forestié neveu (1). Vincent Teulières publia le premier périodique qui ait paru dans cette ville : *La Feuille hebdomadaire de la Généralité* (1777).

Les cocons du pays donnaient lieu à un *tirage* qui, bien exécuté, fit la réputation des bas de soie et des étoffes de soie à Montauban : raz de Saint-Cyr et ser-

(1) *Histoire de l'imprimerie et de la librairie à Montauban.*



ges de soie. On se servait pour l'emballage de ces soieries de toiles fabriquées sur place.

Des maîtres tanneurs ou corroyeurs, au nombre de dix en moyenne, munis de 80 fosses, contribuaient à la richesse publique.

C'est principalement dans l'industrie des draps que les Montalbanais ont excellé.

#### FABRICATION DES DRAPS (1).

Les premiers tisserands ou sergers que M. Ed. Forestié signale à Montauban dès le XIV<sup>e</sup> siècle, avant la guerre de cent ans, ne produisirent pendant longtemps que des draps communs. Les beaux draps fins venaient des Flandres ou des villes du Nord, Sedan, Elbeuf, Louviers. Il faut arriver au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle pour trouver des draps perfectionnés, tels que la serge drapée ou cadis d'Aignan, marque célèbre. Ce cadis devait son mérite aux choix des laines les plus fines et au nombre des fils de la chaîne. Il était d'un tissu très tenant et de bon usage, à la fois épais et souple, très chaud, et il convenait à l'habillement des petites gens, des religieux, des soldats. David d'Aignan fonda en 1626 la maison connue dans la suite sous le nom de Vialètes d'Aignan, et à son exemple, un grand nombre de fabricants relevèrent la manufacture. Avant la fin du siècle on y envoyait des Py-

(1) V. M. Ed. Forestié : *Les livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais au XIV<sup>e</sup> siècle*, 3 vol., 1890 ; — du même : *Notice historique sur la fabrication des draps à Montauban du XIV<sup>e</sup> siècle à nos jours*.

renées « quantité de cadis qui s'y perfectionnaient par  
« l'apprêt. La plus grande partie de ces étoffes des-  
« cendent à Bordeaux par le Tarn et la Garonne. Par-  
« tie se porte à Bayonne et presque tout se débite aux  
« étrangers (1). » Il venait, en effet, des étoffes des  
Pyrénées ; il en venait aussi du Rouergue et du haut  
Languedoc pour être achevées aux ateliers des bords  
du Tarn, ce qui donnait lieu à un important commerce  
de transit.

Les manufactures s'étendaient de Villeneuve à  
Villebourbon. Un registre ouvert au XVIII<sup>e</sup> siècle  
contient les listes nominatives des fabricants. Il y en  
avait 170 en 1745, produisant jusqu'à quatorze mille  
pièces d'une valeur de deux millions trois ou quatre  
cent mille francs. « Leur fabrication jetait tous les  
« ans entre les mains du peuple indigent sept ou huit  
« cent mille francs pour la main d'œuvre..... Elle don-  
« nait à vivre à 15.000 ouvriers des deux sexes et de  
« tout âge (2). »

La fabrication des articles de laine comprenait les  
cadis et razes; les droguets ou petits draps communs,  
bergobssums (sic) et serges façon Rome ; les bayet-  
tes, façon d'Angleterre, étoffes non croisées ; les bu-  
rats, étamines communes en laines du pays ; les mi-  
gnonettes, étoffes mêlées de laine et de soie.

En outre quinze maîtres chapeliers fabriquaient an-  
nuellement de 8 à 9.000 chapeaux de laine.

(1) Mémoire de l'Intendant Sanson (1698).

(2) M. Ed. Forestié, *Notice historique sur la fabrication des  
draps*, p. 35 et 48.

On sait qu'à cette époque tous les produits de l'industrie française, si renommés pour leur solidité et leur bon goût, devaient ce fini à une réglementation très sévère de Colbert. A Montauban un Inspecteur général aidé de deux commis et de quatre gardes-jurés, ces derniers pris parmi les fabricants, veillaient à la stricte application des règlements. Bien plus, l'*Assemblée des marchands de Montauban*, d'accord avec l'intendant Escalopier, en ajouta de nouveaux et plus sévères encore, qui furent homologués par le Conseil d'Etat (1744). Ainsi, on ne pouvait se servir pour les cadis que de laines venant de certaines provinces d'Espagne ou de Verdun-sur-Garonne ; « dé-  
« fense d'employer des laines du Levant, pelades ou  
« de boucherie, agnelaises ou autres du même genre.  
« Les fileuses sont tenues de venir chercher et rap-  
« porter leur travail... etc...(1). » Depuis la largeur des pièces jusqu'au nombre des fils de la trame, depuis l'achat des laines jusqu'à la vente des étoffes, qui portaient toutes la marque de fabrique, tout était prévu exactement et rien n'échappait à la surveillance la plus attentive, au besoin aux pénalités qui pouvaient être très fortes.

En voici deux exemples. Les cardeurs se servaient de chardons. L'inspecteur Barbot découvrit en 1748 une introduction de cardes en fer, par conséquent non autorisées. Tondeurs, apprêteurs, garnisseurs furent obligés de prêter le serment de ne jamais se servir de

(1) Ed: Forestié, *Notice historique sur la fabrication des draps*, p. 17.

cardes en fer. On n'en emploie pas d'autres aujourd'hui.

Ce fut un beau tapage dans le corps des fabricants et des marchands quand, le 27 septembre 1759, le manufacturier Jeanbon, père du futur conventionnel, se permit d'acheter des laines toutes filées. « venant du « côté de Saint-Affrique et autres lieux du Rouergue. « *Une Assemblée générale*, à laquelle sa conduite fut « dénoncée, vota par 65 voix contre 2 un blâme et « une condamnation à une amende de 600 livres avec « saisie. »

Vingt ans après quel changement ! Des lettres patentes de Louis XVI (édit de Turgot), tendant à inaugurer une ère de liberté, ne furent pas appliquées, mais une tolérance jusque-là inconnue laissa le champ libre aux fabricants : ils se soumettraient aux règlements, ou feraient à leur guise. Présent funeste pour l'industrie honnête qui s'était bien trouvée de l'application des règlements. Les industriels peu scrupuleux, les agioteurs depuis Saint-Gaudens et Saint-Martory (Haute-Garonne) jusqu'à Saint-Geniez d'Olt (Aveyron) ne se privèrent pas de lancer dans la circulation, comme cadis de Montauban, des étoffes de qualité inférieure. Avec la confiance disparut la vente assurée, voire celle de la bonne marchandise qui était discréditée. Parfois à Montauban même on négligea les bons procédés pour fabriquer plus vite. De proche en proche le laisser-aller gagna les campagnes où l'on n'eut pas « le même soin du troupeau, la même « attention de perfectionner l'espèce, d'avoir des bêtes de race pour obtenir des laines de choix. »

MAJORITÉ ROYALISTE MÉCONTENTE EN 89.

L'aurore politique de 89 trouva ici un ciel assombri. On souffrait de la décadence du cadis aggravée par le récent traité de commerce avec l'Angleterre (1787) : en autorisant la libre importation des marchandises anglaises, il ruinait en particulier les industries lainières. Les plaintes étaient générales contre ce traité. La crise devait s'aggraver chaque jour pendant la Révolution. Cette ville qui avait donné au XVI<sup>e</sup> siècle le signal des guerres de religion, maintenant retournée, allait commencer une agitation monarchique et catholique. Elle comptait 25.000 âmes et comprenait 4 catholiques pour 1 protestant. Or, les nouvelles qui arrivaient de Paris étaient toutes favorables à la minorité. Les protestants et les quelques catholiques qui étaient libéraux n'avaient qu'à se louer des premières réformes de l'Assemblée Constituante. Les persécutés de la veille vont-ils devenir le maîtres maintenant ?

Déjà dans les campagnes voisines courent des bruits sinistres ; c'est *la Peur*. Une sorte de Jacquerie livre aux flammes plusieurs châteaux, celui de Camparnaud, celui de Lastours, propriété du représentant Cazalès, un royaliste. Aux divisions administratives on en substitue une autre, la division en départements, qui fait de Cahors, la ville médiocre des causses, le chef-lieu du département du Lot dans lequel Montauban, la grande ville riche de la plaine, figure comme simple chef-lieu de district, plus tard d'arrondissement. Plus de puissants fonctionnaires ni de hauts magistrats ; plus d'intendance, de bureau d'élection,

de bureau des finances, de cour des aides ; fermées les maisons opulentes où se pressait une nombreuse domesticité catholique. Les ouvriers, presque tous catholiques, sont réduits au chômage, à la misère. Fabricants et contre-mâîtres, détenteurs de la fortune, la plupart protestants, avaient formé la garde-nationale, composée de trois bataillons. On a dit qu'ils jouaient aux soldats. En réalité ils avaient organisé une force et ils cherchaient à la fédérer avec les gardes nationales des villes voisines depuis Toulouse jusqu'à Bordeaux.

Une réforme de l'Assemblée Constituante rendait les municipalités électives. Les élections du 1<sup>er</sup> février 1790 portent à la mairie, avec une grande majorité, des catholiques et des royalistes, tels que le marquis de Cieurac, nommé maire, le comte de Gironde, Teuilières, imprimeur, Mialaret, avocat. Cette municipalité, ne pouvant pas compter sur la garde nationale, voulut du moins y introduire des volontaires dévoués à sa cause, qui formeraient un 4<sup>e</sup> bataillon. A cause du passe-poil jaune du col, on donna à ces volontaires le sobriquet de *cardis*, ou chardonnerets. Les griefs s'exaspéraient des deux côtés, tandis que les forces s'organisaient : on portait les contestations devant l'Assemblée Constituante.

#### TROUBLES DU 10 MAI 1790.

Un décret du 20 mars de l'Assemblée Constituante ordonne de faire l'inventaire du mobilier et des titres qui se trouvaient dans les maisons religieuses. Les catholiques prennent ombrage des réformes religieu-

ses en préparation, de la constitution civile du clergé. Certes, ils pouvaient compter sur le tact de la municipalité qui devait procéder aux inventaires et qui avait elle-même fixé le 10 mai. Mais ce jour-là, la population descend dans la rue ; des attroupe-  
ments tumultueux se forment sur la Place des Mon-  
ges, aujourd'hui de la Cathédrale. « On savait que  
« les femmes pousseraient leurs maris au combat,  
« qu'elles se feraient tuer s'il le fallait plutôt que de  
« laisser entrer les magistrats dans le couvent. La  
« municipalité pouvait requérir le régiment de Lan-  
« guedoc ; elle s'abstient. Les gardes nationaux vien-  
« nent d'eux-mêmes occuper le corps de garde qui  
« couvre l'Hôtel de Ville, ils y sont assiégés. On  
« leur arrache leurs habits, l'uniforme national ; on  
« leur arrache la cocarde, on la foule aux pieds. Nu-  
« tête, en chemise, un cierge à la main, arrosant tout  
« le long de la rue le pavé de sang, on les traîne  
« à la cathédrale, on les agenouille aux degrés pour  
« faire amende honorable. En avant marchait le mai-  
« re qui portait un drapeau blanc (1). » Cinq gardes  
nationaux sont tués, seize blessés.

Il n'en fallait pas tant pour déchaîner les passions du Midi. Un mois après, à Nîmes, cinq cent catho-  
liques périssent sous les coups des protestants (juin).  
Le crime de Montauban, le premier en date, émeut  
l'Assemblée Constituante plus vivement que celui de  
Nîmes.

(1) Michelet, *Histoire de la Révolution*.

CONSÉQUENCES.

Emerand Forestié a raconté le criminel attentat du 10 mai et démontré que la municipalité n'était pas complice (1) ; mais elle avait manqué de tact et de prévoyance, ce qui à certains moments constitue pour des administrateurs un délit grave. Cinq commissaires désignés aussitôt remplacent la municipalité, et, tandis que Bordeaux envoyait pour rétablir l'ordre une partie de sa garde nationale qui ne dépassa pas Moissac, la présence du général Dumas suffisait à ramener le calme.

Trois ans plus tard, sous la Terreur, l'ancien maire Cieurac, et Monsieur de Chaunac, chef des volontaires, étaient guillotins à Paris. Les autres officiers municipaux évitèrent difficilement le même sort. Mialaret, d'après sa petite fille M<sup>me</sup> Michelet, (2) « se tint caché dans sa famille. On le croyait loin, « hors de France. Il était resté. Une porte secrète lui « permettait de disparaître, d'échapper aux visites « domiciliaires. Enfin, il fut trahi, arrêté. Il était sûr « de périr. Au jour qu'il croyait le dernier, on ouvre, « et il se lève pour partir : pas encore, lui dit le geô- « lier, attendez, Robespierre est mort. »

Dans ces conditions, quand les chefs royalistes furent dispersés, en fuite, la majorité catholique, qui jusque-là avait été maîtresse à la municipalité et qui

(1) Em. Forestié neveu, *Récit des troubles de Montauban*. — Voir sur le club Jacobin de Montauban, un récent article de M. Galabert dans la *Revue d'Histoire moderne* (1900).

2) M<sup>me</sup> J. Michelet, *Mémoires d'une Enfant*, p. 295.



avait dominé à la *Société populaire*, partout débordée, fut empêchée ou s'abstint de prendre part aux élections de tout ordre. Elle fut remplacée à la *Société populaire*, transformée en *club des Jacobins*, et à la municipalité. Partout régna la démocratie calviniste excitée par la présence et les discours des pasteurs, de quelques prêtres insermentés.

JEANBON SAINT-ANDRÉ. (1749-1813).

Du sein de cette démocratie émergea un homme qui, dès son enfance, s'était fait remarquer par des facultés puissantes. Protestant, il fut baptisé à l'église Villeneuve, ses parents voulant lui assurer un état civil ; ils l'envoyèrent ensuite suivre au Collège les cours des Jésuites, faute d'un autre établissement. Telle est la situation avilie à laquelle étaient réduits les religionnaires dans la société du XVIII<sup>e</sup> siècle. A 15 ans, André Jeanbon entra dans la marine marchande à Bordeaux ; à 20 ans au séminaire protestant de Lausanne. Il prit le nom de Saint-André en devenant pasteur à Castres à un moment où la rigueur des édits pour fait de religion tombait comme chose surannée. Il trouva à Castres des hommes habitués à administrer eux-mêmes leurs affaires ecclésiastiques ; c'était un milieu excellent pour former un personnage comme lui, verbeux, acerbe, impérieux, un charmeur quand il le voulait ; du reste, peu attaché au dogme, et pénétré de la philosophie morale du siècle qui n'avait pas un point d'appui religieux. Il quitta son église de Castres, en mauvais termes avec elle, et quelques années après il se fit nommer pasteur à Mon-

tauban (1788). A la suite des troubles du 10 mai, Jeanbon Saint-André s'imposa facilement au club des Jacobins dont il devint président. De là il passa à la municipalité, et il fut élu membre de la Convention nationale.

Déjà au cours d'un récent voyage à Paris il avait pris contact avec les principaux acteurs de la Révolution. Aussi comme il savait, dans des tableaux à la Tacite, parler le langage à la mode qui faisait sonner haut les principes et la vertu, il s'imposa d'emblée à la Convention par sa présence d'esprit, sa décision, son audace ; il joua un des premiers rôles comme Représentant en mission et comme membre du Comité de Salut public : l'une et l'autre de ces situations flattait son goût de l'autorité et son goût de la force.

#### SUPPLICE DE JEAN CLADEL.

Comme représentant en mission, le voilà qui repartait tout puissant dans le département du Lot, parmi ses concitoyens. Il peut sauver la vie à Jean Cladel, son parent, il ne le fait pas (1) ; il se rend à Toulouse la veille de l'exécution. Le crime de Jean Cladel ? Au retour de l'armée du Rhin, il trouve une population surexcitée à la nouvelle d'une levée extraordinaire de 300.000 hommes ordonnée par la Convention. Après force libations dans les cabarets, il se promène dans les rues avec quarante, cinquante camarades ; il crie, en brandissant un sabre : « lous cardis ! A quiou  
« lous cardis ! Canton encaro et cantaran milhou que

(1) Jean Cladel, oncle du futur écrivain Léon Cladel.

« xamaï ! » Pauvre oiselet, s'exprimer ainsi en plein 1793 ! On le jette en prison. Condamné par le tribunal criminel de Cahors, il est exécuté à Montauban. « L'é-  
« chafaud fut dressé sur la place ci-devant royale,  
« aux arcades lourdement solennelles et dont les por-  
« tes gardaient sur leurs écussons martelés la trace  
« des fleurs de lys ; par un capricieux retour de la  
« mauvaise saison, la neige tombait (11 mai), et ce  
« fut dans un subit décor d'hiver, sous de blancs flo-  
« cons, que le condamné, lui-même habillé de blanc,  
« vint recevoir le coup mortel. C'était la première  
« fois que fonctionnait à Montauban la sinistre machi-  
« ne de Guillotin, et le spectacle de l'exécution, l'ap-  
« pareil qui l'entoura produisirent sur les assistants  
« une impression que l'on retrouve encore dans les  
« récits des vieillards (1). »

Plus favorisée que la plupart des villes d'égale importance, Montauban ne vit pas pendant la Révolution une seconde exécution capitale. Les suspects remplissaient les prisons.

#### ACTIVITÉ PATRIOTIQUE SOUS LA TERREUR.

Les riches étaient accablés de réquisitions et d'impôts ; la misère étreignait la population ouvrière. Peu de travail et peu de vivres ; dans un carrefour comme Montauban il y avait toujours des soldats de passage à nourrir et à vêtir. A la demande du représentant, la Convention envoya un secours de 1.600.000 livres.

(1) M. Lévy-Schneider, *Le Conventionnel Jeanbon Saint-André*, p. 271.

Jeanbon fit mieux. Après avoir consolidé sa situation personnelle en créant un *Comité de Salut public* local « qui ferait marcher les administrations en dépit d'elles-mêmes (1) », il fit établir dans cette ville une fonderie de canons et un atelier de charronnage qui fonctionnèrent activement à partir de juillet 1793.

Au moment où la guerre civile déchirait les entrailles même de la France, en face de l'Europe en armes sur toutes les frontières ; où la détresse universelle réduisait le pain à trois quarts de livre par personne ; où le Culte de la Raison « brutal et agressif (2) », particulièrement odieux à Montauban, rapprochait protestants et catholiques, il est bon en pleine Terreur, de jeter les yeux sur le spectacle qu'offrait cette ville. Beaucoup de fabricants avaient fui. Il en restait 56 la plupart suspects, mais laissés sous surveillance dans leurs manufactures ; ils travaillaient, ainsi que toute la population, pour la défense nationale. Voici comment s'exprime M. Lévy-Schneider, l'historien de Jeanbon Saint-André : « ces fabricants de drap « étaient chargés des fournitures d'étoffes aux armées ; les sept tanneurs de la ville étaient astreints « à préparer les cuirs pour les équipements militaires, et les cordonniers enrôlés dans un atelier national travaillaient pour les troupes ; la fonderie de canons, la raffinerie de salpêtre occupaient encore un certain nombre de bras. Les femmes étaient employées elles aussi. On leur donnait à filer la laine,

(1) M. Lévy Schneider, *loc. cit.*, p. 283.

(2) M. Lévy-Schneider, *loc. cit.*, p. 611.

« à coudre le linge et les vêtements pour les soldats. . .  
« Il y avait encore nombre de gens occupés aux maga-  
« sins à fourrages et dans les hôpitaux ; tous les pa-  
« trons bateliers et mariniers du Tarn étaient requis  
« pour transporter à l'armée des Pyrénées Orientales  
« les grains, les denrées et le matériel de tout genre ;  
« les rouliers avec leurs attelages étaient affectés aux  
« charrois militaires ; enfin les tonneliers avaient été  
« envoyés à Brest sur réquisition. Montauban était  
« devenu une gigantesque manufacture de l'Etat,  
« approvisionnée de matières premières par le gouver-  
« nement, ayant le gouvernement pour client. Le sa-  
« laire, l'emploi du temps étaient réglés comme la  
« ration de pain à laquelle chacun avait droit chez le  
« boulanger et l'heure à laquelle il devait se présenter  
« pour la prendre. *La barloque*, la grosse horloge de  
« la ville, réglait cette vie uniforme. »

« Les meneurs du parti occupaient les fonctions  
« rétribuées ; la foule trouvait son gagne-pain dans  
« les ateliers (1) »

#### APAISEMENT.

Cette activité ne faiblit que peu à peu dans la suite. La réaction thermidorienne, qui jeta Jeanbon en prison, fit perdre pied à ses amis du groupe Montagnard qui avait régné à Montauban. Les détenus, anciens Girondins, anciens constitutionnels, revinrent à l'Assemblée populaire, tandis que l'ancien juge de paix terroriste Gautier, l'ancien constituant Poncet-Del-

(1) M. Lévy-Schneider, *loc. cit.*, p. 901-903.

pech, ex-orateur du culte de la Raison, restaient sans prestige ; ce dernier même, par une palinodie de plus, revint à la réaction. On entendit encore la voix des *cardis* sous le Directoire, mais affaiblie ; le 18 fructidor la fit taire. De nouveau elle s'éleva plus tard, en 1815, sous la Terreur blanche. Ce mot de *cardis* était alors oublié. Les réacteurs du drapeau blanc en 1815 formaient la Société de Sainte-Ursule. Ce fut un mauvais moment pour les libéraux, républicains ou bonapartistes, dont quelques-uns furent massacrés. Ces mauvais jours sont déjà vieux de près d'un siècle. L'apaisement s'est fait depuis lors, bien que les élections municipales aient à plusieurs reprises, ramené aux affaires les blancs purs comme M. Delbreil, il y a 15 ans.

#### RETOUR DE PROSPÉRITÉ SOUS LE PREMIER EMPIRE.

La Constituante avait désigné Cahors comme chef-lieu du département du Lot à cause de la situation centrale de cette ville dans le nouveau département ; point d'autre motif que celui-là. Cette assemblée, en subordonnant Montauban à Cahors, n'avait ménagé ni l'amour-propre de la ville principale du Bas-Quercy ni ses intérêts. Napoléon I jugea qu'il y avait une politesse à faire à Montauban et, pour constituer cette ville en chef-lieu de préfecture, il créa, en 1808, un nouveau département, le Tarn-et-Garonne.

A la même époque, l'ancienne *Assemblée des marchands* de Montauban ressuscita sous le nom de *Chambre consultative des Arts et Manufactures* (2 avril 1804) ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la *Chambre*

*de Commerce*. Les négociants purent s'y concerter, exprimer leurs doléances, tandis que sous le Directoire ils étaient réduits à le faire devant *l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts*.

Les principaux fabricants de Montauban prirent part en 1806, non sans succès, à une exposition générale des produits de l'industrie qui se tint à Paris. D'ailleurs, le système impérial était favorable à l'industrie du cadis : il fallait bien habiller les innombrables soldats de l'Empereur. C'était pour les fabricants une occasion de travail et de gain, mais on restait loin de l'ancienne prospérité. En 1810, « on ne compte plus à Montauban que 34 fabricants d'étoffe ; la fabrication des cadis était réduite à 7.000 pièces et n'occupait plus que 2.500 ouvriers (1). »

#### DÉCADENCE IRRÉMÉDIABLE DE LA FABRICATION.

Ce modeste cadis, *de si bon usé*, ne survécut pas longtemps à l'Empire, et M. Edouard Forestié en indique la raison, c'est qu'il n'est plus de mode, c'est que nos voisins font mieux « que nous ». Tout se transforme par les conquêtes de la science, des arts mécaniques. La première machine à filer la laine introduite à Montauban en 1806 y fut reçue comme quelques années après on accueillit à Lyon les « petite Jeannette » à tisser la soie de Jacquard. Du moins les « petite Jeannette » finirent par avoir droit de cité. A Montauban on ne vint pas à bout des répugnances des fabricants et des ouvriers, ceux-là économes et ne dis-

(1) M. Ed. Forestié, *loc. cit.*, p. 52.

posant que de capitaux timides, ceux-ci jaloux et qui se croyaient ruinés. Les uns et les autres ne voyaient rien au-delà du spectacle patriarcal des rouets très nombreux et « tournés par des fileuses qui gagnaient leur « vie tout en gardant leurs marmots et en surveillant « leur ménage. » Les maisons se fermèrent sans bruit, les unes après les autres, il y a moins d'un demi-siècle. « Il nous souvient comme d'un rêve, écrit « M. Edouard Forestié (1), d'avoir contemplé d'in- « nombrables pièces de drap aux couleurs variées, le « rouge écarlate à côté du bleu de roi, étendues au « soleil sur les berges du Cours, le long des quais, « sur le Pont, au faite des maisons de Villebourbon, « et flottant au gré du vent comme des oriflammes. »

#### EXEMPLE D'ÉNERGIE A MAZAMET.

Décidément les fabricants montalbanais ne marchaient plus avec leur siècle. Il n'en fut pas de même à Lodève, à Castres, surtout à Mazamet où la fabrication était une « filiale » de Montauban. Des ouvriers y avaient transporté les deux spécialités pour tondre les draps et pour les teindre qui avaient fait la réputation du cadis de Montauban. La crise du cadis s'étendit aussi à Mazamet. Mais les négociants de cette ville, avec une intelligence des affaires plus vive, une plus grande initiative, sont passés de la fabrication des draps au commerce des laines. Ils ont fait des affaires colossales dans la République Argentine et jusqu'en Australie. Mazamet est aujourd'hui

(1) *Loc. cit.*, Avant-propos.



le plus grand marché de laines de France, ou mieux la *Bourse des laines* avec laquelle doivent compter les grands marchands allemands et anglais.

§ IV. — *Personnages célèbres.*

Un homme semble résumer le type stoïcien du montalbanais de l'âge héroïque, c'est le Consul Jacques Dupuy.

ANTOINE GARRISSELES

Le théologien et littérateur *Antoine Garrissoles* (1587-1651) est, avec le dauphinois Daniel Chamier, une des gloires de l'ancienne Académie. Il a écrit plusieurs poèmes latins. Après le siège de 1621, la situation financière devint difficile; Garrissoles soutint l'institution de ses propres deniers. Il y avait des troubles renaissants à cause de la dualité du recrutement du personnel du collège : pour s'en expliquer, c'est toujours Garrissoles qui allait à Paris, auprès du pouvoir central. Les dangers les plus grands provenaient des innovations qui germaient au sein même du protestantisme. Garrissoles se distingua sur ce champ de bataille du dogme constamment discuté et affaibli par le nombre et la diversité des théories.

PIERRE BÉRAUD

Pierre Béraud, qui fut très mêlé aux événements de 1620 à 1628, s'en est fait l'historien. La famille

Béraud est une des plus illustres de Montauban, mais elle finit avec un petit neveu de Pierre, Joseph Arbussy (1624-1694), un homme peu considéré et léger, qui crut utile à son ambition d'abjurer le protestantisme.

#### LES VIALÈTES D'AIGNAN (I).

Parmi les fabricants de draps, les de Serres, les Favenc, les Rachou, les Albrespy, les Debia, les Godoffre, etc., la famille Vialètes d'Aignan forme une glorieuse dynastie qui a contribué à la prospérité de Montauban pendant deux siècles, depuis le fondateur David d'Aignan, sous Louis XIII, jusqu'à un Vialètes d'Aignan contemporain du premier Empire.

Vers 1626, David d'Aignan donna son nom, le cadis d'Aignan, à des tissus drapés, très supérieurs aux étoffes du même genre qu'on fabriquait sur plusieurs points du Languedoc et qui firent oublier bien vite les anciens draps communs de Montauban. Un de ses gendres, de Serres, et tous les autres fabricants imitèrent ses procédés. Il s'adjoignit un autre de ses gendres, Vialètes, et dès lors sa maison fut connue sous la raison sociale Vialètes d'Aignan. Les Vialètes, qui étaient de petite noblesse rouergate, s'étaient fixés à Montauban vers 1550.

Dans la suite, les draps de la maison Vialètes d'Aignan furent recherchés de préférence aux autres. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Jacques Vialètes se distingua particulièrement comme garde-juré, puis comme juge.

(1) D'après M. Ed. Forestié, *loc. cit.*

Le roi, en 1746, lui accorda la noblesse, ainsi qu'à son frère Etienne et à leurs descendants, et il érigea la maison Vialètes d'Aignan en *Manufacture royale*, titre qui comportait de grands privilèges : remise de moitié sur les droits d'entrée des laines, exemption des charges publiques pour eux, leurs successeurs, leur teinturier, leur foulonnier et deux de leurs principaux tisserands ; ils étaient autorisés à marquer leurs pièces d'un plomb portant d'un côté leur nom, de l'autre les armes du roi avec les mots : *Manufacture royale* ; leur portier même pouvait porter la livrée de sa Majesté.

En 1806, un des derniers représentants de cette illustre maison, présentait à la *Chambre consultative des arts et manufactures* de Montauban un mémoire sur l'état des manufactures et ateliers de cette ville. Il ne pouvait que déplorer la décadence du commerce et de l'industrie et en indiquer les principales causes.

#### UN AVENTURIER

On parle beaucoup, sans les citer, de ces aventuriers « gascons » qui, ne disposant que d'une lance aiguisée et de beaucoup d'esprit, font leur trouée dans le monde. En voici un de Montauban, Massip, tel que le présente Cathala-Coture (1). Pendant son enfance, on ne pouvait pas le tenir à l'étude ; il se passionnait pour les exercices violents ; il rêvait de renouveler les exploits des soldats de fortune, un Fa-

(1) Cathala-Coture, *Histoire du Quercy*, t. III, p 115.

bert, un Jean-Bart. Jeune encore, ayant perdu ses parents, il entra dans l'armée au commencement de la guerre de la Succession d'Espagne. Il était caporal quand il fut pris à la malheureuse bataille d'Hochstedt (1704). En Saxe, où il fut amené, l'inaction lui pesa. Il exerçait sur ses compagnons beaucoup d'influence par sa bonne humeur égale à son intrépidité. Il les décide à servir la cause d'Auguste de Saxe, roi de Pologne qui disputait son royaume au roi de Suède, Charles XII. Ensemble ils forment un régiment de dragons qui fait loyalement son devoir. La fortune est contraire à Auguste de Saxe à Fravenstadt, et le soir même de la bataille les soldats français s'enrôlent sous les drapeaux suédois. Là Massip devait trouver la fortune et la gloire. Il se distingue en Scanie, sous le général Steinbock ; il est remarqué du ministre de Gœrts qui l'emploie en plusieurs négociations secrètes auprès de diverses cours. Il conserve tout son crédit sous les successeurs de Charles XII. A la nouvelle que Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, est serré de près par les Russes à Dantzic, il vole à son secours avec une poignée de gentilhommes Suédois (1733). Il rend de tels services que Louis XV lui envoie un brevet de lieutenant-colonel, avec six cents livres de rente et la croix de Chevalier de Saint-Louis. Massip accepte ces faveurs avec l'autorisation du roi de Suède, qui, de son côté, lui assure une forte pension. Il revient en France à Lunéville où il se marie, puis à Montauban. Il voulait encore, en employant les bons offices du Comte de Saint-Séverin, ancien ambassadeur de Louis XV auprès du roi de

Suède, reprendre du service en France. Mais la veillesse était venue. Il s'éteignit à Montauban (1752).

JEANBON SAINT-ANDRÉ (1).

A la Convention, Jeanbon vota la mort de Louis XVI, combattit les ennemis de la Montagne, Girondins et fédéralistes, poursuivit les fournisseurs de l'armée prévaricateurs, se montra prompt à élever des soupçons contre les généraux. Il donna la mesure de sa puissance de travail au sein du Comité de Salut Public, et comme représentant en mission : c'est en cette dernière qualité qu'il disposa d'un pouvoir proconsulaire, notamment aux ports de Brest et de Toulon.

A Brest, Jeanbon rédigeait un code maritime, nommait ou révoquait les officiers de la flotte, embauchait les équipages, dirigeait les manœuvres, présidait même aux batailles ; il était tenu sous sa responsabilité de sauver le port que les Anglais convoitaient avec l'aide des Chouans. Il avait un moyen d'action, faire peur. Il organisa un tribunal révolutionnaire à *l'instar de Paris*, et il manda même de Paris deux juges de son choix. Le sang coula, et sans doute le sang innocent. Il frappa parce qu'il fallait frapper. Il n'ignorait pas qu'il accumulait toutes les haines et toutes les malédictions, tout en modérant certaines ardeurs révolutionnaires autour de lui.

Il prétendait réduire la puissance maritime des An-

(1) Voir pour ses débuts p. 263.

glais avec la flotte qui était désorganisée par suite de l'émigration d'un grand nombre d'officiers. Il fit beaucoup avec rien. A défaut de Paris toujours indifférent aux choses de la marine, il trouva des concours dans la démocratie restreinte mais puissante des clubs et des comités de la plupart des villes. Après avoir improvisé une flotte, il la confia à un ci-devant, Villaret-Joyeuse, avec qui il combattit le 1<sup>er</sup> juin 1794 pour protéger contre les flottes anglaises un convoi de grains qui venait d'Amérique ; il fut même blessé légèrement.

A Toulon, gêné par la réaction thermidorienne, il fit preuve d'une égale énergie, mais avec moins de succès.

M. Lévy-Schneider lui fait un grief de n'avoir pas eu le goût du martyr politique, de n'être pas allé au devant de la mort comme les derniers montagnards (1). Il renia le rôle qu'il avait joué au Comité du Salut public. Il demanda à la réaction thermidorienne la suppression du tribunal révolutionnaire qu'il avait aidé à créer. Malgré le soin qu'il prit de faire oublier le proconsul, il n'évita pas les accusations passionnées de ses ennemis de Brest et de Montauban. Il fut emprisonné, mais non décrété d'accusation. Il profita de l'amnistie générale que la Convention dans une de ses dernières séances prononça en faveur de tous ceux de ses membres qui avaient pu se compromettre.

Le rôle politique de Jeanbon Saint-André était fini. Il ne s'était pas enrichi au pouvoir. Dans la suite, il

(1) M. Lévy-Schneider, *loc. cit*, p. 1037-1040.

devint fonctionnaire, consul à Alger et à Smyrne sous le Directoire ; préfet de Mayence, chef-lieu du département de Mont-Tonnerre, sous le Consulat et sous l'Empire. Il a laissé dans ce dernier poste qu'il a occupé douze ans le souvenir d'un excellent administrateur (10 décembre 1813).

Jeanbon Saint-André était un raisonneur. Ami de la liberté, il la sacrifiait à la raison d'Etat ou à son propre intérêt, car au milieu des cinq ou six constitutions que la France se donna entre son berceau et sa tombe, il n'eut jamais d'autre opinion que celle du plus fort. Sous Louis XVI, il se faisait le panégyriste de la royauté absolue dans un grand sermon qui fut imprimé sans nom d'auteur ; il vivait en bons termes avec les intendants. Après la journée du 10 mai à Montauban, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles ; c'était son droit, et l'on peut même dire qu'elles répondaient à ses aspirations longtemps comprimées. Mais ennemi juré des distinctions sociales sous la Convention par amour de la démocratie dont il souhaitait l'avènement et le développement intellectuel, il devint, étant préfet, dignitaire de la Légion d'Honneur, baron de l'Empire avec une dotation de 4.000 francs, et il prit des armoiries personnelles. On ne peut pas blâmer les historiens d'écrire son nom de plusieurs façons ; né André Jeanbon, il s'appela lui-même Jeanbon Saint-André en devenant pasteur, puis il laissa presque tomber son nom patronymique. On lit sur le marbre de son mausolée à Mayence : J. B. Baron de Saint-André.

Un grand peintre a illustré Montauban, sa ville natale, Ingres (1). On peut citer après lui le peintre Cambon, homme de goût, qui est un des bienfaiteurs de Montauban, et un autre peintre mort récemment, Ovide Nazon, dont les toiles de jeunesse, des vues du Tarn, sont, dit-on, d'une grande valeur.

Ingres, un fervent de la ligne épris de réalité, a observé la nature et l'a peinte sobrement, sans ornements étrangers, idéalisée seulement par le choix des sujets et la beauté des traits. Si on le devine ailleurs, ce n'est qu'à Montauban, au musée, qu'on apprend à le connaître. Quel plaisir d'art de flaner dans ce palais parmi ces dessins d'Ingres, ces croquis, ces notes, ces études exactes qui racontent toute une vie loyale, celle d'un artiste qui disait : le dessin est la probité de l'art !

Quand on sort du musée, on se demande si le milieu où il a passé son enfance a pu éveiller ses facultés ; on cherche parmi les constructions en briques, allumées de soleil, rouges ou fauves, comme les eaux du Tarn entraînant après la pluie les terres, les *rougiers* de son cours supérieur. Peut-être tout le mérite en revient-il à son père. Le père d'Ingres débuta comme peintre en bâtiment à Toulouse. A 18 ans, il quittait le faubourg Saint-Cyprien pour faire son tour de France ; il ne dépassa pas Montauban, où il fit dans

(1) Voir Henri Lapauze, *Les dessins de J.-A.-D. Ingres, du Musée de Montauban*, avec 650 dessins hors texte (1901).



la suite apprécier ses talents de peintre, de sculpteur, d'architecte et de musicien. On cite de lui le plafond de la salle des Actes de la Faculté, les décorations de l'église de Lauzerte. Il fut le premier maître de son fils. Dominique Ingres dessinait fort bien quand, âgé de 17 ans, il s'éloigna de Montauban où il ne revint qu'une seule fois, à l'occasion de l'inauguration de son *Vœu de Louis XIII*, du 12 au 22 novembre 1836. Il entra dès son arrivée à Paris dans l'atelier de David. A 21 ans, il obtenait le prix de Rome. Certainement il subit l'influence académique et héroïque de David, mais il a affirmé peu à peu sa personnalité en s'attachant, dans les Stanze (chambres) du Vatican, à l'étude et au culte de Raphaël, le pur classique.

A cette époque, les romantiques, les coloristes triomphaient en France avec Delacroix ; ils reprochaient à Ingres de peindre en gris. De caractère ferme comme un montalbanais de jadis, Ingres signa un de ses envois de Rome, qui était une copie de Raphaël : *barre de fer*. Il avait pris son parti contre ses contemporains. C'était un *harmoniste*, c'est-à-dire un artiste attaché au modelé, au fini dans le dessin, tandis que les *coloristes* sont ivres de couleur et de mouvement. La querelle des deux écoles est vieille comme le monde.

Ingres était coloriste quand il le voulait, témoins ses tableaux de la Chapelle Sixtine et de Stratonice ; comme portraitiste, le portrait de Bertin est son chef d'œuvre. On cite parmi ses œuvres de tous points les plus remarquables, *l'Apothéose d'Homère*, *la Source*, etc. Montauban possède le *Vœu de Louis XIII*, le grand succès du Salon de 1824 ; *Jesus au milieu des*

*docteurs*, une des dernières œuvres du maître, achevée en 1862.

Ingres a été remarquable comme professeur. Flandrin, le peintre de Saint-Germain des Prés, passe pour son meilleur élève. Il avait l'accent bref, un peu rude, l'abord sévère. Il trouvait, au milieu de ses immenses travaux, le temps de lire Homère et Virgile, ses auteurs favoris ; et de faire du violon, prisant, dit-on, son talent de violoniste plus haut que son talent de peintre.

Sa ville natale à qui il a légué ses dessins et son violon confia au sculpteur Antoine Etex le soin de lui élever un monument. Comment léguer ses traits à la postérité ? Etex qui accepta cette difficile mission, dédaigneux des moules dans lesquels on coule habituellement nos demi-dieux, s'inspira, après avoir longtemps hésité, d'une idée de son modèle : il résolut de grouper autour d'Homère, source éternelle de poésie, l'élite de l'humanité, et Ingres lui-même. L'exécution répond-elle au projet ? Ingres assis familièrement sur un escabeau, dans sa blouse de travail, au premier plan, tourne vivement sa tête vers ses pareils et semble leur dire : je suis des vôtres ! Malheureusement sur la partie du monument qui est placée en arrière, on ne voit à cette heure que des figures banales repoussées en bronze et sur lesquelles la pluie et la poussière ont passé une méchante couleur de rouille (1).

(1) On pourrait souhaiter un peu d'entretien et les frais d'un jardinet devant l'ensemble de cette sculpture, la seule qui

LITTÉRATEURS.

On peut citer parmi les montalbanais qui se sont distingués dans les belles-lettres, Lefranc de Pompignan, le comte de Guibert, Olympe de Gouges, Devaux, M<sup>me</sup> J. Michelet, Belmontet, Léon Cladel, Pouvillon. Deux de ces littérateurs ont faits partie de l'Académie française, Lefranc de Pompignan et le comte de Guibert.

LEFRANC DE POMPIGNAN. (1709-1784).

Lefranc de Pompignan, élève à Paris du P. Porée, obtint, jeune encore, un grand succès avec sa tragédie de *Didon*. Il connaissait l'hébreu, et rentré à Montauban comme premier président de la Cour des Aides, il donna une traduction parfois brillante des psaumes de David. Voltaire lui tint rigueur de ses attaques contre le mouvement philosophique. Ses épigrammes et ses railleries suivirent le poète dans sa retraite de Pompignan. De ces poèmes sacrés, Voltaire disait : « sacrés ils sont car personne n'y touche. » Un rayon de gloire vint inopinément réjouir les vieux jours du poète. On n'a pas oublié la magnifique strophe sur la mort de J.J. Rousseau :

Le Nil a vu sur ses rivages  
Les noirs habitants du désert  
Insulter par leurs cris sauvages  
L'Astre éclatant de l'univers.

mérite une mention à Montauban; personne ne voit un chef-d'œuvre dans le monument des combattants inauguré en 1901.

Cris impuissants, fureurs bizarres !  
Tandis que ces monstres barbares  
Poussaient d'insolentes clameurs,  
Le Dieu, poursuivant sa carrière,  
Versait des torrents de lumière  
Sur ses obscurs blasphémateurs.

La Harpe en donna lecture, sans en nommer l'auteur, à Voltaire qui jeta des cris d'admiration, et un peu plus tard, l'abbé Maury, qui succéda à Pompignan à l'Académie, demanda que, pour tout éloge, on gravât cette strophe sur son tombeau.

LE GÉNÉRAL COMTE DE GUIBERT. (1743-1790).

Le comte de Guibert, fils d'un officier en garnison à Montauban, ne tient à cette ville que par le hasard de sa naissance (1). Il devint, comme son père, officier général après son retour de la Corse où il avait fait campagne avec une légion levée à ses frais. Il s'ouvrit alors les portes de l'Académie française en publiant deux ouvrages de tactique : *Essai de tactique générale* (1272) et *Défense du système de guerre moderne* (1779). Il fut reçu parmi les 40 « devant un public si « mondain, si coquet, si pimpant qu'on se serait cru « à l'Opéra ou dans une salle de bal (2) »

De Guibert était un beau parleur et un grand homme de salon. Son plus bel ouvrage est d'avoir inspiré,

(1) Il revint à Montauban avec sa légion corse, en 1770, et il a commencé dans cette ville la rédaction de ses ouvrages.

(2) Discours de M. Vandal à l'Académie française, en réponse à M. le marquis de Ségur (16 janvier 1908).

les *Lettres de M<sup>lle</sup> de Lespinasse*, qui l'aima avec passion, plus qu'il ne méritait, en dépit de ses trahisons. Ces *Lettres*, chef-d'œuvre involontaire, écrites sans dessein de littérature, avec une sincérité parfaite, sont parmi les plus beaux cris d'amour, de vengeance, de pardon, d'angoisse, d'agonie qui aient été proférés. « On y trouve des sarcasmes contre la morale des esclaves qui annoncent Nietzsche, un furieux appétit de mort et de néant qui fait prévoir Yseult (1). »

En 1789, Guibert se présenta aux élections pour les Etats généraux dans le baillage de Bourges. Le dépit qu'il éprouva de son échec hâta sa fin.

#### DEVALS.

Devals (Jean-Ursule. — 1814-1874), d'abord commerçant, puis archiviste, a étudié passionnément les antiquités de sa ville natale ; il en est le principal historien. Rien d'important n'a échappé à sa sagacité (2).

#### MADAME J. MICHELET.

Madame Jules Michelet, née Adèle-Athénaïs Mialaret (1826-1899), était la petite fille d'un avocat à la Cour des Aides, compromis comme officier municipal pendant les troubles du 10 mai 1790 ; il devint dans

(1) Paul Souday, dans *le Temps* du 18 janvier 1908.

(2) Principaux ouvrages de Devals : *Histoire de Montauban* ; *Monuments historiques de Montauban* ; *Histoire de Montauban sous la domination anglaise* ; *Etudes sur les limites des anciens peuples qui habitaient le Tarn-et-Garonne, et sur les voies antiques de ce département* ; *Albias et son territoire*, etc.

la suite juge à Montauban. Elle adorait son père qui mena, comme professeur, une vie errante, et dont elle a agréablement raconté les aventures dans *l'Histoire d'une enfant* (1868). Jeune encore, elle s'éloigna de Montauban pour devenir préceptrice à Vienne. De là, après la lecture du *Prêtre* de Michelet, elle entra en correspondance avec le grand historien, et elle l'épousa à 23 ans : son mari en avait 52 (1849). Elle fut pour lui une compagne dévouée, assez instruite pour le seconder dans certains de ses travaux ; elle-même aimait passionnément les animaux, les chats en particulier. *La Nature* parut sous son nom (1872). Elle a décrit avec charme dans *l'Histoire d'une enfant*, la campagne et les paysans du Montalbanais.

#### OLYMPE DE GOUGES.

Olympe de Gouges, femme Aubry (1748-1793), fille d'un boucher qui s'appelait Gouze, prit à Paris le nom sous lequel elle est connue. Elle avait de l'esprit et de la beauté, mais son éducation très incomplète ne lui permit pas d'exceller dans la comédie (*l'Heureux naufrage*). Elle publia de nombreux pamphlets pendant la Révolution ; elle organisa une société populaire de tricoteuses, puis passée à la réaction, elle attaqua passionnément la Terreur. Robespierre la déféra au Tribunal révolutionnaire. Elle monta sur l'échafaud « en recommandant à la patrie « sa mémoire et sa vengeance (1). »

(1) *Ephémérides montalbanaises* (4 novembre 1793), par Em. Forestié.

LOUIS BELMONTET (1799-1879).

Avant de représenter le Tarn-et-Garonne au Corps législatif (1868-1870), Belmontet écrivit un drame en collaboration avec Alex. Soumet, *Une fête sous Néron* ; il collabora à la *Muse française* des romantiques, V. Hugo, Em. Deschamps, Sainte-Beuve, puis faisant volte-face, il se déclara pour les classiques ; il ne craignit pas après le succès d'Hernani, de s'écrier :

L'art scénique aujourd'hui c'est l'art arsenical.

Il fit plus encore ; il chanta le second Empire, et c'est à ce titre qu'il acquit à cette époque quelque notoriété. Napoléon III a pu savoir avant de mourir combien il en coûte d'être chanté par un Belmontet et châtié par un V. Hugo.

LÉON CLADEL (1835-1892).

Dans ses articles de journaux comme dans ses romans et ses nouvelles (1), Léon Cladel, socialiste ardent, s'est penché sur toutes les infortunes, sur les bêtes, sur les paysans, « mes paysans » disait-il en parlant de ceux du Quercy. Pour mieux être en état de servir ses idées, il se préoccupait de son style, et il a, en effet, dans ses œuvres réalistes, une langue châtiée, sobre, claire.

Il présentait les miséreux, les paysans Quercynois, comme rongés d'avarice, et de plus crédules et violents. S'il exagérait leurs tares, c'était pour mieux

(1) *Le Bouscassié, La Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive, L'Homme de la Croix-aux-Bœufs, Ompdrailles, N'a qu'un œil, Montauban tu ne la sauras pas, etc.*

les transformer. Dans la préface de *La Fête votive* il a résumé en ces termes ses théories politiques (1).  
« 89 n'a libéré que les bourgeois ; si la Révolution a  
« tout fait pour le tiers, une caste dans la nation,  
« elle s'est préoccupée assez peu de la nation propre-  
« ment dite, ouvriers et paysans, et ces derniers, qui  
« sont la majorité du peuple, attendent encore l'éman-  
« cipation radicale qui fera d'eux ce qu'ils doivent  
« être, des hommes, des citoyens. »

Les *Cadets de Gascogne* ont pris soin, en 1899, de dresser un joli buste de Cladel dans le square de la Préfecture.

#### ÉMILE POUVILLON (1840-1906).

Comme Cladel, Pouvillon a eu de fortes attaches avec le terroir. Tous deux ont créé leurs paysages. Tous deux ont paré leur style pour mieux chanter la glèbe, mais Cladel, installé à Paris, y luttait pour une idée, tandis que Pouvillon, fidèle à sa province, n'avait pas une plume trempée pour le combat ; le socialiste est plus sévèrement classique, le bourgeois plus joliment artiste.

Pouvillon s'émeut au spectacle du monde extérieur qu'il sait regarder et voir pour le bien peindre. Il a considéré l'oiseau, l'insecte, épié leurs mouvements, observé les astres comme le brin d'herbe, surpris le bouvier à un détour de chemin, la bergère sous les saules, et il a traduit tous ces riens inutiles et profonds en des romans qui synthétisent l'âme obscure

(2) Léon Cladel, *le Bouscassié*, p. 4.



des campagnes et leurs hôtes (1). Une description de lui donnant une sensation complète des choses tient en quelques lignes, et cet éloge n'est pas banal dans la proximité du roman contemporain.

C'est un peintre réaliste et païen, d'après M. Antoine Benoist (2), « réaliste mitigé à la façon de son « ami Alphonse Daudet. » Ainsi le vieux Toine, le vacher, avec sa limousine rayée et son large feutre noir : « Quand il nous fait parcourir avec lui le causse « d'Anglar, son objet principal est de nous donner « l'impression de ce plateau désolé, brûlé par le soleil, « battu par le vent, avec ses *abens*, ses *igues* qui se « creusent sous les pas des voyageurs, ses grèzes, « ces champs de pierre duvetés d'herbes pâles où « végètent çà et là un genévrier ou un figuier rabou-  
gri. La pauvre cabane de pierres sèches qu'il ren-  
contre en chemin le fait penser aux vieux bergers  
qui sont venus s'y réfugier pendant que la bise d'hi-  
ver se lamentait en orgues lointaines. »

Païen, il est de cette race méridionale chez qui « l'a-  
doration de la beauté est la religion instinctive et  
sincère. Il est né sur cette terre encore toute romai-

(1) Principaux ouvrages d'Em. Pouvillon : *Nouvelles réalistes* (1878); *Césotte*, roman couronné par l'Académie française (1881); *L'Innocent* (1884); *Jean de Jeanne* (1886); *Chante-Pleure* (1890); *les Antibel* (1892); *les Petites Ames* (1893); *Pays et Paysages* (1895); un drame en cinq actes, *le Roi de Rome*, joué à Paris (1899). *Les Antibel* ont aussi donné lieu à un drame en quatre actes.

(2) M. Ant. Benoist, *Revue des Pyrénées*, t. VIII, p. 428-438.

« ne, sous ce ciel clément qui prêta sa lumière aux jeux et aux chants des troubadours. » La beauté des œuvres classiques l'a séduit. Ainsi la crise morale des Antibes jusqu'au moment où Jean se laisse tomber dans une *croise* et s'y brise le crâne, rappelle la simplicité, la noblesse d'ordonnance du théâtre antique. Ce roman en a la grandeur tragique, l'impression de terreur et jusqu'à la hantise d'une implacable Fatalité que l'âme farouche de la Fabiane symbolise, planant sur le drame, pesant sur les personnages ainsi qu'une menace.

« Césette », la pastoure, passe pour le chef d'œuvre de Pouvillon. C'est la Mireille du Quercy.

Pouvillon ne pouvait pas se passer de beauté et d'harmonie. Mais à force de chercher l'image, il a fait de l'écriture artiste. Aussi ses ouvrages, dont les sujets sont empruntés presque tous aux milieux populaires, ne sont-ils pas populaires. Pour en sentir l'originalité et le charme, il faut, comme l'a remarqué M. Antoine Benoist, des « lecteurs lettrés... voisins « de lui par la race, par les habitudes de leur esprit « et la nature de leur imagination. »

### § V. — *Montauban aujourd'hui.*

#### OPINION ERRONÉE SUR MONTAUBAN.

Des personnes mal informées croient que Montauban végète dans la banalité des villes qui lisent les journaux toulousains à un sou, et qu'il se tient trop

à cette nourriture intellectuelle ; elles ne se doutent pas du travail qui se fait dans les Sociétés savantes de la ville. On dit qu'il n'y a plus d'industrie ; que la campagne voisine est assez riche pour nourrir les habitants sans qu'ils aient à peiner ; qu'ils goûtent le bien-être de chacun chez soi, mais que l'herbe pousse dans les rues : cité fantôme dans un abîme d'ennui. Mais que ne dit-on pas pour faire contraster la stagnation actuelle des affaires et le calme apparent des esprits avec le passé si grandiose et si utile ?

#### LE PROGRÈS CONTINUE.

Montauban est un livre d'histoire qu'il est bon de feuilleter pour donner au patriotisme local conscience de lui-même. Penchée sur la grande vallée du midi, cette ville n'a pu rester indifférente aux grands courants humains qui l'ont descendue et remontée en flots changeants. Quelle différence entre son passé agité et l'état actuel ! Ainsi le Tarn dans les cañons de son cours supérieur, tour à tour joyeux ou furieux, roule et précipite ses eaux contre les hauts rochers, et on a peine ensuite à le reconnaître en plaine quand la large nappe coule apaisée entre les berges régulières. Il s'est produit dans le cours des âges un contraste analogue entre le Montauban d'autrefois et celui d'aujourd'hui.

Dans le drame à plusieurs actes qui s'est déroulé au sein de la vieille cité autonome, les hommes, véritables héros, donnaient leur sang, comme si le sacrifice leur en paraissait aisé, pour la petite patrie, pour

son *honneur*, pour ses privilèges, dont le plus précieux et le plus disputé, que la charte n'avait pas expressément consigné, était la liberté de conscience, — la conscience collective du petit peuple ; on ne connaissait pas encore la conscience individuelle. Cette place de guerre a été, quoi qu'on dise, un champion de la tolérance. Elle a joui de ses libertés d'une façon égoïste jusqu'au jour où vint ce pouvoir central qui, tantôt monarchie, tantôt république, d'une manière lente, continue, parfois inconsciente, toujours inflexible, a poursuivi l'unification de toute la France. Tout-à-coup, la République de Montauban est saisie à son tour, terrassée. Les habitants privés de leurs remparts démolis sont embrigadés, tenus en tutelle dans les liens des lois générales ; ils se livrent à l'industrie pour leur compte après avoir remis à la patrie française le dépôt de la liberté de conscience. Il y a bien eu depuis lors quelques orages passagers de l'intolérance, mais le respect de la conscience s'est néanmoins affirmé ici comme dans le reste du pays.

Aussi la petite patrie, bonne conseillère, nous apprend-elle par ses souffrances même, par ses abdications qui ont coûté à nos pères du sang et des larmes (1), que la France est la grande patrie, qu'entre les deux l'antagonisme serait impie (2). Mais on ne

(1) Voir les tragiques regrets de Devais sur la chute de Montauban autonome, p. 154.

(2) Tout Français dit avec Félix Gras : « J'aime mon village plus que ton village, j'aime ma province plus que ta province, j'aime la France plus que tout. »

saurait oublier que ce « morceau de France » qu'était Montauban a tenu sa place au soleil avec son caractère bien marqué, son originalité. Pourquoi ne pas en conserver ce qui peut être conservé ? Il serait téméraire et même criminel de toucher à la centralisation politique, mais il en va autrement pour la décentralisation administrative et intellectuelle. On peut être bon patriote et ne point se vouer à la contemplation de Paris, de la Ville Lumière, d'où nous viennent, en passant parfois par Toulouse, tous les mots d'ordre, les livres, les modes, tous les « articles de Paris ». La division administrative du territoire est loin d'être parfaite, et la vie intellectuelle hors « du milieu naturel et social où l'on vit et où « l'on doit agir (1), » ne peut pas prendre un développement rationnel.

Cela se réduit à trouver les justes limites de la centralisation. Le problème n'est pas insoluble. La famille montalbanaise depuis qu'elle est ouverte au vent du large, revenue de bien des surprises, des colères, des massacres, des suspensions, est à la fois traditionnelle et moderne. Justement fière de son passé, loin de le renier, elle se renouvelle en se perpétuant. Entre hier et aujourd'hui, en dépit des contrastes et des scepticismes, il y a continuité. Voici des faits qui tendent à le démontrer.

On voit dans les écoles actuelles s'asseoir côte à côte sur les mêmes bancs les fils des protestants et

(1) *Esquisse d'un enseignement*, etc., par M. Paul Lacombe, page 4.

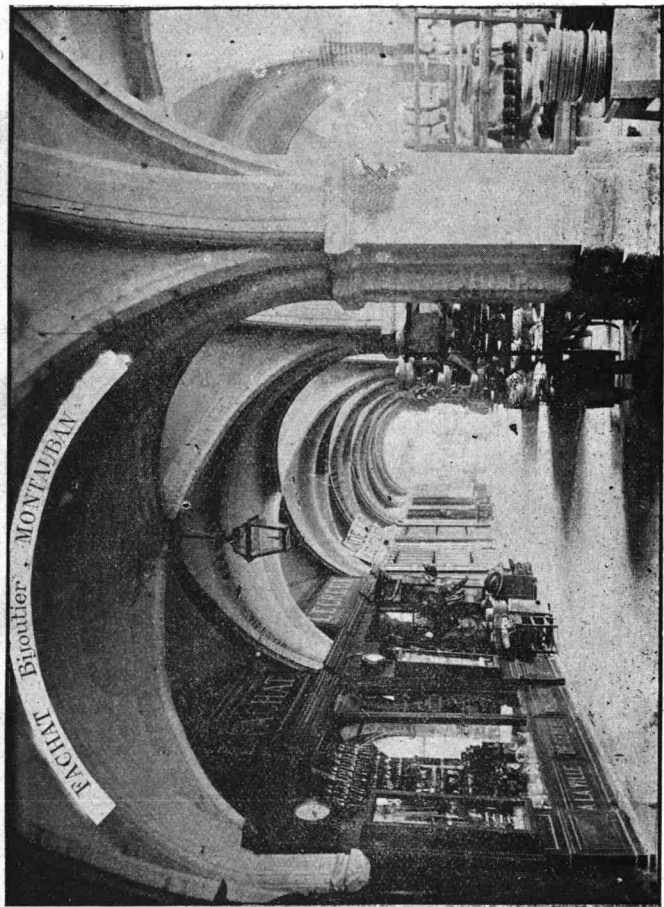
les fils des catholiques ; entre eux les différences diminuent et les ressemblances s'accroissent. Grand émoi des esprits timorés qui craignent tout pour les « âmes blanches » des enfants, tandis que d'autres plus hardis voient dans ce rapprochement grand avantage pour la véritable dignité humaine.

La multiplicité inouïe des œuvres de bienfaisance et de mutualité, malgré les charges imposées à la collectivité, tend à garantir tout individu contre les risques de la maladie, des accidents, du chômage, de l'invalidité, de la vieillesse.

A ne regarder même que les objets matériels, Montauban, qui a fait son deuil des vieux remparts, s'accommode à merveille des services des eaux et de la lumière, des squares où l'on respire bien, des rues larges et des boulevards qui favorisent la circulation. Les traits d'union valent mieux que les barrières, et on les apprécie à leur valeur aux lieux plus ou moins mourants du passé. Heureusement l'Eglise Saint-Jacques, le pont, la tour Lautier, le vieux collège, objets d'une vénération pieuse, subsistent comme les témoins des temps abolis.

#### UNE PROMENADE DANS MONTAUBAN

La ville étend largement ses faubourgs de tous côtés. Il n'y a pas, comme dans les villes similaires, à Cahors par exemple, un point unique qui rassemble la foule des oisifs. Même la Place Nationale, au centre de la ville ancienne, n'est vivante qu'à l'heure du marché, le matin. Elle est fort belle avec sa double rangée d'arceaux un peu sombres, ses



Montauban. — Les Couverts.

quatre portes symétriques, telle qu'elle a été reconstruite en partie à la suite d'un double incendie, peu avant le grand siège (1616) (1), et terminée par l'évêque Pierre de Berthier. Le soir, on irait volontiers dans les environs de la préfecture. Avec le square voisin, les allées Mortariou (des Acacias) et le Plateau, d'un côté, la rue des Lixes, de l'autre, la préfecture, qui est de construction récente, occupe l'emplacement de l'ancien rempart de l'est qui, en dessinant un arc de cercle, unissait le Tescou à la Mandoune. Un autre arc de cercle concentrique au précédent va du Tescou, ou plutôt du parc Fabre, par les boulevards Montauriol et Blaise-Doumerc, prolongés par la rue de la Reine jusqu'au cours Foucault sur le Tarn : ils doivent leur charme en partie à leur solitude même, un peu étrange dans une ville de 28.688 habitants ; ils la doivent aux beaux arbres, aux grands parcs et à la verdure qui fait un berceau aux villas. Diverses rues, comme le faubourg du Moustier, le faubourg Lacapelle, etc. relie le plus petit arc de cercle au plus grand. D'un autre côté Villebourbon, l'ancien faubourg de Tarn sur la rive gauche, avec le quartier de Gasseras et le faubourg Toulousain, a pris, grâce à la grande gare de Villebourbon, une extension considérable. On y remarque l'église Saint-Orens, une caserne et des écoles récentes. La caserne

(1) Elle a été reconstruite d'après les plans de l'architecte Lenesville qui a exécuté de nombreux travaux à Toulouse. Pour le principal incendie, voir une belle description par Forestié père, *Bulletin archéologique* (1875), folio 76.



qui date de 1760, a été construite, détail curieux, sur l'initiative d'un évêque, Mgr de Verthamon : auparavant, les soldats logeaient dans des maisons louées : libres de sortir, ils remplissaient les cabarets : l'évêque prit souci de la moralité publique.

Le vrai centre, en raison des développements qu'a pris la ville des deux côtés du Tarn, se trouve sur la rive droite, au bout du pont qui s'amorce au quartier charmant de l'Hôtel de ville, du Palais de la Bourse (1), du square qui a remplacé l'ancienne prison (2) et qui ouvre une perspective heureuse sur l'église Saint-Jacques, « la paroisse » de nos pères, dont le portail est décoré d'une représentation en faïence émaillée, un peu criarde, de la vision d'Ezéchiel, d'après Raphaël.

L'Hôtel de ville, le plus beau monument de Montauban s'élève sur une construction qui date de l'occupation anglaise ; elle-même remplaça des bains devant lesquels passait un petit ruisseau aujourd'hui souterrain. La construction anglaise, qui existe encore, s'appelle la Salle du Prince Noir ; c'était au XVI<sup>e</sup> siècle le château Renaud, et ce nom faisait

(1) Le Palais de la Bourse a été élevé en 1846 sur l'emplacement de l'ancienne Cour des Aides qui fut établie en cet endroit en 1671. Là siège en ce moment la Chambre de Commerce, au premier étage. Un Musée d'Histoire naturelle, un des plus beaux de France au point de vue préhistorique, est installé au second étage.

(2) Le palais des comtes de Toulouse s'élevait sur ce terrain. Il devint le *Castel Réal* ou *Castel Nuo*, puis le *Sénéchal* et celui-ci une prison qui vient d'être démolie (1898).

corps avec une fable qui lui attribuait la fondation de Montauban. « Sur cette construction anglaise, « pendant longtemps, des mesures sans nom, ha- « bitées par des gens sans aveu, existèrent seules : « c'est en cet état que la trouva l'évêque de Ber- « thier quand il décida d'y construire son palais épis- « copal en 1659. A la Révolution, ce palais devenu « propriété nationale fut acheté par la ville qui en « fit l'Hôtel de ville. (1). »

C'est sur ce point, si gracieusement rénové par l'installation du nouveau square, que semble devoir se porter à l'avenir le mouvement et la vie de Montauban. Là aboutissent déjà, à cause du voisinage du pont, les principales artères, quai Montmurat, rue de la République, rue de la Mairie.

Le quai Montmurat, si beau au soleil couchant, vient du cours Foucauld qui est l'ornement de ce quartier Nord-Ouest de la ville, en avant du moulin des Albarèdes et de la Fontaine des Folles. On voit de ce quai dans la rivière une « île étroite et char- « mante écrasée à demi sous le poids de grands « peupliers toujours verts et ruinée d'un côté par « les eaux (2); » un peu en amont de l'île, le pont ajouré, léger, sur un premier plan qui barre le quartier bas de Sapiac, devant le fond fuyant des collines bleues, des coteaux du Fau. Il semble que le faubourg Toulousain, à droite, baigne dans l'eau.

La rue de la République, très centrale, unit sur

(1) M. Henry de France, *loc. cit.*, p. 160.

(2) Léon Cladel, *le Bouscassié*.

une même ligne le quai Montmurat, l'église Saint-Jacques, la Place du Coq, la Préfecture.

La rue de la Mairie, plus large et non moins fréquentée que la rue de la République, mène à la Place d'Armes d'un côté, à la rue des Carmes de l'autre. Sur la Place d'armes s'élève la Cathédrale, monument d'aspect sévère et froid. Elle date de 1692. Trois nefs à colonnes doriques en forment le vaisseau. Quatre statues, dues au ciseau d'un artiste toulousain, Arcis, décorent la façade sur laquelle deux galeries de mauvais goût ont remplacé deux campaniles élégants.

La rue du Faubourg du Moustier d'un côté et la rue des Carmes de l'autre aboutissent à la promenade jadis divisée en Plateau et Promenade Basse (sur celle-ci se dresse le monument Ingres). Au dessous du Plateau, « dans le charmant jardin botanique fréquenté aujourd'hui dimanche, mais sans « doute bien délaissé en semaine, on pourra passer « une heure agréable à lire Mézerai ou Hanotaux. « C'est un jardin anglais, de végétation très touffue, « au bord d'une petite rivière qui répand sa fraîcheur sur des plantes exotiques qui frissonnent ce « matin sous le vent du Nord. On est ici à l'abri de « la sensation un peu irritante de cette ville, rouge « parmi les villes (1).

On aperçoit du Plateau, dominant le fond de la

(1) W. Morton-Fullerton, *Voyage en Languedoc*, dans la *Revue de Paris* (15 août 1903) p. 816.

haute plaine gasconne, les pics bleus ou tachés de neige, petits îlots déchiquetés, « pas plus éternels « que le vieux Montauban (1) ». Ce spectacle a frappé Michelet qui l'a contemplé du haut d'une maison du faubourg du Moustier en bordure sur le Tescou: « dans un été chaud, orageux, dit-il, que je passai « à Montauban (2), j'avais sur le Tescou, sur le « Tarn, sur l'immense et énorme plaine, une fenêtre « qui planait de haut, fenêtre extrêmement large, « comme une galerie vitrée. Toute la ligne des Py- « rénées, de Bayonne au Pic du Midi, et de là au « Roussillon, eût tenu dans ma fenêtre. Mais à une « telle distance, je ne distinguais cette ligne qu'à « certaine heure, certain jour. Quand l'air devenait « transparent, le jour qui précédait l'orage, j'en « voyais l'image flottante. La voyais-je? Était-ce « une image? Non, c'étaient vraiment leurs cîmes. « Seulement parfois elles semblaient neigeuses plus « qu'elles ne le sont en effet.. La belle, grande, ri- « che plaine (je crois la première du monde) par « mille accidents grandioses de campagne, de rivières, « par l'infinie variété, m'avertissait assez de l'éloi- « gnement. Mais je n'étais que plus avide de cette vue, « plus insatiable, en raison même du douteux, du « fuyant, du décevant de la vague apparition. Des

(1) W. Morton-Fullerton, *Voyage en Languedoc*, dans la *Revue de Paris* (25 août 1903), p. 816.

(2) *La Montagne*. Jules Michelet a passé trois étés à Montauban, de 1855 à 1858. L'hiver, il soignait sa mauvaise santé à Hyères.

« heures entières nous restions dans la contemplation  
« rêveuse, jamais froids, émus toujours. Que de son-  
« ges du passé, d'imaginations, de chimères nous  
« suspendions à ce nuage incertain, réel pourtant,  
« qui par moments reparaisait à cette barrière d'un  
« monde, à l'inconnu de l'au-delà. »

#### LA RIVIÈRE. LES MOULINS

Un pont à jeter sur le Tarn, à Sapiac, pour le passage des futurs tramways départementaux qui aboutiront près de l'église Saint-Orens, en face de la gare, tel est un des problèmes passionnants de l'heure présente. Les Compagnies de Chemins de fer y ont mis moins de façons que les autorités départementales : la Compagnie d'Orléans dispose un peu en aval de deux ponts, un de trop.

Dès les origines de la ville, le pont à construire, *la obra del pont*, devint une question essentielle. De tous temps le Tarn s'est sur ce point intimement lié à la vie humaine, même à l'époque préhistorique. Les *marenies* ou *nautonies* (marins) ont toujours été nombreux, mais la navigation est maintenant très insuffisante, bien qu'une branche du Canal latéral, amorcée à Montech, vienne déboucher au faubourg toulousain : elle n'amène pas une seule barque à la rivière qui jadis était *classée* cependant (1), et elle n'est même pas reliée à la gare des marchandises.

(1) Classé veut dire que les marins de Montauban, inscrits maritimes d'après le système Colbert, devaient le service dans la marine militaire.

Le commerce n'est pas tombé au point que ces travaux de raccordement du canal, de la rivière et de la gare soient jugés inutiles.

La meunerie est toujours prospère. Elle ne l'était pas moins au moyen-âge. A partir du 13<sup>e</sup> siècle, « on trouve dans notre ville un grand nombre de moulins à nef. Ils étaient attachés au rivage et flottaient à la surface de l'eau. Deux roues, que le courant faisait lentement évoluer, imprimaient à une meule de pierre qui se trouvait sur le bateau un mouvement bien peu puissant à coup sûr et bien lent. . . . Le moulin de Sapiac est le plus ancien des moulins bâtis . . . . On dit que ces moulins appartenaient à l'origine à la communauté de la ville et que ce n'est qu'en 1321, à la suite d'une condamnation qui frappa les Consuls, que des particuliers en devinrent propriétaires. La ville avait eu besoin d'argent pour payer une amende de 20.000 livres et avait vendu les moulins. »

C'est la propriétaire d'un de ces moulins, « dona Navarra de Montaut, molher d'en Peyre Ramon Folcaut », qui fonda l'hôpital de Lautier (1373). Les particuliers possédaient habituellement les moulins par indivis : ils en avaient un huitième, un cinquième, une moitié, les deux tiers. Il en est de même aujourd'hui pour les moulins des Albarèdes, de Sapiacou et Sapiac.

#### INDUSTRIE ET COMMERCE.

La minoterie a donc conservé son importance ancienne. Les derniers fabricants et teinturiers de cadis

sont au nombre de 6, 3 filateurs de laine, 2 tondeurs et 1 foulonnier. Pour ces maisons travaillent un certain nombre de métiers à Labastide du Temp'e et en divers hameaux. Elles ont conservé de bonnes relations avec plusieurs cantons de la Bretagne. Le cadis bleu de Montauban habille quelques centaines de Bretons. Montauban doit à l'initiative intelligente de Couderc l'industrie des tissus de soie à bluter : la gaze a très avantageusement remplacé les bluteaux de laine (1838). Cette ville comptait au milieu du siècle précédent cinq manufactures de gaze de soie, mais la concurrence est venue, soit pour les tissus de soie, soit pour les cocons du pays qui se vendaient jusqu'à 10 francs autrefois et qui ne valent plus que 2 fr. 50. Il ne reste que deux manufactures employant 300 ouvriers ou ouvrières, la filature Jules Souleil, successeur de Couderc, et la filature Vidal-Marty. Une partie de la soie filée est tissée sur place, l'autre est envoyée à Lyon.

La fabrication des chapeaux de paille est représentée par 4 maisons.

Il y a 2 brasseries, dont la plus ancienne, celle de Heim, remonte à 1842.

Les autres industries de Montauban, moins importantes que celles qui sont déjà signalées, sont : les meubles communs ; une couperie de poils de lapins ; quelques ateliers de plumes et duvets ; des taillanderies ; des fabriques de liqueurs, de bougies, de produits pharmaceutiques, etc.

Le mouvement commercial provoqué par ces diverses industries est peu important, même en y ajoutant

les produits agricoles de la région voisine, chasselas et fruits, primeurs, les animaux de boucherie, le fumier de litière, les bois de diverses provenances, bois des landes (pins), bois de peuplier. Il se fait par la grande gare de Villebourbon, bien plus que par celle de Villeneuve et par le canal.

#### INSTRUCTION.

Montauban possède une modeste école d'apprentis qui reçoivent le soir des leçons de dessin. Elle est patronnée depuis 10 ans par la Chambre de Commerce. C'est tout ce qui existe pour l'enseignement technique et l'éducation professionnelle des apprentis. Il y a encore moins pour l'enseignement agricole, car on ne peut rien citer en dehors des cours spéciaux professés à l'Ecole normale d'instituteurs.

Deux sociétés savantes maintiennent leur réputation, la *Société d'Archéologie de Montauban* et l'*Académie des Belles-Lettres et Arts de Tarn-et-Garonne*.

La Faculté de théologie protestante créée en 1810 par l'Etat, et qui subsiste depuis trois ans comme faculté libre, n'est qu'un pâle reflet de l'Ancienne Académie de Montauban.

Quant à l'enseignement public, il trouvera sa place, comme la Faculté, dans un chapitre spécial consacré à l'enseignement dans le Tarn-et-Garonne.

#### DÉMOGRAPHIE.

La commune de Montauban comptait 29.470 habitants en 1898. Elle n'en comptait que 25.102 en



1848 (1). Le recensement de 1906 donne 28.688 habitants. En 1906 il y a eu 447 naissances et 750 décès. Le mouvement total dans les 60 dernières années indique un excédent de 12.284 décès, soit 44.106 décès contre 31.822 naissances. Moyenne annuelle du surplus de décès, 204.6. La population se maintient par l'immigration des gens de la campagne qu'attire à la ville l'espoir d'une vie plus facile. La garnison s'élève à 2831 hommes.

#### PRIX DES JOURNÉES.

Les ouvriers maçons, charpentiers, menuisiers, etc. gagnent en moyenne 3 fr. 25 par jour ; les manœuvres, 1 fr. 50.

Pour les femmes, les salaires des blanchisseuses, repasseuses, modistes, ouvrières en soiries, ne dépassent guère 1 fr. 50.

*(Voir page 303, un tableau qui résume les salaires de la main d'œuvre, des ouvriers.)* (2).

#### NOURRITURE.

On ne mange que du froment première et deuxième qualités ; peu de viande fraîche, si ce n'est dans les maisons bourgeoises et celles des fonctionnaires. Les

(1) Il y avait 25,000 habitants en 1789.

(2) M. Gauthier, directeur de l'École de l'Ancien-Collège, a bien voulu nous fournir les chiffres de ce tableau et ceux qui sont relatifs au budget de la charité : nous le prions d'agréer nos remerciements.

**Tableau des Salaires des Ouvriers**

DESIGNATION DES PROFESSIONS	SALAIRE JOURNALIER		SALAIRE JOURNALIER		HEURES DE TRAVAIL		HEURES DE TRAVAIL		OBSERVATIONS
	d'il y a dix ans.	d'aujourd'hui	d'aujourd'hui	d'aujourd'hui	d'aujourd'hui	d'aujourd'hui	d'aujourd'hui		
Maçons.....	3 fr. et 3 fr. 25	3 fr. 25 à 3 fr. 75	»	»	en moyen. 10 h.				
Plâtriers.....	id.	id.	»	»	id.				
Charpentiers.....	id.	id.	»	»					
Menusiers en bâtiment.....	id.	id.	»	»					
Menusiers ébénistes.....	id.	id.	»	»					
Boulangers.....	Cette catégorie est à la tâche. Salaires augmentés de 10 % dep. 10 ans.								
Serruriers.....	25 à 28 fr. p. sem.	28 à 30 fr. p. sem.	10	10					
Plombiers-Zingueurs.....	3 fr. à 3 fr. 25	3 fr. à 3 fr. 50	11	10					
Peintres.....	3 fr. 50 à 4 fr.	3 fr. 50 à 4 fr.	11	10					
Coiffeurs.....	3 fr. 50	3 fr. 50	11	10					
Typographes et Imprimeurs.	La plupart jeunes gens de 15 à 21 ans. Nour. et couchés. Sal. mens. 20 à 30 fr.								
Mancœuvres.....	4 fr. 50	4 fr. 50	10	10 et 9 h.					
	1 fr. à 2 fr.	1 fr. 50 à 2 fr. 50	10	10					
Blanchisseuses.....	1 fr. 75	1 fr. 50	10	10					
Repassuses.....	1 fr. 50	1 fr. 25	10	10					

ouvriers ont du *confit* et des légumes secs ou verts, suivant la saison. La boisson ordinaire est le vin rouge additionné d'eau.

### LES PAUVRES.

Il y a des pauvres partout, les uns victimes du sort ; les autres, ce sont les plus nombreux, de leur imprévoyance. De larges secours leur sont distribués.

Du Bureau de Bienfaisance, ils reçoivent 20.210 fr. soit :

en pain.....	6.760 fr.	} 19 490 fr. + 720 fr. p. divers.
en argent. ....	3.770	
en chauffage.....	200	
en médicaments.....	6.560	
pour les soins des médecins	2.200	

La participation de la commune dans cette dépense est de 12.000 fr., et elle paye en outre 31.910 fr. répartis de la manière suivante :

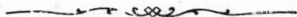
- 2.400 pour les femmes en couche,
- 6.000 pour frais d'élèves indigents,
- 9.110 pour les aliénés,
- 3.600 pour secours aux mères légitimes,
- 4.000 pour secours aux filles-mères et aux enfants assistés,
- 2.300 pour diverses catégories de malades,
- 3.700 à l'hospice,
- 800 à la Société maternelle.

---

31.910 fr. + 12.000 = 43.910 francs, montant des dépenses de la ville pour les pauvres. Si à ce chiffre

on ajoute 10.000 francs destinés aux ateliers de charité qui ne sont guère que des aumônes déguisées, on atteint un chiffre de 53.000 francs. Ce total donne le compte de la ville, mais d'autres secours encore, (sous diverses formes,) habituellement sous le nom d'œuvres, sont distribuées par les ministres des différents cultes. Le budget de la charité peut être évalué à cent mille francs.

L'Administration des enfants assistés donne à la commune de Montauban comme à toutes les autres.



## CHAPITRE XI

### Quercy moissagais.

---

#### ROLE HISTORIQUE DE MOISSAC.

La situation de Moissac dans un pays de cueillette en fait le principal marché de fruits et de primeurs de Tarn-et-Garonne. Cette ville doit à la civilisation moderne un canal et une voie ferrée : celle-ci franchit le Tarn, à une petite distance de la ville, sur le pont de Cacor qui est une belle œuvre d'art. Le canal latéral a son pont sur le Tarn à côté de celui de Cacor, puis faute de place il a traversé la ville en éventrant les maisons dont les moignons pendent encore lamentables ; il n'y a pas une suffisante animation au canal pour lui donner de la gaieté et en communiquer à la ville. La voie ferrée a aussi sa place petitement ménagée, une gare étriquée, malgré de récents travaux d'aménagement. Si Moissac n'offrait pas, comme beaucoup de villes du midi, un musée du moyen-âge aux pèlerinages intellectuels des populations septentrionales, ce serait une vieille cité morose, isolée entre Castelsarrasin et Valence d'Agen.

Moissac a vu à 7 kilomètres de distance, entre la Garonne et le Tarn, grandir la ville rivale de Castel-

# ROUERQUE TARN-ET-GARONNAIS

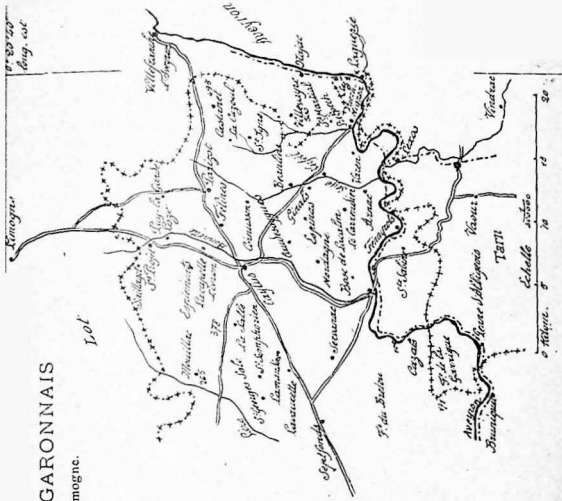
Cause de Caylus ou de Limogne.

## Canton de Caylus :

	en 1872	— en 1908
Caylus.....	4.829	— 3.770
Espinas.....	787	— 516
Lacapelle-Livron.....	586	— 415
Loze.....	502	— 338
Mouillac.....	284	— 219
Puylagarde.....	1.166	— 876
Saint-Projet.....	1.301	— 955

## Canton de Saint-Antonin :

	en 1872	— en 1908
Saint-Antonin.....	3.300	— 3.546
Castanet.....	894	— 647
Fencyrols.....	685	— 569
Ginals.....	982	— 673
Laguppie.....	1.380	— 1.162
Parizot.....	1.567	— 1.182
Varen.....	1.799	— 1.302
Verfeil.....	1.072	— 860



*Canton de Moissac :*

en 1872 — en 1908

Moissac .....	9.036	—	8.218
Boudou.....	658	—	530
Lizac.....	758	—	560
Malauze .....	1.019	—	731
Montesquieu .....	1.176	—	941
Saint-Paul-d'Espis.	1.212	—	899
St-Vincent-Lespin .	413	—	302

*Canton de Valence :*

en 1872 — en 1908

Valence-d'Agen ...	3.625	—	3.289
Castelsagrat.....	1.212	—	937
Espalais.....	480	—	358
Gasques .....	502	—	376
Golfch.....	821	—	586
Goudourville.....	509	—	424
Lamagistère .....	1.559	—	1.522
Montjoi, ... ..	615	—	420
Perville.....	361	—	252
Pommevic .....	555	—	416
Saint-Clair.....	334	—	243

*Canton de Bourg-de-Visa :*

en 1872 — en 1908

Bourg-de-Visa ....	897	—	750
Brassac.....	954	—	646
Fauroux .....	506	—	380
Miramont.....	695	—	542
Montagadet.....	507	—	391
Saint-Nazaire.....	821	—	645
Touffailles.....	1.011	—	732

*Canton de Lauzerte :*

en 1872 — en 1908

Lauzerte.....	2.895	—	1.971
Belvèze.....	600	—	432
Bouloc .....	556	—	397
Cazes-Mondenard .	2.760	—	2.128
Durfort .....	1.445	—	1.090
Montbarla.....	341	—	251
St-Amans-de-Pell..	676	—	507
Sainte-Juliette ....	303	—	217
Sauveterre .....	652	—	501
Tréjouis .....	572	—	440

*Canton de Montaigu :*

en 1872 — en 1908

Montaigu.....	3.221	—	2.223
Lacourt-de-Mont...	672	—	487
Roquecor .....	1.007	—	751
Saint-Amans .....	411	—	303
Saint-Beauzeil.....	366	—	229
Valeilles .....	540	—	514

sarrasin, poste avancé du pays toulousain, maître de tous les débouchés de la Gascogne tarn-et-garonnaise, en pleine activité économique, une sous-préfecture aussi ; du côté opposé, Valence d'Agen profite d'une situation exceptionnelle pour détourner à son profit une grande partie du commerce de la région.

Les relations n'ont pas cessé d'être tendues entre Montauban et Moissac : celle-ci est la vénérable doyenne des villes de la vallée tarn-et-garonnaise ; les moines achevaient de sculpter le portail monumental de Saint-Pierre et d'édifier le cloître, quand Montauban sortit de terre comme une manifestation antimonacale, et dès ce jour le développement de la foi chrétienne a montré dans ces deux villes, distantes de 27 kilomètres, les tendances opposées, foi naïve d'un côté, de l'autre foi qui raisonne, qui se disputent encore l'âme contemporaine ; l'opposition au point de vue politique n'a pas cessé de s'affirmer au cours des siècles.

La situation topographique de Moissac explique en grande partie le rôle traditionnel de cette ville. La Garonne dans sa traversée du département reste fidèle à sa rive gauche, aux collines de Gascogne, sauf en un point où elle va heurter les collines du Quercy à six ou sept cents pieds au dessous du promontoire de Boudou. Elle y forme un étroit défilé d'autant plus difficile à franchir qu'il est barré par le cours inférieur du Tarn : Moissac a été la sentinelle qui gardait le passage du Tarn et le défilé. Il y avait là un point stratégique de premier ordre, et, en effet, les ducs de Guyenne, puis les rois d'Angleterre, tant qu'ils fu-



rent maîtres de Bordeaux, se servirent de Moissac comme d'un point d'appui contre Toulouse, contre Montauban ; de là ils étendirent leur domination sur une partie du Quercy. La disparition du morcellement féodal et la centralisation française enlevèrent à la ville de Moissac l'avantage qui résultait pour elle de sa situation et, obligée de se replier sur elle-même, elle a perdu sans trouver de compensation.

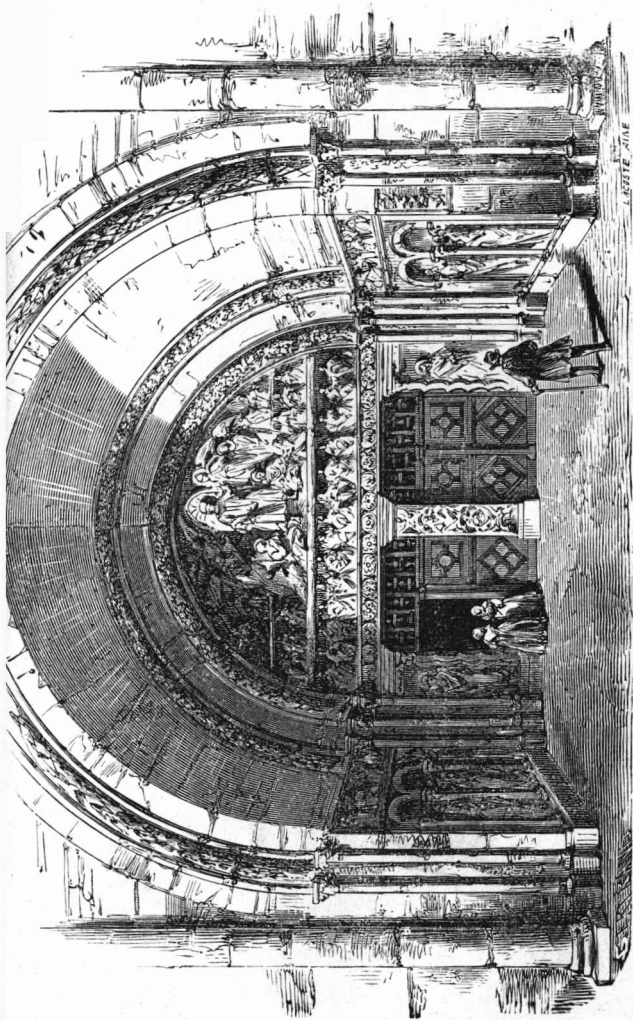
Au point de vue économique, une grande rivière lui permettait de prendre part au commerce ; il y avait une population de marins ; sur place même, Moissac établit de grands moulins très actifs dans une région de blé et de maïs.

Enfin deux grandes institutions chères au moyen-âge, un monastère bénédictin et le Pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, ont contribué à donner aux habitants de Moissac leur physionomie d'instinctive.

#### LE MONASTÈRE ET LES MONUMENTS DE MOISSAC.

Il n'y avait à l'origine, au temps des Gaulois, que quelques maisons de pêcheurs et de marins sur un sol marécageux. Les Romains y firent passer plusieurs voies dont l'une franchissait le Tarn sur un pont dont on voit les ruines à côté du pont actuel de la route de Moissac à Castelsarrasin (1). Au commencement du V<sup>e</sup> siècle les Barbares pillèrent Moissac ; Clovis y passa dit-on, avec les Francs, au commencement du VI<sup>e</sup> siècle.

(1) Ce pont, commencé sous le premier Empire, a été terminé en 1826.



Moissac. — Portail de l'église de Saint-Pierre.

Un groupement d'ermites disséminés à partir de cette époque dans le voisinage serait l'origine du monastère: ils furent réunis dans un même bâtiment par saint Amand qui introduisit parmi eux la règle bénédictine qu'il avait connue en Italie (630). Saint-Amand, de la maison ducale d'Aquitaine, conduisit de nombreuses missions dans le nord de la Gaule, à Maëstrich, avant de fonder le monastère de Moissac. Le grand saint de la maison est son successeur qui continua les constructions, avant de devenir évêque de Rouen, Saint-Ansbert. L'identité de Saint-Ansbert abbé et de Saint-Ansbert évêque n'est pas bien établie, mais la légende n'a pas de raison d'en douter. Le corps de Saint-Ansbert enseveli dans l'abbaye de Fontenelle, près Rouen, revint sur une barque conduite par des anges. Avertis par les sons joyeux des cloches de l'église Saint-Martin, les moines s'empresèrent à sa rencontre sur les bords de la rivière. Le saint, transporté au sanctuaire de Saint-Martin, y fut exposé longtemps à la vénération des fidèles.

L'église de Saint-Pierre du XI<sup>e</sup> siècle, le cloître du commencement du XII<sup>e</sup>, forment avec le portail de l'église et le porche un magnifique ensemble. Ce portail est en France « l'un des plus complets et l'un  
« des plus beaux monuments de l'art roman ». L'Etat en a fait lever un moulage pour le musée du Louvre. Le tympan en est l'œuvre principale. « Dans le ciel  
« de l'Apocalypse siège le Christ en majesté accom-  
« pagné des quatre évangélistes. Les vingt-quatre  
« vieillards de la Vision de Saint-Jean sont à ses pieds  
« ou l'entourent sur trois rangs, tenant en main des

« coupes ou des instruments. Le linteau qui supporte  
« cette curieuse composition est de marbre blanc des  
« Pyrénées... Les côtés de l'avant-porche sont cou-  
« verts d'arcades surmontées d'une large frise, le tout  
« historié. A gauche on voit l'Annonciation, la Visi-  
« tation ; au dessus, l'Adoration des Mages, la Pré-  
« sentation, la Fuite en Egypte. Le côté opposé, l'Oc-  
« cident, est destiné à inspirer l'horreur des vices :  
« luxure, avarice, hideusement représentées, puis la  
« mort de l'Avare et un coin de l'enfer. Le spectacle  
« est moins sinistre dans la frise supérieure où la vertu  
« triomphante est opposée au vice dans la parabole de  
« Lazare et du mauvais riche.

« Le cloître est un vrai musée iconographique par  
« ses chapiteaux aux admirables tailloirs... (1) ».

L'ingénuité, les grâces simples, sincères de l'ex-  
pression donnent à ces sculptures une rare valeur ar-  
tistique. Elles sont l'œuvre probablement de moines  
anonymes n'ayant aucune filiation d'art avec les écoles  
anciennes ; ils ont conçu un plan et l'ont réalisé avec  
la verve vivace et un peu sauvage qu'enfante le sol  
méridional. Ce n'est pas seulement en architecture  
et en sculpture que le monastère de Moissac a produit  
des artistes de premier ordre ; il eut des musiciens qui  
firent école, d'après M. Soubies, jusqu'en Portugal,  
des savants et des saints.

L'abbaye primait tout à Moissac. Il y avait la ville  
de l'abbaye et à côté une ville libre ayant ses fran-  
chises. Ce voisinage fut la source de rivalités nombreu-

(1) M. le chanoine Pottier, *loc. cit.*, p. 162.

ses sous la domination anglaise, à l'époque des Albigeois et pendant les guerres religieuses. Moissac prit naturellement parti pour les catholiques.

Les moines furent sécularisés au 17<sup>e</sup> siècle. Les chefs du chapitre conservèrent le titre d'abbé. Au moment de disparaître, en 1790, il comptait 80 religieux; il était taxé de 4.000 florins en cour de Rome et il avait un revenu de 22.000 florins (1).

#### LA CONFRÉRIE DES PÉLERINS DE MOISSAC.

On a vu dans une procession de 1830 figurer un pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle, une rareté archaïque déjà à cette époque (2). Les *Saintjacquès*, *Saintjacquaires*, *Jacopites* ou *roumieux*, munis « de la gourde et du bourdon, l'escarce'e aux reins, le chaperon à coquillages sur les épaules et la tête coiffée du chapeau enfalotté », partaient pour le terrible voyage, au fond de la Galice, aussi nombreux que les étoiles de cette *voie lactée* à laquelle ils donnèrent le nom de chemin du ciel ou de chemin de Saint-Jacques. Les routes du nord pour atteindre l'Aquitaine variaient suivant le point de départ. La caravane qui intéresse notre région, celle du Puy en Velay, après avoir rallié les pèlerins du centre et de l'est, tra-

(1) Chiffres communiqués par M. Rigal, répétiteur au Lycée Ingres.

(2) *Le Pèlerinage à Compostelle et la Confrérie de Monseigneur saint Jacques de Moissac*, par M. l'abbé Daux, p. 295.

versait Aubrac, Sainte-Foy de Conques en Rouergue, arrivait à la grande étape de Moissac par un *camí romano* : ce nom désigne encore la grand'route à Sainte-Livrade. Ils trouvaient à Moissac un hôpital pour les recevoir, des églises, sans parler de l'église abbatiale où ils faisaient leurs dévotions, l'église Saint-Jacques, l'église Saint-Michel, celle de Saint-Martin hors des murs, dont la première fondation remonte au V<sup>e</sup> siècle. Ils recevaient une aumône et des conseils pour la suite du voyage. Au départ de Moissac pour l'Espagne, la caravane passait par la *Voie de Gascogne*, Auvillar, Condom, etc., ou par la *Voie de Guienne*. Au retour, les pèlerins étaient fêtés comme des personnages élevés en dignité. *La Confrérie des Pèlerins de Monseigneur Saint-Jacques de Moissac* a tenu, de 1523 à 1671, un registre contenant les procès verbaux des délibérations et les noms des confrères au nombre d'un millier. Plusieurs de ces noms sont portés encore aujourd'hui. Le registre fut abandonné sans doute parce que le gouvernement de Louis XIV ne fut pas favorable au Pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle.

#### PENDANT LA RÉVOLUTION

A l'époque de la Peur, la garde nationale de Moissac, sous les ordres du maire Duprat, essaya vainement de sauver le château de Camparnaud auquel des paysans mirent le feu. Moissac devint un chef-lieu de district de département du Lot, puis un chef-lieu d'arrondissement du département de Tarn-et-Garonne.

PERSONNAGES REMARQUABLES (1).

Deux personnages contemporains, originaires de Moissac, présentent un trait de ressemblance, leur dévouement à l'idée républicaine, Manau et Camille Delthil.

Jean-Pierre Manau (1822-1908) se mêla, tout jeune, au mouvement politique de 1848 comme secrétaire de Ledru-Rollin. Proscrit au Deux-Décembre, il rentra à la faveur de la loi d'amnistie et prit la robe d'avocat à Montauban, puis à Toulouse. Il fut nommé procureur général à Toulouse au 4 septembre ; il y fit preuve de caractère lors du mouvement communaliste de 1871, ce qui lui valut d'être appelé à Paris par le gouvernement de M. Thiers comme procureur général près la Cour de Cassation. Dans l'affaire du capitaine Dreyfus qui agita l'opinion publique, il exposa, non sans courage, son opinion que le capitaine avait été victime d'une erreur judiciaire ; il fit figure de grand magistrat. Il prit peu après sa retraite (1901) et se retira à Vernon où il est mort récemment.

« Camille Delthil (1834-1902) (2) n'a presque pas  
« quitté sa paisible petite ville qui a souvent inspiré  
« ses écrits, et, parmi ses œuvres en prose, il convient  
« de citer un roman, Lucile Chabanau, dont l'action  
« se déroule à Moissac même.

(1) Lagrèze-Fossat, l'historien de Moissac, a été un vrai bénédictin (1814-1877).

(2) Nous devons les lignes qui suivent sur Cam. Delthil à l'obligeance de M. Jean Depaule, substitut du Procureur de la République à Moissac.

« De bonne heure, son esprit et son cœur subirent  
« l'influence de la philosophie rationaliste et néo-  
« platonicienne dont les grands idéalistes de 1848  
« étaient si profondément pénétrés. En 1870, le gou-  
« vernement de la Défense nationale lui confia la  
« sous-préfecture de Moissac, mais il abandonna bien-  
« tôt ses fonctions administratives pour revenir aux  
« lettres qui l'attiraient. Le plus grand nombre de  
« ses écrits témoigne même de tendances socialistes,  
« ainsi *les Martyrs de l'idéal* (1882), poème de pitié  
« profonde en faveur des vaincus de la Commune. En  
« tête des *Rustiques* (1875), il fait l'apologie des Af-  
« franchis, serfs de la glèbe dont

.....les pieds nus vont, triomphants,  
Mettre à rançon les Babylohes.

« Son talent très réel dans ces pages où la philoso-  
« phie vient au secours de la polémique s'est manifes-  
« té plus encore par les œuvres de pure sensibilité ; il  
« y faut chercher le Delthil vraiment original, le plus  
« intime, l'homme de lettres ému directement au con-  
« tact des choses. Voici une de ses descriptions tirée  
« des *Poèmes parisiens* (1873) :

Au fond du vieux Quercy se dresse, gigantesque,  
Un antique manoir par le temps respecté.  
Les tours ont conservé leur sombre majesté,  
Et jamais du maçon la truelle brutale  
Ne racla de ses murs la mousse féodale.  
Au loin l'on aperçoit le miroir transparent  
D'un fleuve au sinueux et rapide courant.  
De sombres peupliers, bataillons immobiles,



Gardent depuis cent ans ses bords frais et limpi-  
[des,]

Exhalant en Avril l'odeur des fenaisons.

Dans un coin du tableau, quelques blanches mai-  
[sons]

Semblent escalader la côte : un presbytère  
Sous les treillis en fleur se cache avec mystère.  
Parfois le cri d'appel des robustes meuniers,  
Les grelots des mulets, le chant des mariniers  
Font retentir gaîment l'écho de ces rivages  
Et mugir les grands bœufs au fond des paturages.

« La deuxième partie des *Tentations* foisonne de  
« pièces fouguesement lyriques ou pénétrées d'un  
« charme doux et discret.

« Les *Lambrusques* (1884) tirent leur nom quercy-  
« nois des grappes de raisin non garnies encore de  
« leurs fruits mûrs ou dépouillées de leurs grains après  
« l'automne.

« Une de ses premières œuvres, les *Rustiques*, petit  
« recueil de moins de cent pages, fait défiler une série  
« de paysans : le braconnier « rude gars de 30 ans, »  
« le langueyeur,

Maniant fièrement un long bâton de houx,  
« et la pastourelle Suzon, et le vieux curé, qui

Se promène à pas lents sur l'étroite esplanade.

« On voit bien dans ces pages le Quercy ; on y res-  
« pire l'odeur des buissons et des guérets à travers les  
« champs infinis.....

« Depuis 1890, Delthil n'a rien écrit qui puisse ajou-

« ter à sa gloire. Son œuvre, comme celle de Cladel  
« et de Pouvillon, fait honneur à la terre natale du  
« poète qui l'a produite.

« Camille Delthil fut élu sénateur le 2 juin 1902 ;  
« il mourut quelques semaines après, le 13 juillet. »

#### EXPÉDITION DES FRUITS ET DES PRIMEURS

Moissac passe pour une ville très riche ; il ne faut rien exagérer. Les principales fortunes viennent du moulin ; un petit nombre de la batellerie qui a jusqu'ici souffert de la construction du canal. Plusieurs familles de marins ont trouvé des engagements à Bordeaux. Celles qui sont restées forment la *Société des marins* qui déploie sa bannière chaque année, le lundi de la Pentecôte, sur la belle Promenade du Moulin.

Le commerce des fruits et des primeurs est tout récent. Il n'était pas possible du temps des diligences ; il faut le concours du chemin de fer pour que ces produits puissent franchir de grandes distances en conservant leur fraîcheur. Tant de propriétaires y sont aujourd'hui intéressés qu'un seul employé du télégraphe ne suffit pas entre vendeurs et acheteurs pendant cinq ou six mois. On voit arriver à la gare et s'amonceler dans deux ou trois wagons chaque jour (sans parler des chasselas) les mannequins de cerises qui ouvrent la marche précédant les abricots, les pêches, les amandes, les prunes, les pommes, et les primeurs. asperges, fraises, petits pois. Les autres légumes frais vont en appareils divers, les tomates en caisses garnies de papier dentelle ; les pommes de terre nouvelles en barillets. les haricots verts en sac de légère

tcile, les mange-tout en mannes plates. Le chasselas part en caissettes, cagettes et cageots à claire-voie.

#### LE CHASSELAS

D'après M. Demarty (1), la culture du chasselas s'est développée depuis 1885. Ces raisins jusque-là restaient disséminés dans les vignes. On groupa les ceps de chasselas en plantations spéciales à Moissac et à Montauban, à Durfort, à Cazes-Mondenard, à Lauzerte, le long du département du Lot. Le mérite en revient aux Capgras, Salers, Clergeaud, Fragnaud, Descamps, Versein, Garrisson, etc. La statistique de 1905 accuse des superficies consacrées aux raisins de table de 2.720 hectares pour le Tarn-et-Garonne, de 500 hectares pour le Lot-et-Garonne, de 250 hectares pour le Lot. etc.

Le chasselas entre pour 95 % dans l'acépagement. Viennent ensuite le Milhau, d'un beau noir pruiné, mais dont l'expédition est moins facile que celle du chasselas, le Gros Colman, le muscat de Hambourg. M. le Dr Bories, à la suite d'essais intéressants sur sa propriété voisine de Montauban, recommande d'introduire le Rosatki blanc doré et le Frankenthal, raisin noir. Il importe aux producteurs de satisfaire le goût de la clientèle et de prévenir la concurrence.

(1) Voir le rapport de M. Demarty, professeur d'agriculture, à la Société des Agriculteurs de France (1886); nous le résumons brièvement dans les pages qui suivent.

Suivant la nature du sol et l'exposition, le chasselas prend diverses couleurs. Les grains restent verts sur les sols gras de la plaine. Les coteaux maigres donnent les raisins à grain blanc-paillé, transparent, sans coup de soleil. Les bonnes marques des coteaux de Moissac, de Beausoleil et du Fau, de Cazes-Mondenard, etc. sont payées plus cher que les autres sur tous les marchés.

Les frais de plantation d'une vigne dépassent 2.000 francs par hectare. On compte 800 francs pour les frais annuels de culture d'une vigne en plein rapport. Le ciselage grève une production moyenne de 5.000 kilogrammes à l'hectare de 250 francs en ne payant les ciseleurs que 1 fr. 50 par jour. La production peut s'élever dans les bonnes années à 7 ou 8.000 kilogr. Nous verrons les prix de vente. Cette industrie est surtout rémunératrice pour les petits propriétaires qui ne marchandent pas leur peine ni leurs soins. Les propriétaires qui emploient la main d'œuvre fixe ou temporaire couvrent difficilement leurs frais dans les mauvaises années.

La vente a lieu de fin août au commencement novembre. Quelques rares propriétaires qui savent conserver les raisins par le procédé de Thomery la continuent en hiver.

On fait la vente sur souche consentie à des expéditeurs ; la vente au marché, plus aléatoire ; la vente par commissionnaires, précieux intermédiaires entre producteurs et consommateurs, enfin, la vente directe par les producteurs ou par les syndicats de chasselasiers, ou mieux « de chasselas ». Les premiers essais

de syndicats n'ont pas été heureux, mais l'avenir est peut-être de ce côté.

Les prix oscillent entre 30 et 40 fr. les 100 kilogr. à Moissac, entre 25 et 35 fr. à Montauban, en tenant compte de la qualité, de l'abondance, du moment. Les prix sont plus élevés en fin de saison, mais le ciselage coûte plus cher, surtout si l'automne est pluvieux. Au fort de la saison, il part chaque jour de Moissac jusqu'à 30 wagons, de Montauban de 10 à 12. Voici des chiffres qui indiquent la progression rapide des quantités qui sont expédiées de diverses régions du Sud-Ouest :

	Sud-Ouest	Moissac	Montauban	Port S <sup>te</sup> -Marie	Lalbenque
1901.....	7.977 t.	4.071 t.	1.840 t.	904 t.	» t.
1902.....	8.174	4.253	1.747	1.077	»
1903.....	8.876	4.543	2.010	1.135	21
1904.....	10.970	4.287	3.052	1.611	125
1905.....	12.457	5.659	2.632	2.342	290

Le seul débouché de Paris suffisait aux premiers vendeurs. Mais, en raison de la concurrence amenée par cette progression régulière et rapide, on a trouvé d'autres débouchés au delà de Paris, dans les villes d'eaux, à l'étranger. Voici comment se répartissent à cet égard les expéditions de la gare de Montauban :

	Paris	Au-delà de Paris	Exportation
1901.. ..	1.590 tonnes	250 tonnes	néant
1902.....	1.489 —	268 —	—
1903.....	1.541 —	469 —	—
1904.....	2.169 —	874 —	9 en Allemagne
1905.....	1.706 —	909 —	17 —

Il faut exporter. L'an dernier les expéditions ont fléchi de 3 millions de tonnes, non par la faute des débouchés, mais par celle de la production. Le coupable est un papillon, l'*eudémis botrana*, d'une fécondité inouïe, qui réduit le raisin en pourriture, notamment le chasselas. Signalé il y a sept ans, dans le Bordelais, par M. Léon Kehrig, il a désolé le Moissagais, il est arrivé dans le Montalbanais, et ici, le papillon a été étudié et dénoncé par M. le docteur Bories.

A voir augmenter chaque année le nombre des hectares de raisins de table dans une proportion qui n'est pas sans analogie avec celle des raisins à vin, et qui tend à la surproduction déjà inquiétante, on se rend aisément compte qu'il n'y a de salut que dans la conquête des marchés étrangers.

Les raisins portugais et espagnols alimentent le marché anglais où nos chasselas ne sont pas encore appréciés à leur valeur. Le palais de nos voisins d'outre-Manche n'est pas encore habitué à ce produit, mais on peut l'y habituer en établissant des magasins de dégustation..... Les marchés belges et hollandais nous sont presque fermés par des tarifs de douane qui ont la prétention de protéger leurs raisins de « forceries. » La Suisse est ouverte aux raisins italiens qui rendent difficile l'entrée de la production de la vallée du Rhône. Reste l'Allemagne. En 1905, M<sup>me</sup> Martinet a envoyé de Moissac à Cologne un premier envoi d'un wagon sur lequel elle a perdu plus de 200 fr. Une deuxième tentative a produit un bénéfice de 616 fr. La voie était ouverte. « Mieux connu, mieux fréquenté, le marché allemand a vu augmenter d'année en

« année les arrivages de fruits français. en particulier des raisins ».

Le savant rapport de M. Demarty conseille, en terminant, aux producteurs de viser à la qualité, au premier choix ; d'éliminer les tares ; de perfectionner les emballages ; de constituer un syndicat général de tous les producteurs et des expéditeurs chargé de trouver des débouchés et d'obtenir de l'Etat et des Compagnies de chemin de fer de meilleures installations dans les gares, plus de facilités, moins de frais, plus de vitesse pour le transport des raisins. Il faut, en un mot, devenir d'excellents commerçants.

#### AUTOUR DE MOISSAC.

Un calvaire qui domine Moissac, en face d'un horizon immense et lumineux, prolonge les talus du coteau à l'est par la grasse campagne de Sainte-Livrade et le joli coin de Lizac dans un repli du Tarn ; à l'ouest, au dessous de Boudou, par le beau verger de Malause, sur lequel veillait dans l'antiquité Mercure, dieu du Commerce. Le château de Goulat à Malauze a été légué à Moissac en 1903 pour en faire un sanatorium. Tel est autour de Moissac un des principaux pays de cueillette : il a des avantages puisque beaucoup de propriétaires retirent de la vente des fruits seulement, sans parler du chasselas ni des primeurs, de 1.000 à 2.000 fr., et aussi des inconvénients, car il leur faut toujours compter avec les variations atmosphériques.

A ces bouts de plaines qui ne sont que des bandes étroites, mais opulentes, entre le pied des escarpements et les cours d'eaux, à ces riants coteaux qui se

prolongent, également riches vers Goudourville et Saint-Vincent-Lespinasse, vers Saint-Paul d'Espis, s'oppose une masse compacte comprise entre le bas Lemboulas et la basse Barguelonne, bien moins fertile, ne comprenant que quelques hameaux comme Piac, et presque inarticulée. Elle est traversée cependant par la route qui unit Moissac aux extrémités nord-ouest du département, Bourg de Visa et Montaignu, et c'est par là que passe le chemin de fer projeté entre Moissac et Cahors. Tout un réseau de routes couvrant le Quercy moissagais partent de Sainte-Livrade : 1° vers Lacapelette, où l'on arrive par une longue pente gracieuse : là une branche continue vers Lauzerte, une autre rejoint Castelnau-Montratier ; 2° vers Lafrançaise et Montauban, avec embranchements vers Vazerac et Castelnau-Montratier, vers Molières et Montpezat.

#### VALENCE D'AGEN.

En aval de la Pointe, dans le défilé où la Garonne presse les escarpements de Boudou, il n'y a de place que pour la grand'route et la voie ferrée : là s'amorce l'avenue de Saint-Nicolas au pont de Coudol dont le tablier, élégant et léger couvre la voie ferrée, le canal et le fleuve. Puis, comme la Garonne retourne vers la Gascogne à Auvillar en dessinant un arc de cercle dont la concavité est tournée vers le nord, la vallée ne manque pas d'ampleur. Son terreau d'un noir luisant, formé des limons géminés des Pyrénées et du Massif central, permet aux habitants de pratiquer la culture la plus intensive. Dans des flots de verdure se cachent



les villages, Malauze au sortir du défilé, Espalais près du fleuve, Pommevic sur la route, et puis successivement, Valence d'Agen, Golfech, La Magistère. Ces deux derniers n'ont pas pris l'élémentaire précaution de s'établir à une distance respectueuse du fleuve, sur un rebord protecteur, comme Grisolles, comme Valence : aussi voit-on une barre sinistre sur les maisons, à 2 ou 3 mètres de hauteur, rappelant le point où les eaux sont montées en 1875. La Magistère, où la tonnellerie prospère, est une longue rue de 2 kilomètres, à 20 kilomètres d'Agen. Un pont unit La Magistère aux jolis coteaux gascons de Donzac, un autre Espalais au rocher qui porte Auvillar.

La grande aisance de ces petits pays fait mentir le vieil adage : qui terre a, guerre a. Les temps où il avait cours ne sont plus. Il n'y a plus sur les hauteurs voisines de Clermont-Dessus, bourg du Lot-et-Garonne, des pirates comme ceux qui jadis écumaient le fleuve ; ni sur le plan de Goudourville un baron prêt à se transformer en effronté pillard. La maréchaussée royale mit bon ordre à cela, et l'administration actuelle a imposé à Valence un minimum de fonctionnaires ; il n'y a point de sous-préfet : Valence est un simple chef-lieu de canton, dont le développement rapide est un fait d'actualité.

La construction du pont de Mondou (1835) lui a attiré toutes les forces vives de la vallée de l'Arratz jusqu'à Saint-Clar, au détriment de Lectoure et des villes voisines, Auvillar, Dunes, etc. où les marchés déclinent. A l'avantage d'être éloigné relativement d'un grand centre, à 26 kilomètres d'Agen, à 16 de

Moissac, Valence joint celui de profiter de sa situation au débouché de deux vallées, celle de l'Arratz et celle de la Barguelonne qui se correspondent avec une grande symétrie et qui drainent tous les produits d'une partie du Gers et d'une partie du Quercy moissagais. Là se concentrent en grande quantité les bœufs pour être expédiés à Béziers, Montpellier, Marseille et jusqu'en Catalogne ; les porcs et la volaille destinés à Agen et Bordeaux ; les fourrages qui vont au Pays-Bas ; les prunes, les fruits partout recherchés ; on y vient des environs s'approvisionner de liqueurs, de meubles, de galoches ; on prépare les plumes et duvets qui sont très appréciés à Paris et dans l'Est ; si la plume d'acier n'avait pas triomphé, ce serait un des principaux marchés comme autrefois de la plume d'oie à écrire. L'ancienne bastide se pressait sur la terrasse de la Garonne, dominant la belle promenade de la Fontaine ; aujourd'hui, pour recevoir les marchands et les forains, on a improvisé tous les accessoires d'une ville moderne, des places spacieuses, des promenades, de larges rues, l'éclairage au gaz, sans parler de la gare et du canal ; jusqu'à l'église qui a pris un luxueux revêtement de pierre de taille. La population a passé dans les cinquante dernières années de 2.800 habitants à 3.231. Celle de Moissac dans le même temps est descendue de 10.724 à 7.886.

Le territoire communal se relève au nord en une falaise que domine l'église de Castels. On chercherait vainement le hameau que cette église desservait : le châtelain du lieu a acheté les maisons pour les raser et tous les biens des anciens habitants.

Vers le nord, également, deux anciennes bastides montrent encore quelque fierté, Castelsagrat et Montjoi, que le fossé de la Séoune sépare. Castelsagrat conserve ses vieilles *cornières* autour d'une place carrée ; Montjoi le chemin de ronde de ses anciennes fortifications. A Perville est né François Moulenq (1814-1892), le savant auteur des *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*.

#### LA BARGUELONNE ET LES SÉOUNES.

La vallée de la Barguelonne ou de Lauzerte attend depuis longtemps sa voie ferrée. La voie projetée favorisera, si elle suit le tracé officiel, Moissac (1), mais il faudra bien qu'un jour une voie desserve Valence en suivant le tracé de la nature.

Comme la vallée de la Gimone, celle de la Barguelonne donne une impression de bien-être et de paix. Tout d'abord les cultures variées, les prairies, les arbres absorbent l'attention : on dirait un verger à cause des pruniers rangés en bon ordre, et s'il y a des agglomérations comme celle de Saint-Paul d'Espis, elles se dissimulent dans la verdure, dans un pli de terrain. Il faut arriver au confluent des deux Barguelonne pour voir se dresser vivement Montbarla, puis, avant d'atteindre Lauzerte, d'autres bourgades au nom sonore, Montgaudon, Saint-Nazaire, Miramont, Monta-

(1) Au-dessus de Moissac, la voie remontera les pentes de La Madeleine vers Détours, au point élevé du plateau, puis elle redescendra vers la Barguelonne par Esmes, en passant sous un tunnel. Elle atteindra Cahors par Lauzerte, Montcuq.

gudet, toutes sur de hardis promontoires d'où elles surveillent la vallée.

Depuis Boudou jusqu'au Lot-et-Garonne, sur les ondulations d'un calcaire assez résistant, les maisons sont en pierre. Un seul village dans les trois cantons de Lauzerte, Bourg de Visa et Montaigu est bâti en briques, Durfort, près de la Capelette, d'où est sortie la famille de Durfort de Duras. C'est cette pierre blanche qui frange en bordure les vallées avec des apparitions fantastiques comme celle de Miramont. Tels sont, dans la région des Séounes, au nord-ouest du département, Brassac sur la Séoune de ce nom dont le château commande la vallée : il a été récemment restauré; Montjoi, un peu plus bas; Roquecor qui donne aussi son nom à une Séoune et dont une tour rouge toute neuve, redressée avec les pierres de démolition de l'ancien château fort, sert de maison d'école. Les habitations troglodytiques abondent, ainsi que les châteaux du moyen-âge. Les légendes racontent le passage de Roland d'après les traces qu'il a laissées dans le pays, la Piade de Touffailles, le Pied de Roland à Saint-Amans de Montaigu : le neveu de Charlemagne, un bon géant, allait combattre les infidèles en Espagne ; ses enjambées ne mesureraient pas moins de 3 à 7 kilomètres. Il lui suffisait d'appuyer son pied sur les pierres pour en laisser des empreintes et elles sont toutes tournées vers les Pyrénées.

Séoune, mot de langue populaire, a triomphé du français Seune, qui rappelle la Saône, la Seine, la Seugne de Pons, la Seudre de Marennes, et qui donne

l'idée de quelque chose de fluide. Les Séounes sont « des fossés agricoles », d'humbles ruisseaux, dont le plus important, celui de Brassac, les réunit tous dans le Lot-et-Garonne: il naît dans le département du Lot et traverse le Tarn-et-Garonne.

Les vallées ne manquent ni de sources, ni de prairies. Elles sont très riantes comparées aux « plaines » caillouteuses et sèches, sur lesquelles le calcaire apparaît à fleur de terre, refroidissant et appauvrissant le sol. Il donne peu de froment, peu de « haut maïs sonnant au vent », comme disait Léon Cladel, peu d'élevage en dehors des moutons. Le sol manque d'engrais: pas assez de bestiaux, et pas d'argent pour acheter des engrais chimiques.

Toutefois à l'extrême nord-ouest, à Valeilles, à Saint-Amans de Montaigu, on s'adonne à la culture des fruits et des primeurs, surtout des petits pois, dans des vallons qui s'inclinent vers le Lot-et-Garonne. Tous les produits à exporter prennent aux stations voisines de Penne d'Agenais et de Laroque-Timbaut la voie ferrée Agen-Paris.

D'un autre côté, la création d'un beau vignoble à Cazes-Mondenard est un fait récent. Cazes est une grosse commune accidentée qui s'étend à l'est jusqu'au Grand Lembous par les hameaux de Martissan et de Tissac, par la gentilhommière du Poujol; au nord jusqu'au vieux château de Lauture auquel une toiture de tuiles rouges a fait une toilette nouvelle (1).

(1) Le comte Pierre-Henri-Stanislas d'Escayrac de Lauture, représentant d'une illustre famille du Quercy dont les ancêtres

Les villages voisins du Lot, Sauveterre, Sainte-Juliette, Bouloc, Be'vèze, restent très isolés ; les habitants se contentent de pain de froment mêlé de maïs. C'est la médiocrité caussenarde, liée à l'émigration, à un autre fiéau encore, les nombreux marchés ou foires où l'on se transporte en masse, hommes, femmes, enfants ; les écoles sont désertes ces jours-là ; l'on y va consulter l'homme d'affaires qui pullule, parfois le *mage*, ou bien on se livre au maquignonnage des bestiaux dont l'échange rapide de main en main est contraire au bon ménage de la ferme ; et, d'ailleurs, on estime qu'il est coûteux de bien nourrir les bêtes, et on ne voit pas qu'il est plus cher encore de les mal nourrir.

Aussi la densité moyenne de la population est-elle tombée au niveau de celle de l'Espagne : il y a moins d'un demi-habitant par hectare, de 0 habitant 30 à 0,40. Et cependant, « l'agriculture ne manque pas de bras ; on pourrait plutôt dire que les bras manquent de travail, et, ce qui le démontre, c'est l'état florissant, non de l'agriculture, mais des produits agricoles : à aucune époque, les rendements en blés et maïs n'ont été supérieurs (1). »

accompagnèrent saint Louis à la croisade, vaillant voyageur, écrivain averti, visita le Soudan, l'Égypte, la Palestine, la Chine, et, près de Pékin, saisi par la populace pendant la campagne de Montauban de Palikao, subit les plus dures épreuves. Il revint en France, épuisé. Il prévit et annonça la guerre avec l'Allemagne. Il mourut à 44 ans. Paul Durand-Lapie, ancien professeur du lycée Ingres, a retracé cette belle existence (189)).

(1) Manuscrit de M. Antic, instituteur.

Le pays étant essentiellement agricole, l'industrie se réduit à presque rien : deux petites filatures de laine et quelques tanneries à Montaigu ; les femmes y occupent leurs loisirs à fabriquer des *émouchettes*, ces caparaçons à mailles avec pendeloques qui, en été, protègent les chevaux contre les mouches. Montaigu est un bourg pittoresque, avec ses rues montantes qui environnent le cône sur lequel se dressait l'ancien château féodal. On voit à Bourg-de-Visa des restes de fortifications. Les relations de Bourg-de-Visa et de Montaigu sont des plus difficiles avec Montauban, des plus aisées par contre avec le Lot-et-Garonne où un réseau de tramways est en ce moment en construction. Bourg-de-Visa n'est qu'à 6 kilomètres de Beauville, chef-lieu de canton du département voisin.

Lauzerte, capitale de toute la région, s'élève sur un bloc calcaire dont le sommet ne dépasse pas le niveau de la plaine (220 m.), mais il présente la forme d'un cône isolé et il domine la vallée de 95 mètres. Le vieux bourg a un aspect formidable. On dirait Cordes d'Albigéois si la vallée de la Barguelonne était aussi verte que celle du Cérou, et si Lauzerte était pourvu comme Cordes de courtines et de tours accentuant son caractère belliqueux. Sous l'ancien régime, les Lauzertains souffrirent des Anglais, des protestants, car ils tenaient pour les catholiques ; du moins, ils avaient leurs coutumes particulières, un sénéchal qui relevait du présidial de Cahors ; un hospice ; deux collèges de garçons dirigés, l'un par des prêtres du diocèse, l'autre par des Carmes ; une institution de jeunes filles confiée aux dames Mirepoises, qui avaient leur maison

mère à Mirepoix. Lauzerte devint chef-lieu de district en 1790 ; simple chef-lieu de canton en 1800. Des maisons avec portes en ogive et des chapiteaux sculptés que soutiennent des colonnettes témoignent de l'ancienne élégance, comme la fabrication des macarons est un reste des habitudes culinaires. L'ancien « château du roi », rendez-vous de chasse des comtes de Toulouse, a été restauré en 1881 à l'usage d'une école de garçons. L'église ogivale du XVII<sup>e</sup> siècle possède un lambris dû au pinceau d'Ingres père.

Cette capitale déchue attend sa voie ferrée. Elle ne possède que les rubans en zig-zag des nombreuses routes qui, tout autour de l'imposant amphithéâtre, escaladant les talus voisins, sont couleur d'ocre et d'outremer : celle qui mène à Lafrançaise grimpe juste en face au hameau de Saint-Avit où naquit le général Gras, inventeur d'un fusil qui a armé toute l'infanterie française, entre le Chassepot et le Lebel actuel.

Beaucoup d'habitants quittent le sommet pour s'installer plus commodément à mi-côte. La population est tombée dans la dernière période cinquantenaire de 3.513 habitants à 1.950. On émigre : rien qu'à Toulouse, il y a 500 Lauzertains.

#### LA PRUNE D'AGEN EN QUERCY

Un trait caractéristique du Quercy moissagais, c'est la culture de la prune d'Agen, dite aussi prune d'ente ou de Robe-Sergent, ou simplement de Robe. Elle est venue du Lot-et-Garonne, de Clairac, de Castelmoron,



de Montclar, qui en ont tiré de beaux bénéfices dès le milieu du siècle dernier. Elle paraît de nos jours subir un temps d'arrêt, depuis qu'elle a rencontré sur le marché la concurrence de la prune analogue des Balkans et de celle d'Amérique. Sans atteindre aux anciens revenus de la culture de la vigne, celle de la prune d'ente lui a succédé, et elle est la principale ressource de toute la région ; elle s'étend même au-delà de Molières et de Lafrançaise.

Les cultivateurs évitent les plants greffés sur des pousses provenant non de semis, mais de rejets, ces derniers offrant moins de résistance que ceux de semis. On ne les dispose pas dans les bas-fonds à cause de l'humidité, ni sur la « plaine » où le vent aurait trop de prise sur les branches où sur les racines débiles, mais à flanc de coteau, sur les pentes dont le sous-sol est imperméable. On les répand en *jouailles*, en quinconces, en espaçant les pieds d'environ 10 mètres. Toutes sortes de cultures peuvent venir entre les rangées de prunier, comme sous les « hautins » de l'arrondissement de Saint-Gaudens ; les façons données au sol profitent aux pruniers comme aux ceps de ces hautins. Le tronc ne doit pas pousser à plus d'un mètre de haut pour que l'arbre ne donne pas trop de prise au vent. On l'émonde la première année, en hiver, en lui laissant trois branches d'environ 0 mètre 15, et celles-ci donnent les années suivantes, en ayant soin d'éviter les gourmands, des branches secondaires qui sont évidées au centre pour laisser l'air circuler : elles forment ainsi une gracieuse corbeille, une vraie coupe.

Le prunier a moins d'ennemis que la vigne, mais il faut se défier de certain papillon de nuit : tout fruit piqué par lui se gonfle, se cornichonne et tombe. Une chenille verte, le scolyte, est encore plus malfaisante : elle s'en prend à la feuille tendre, au printemps, et quand les feuilles manquent, l'arbre est menacé de périr. Un moyen employé contre le développement du scolyte consiste à détruire par le feu les bois morts et les écorces des arbres abattus pour détruire les larves avant l'apparition de l'insecte parfait.

Chaque arbre produit de 15 à 20 kilogrammes de prunes. On les cueille au mois d'Août, quand elles sont passées du vert tendre au violet rosé. Une légère secousse les détache du prunier ; on les ramasse sur le sol et on les expose au soleil sur un lit de paille où elles sèchent légèrement. On les porte ensuite posées sur des claies au four pour un commencement de cuisson avant de les soumettre à la température élevée d'étuves spéciales. Si on les soumettait hâtivement à une forte température, elles deviendraient poisseuses et la peau s'ouvrirait. Les fruits, si l'opération est bien conduite, prennent une consistance moyenne et une belle teinte noire lustrée qui est leur robe la plus séduisante.

De 40 à 45 beaux pruneaux suffisent à peser un demi-kilo ; s'ils sont petits, il en faut de 80 à 100. Ils se vendent de 40 à 100 et 120 francs le quintal du pays (50 kilogr.), suivant leur grosseur, leur robe et les conditions du marché qui varient selon l'abondance des fruits.

On les range en de belles boîtes, et les maisons spéciales d'Agen, de Villeneuve-sur-Lot, de Valence, surtout de Bordeaux, qui y mettent la dernière main, les expédient, comme dessert de grand luxe, en France et à l'étranger.



## CHAPITRE XII

### Constitution vicieuse du département.

Statistique. — Le Paysan. — Superstitions.

Chansons. — Le patois. — L'habitation.

---

#### CRÉATION DU DÉPARTEMENT

Quand parut le décret du 29 janvier 1790 subordonnant Montauban, comme simple chef-lieu de district, à Cahors, chef-lieu du département du Lot, l'émotion fut vive dans la vieille cité huguenote devenue royaliste, dotée d'un état-major administratif par la royauté, située en bordure d'une grande plaine riche, la ville la plus industrielle de la région, plus même à certains égards que Toulouse dont les habitants répugnaient, « par préjugé de noblesse », aux arts industriels (1). Les réclamations, les adresses, les mémoires de la sénéchaussée de Montauban, les démarches des députés à l'Assemblée nationale (Mgr de Breteuil et Poncet-Delpech), n'aboutirent qu'à de vagues et vaines promesses de rattacher plus tard Montauban à Toulouse si l'on jugeait cette combinai-

(1) M. Lévy-Schneider, *loc. cit.*, p. 47, note 8.

son préférable. Sous le Consulat, en 1800, de chef-lieu de district, Montauban devint chef-lieu d'arrondissement, changement sans importance. Le 23 juillet 1808, il y a cent ans, Napoléon, qui était de passage, accueillit les doléances des habitants ; il décida de faire de Montauban le chef-lieu d'un département de Tarn-et-Garonne. Il se fit présenter, dit-on, une carte sur laquelle son doigt traça une ligne arbitraire qui, prenant de ci, de là, sur les territoires des départements voisins, donna au nouveau-né, en vertu du sénatus-consulte du 2 novembre 1808, une superficie de 371.764 hectares.

Le geste souverain qui ajouta une unité aux divisions territoriales de 1790 groupait autour de Montauban et du Bas-Quercy une partie de la Basse Marche de Rouergue au nord-est, de l'Agenais au nord-ouest, de la Lomagne gasconne au sud-ouest, du toulousain au sud et au sud-est. Sous prétexte de réparer l'injustice commise envers Montauban en 1790, on constituait un département formé de régions qui ne sont pas associées par des affinités naturelles, on réunissait ensemble des tronçons épars de pays sans consulter les populations, contre leur gré pour la plupart, contre leurs traditions et leurs intérêts.

L'annexion de la Basse Marche de Rouergue pourrait se justifier. Il n'y a pas plus loin du caractère quercynois à celui du Rouergue que des causses d'un de ces pays à ceux de l'autre. Il semble qu'Emile Pouillon ait placé dans le Rouergue tarn-et-garonnais son adorable Césette, la fille de ferme, après l'avoir fait naître dans le Ségala.

Il n'en est pas de même pour la bande occidentale ou agenaise : elle n'a de rapports avec Montauban et Moissac, chefs-lieux de département et d'arrondissement, qu'au point de vue administratif. La commune de Roquecor, qui occupe le centre du canton de Montaigu, est à 30 kilomètres d'Agen et à 59 kilomètres de Montauban. La Magistère est à 20 kilomètres, Dunes à 19 kilomètres du chef-lieu de Lot-et-Garonne. Le canton de Montaigu écoule la plupart de ses produits par la voie ferrée Agen-Paris.

Beaumont de Lomagne avait rêvé, au moment de la réorganisation administrative de la France, de devenir chef-lieu d'un district qui aurait relevé du Gers. Un décret du 16 août 1790 rattacha cette ville, comme chef-lieu de canton, au district de Grenade, et celui-ci au département de la Haute-Garonne, mais Grenade était privé de tribunal ; Beaumont, qui était déjà le siège de la justice royale de Rivière-Verdun, fut désigné comme siège de l'autorité judiciaire du district qui fut appelé district de Grenade-Beaumont. Ce partage de l'administration, loin de satisfaire les deux villes, alluma entre elles une rivalité de clochers qui s'affirma par des violences sous le régime de la Terreur (1).

Jamais Beaumont ne s'est appartenu. En remontant à l'époque gallo-romaine où Toulouse était chef-lieu de civitas, cette civitas « se déployait sur les deux rives de la Garonne depuis l'embouchure du Salat jus-

(1) Voir *L'Armée révolutionnaire de Toulouse*, par Axel Duboul.

qu'à celle du Tarn, et de l'ouest à l'est *depuis les collines de la Gimone* jusqu'au Pic de Nore dans la Montagne-Noire (1) ». Les mêmes collines de la Gimone formaient encore les limites des possessions des comtes de Toulouse au temps de leur plus grande puissance, avant la guerre des Albigeois. Le pays à l'est des collines de la Gimone, y compris Beaumont, releva ensuite du Languedoc, le pays à l'ouest, la Lomagne, de la Guyenne-Gascogne.

Ces grands faits historiques sont d'accord avec la topographie. Aussi l'annexion de Beaumont et d'une partie de la Gascogne au département de Tarn-et-Garonne n'a-t-elle jusqu'à ce jour rien changé à la force des choses. Beaumont n'a appris depuis un siècle le chemin de Montauban que pour les relations administratives. La récente construction d'une voie ferrée de Beaumont qui, à Castelsarrasin, se soude à la ligne Cette-Bordeaux, ne modifie ni les habitudes prises, ni les relations commerciales. Les particuliers vont à Toulouse commodément par Castelsarrasin, mais ils ne s'arrêtent pas pour affaires d'intérêts à Montauban et la plupart même ne négligent pas les stations accoutumées de Montbartier et de Dieupentale. Le roulage ne diminue pas sur la *route de Toulouse* par Grenade. Si le nouveau chemin de fer a activé les relations avec Castelsarrasin, Beaumont néanmoins ignore Montauban.

De Castelsarrasin à Toulouse la voie ferrée passe

(1) Voir *Toulouse-Capitale*, par Roschach, article de la *Revue des Pyrénées*, t. VIII, p. 204.

par Montauban en faisant un détour, en dessinant un arc de cercle vers cete ville entre Lavilledieu et Montbartier ; mais telle est l'influence des vieilles relations par la route et le canal que, malgré une distance de 56 kilomètres, Castelsarrasin continue à être un prolongement de Toulouse, un poste avancé dans le « toulousain ».

A plus forte raison, Grisolles se rattache à Toulouse en dehors des relations administratives.

#### DIFFICULTÉS DANS L'ADMINISTRATION.

Les départements de la Seine et du Rhône, quoique plus petits que celui de Tarn-et-Garonne, ont leur raison d'être à cause des deux villes chefs-lieux. Un troisième département est plus petit, celui de Vaucluse : il est plus peuplé et plus riche que le Tarn-et-Garonne et se suffit mieux. Si Napoléon I a complété la mosaïque départementale pour la seule satisfaction de l'amour propre montalbanais, il n'a réussi qu'à substituer un préfet à un sous-préfet et à augmenter le nombre des fonctionnaires de deux ou trois demi-douzaines. Comme chef-lieu de département, le gain de Montauban est insignifiant puisque, en dehors de l'administration, les liens qui en rattachent les diverses parties sont des plus lâches. L'industrie drapière a maintenu l'importance de la ville tant qu'elle a été florissante elle-même ; la décadence en est irrémédiable, et Montauban même reste sous la dépendance économique de Toulouse où les particuliers vont se pourvoir pour les achats de quelque valeur.



Le département n'a qu'un semblant d'existence propre, en dépit de l'extension récente des pouvoirs des Conseils généraux en matière financière : ces Conseils restent, comme les municipalités des communes, des mineurs en droit et en fait.

Faut-il entreprendre de grands travaux publics ? On procède sagement par séries : « passe-moi le pont de Mondou, je te passerai celui de Mauvers ». Mais les défiances subsistent. Il ne saurait y avoir cohésion d'intérêts où ils divergent, les uns vers Toulouse, les autres du côté d'Agen, et où ils peuvent se considérer dans chaque pays, dans chaque canton, comme tour à tour favorisés ou déshérités. L'établissement d'un pont, d'un railway, d'une canalisation dénonce à chaque fois l'entente précaire des représentants locaux. Grisolles n'a rien de commun avec Montaigu, Beaumont avec Montpezat.

C'est pire pour les projets interdépartementaux. Une voie ferrée projetée entre Moissac et Cahors fait la navette pendant vingt-cinq ans entre les Conseils généraux du Tarn-et-Garonne et du Lot : elle semble amenuisée à cette heure, réduite à un chemin de fer à voie étroite. Surgit un centre nouveau jeune, actif, Valence d'Agen, qui peut dire : « Si vous n'amorcez pas chez moi le chemin de fer de la Barguelonne, si malgré la topographie, vous accordez la préférence à Moissac, vous gênez mon développement naturel ».

La question de la mise en état de la navigation du Tarn dort profondément dans les cartons des ingénieurs.

La construction, au 17<sup>e</sup> siècle, du Canal du Midi,

fut l'œuvre des Etats de la province du Languedoc autant que celle de Riquet qui en a la gloire. Aujourd'hui, la création projetée d'un canal maritime, soutenue par le sénateur Honoré Leygues (Haute-Garonne), si elle n'est pas une utopie, si vraiment elle peut passer dans les faits, risque de ne trouver aucun appui sérieux auprès des Conseils généraux intéressés.

En réalité, la division parcellaire du pays en ces compartiments étroits que sont les départements, favorables à l'établissement de cadres uniformes de fonctionnaires, de lois égales pour toute la France malgré la variété des régions, étouffe la vie locale. Elle paraît se ranimer en période électorale, mais ce n'est qu'une fiction. La mosaïque départementale, qui avait autrefois sa raison d'être, est devenue nuisible depuis l'extension des moyens de transport et de communication. Les grandes villes constituent des expositions permanentes qui bouleversent les conditions des marchés. La concurrence se fait de nation à nation, de continent à continent. La tendance « à l'égalisation du grand « courant humain est trop forte pour que rien puisse l'entraver. Le rêve d'isoler au milieu de ce large « courant le filet d'eau des petites fontaines est chimérique. (1). »

Les petits pays qui se rencontrent involontairement dans le Tarn-et-Garonne recouvreront de l'énergie quand, sortis d'un assemblage factice, ils se mêleront au grand courant vital des divisions régionales telles qu'elles sont demandées par M. le député Beau-

(1) Roschach, *loc. cit.*, p. 201.

quier et par la commission parlementaire de décentralisation.

### STATISTIQUE

Le mouvement de la population française, recensée le 4 mars 1906, indique pour le Tarn-et-Garonne 188.553 habitants. Trois départements sont moins peuplés, la Lozère (128.016), les Basses-Alpes (113.126) et les Hautes-Alpes (107.498).

Il y a eu 1222 mariages : la proportion des nouveaux mariés pour 100 habitants est de 1.30 : elle est de 1.25 dans les Basses-Alpes ; de 1.23 dans les Hautes-Alpes, de 1.13 en Corse.

On a enregistré 3.067 naissances et 4.229 décès. Tandis que le rapport des enfants nés en 1806 à la population est dans le Finistère de 3 %, dans le Pas-de-Calais de 2.85, il tombe dans le Tarn-et-Garonne à 1.63 %. Le rapport est plus faible dans l'Yonne, 1.55 %, dans le Gers 1.52, dans le Lot-et-Garonne au bas de l'échelle 1.47.

Le Tarn-et-Garonne compte parmi les départements où on a constaté les plus fortes proportions de décès par rapport à la population, soit 2.24 %. La plus élevée est dans le Lot, 2.38 ; la plus faible dans les Landes 1.59.

Si l'on se place au point de vue historique en 1808, époque de la création du département, il comptait 228.300 habitants. Au lendemain de la guerre J. Paul Gasc accusait encore 221.610 habitants. Il n'y en a plus en 1906 que 188.553. La diminution est sensible. La densité moyenne de la population en France est de 71

habitants par kilomètre carré. Celle de Tarn-et-Garonne est de 50 seulement, et elle est tombée à 30 dans plusieurs communes voisines du Lot.

Un petit nombre de villes ont gagné quelques unités, Valence d'Agen, Caussade, Septfonds etc.

#### CAUSES DE LA DIMINUTION DE LA POPULATION

Depuis la guerre, la population a diminué chaque année d'environ mille habitants. De nombreuses causes expliquent ce fait. Il semble qu'il y en ait deux principales.

I. L'émigration, l'exode de la campagne à la ville. D'après M. Méline (1), un dégoût subit de la terre coïncida avec la naissance de la grande industrie. Les prodiges que celle-ci a accomplis au lendemain de l'établissement des voies ferrées étaient faits pour fasciner les masses. Quel paysan aurait résisté à l'appât des forts salaires offerts par l'industrie, par les grandes entreprises de travaux publics, alors que les crises agricoles, la mévente, se succédaient ? Les jeunes gens des deux sexes trouvaient moins de charme au foyer, goûtaient moins le plaisir noble de vivre à la campagne. Peut-être les anciens soldats avaient-ils pris des habitudes incompatibles avec la vie aux champs. Mais être en service chez des bourgeois ou des boutiquiers, remplir de petits emplois subalternes, c'est la pire des servitudes. Cette petite émigration à l'inté-

(1) M. Méline, *Le retour à la terre*. — Pour beaucoup d'économistes, la déforestation est une grande cause d'émigration ; quand le sol arable s'en va, les hommes suivent...

rieur touche-t-elle à sa fin ? Tandis que les bénéfiques industriels, par suite de la surproduction, se limitent, se restreignent, les rendements agricoles augmentent. Le remède est là pour rétablir entre les deux grandes catégories de travailleurs l'équilibre nécessaire. Que le paysan vende son blé et son vin 20 fr. l'hectolitre, les animaux de boucherie 30 fr, les cent kilos poids vif, et dès lors le mirage de la grande ville agira moins sur son imagination. Il ne laissera pas se dessécher les deux mamelles de la France, labourage et pâturage, les mêmes qu'au temps de Sully. Le paysan exilé à la ville se préoccupe de la terre, il prête l'oreille au murmure du sillon, et celui qui ne l'a jamais quitté se dit :

C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !

II. Affaiblissement de la natalité. — Est-ce la misère qui a fait craindre à beaucoup de jeunes gens l'inconnu d'un ménage, qu'ils ne se soient pas mariés, ou qu'ils se soient mariés tardivement ? Nos pères n'y mettaient pas tant de façons. Avec des familles de six à dix enfants, ils s'en « tiraient mieux » qu'un agriculteur de nos jours avec deux ou trois. On a accusé le bien-être d'avoir développé chez le campagnard la vie des citadins qui consiste à réserver tout l'avoir à un seul héritier : celui-ci en épousant l'héritière d'à côté arrondira le domaine. Dans la pratique, ou ce fils de famille tombe malade et meurt, ou bien, élevé à ne rien faire, il trouve pour travailler le domaine un aveyronnais qui bientôt en deviendra le propriétaire. Au point de vue français,

c'est une diminution des forces de la nation comparées à celles des nations voisines.

#### PROSPÉRITÉ QUAND-MÊME.

Le Tarn-et-Garonne, qui tire presque toutes ses ressources de l'agriculture, jouit d'un bien-être relatif, d'une aisance qui lui est venue toute seule sans qu'il se soit donné beaucoup de mal pour l'obtenir. La facilité des transports a donné aux produits agricoles, en les répandant au dehors, une valeur inattendue. Nulle révolution n'a été aussi soudaine, ni aussi générale dans ses effets que la construction d'un immense réseau de voies ferrées en France et à l'étranger. Elle a des conséquences telles que l'esprit humain peut difficilement les mesurer, et, pour la prospérité de Tarn-et-Garonne en particulier, elle a été si bienfaisante que le département a triomphé sans trop de peine de plusieurs crises agricoles qui sont dans toutes les mémoires. Des énergies que contenait le sol, une partie tend à s'oblitérer, la production du blé par exemple, pendant que d'autres sont mises en valeur, l'élevage des bestiaux, la culture des fruits, celle du chasselas.

La révolution économique en donnant un plus grand prix aux denrées a diminué le pouvoir de l'argent. Ainsi une famille qui, il y a un demi-siècle, vivait largement avec un revenu annuel de 5.000 francs est fort à l'étroit maintenant avec cette même somme; elle s'est appauvrie parce qu'elle n'a pas augmenté ses revenus tandis que la valeur de toutes les marchandises s'élevait.

Une étude comparée d'une commune, quelle qu'elle soit, à un demi-siècle d'intervalle, 1858-1908, est une leçon de choses familière à tout agriculteur réfléchi.

La commune vivait isolée, il y a un demi-siècle.

Les obstacles de pesanteur et de distance retenaient hommes et choses au sol, et il en faut tenir compte quand on étudie l'ancienne France, l'ancienne petite ville dont l'esprit rétréci porte à sourire. Très peu d'habitants savaient lire dans les campagnes. Il arrivait un ou deux journaux au curé et au maire. Plus de la moitié des chefs de famille pliaient sous le poids des intérêts à payer. Comment s'occuper d'instruction, chacun étant à la recherche âpre, presque exclusive de la subsistance quotidienne? Le luxe de la table était inconnu. Le pain blanc était rare. On mangeait de la viande de boucherie le jour de la fête locale. On réservait le vin pour l'époque de la fenaison et de la moisson. Les denrées se consumaient sur place ou se vendaient à vil prix aux marchés des villes les plus proches. Si, pour inaugurer, par exemple, la voie ferrée Montauban-Lexos (1858), on allait voir un ami à Paris, on lui portait un panier de pêches, un panier de chasselas, doux souvenirs du pays : on n'aurait pas eu l'idée, encore moins les moyens d'en faire commerce. A peine si les pêches arrivaient en petit nombre aux villes d'eau des Pyrénées. L'usage survivait aux anciennes prescriptions qui, par crainte de la famine, retenaient bien des produits du sol dans le pays, le blé surtout.

De nos jours, les dettes, si elles n'ont pas en-

tièrement disparu, n'accablent pas le propriétaire qui travaille son petit bien ; il a du crédit ; il fait argent de tout. Il n'est pas rare de voir une ménagère suffire à l'entretien de la maisonnée avec le revenu de la basse-cour. Où il y avait deux ou trois vaches, il y en a six ou huit. Une sélection presque partout bien conduite permet d'élever de beau bétail. Des ressources assez abondantes servent, partie à grossir le bas de laine, partie à mieux aménager l'habitation, les étables dont quelques-unes sont conformes aux règles de l'hygiène, les terres qui sont mieux amendées. Le nombre des chevaux et des voitures n'a pas diminué, malgré les voies ferrées. La circulation des richesses profite aux producteurs et aux travailleurs. L'ordinaire des petits ménages est plus confortable ; on va à la boucherie le dimanche ; on se paye la douceur du café au lait qui, dans certaines familles, remplace la soupe du matin. L'usage du pain blanc est généralisé. Un peu d'instruction a éveillé les esprits. Beaucoup de personnes lisent le journal à un sou, moins pour la politique que pour les mercuriales, pour les cours pratiqués près ou loin. On n'a plus besoin d'aller perdre un temps précieux chez les fournisseurs de la ville ; on les voit accourir, épiciers, merciers, etc, en de belles voitures qui remplacent les baladeuses et les marmottes des colporteurs. Tout un monde nouveau de coquetiers, laitiers, revendeurs, intermédiaires viennent avec la plus louable émulation chercher les produits jusqu'aux fermes les plus reculées, et rien ne prouve mieux qu'il y a quelque chose de changé depuis cinquante ans.



## LE PAYSAN

La société nouvelle, fondée sur le travail, a fait disparaître le gentilhomme, le bourgeois et le paysan de jadis. Le paysan n'est plus l'homme très humble devant les privilégiés de la terre qu'il nourrissait tous; il va à l'école, il vise au collège; il a un fonds riche d'énergie et d'ambition. Oui, mieux que la camaraderie de l'école et le compagnonnage de la caserne, le travail rend irrésistible l'impulsion vers l'égalité. S'il reste encore des distinctions, quiconque n'a pas oublié son village sait qu'elles proviennent, non de la naissance, mais des différences de fortune; elles n'en sont pas moins choquantes pour avoir cette basse origine.

La nature est changeante : tour à tour bonne mère et marâtre, elle développe chez le paysan jusqu'à l'extrême l'esprit de défiance. L'homme, la femme travaillent dans les champs; leur maison est isolée des autres; on suppose que la vie de société fait défaut. On se connaît mieux à la campagne à 10 kilomètres à la ronde qu'entre locataires de la même maison à la ville. Les revenus et les dettes, le fort et le faible de chaque ménage, les travers de chacun, rien n'échappe aux curiosités, aux espionnages, aux jalousies, aux calomnies de certains milieux inférieurs. On pratique à la campagne la charité entre voisins, mais l'envie et un manque d'esprit de solidarité pour organiser, par exemple, des syndicats, tels sont les côtés faibles du paysan, plus que la prétendue avarice que lui reproche Léon Cladel. Un paysan cupide, mauvais mari,

méchamment père, maître brutal, tyran de tous ceux et de toutes celles dont la faiblesse est à la disposition de sa lâcheté, tel est le type des bonshommes de Léon Cladel (1), des héros d'Emile Zola dans la *Terre*, des rustres de Maupassant. Sous ces traits trop appuyés, il n'est pas ressemblant.

Il s'agit ici du paysan de Tarn-et-Garonne. Il ressemble, dans le temps, au paysan gaulois; dans l'espace aux autres paysans français. Il se distingue des villageois des pays de grande culture. Les travailleurs ruraux du nord, rarement propriétaires, habitent les bourgs entre lesquels s'étendent d'immenses champs de betteraves. De même, les vigneron du Bas Languedoc, propriétaires ou « ramonets », sont plus villageois que paysans. La vigne chez eux s'étale en longues rangées, absorbante, impatiente de toute autre culture, ennemie des arbres; elle relègue ses maîtres dans de gros villages où se forment de petites sociétés accessibles aux influences, aux entraînements de la politique courante. Ces vigneron ne récoltent que du vin; ils font venir du dehors toutes les denrées, toutes les provisions de bouche, ainsi que la nourriture des chevaux qu'ils emploient aux labours. La différence de culture a lié pour les échanges le littoral méditerranéen au SW garonnais au seul profit de ce dernier pays qui exporte au Pays-Bas et ne lui prend rien. Sur le flanc des Pyrénées le basque est plutôt pasteur qu'agriculteur.

Le paysan tarn-et-garonnais est un laboureur qui

(1) L. Cladel, voir *La Fête Votive*, p. 52.

donne à la terre ses deux bras employés pour elle pendant toute la vie ; dur à la peine sur ces *terres fortes* que la moindre pluie transforme en boue épaisse dans laquelle ses grands bœufs n'ont pas trop de toute leur vigueur pour les labours, pour les charrois dans les chemins difficiles. Le vigneron, le producteur de fruits, le maraîcher offrent des caractères spéciaux, plus affinés peut-être. Sur les causses on trouve des âmes très celtiques de demi-pasteurs, avenantes, résignées, toujours prêtes à raconter la pauvreté et les misères de leur vie, des âmes idéalistes. Madame Michelet n'hésitait pas à attribuer aux quercyhois « une « probité loyale et minutieusement rectiligne que « n'offrent pas toujours les hommes plus légers » qui sont au sud du Tarn (1). On comprend mieux les nuances que note M. Roschach, « la ténacité rouergate, « l'esprit d'ordre et de parcimonie du Quercy; la légè- « reté, la mobilité languedociennes; la finesse, la van- « tardise gasconnes (2) ». Quoiqu'un peuple soit comme rivé aux traditions du passé par sa mentalité, par les qualités diverses de sa race, et qu'il marche vers le progrès par des évolutions lentes et pacifiques, les contacts sont si multipliés, si divers dans la rapide circulation de la vie moderne, que les traits distinctifs semblent se diluer, s'émousser plus vite qu'autrefois. Souhaitons que le paysan en se transformant conserve l'orgueil des choses locales, puisque l'amour

(1) M<sup>me</sup> Michelet, *loc. cit.*, p. 293.

(2) M.-Ernest Roschach, *loc. cit.*, p. 200.

de la grande patrie est fait, dit-on, de la tendresse de chaque citoyen pour la petite patrie.

#### CROYANCES ET SUPERSTITIONS

Les deux grandes confessions chrétiennes se partagent la population inégalement. La minorité protestante (10.001 habitants) se trouve à Montauban et le long de l'Aveyron. La dévotion n'est pas le fait du paysan, mais il suffit d'ouvrir un des livres des peintres du Quercy, L. Cladel, Emile Pouvillon, Mme Michelet, pour voir qu'il est spiritualiste, un peu fataliste. L'empressement des foules à N.-D. de Livron et aux autres lieux de pèlerinage porte en lui-même son enseignement.

Mais le christianisme ne s'est pas si bien emparé des âmes qu'il ne reste des traces de la grande religion de l'humanité primitive, toute naturaliste. Une terrible divinité grondait dans les orages. Les esprits ayant de l'influence sur la vie, on les aimait, ou on les craignait ; il fallait les apaiser par des offrandes ou les remercier par des louanges. Ainsi les esprits poussent les eaux à rester calmes ou à se précipiter, les rendent tantôt douces, tantôt méchantes et cruelles.

A propos de la source de Saint-Quentin, dans la commune de Cayrac, près de l'église, M. l'abbé Galabert s'exprime ainsi : « le vulgaire lui attribue enco-  
« re la vertu de guérir les fièvres. Ceux qui savent la  
« vénération profonde que les Gaulois accordaient aux  
« fontaines comprendront facilement que le christia-  
« nisme, ne pouvant déraciner d'un coup la supersti-

« tion, s'efforça d'y parer indirectement ; c'est pour-  
 « quoi l'Eglise consacra la source où les païens ado-  
 « raient les naïades et d'autres divinités moins poéti-  
 « ques et plus gauloises, et elle y fit rendre un culte  
 « aux saints (1).

Voici les noms des principales sources et de leurs  
 vertus contre les maladies :

Source St-Mathurin....	à Lauzerte.....	guérit	<i>la paralysie.</i>
— N.-D de Livron.	à Caylus.....	—	<i>l'ophtalmie.</i>
— —	à Bourg-de-Visa,	—	—
— St Raphin.....	à Belvèze.....	—	<i>les croûtes lai- teuses.</i>
— —	à Loze .....	—	<i>le rachitisme des enfants.</i>
— St-Bénézech ...	à Mirabel.....	—	<i>les fièvres.</i>
— St-Quentin.....	à Cayrac.....	—	—
— St-Jean.....	à Mas-Grenier. .	—	—
— —	à Sérignac.....	—	—
— St-Symphorien.	à Puy-la-Roque.	—	<i>la stérilité.</i>

A Sérignac, on prononce en touchant l'eau de la  
 source une formule magique, la même que celle qu'on  
 récite dans l'Armagnac pour le remède de la fièvre  
 devant un pied de mandras (menthe sauvage) ; on  
 s'agenouille devant le mandras avant le lever du so-  
 leil, et en lui offrant du poivre, du pain et du sel on  
 dit :

(1) L'abbé Galabert, *loc. cit.*

Adechats, moussu Mandras,  
Jousqu'ey la frebé, bouts l'ats pas;  
A quin pébé, pan e sau;  
Prenguets la frebé, jou m'en bau.

Cette pratique est encore en usage. Les *mandragots*, qui semblent avoir quelque parenté avec le mandras, sont des fétiches qui empêchent ceux qui les possèdent de manquer jamais d'argent.

Il y a des jours particulièrement choisis pour les diverses opérations agricoles, en dehors même de l'influence des phases de la lune.

Le paysan croit généralement à l'empirique, au bohémien, au sorcier, au devin. Aussi existe-t-il dans presque tous les villages des guérisseurs avec des spécialités pour la fièvre, les rhumatismes, les brûlures, les douleurs de tête, les maux d'estomac,

L'adoubayre de la Capèro,  
Le Ménico de la Garièro,  
E la Broco de Faoudas.

L'adoubayre, ou rebouteur, anatomiste médiocre, fait au chirurgien une concurrence déplorable.

Les *fados* sont les fées ; les *brocos*, les sorcières ; les *fatsilièros*, les femmes qui assistent aux sabbats.

Les sorciers ou devins donnent un *missou cop d'el* ; leur action est incroyablement étendue (1). Pour la

(1) Voir page 145, chapitre VII, la communication d'une institutrice.

bien saisir, il faut une occasion comme celle qui a amené Antoine Hermet de Mas-de-Treilles, hameau de Villeneuve, en Aveyron, sur la limite de Tarn-et-Garonne, devant le tribunal de Villefranche d'Aveyron, à l'audience du 17 octobre 1907, pour un vol de vaches. Antoine Hermet a été publiquement convaincu de pratiques de sorcellerie qui lui avaient rapporté de beaux deniers : de Marie Brugidou (Montsalés) pour son fils Eliacin tracassé par les esprits, 70 fr. ; d'André Cournède (Salvagnac-Cajarc) pour sa femme atteinte de troubles cérébraux, 20 fr. ; de Charles Fabre (Labastide l'Evêque) pour sa femme et son fils, 120 fr. ; de diverses personnes d'autres sommes encore. Les pratiques et mômeries bizarres du quidam ont été dévoilées au grand jour de l'audience.

#### MŒURS, USAGES, CHANSONS.

La description des mœurs, des usages, des saisons tient une grande place dans les ouvrages des peintres du Quercy : fêtes votives, goût de la danse, feux de Saint-Jean, miel à récolter, noix à gauler, maïs à dépouiller, élève des vers à soie, fenaison. La douleur et les larmes dans les enterrements n'empêchent pas dans le Quercy la joie parfois étrange d'un repas de famille. Les paysans réduisent les saisons à des proverbes brefs :

— Janbié ou Fébrié

Remplissoun ou bidoun lou granié.

— Quan la cigalo cantara  
Pren tas cambos, baï séga

— Quand l'hiroundélo s'en ba  
Pren l'araïré, baï laoura.

Les semailles ont inspiré Madame Michelet :  
« Mascaret, nom significatif pour son masque sau-  
« vage, ni Laouret le Doré, ni Maouret le Maure, ni  
« Falbet le Fauve, ni Caoubet le Chauve, ne se mé-  
« prennent lorsqu'on prononce leurs noms... Dans  
« les longues journées, l'attelage par moment s'at-  
« tarde. Il pèse sur le sillon et semble y traîner son  
« ennui. Alors il ne faut pas le maltraiter, ce serait  
« le rendre fou ; il emporterait la charrue. Il vaut  
« mieux le soutenir, l'éveiller. Rien n'y fait plus  
« qu'une longue plainte, ou l'une de nos graves  
« mélodies. Les nôtres tiennent encore de la monta-  
« gne, du Rouergue, qui est derrière. Elles n'ont  
« pas la douceur de la plaine onduleuse, mais au  
« fond quelque chose de mieux que la suavité : elles  
« gardent l'accent qui pénètre le cœur (1) ».

*(Voir ci-contre, musique et chants patois.)*

(1) M<sup>me</sup> Michelet, *loc. cit.*, page 270.



Voici le *chant du Bouvier*, si connu,

### LO BOYÉ (I)



Quan lo bo - yè ben de lau - ra, Quan lo bo -



yè ben de lau - ra, Plan ta soun a - gu - lha -



da. a e i o u Planta soun a - gu - lha - da.

Troba Joana al pè del foc,

Tota despandrolhada (défaite dans le désordre de l'ivresse).

Se n'ès malauta, digas oc,

Te farem un poutatge ;

Ab una rava e un caulet

Una lauzeta magra.

*Voici la réplique, plutôt ironique finalement plaintive :*

Quan sera y morta, rebond-me (enterre-moi)

Al pus priou de la cava ;

(I) Voir : *Les chants populaires du Bas-Quercy*, par Emmanuel Soleville. — *Les vieux chants populaires, recueillis en Quercy*, par Jos. Daymard.

Mets-me los pès à la paret  
Lo cap jost la canela.

Tots les Romious (pèlerin)                   : saran  
Prendran ayga senhada.

E diran : qual es mort ayçi :  
Aco's la paubra Joana.

### LOU BOUIÉ (variante)

Quan lou bou - iè      ben de lau - ra,      Quan lou bou -  
iè      ben de lau - ra      Plan-ta soun      a - gu lha  
(parlé)  
da, Hou ! Plan-ta soun      a - gu - lha      da.

### LA NOUBIËTO (en langage ancien nobieta)

La filho d'un paisan  
Disoun que la maridoun.  
Se la maridoun  
La maridoun leng d'aici  
La filhe-t'es tant joubé  
Que sab pas lou cami.



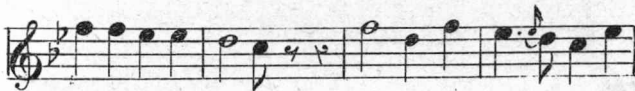
L'ha pre - sa per la ma, l'ha .



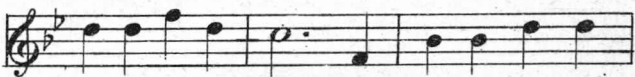
pre - sa per la ma, l'ha me - na - d'a la gleiza. L'ha



pre - sa per la ma, l'ha pre - sa per la ma l'ha



me - na - d'a la gleiza. Mar chats, no - bie - ta, mar



chats a pi - cho pas E pre - nets na pla



gar - da de no tra - bu - ca pas !

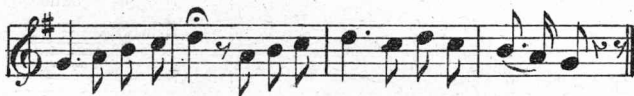
L'ha presa per la ma  
L'ha menad' a la dansa.  
Dansats, nobieta,  
Dansats ab vostr' Arnaut,  
E prenets-na pla garda  
De ne sautar trop haut.

L'ha presa per la ma  
L'ha menad' a la taula.  
Manjats, nobieta,  
Manjats a picho mos  
E prenets-na pla garda  
De n'engola cap d'os.

### L'ESPIT È L'ARBRO



Gou-jats que sets a ma-ri - da, Gou-jats que



sets à ma-ri-da, roun'anguets pas à Bor-do - nè - bo.


L'autre tsour, Tsan y èro anat,  
Y èro anat ne béré uno.  
E Tsan la trobet sur son lit,  
Dé sur soñ lit en fort malaoudo.  
Tsan y diset : « Tsano, m'amour,  
Tsano, m'amour, aourios couratsé !

Per de couratsé, n'ey be prou,  
Mais de forço, you nou n'ey gayfo.  
Se bas mourì, tu, per la teouno,  
Ah! mourirai, you, per la mèouno.


La bello és morto a metso-net,  
E lou galant à punto d'albo.  
N'enterrount la bello sous l'espit (la lavande)  
E lou galant al pè dé l'arbro.  
Quan né sièrount al cat dé l'an,  
L'espit é l'arbré s'embrassèrount.

## A MIRABEL

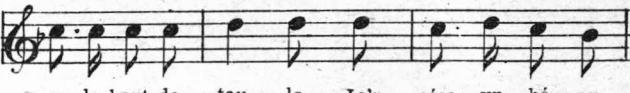
REFRAIN 



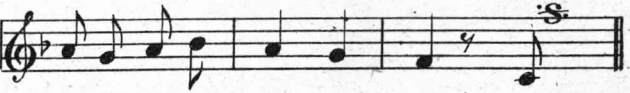
A Mi - ra - bel fan fes - to sans



une voix  
touai-lo ni can - tel E bi - bo Mi - ra - bel! A



ca do bout de tau - lo Ia'n cése, un bé - cu -



del, E bi - bo Mi - ra - bel!

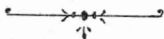
Se tiosoun (tuent) uno baco  
Es d'un cop de capel  
E bibo Mirabel!

Se sonoun la campano  
La tiroun per un fièl  
E bibo Mirabel !

La paret es duberto  
As auseletz del cé  
E bibo Mirabel !

Quan lou curé lour prècho  
Lou ben i biro l' piel  
E bibo Mirabel !

Lou capeirou (chapeau) del cossoul (consul)  
Serbirio de crubel  
E bibo Mirabel !



LE PATOIS.

« Les patois (1) parlés dans le Tarn-et-Garonne se  
« rattachent à deux grands dialectes de la langue  
« d'Oc, le languedocien et le gascon. La ligne de  
« séparation des deux groupes est à peu près le  
« cours de la Garonne.

« Sur la rive gauche, c'est le gascon dans lequel les  
« *f*, communes à tous les autres dialectes occitans,  
« sont le plus souvent remplacées par l'*h* aspirée ;  
« mais il faut remarquer que l'aspiration a disparu  
« dans nos cantons gascons, sauf sur quelques points  
« extrêmes, limitrophes du Gers.

« Sur la rive droite, c'est le languedocien qui  
« dans l'étendue du département se divise lui-même  
« en trois rameaux ne présentant que de légères  
« différences : le toulousain entre le Tarn et la Garon-  
« ne ; le rouergat, sur la rive gauche de la Bonnette ;  
« le quercynois dans tous les cantons quercynois qui  
« forment la plus grande partie du département.

« On peut constater que des montalbanais com-  
« prendraient moins facilement des Beaumontois, à  
« 36 kilomètres de distance, que des Fuxçois ou des  
« Montpelliérains. »

LES TROUBADOURS.

Avant le sanglant conflit dans lequel périt le Midi  
au XII<sup>e</sup> siècle, il avait sa langue, la langue d'oc,  
qui était très près du latin, riche, nuancée, harmo-

(1) Note communiquée par M. Antonin Perbosc, félibre majoral.

nieuse. Le peuple qui la parlait était épris de plaisir, au moins autant que de gloire, et c'est surtout du plaisir, de la beauté que s'inspiraient les poètes qui parlaient cette langue, les troubadours. On ne peut guère citer comme célèbres dans les limites de Tarn-et-Garonne actuel que Marcabru et Raimon Jorda.

Marcabru est un des plus anciens : « trobaire fo  
« dels premiers qu'on se recort. » On croit qu'il naquit à Auvillar. Il périt de la main des seigneurs de Guienne « de cui avia dich mout gran mal (1) ».

Les poésies de Raimon Jorda, vicomte de Saint-Antonin, sont moins merveilleuses que ses prétendues aventures entre la vicomtesse de Penne d'Albigeois et la dame Elis de Montfort femme de Guilhem de Gourdon (2).

#### POÈTES PATOIS DEPUIS LE 17<sup>e</sup> SIÈCLE.

« La langue d'oc n'a jamais cessé d'être écrite  
« en Tarn-et-Garonne par un grand nombre de ri-  
« meurs dont quelques uns l'ont illustrée avec un  
« certain éclat, dit M. Antonin Perbosc.

« Au 17<sup>e</sup> siècle Arnaud Daubasse, peigneur de  
« chanvre à Villeneuve sur Lot où il est mort. Il était  
« né à Moissac (1657-1720). Lorsqu'il reste fidèle  
« au langage du berceau, son génie poétique se dé-  
« ploie avec ampleur.

(1) Raynouard, *Choix des poésies des troubadours*, tome V, page 251.

(2) Raynouard, *Choix des poésies des troubadours*, tome V, page 376.



« Jean Valès, de Montech, XVIII<sup>e</sup> siècle, se rap-  
« proche de Goudouli par le talent, par le style fa-  
« cile et admirablement pur. Son mérite éclate moins  
« dans ses traductions de Virgile et de Perse, que  
« dans ses propres productions, surtout dans la Pas-  
« torale :

Acos al gran cop de l'estiu  
Que moun troupel, de fan caytiu,  
D'abal pountet de Nostro-Dono,  
Passio pel las founsos d'un péch,  
Dins lou caminal de Mountech,  
Tout lou lounç del bord de Garono ,

E qu'uno rousento calou  
Brullabo lou tendre galou  
De l'erbo des prats la pus fresco ;  
Que la granouillo e lou grapaut,  
Per se mètre à l'abrit del caut  
Courion s'amaga jous la sesco.....

« Au XVIII<sup>e</sup> siècle Bernard de Saint-Salvy, de  
« Beaumont, né vers 1750, mort vers 1836, connu  
« par des citations de Mary Lafon (Histoire littéraire  
« du Midi de la France), quelques lignes du doc-  
« teur Noulet (Essai sur l'histoire littéraire des pa-  
« tois du midi au XVIII<sup>e</sup> siècle) et l'étude de M.  
« Léonce Cazeaubon. La copie d'une partie de ses  
« œuvres est encore manuscrite (1).

(1) M. Antonin Perbosc en prépare une édition.

Que nat haounou ni mès nat reng  
Bous hasco pas jamès embéjo :  
N'ès pas or tout ço que daouréjo.

« Au XIX<sup>e</sup> siècle, 'toute une pléiade beaumontoise, procédant plus ou moins de Bernard de Saint-Salvy, Etienne Moisset, Basile Cassaigneau. Ce « dernier, un médecin (1821-1906), a surtout croqué « les paysans. Voici les vers inscrits au dessous de « son portrait dans les *Fantesios* (1881) :

Ataou passi mon tens, ataou jou canturlégi.  
Nat cabestre, jamès, m'a pas pelat le cot.  
Ichioula quan me plai, b'es pla tout ço quenbéji;  
Prumé que de quista, me passi de fricot.

Qu'aboundo de s'anfla coumo damo granouillo;  
A Pierré, Jacques, Jan de tira le capet,  
L'on es toutjous à tens a creba dins sa pet.  
Daouant Diou souloment ma muso s'aginouillo.

Etienne Moisset (1805-1894) a passé en revue les principaux évènements politiques de la seconde moitié de son siècle. Sa langue est purement beaumontoise. En voici un extrait, sous le titre : *Eqsemble, gúrratalho*. Il s'agit d'une quayrélo qui a commis un méfait :

Qop seq iutjado,  
Es qúndamnado,  
Debat la plaso, à se beze penjà,  
E, pet caprisi,

A sîn suplisi

Le jutje he tûts lez gûrretz mena.

Dû temps que le bûrreu engalho

L'estrangladero aû tûr dû qot,

Le pople trûbet aqet mot :

Eqsemple, gûrratalho !

Le poète meunier de Loubéjac, Jean Castela (1828-1907), bon folkloriste, supérieur à tous les patoisants qui l'ont précédé. Voici le début de son poème sur l'Ormeau de Saint-Pierre :

Orme famus que dins lous aires

Te pinques ta bésiatomen,

Tu qu'as bist naisse nostris paires,

E beiras nostre enterromen !

Il a laissé *Cent fablos imitados de La Fontaino*. M. Edouard Forestié a écrit sa biographie en tête de ses œuvres posthumes (1907).

Hippolyte Lacombe, de Caussade (1821-1900), était satisfait de lui quand il avait réussi à faire rire ses auditeurs peu exigeants. Les *Lambruscos de la lenguo d'Aquitaino*, renferment quelques bons passages descriptifs.

Il y a une jolie image dans la pièce : *Sul bord de la Léro* :

Séguioy lou caminol de bouissou tout flourit,

Respiren a plen nas lou fresque de la Léro,

Un tapis de gazoun, a mous pès espandit,

Abarretjat de flous e de moussou lautjero.

Lou soulel matinié daurabo Mountalzac ,  
Gresigno blanquissio ; Petchelci sus sa roquo  
Semlabo un garrabot se bressen sus un lac.

Augustin Quercy, né à Lafrançaise, résidait à  
Montauban (1854-1899) « Ce comique débridé, a  
« dit Emile Pouvillon, était aussi, à ses heures, un  
« élégiaque, un épique (1) ».

A prèp m'abé balhat lou lats de soun poupel,  
Ma maire, en espillent la pèrno del troussel,  
Per endourmi pus leu moun ameto crentibou,  
Se serbio del parla que m'es tant agradibou.  
Aouei coumo alabets, nostre parauli d'or  
M'esclairo, m'embluis, m'ensoulelho lou cor.

Emile Pouvillon était reconnaissant aux félibres  
de lui avoir révélé bien des aspects de la province :  
« du provincial amateur, du régionaliste de vacances  
« que j'étais, ils ont contribué à faire un provin-  
« cialiste, un amoureux de la race et du terroir. »

Les œuvres des bons félibres vivants dépassent  
de beaucoup, comme inspiration et comme expres-  
sion, celles de leurs prédécesseurs. Parmi ceux du  
Tarn-et-Garonne, Antonin Perbosc a pris la tête. Emi-  
le Pouvillon le dépeignait « de mine grave, de parole  
« enthousiaste et réfléchi, renseigné sur la philo-  
« logie romane, ardent aux revendications fédéra-

(1) Voir Mount-Ségur, 1900, page 132.

« listes (1). » Ses œuvres documentées aux sources locales fourmillent de contes, de dictons, de légendes, de formulettes, de détails à l'appui de l'idée. D'un bond il s'élève aux plus hauts sommets et s'y trouve à l'aise (2).

Voici un exemple de sa manière dans la dernière strophe de la fuzadiera (fuselière) :

Farem brabes lensols ambe alert e baudor,  
Non pas per i colcar flaunhacas Indolensas,  
Mas per i conortar poderozas Volensas,  
Si que no, per rebondre en lors plecs las Valen-  
[sas]  
Dels darriers Occitans fidels al Terrador !

(Nous ferons activement, avec joie, de bons draps de lit, non pas pour y coucher les lâches indolences, mais pour y conforter les puissantes Volontés, sinon pour ensevelir en leurs plis les Vaillances des derniers Occitans fidèles au terroir.)

Antonin Perbosc, pour réagir contre la menace de l'enlissement du patois dans le français, prend sa langue, pourrait-on dire, un peu en amont, ce qui a pu faire croire qu'il parle une langue morte. Un léger effort suffit pour s'y retrouver, et on est bien récom-

(1) Voir Mount-Ségur, 1900, page 132.

(2) Voir le Zaus. d'allure pindarique dans le *Got Occitan*. Autres ouvrages, *la Canson Reirala*, *Lo Libre del Campestre*, *Guilhem de Tolosa* (sous presse), qui a valu à l'auteur le prix Pujol (1.500 francs), attribué pour la première fois cette année par l'Académie des Jeux-Floraux, à une œuvre d'Oc.

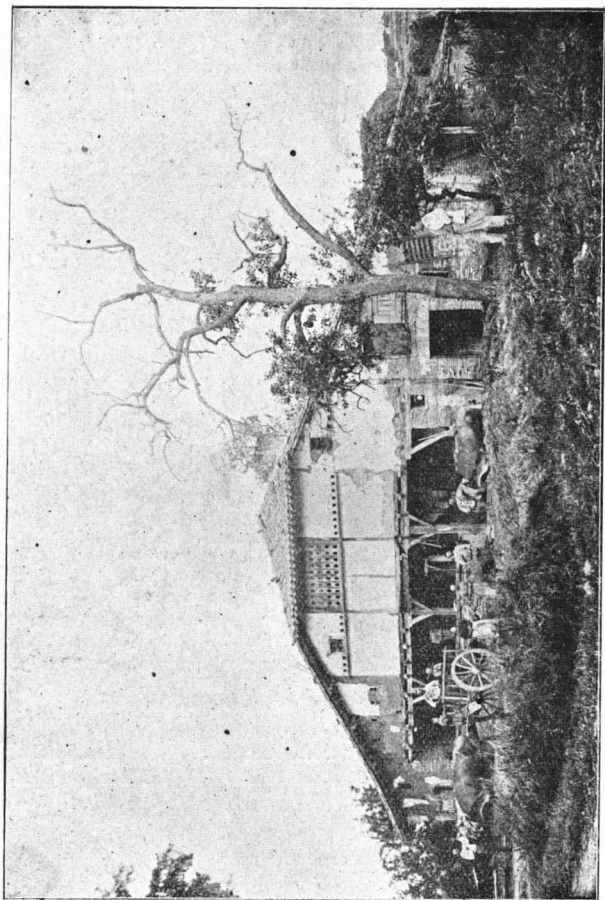
pensé par la phrase nombreuse, harmonieuse et en même temps châtiée, pure, simple, riche des nuances les plus délicates, des images les plus pures.

#### L'HABITATION.

Voulez-vous que le paysan reste fidèle à la campagne? Donnez à la jeune fille un enseignement ménager (potager, verger, parterre), afin que devenue épouse et mère elle élève le niveau du ménage en lui permettant de réaliser les avantages qu'il comporte; au jeune garçon une instruction agricole pratique (1); aux hommes un centre de réunions autre que le cabaret, un musée communal, un stand où le pétillant refrain du tir à la carabine sera plus gai que les chansons d'ivrognes; à tous de l'hygiène, encore de l'hygiène; donnez en un mot des annexes à la vie de famille, cette vie de famille qui dans certains foyers paysans est exquise.

Les « bordes » de la rive gauche de la Garonne présentent la forme écrasée des ruches d'abeille. Elles couvrent sous le même toit la famille qui occupe le centre, et les animaux domestiques logés aux deux ailes et en arrière. Le « balet, » à la fois salon et atrium de ce modeste abri, s'ouvre au midi. La place réservée à la famille se réduit souvent à une vaste pièce peu éclairée, cuisine et chambre, rejetée derrière le « ballet » d'où lui viennent l'air et

(1) Il n'y a pas une école d'agriculture dans le Tarn-et-Garonne.



Une ferme du Tarn-et-Garonne.

la lumière. La lourde table de chêne, entourée de chaises ou de simples bancs, occupe le milieu ; au plafond les quartiers de lard, les rangées de saucissons, à côté des bottes d'ail, des paniers, des faux, des faucilles ; près de la crémaillère, les jambons sèchent et se fument, au dessus du banc du grand'père, grande boîte à sel. La pierre de l'évier luit près du vaisselier chargé d'assiettes et de plats d'argile, de la planche à pain, du buffet à bedaine et de la pendule géante. La ménagère tient brillants les cuivres, chaudrons, casseroles, chandeliers, lavabo, dispose les images d'Epinal et le laurier bénit. Un ou deux lits enveloppés d'indienne s'enfoncent dans des alcôves. Parfois à côté de la cuisine une chambre à coucher indépendante reçoit la lumière de l'extérieur directement. Quelques trous dans une planche au dessus du balet donnent passage aux couples de pigeons qui complètent la maisonnée.

Dans cette grande cuisine, où il y a, malgré le pétrole qui remplace le cael, bien des coins d'ombre, on se serre sous le haut manteau de la cheminée, on s'y oublie ; là tient toute une vie depuis la naissance jusqu'à la mort ; elle y projette une lueur d'un instant, pareille à l'étincelle qui jaillit du foyer.

En Quercy et en Rouergue, partout où l'on trouve de la pierre à bâtir, il existait un type d'habitation « qui disparaît peu à peu ; il sera regretté pour le « pittoresque, mais non à cause de sa commodité et « de sa salubrité. L'habitation ancienne était cou- « verte de petites dalles de pierre ; elle avait des toits « d'inégale hauteur, plusieurs petites façades per-



« cées de fenêtres minuscules et de portes basses  
« donnant accès à des chambres parfois placées au  
« dessous du sol, parfois élevées au dessus de pe-  
« tites étables ou de caves (1). »

Le plus souvent, la maison, sur le bord d'un ravin, n'est qu'un « sévère et pauvre asile : un seul « étage, murs de pisé, toit en torchis humide et « crevassé en maint lieu (2). »

Bien des maisons de paysans aisés, sous toitures de tuiles-canal, de tuiles à crochet, voire d'ardoises, posées sur une façade rectiligne, sont bâties sur caves, celliers ou écuries, formant un étage où l'on accède extérieurement par dix ou douze marches faites de grosses pierres : elles mènent à un large perron, lui-même placé devant la porte de la cuisine : cette cuisine et deux ou trois chambres complètent le logis. Les dépendances, granges, écuries, étables sont assez bien aménagées, mais le fumier est là tout près, et la mare, flaque équivoque, verdissante sous la lentille d'eau et la renouée.

#### CHATEAUX ET MAISONS DE MAITRE

Le Tarn-et-Garonne n'est pas un pays de châteaux. Les plus remarquables sont, parmi les anciens, le château de Lauture (marquis et marquise d'Escayrac de Lauture), et parmi les châteaux de construc-

(1) Manuscrit de M. Combes, instituteur.

(2) L. Cladel, *la Fête Votive*, page 136.

tion récente, celui de Monbrison (M. et Mme de Montbrison). On peut citer quelques autres châteaux ou maisons :

- Arthus*, M. et Mme B. de Limairac ;
- Loubéjac*, M. E. Martin de Bellerive ;
- Piçuecos*, M. et Mme H. Dastarac ;
- La Bastiole*, baron et baronne de Rivière ;
- Chambord*, comte et comtesse de Vesins ;
- Riblaye*, comte et comtesse de Gironde ;
- Rives*, comte et comtesse de Scorbiac ;
- Saint-Maurice*, M. et Mme Delbreil ;
- Les Eglantiers*, comte et comtesse de Coustou ;
- Jambels*, baron et baronne de Séverac-Maurens ;
- Pech*, M. C. de Lagausie ;
- Verlhaguet*, baron et baronne de Scorbiac ;
- Boutary*, baronne F. de Saint-Vincent ;
- Bouret*, M. et Mme de Lombrail ;
- Pompignan*, M. et Mme A. Hébrard ;
- Labastide-Saint-Pierre*, M. et Mme de Reyniès.
- Dieupentale*, M. et Mme Fondi de Niort ;
- Pérignon*, comte et comtesse de Pérignon ;
- La Baronnie*, comte et comtesse de Montratier-Parazols ;
- Piçuecos*, M. et Mme Azam ;
- Arailh*, M. A. Bousigues d'Arailh ;
- Ere*, M. Faure d'Ere ;
- Frescatis*, M. J. d'Hébray de Pouzals ;
- Mauvers*, comtesse de Preisac ;
- Terrides*, M. et Mme E. Apert ;
- Bonneville*, Prince A. de Bourbon ;
- Gariès*, comte de Bellissen ;

- Manau*, Mme H. Soubies ;  
*Le Pin*, M. Macabiau ;  
*Ruble*, baron A. de Ruble ;  
*Miramont-Saint-Pierre*, M. E. Delvolvé ;  
*Gensac*, marquis de Ségonzac ;  
*Lagrave*, baron de Mauvoisin ;  
*Poupas*, M. L. de Marsac ;  
*Reynes*, M. et Mme de Marsan ;  
*Saint-Roch*, M. et Mme H. et E. de Monbrison ;  
*Castelferrus*, M. P. de Roquefeuil de Saint-Etienne ;  
*La Motte* (Bardigues) M. et Mme de Greling ;  
*Merles*, Mlles O'Kelly ;  
*Castels* (Valence d'Agen) M. et Mme Trubert ;  
*Lastours* (Espalais), baronne de Saint Exupéry ;  
*Piac*, M. Douzon de Fontayral,  
*Montesquieu*, M. H. Arnal ;  
*Sainte-Livrade*, baron et baronne A. de Cardaillac-de-  
Saint-Paul ;  
*Villebrumier*, M. de Falguières ;  
*Saint-Théodard*, M. de Marigny ;  
*Prévinquières*, M. Guilhem ;  
*Caylus*, comte et comtesse de Vezins ;  
*Bruniquel*, vicomte et vicomtesse d'Ouvrier de Bru-  
niquel ;  
*La Salvetat*, M. Mme Ed. Delmas de Bia ;  
*Cornusson*, M. et Mme Cambe ;  
*Féneyrols*, M. et Mme Rous ;  
*Cambeyrac*, vicomte et vicomtesse X. d'Armagnac ;  
*La Bénèche*, Mme V. M. Garrisson ;  
*Monteils*, M. de Courrèges ;  
*Treillhou*, M. Prax-Paris ;

- Le Chartrou* (Lauzerte), comte et comtesse Trigant-de-la-Tour ;  
*Le Grès*, comte de Combarieu du Grès.  
*Haut-Castel*, Mme Gras ;  
*Varaire*, M. et Mme A Monmayou,  
*Le Poujol*, M. et Mme Cros ;  
*Espanel*, M. et Mme Bousiols ;  
*Eglantier* (Nègrepelisse), Comte et comtesse de  
Coustou-Coysevox  
*Les Fustiers*, M. et Mme P. Bessey de Boissy ;  
*Cayrac*, Mlle Raynal ;  
*Granès*, M. G. Chalret du Rieu ;  
*Le Rausas*, M. Pélissié du Rausas ;  
*Saint-Marcel*, M. C. de Valada ;  
*Blauzac* (Vazerac), Mme d'Ablanc de la Bouysse.  
*Peyronenc* (Montalzat), Mme Ausset, M. et Mme H.  
Meuret ;  
*Gasques*, M. A. de Blaviel ;  
*Le Sirat*, vicomte et vicomtesse G. de Ginestet ;  
*L'Hôpital*, Mme de Gironde ;  
*Brassac*, M. et Mme A. Chabrié ;  
*Lhoste*, M. et Mme C. de Sainte-Croix ;  
*Lavernède* (Sauveterre), marquise de Puylaroque ;  
*Lamaruc*, M. L. de Foucault ;  
*Le Prome*, vicomte J. de Bonal ;  
*Quissac*, M. H. de Sainte-Croix.
-

## CHAPITRE XIII

### L'enseignement à Montauban et dans le Tarn-et-Garonne.

---

#### HISTORIQUE DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

C'est à peine si avant 1789 l'enseignement populaire était organisé dans les villes. Dans les localités peu importantes, on trouvait quelquefois un maître d'école pour les garçons, très rarement une maîtresse pour les filles : c'étaient les petites écoles, soit ecclésiastiques, soit municipales, existant le plus souvent en vertu d'un traité conclu entre la municipalité et la paroisse, celle-ci représentée par le curé et son évêque. Une étude d'ensemble est difficile, faute de statistiques, d'enquêtes antérieures, et chaque école en particulier ne peut être connue que par des monographies comme celles de Devals et de M. Ed. Rabaud pour Montauban (1).

A l'Abbaye de Saint-Théodard était attachée une école d'externes, c'est-à-dire distincte de celle des novices ; on y recevait les enfants pauvres. Néan-

(1) Devals, *Les Ecoles publiques à Montauban, du X<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, dans le *Bulletin archéologique de Montauban*, année 1873. — M. Ed. Rabaud, *l'Ecole primaire dans la commune de Montauban, avant et après 1789*, 1897.

moins dès la fondation de Montauban les consuls de cette ville organisèrent l'enseignement sans qu'on puisse dire à quelle époque exactement. Jusque vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, « l'école primaire n'est  
« pas organisée à part, elle ne vit pas par elle-même,  
« en tant qu'institution autonome, pour les jeunes  
« enfants, et particulièrement pour les enfants pau-  
« vres. Annexée au collège, elle fait partie inté-  
« grante de l'enseignement secondaire reçu par les  
« fils de la noblesse et de la bourgeoisie. Le mot  
« école, dans les registres et autres documents de  
« cette époque, désigne les établissements d'ordre  
« supérieur qui seront appelés plus tard collèges et  
« académies, et que l'enseignement primaire com-  
« plète comme première classe, comme point de dé-  
« part nécessaire (1) ».

La Réforme étant favorable à la diffusion de l'instruction, il se fit un grand travail dès le XVI<sup>e</sup> siècle dans les esprits. L'école primaire devint indépendante du collège, et il y en eut plusieurs, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, disséminées dans divers quartiers de la ville, soit huit écoles de garçons, dont une rurale, avec douze maîtres, et trois écoles de filles avec six maîtresses, plus une école mixte. C'était une riche éclosion, et la gratuité existait en faveur des enfants pauvres qui étaient désignés par les consuls. L'enseignement congréganiste était donné par les Dames Ursulines, celles-ci établies en 1690 ; elles ouvraient des classes gratuites. Les Frères de la

(1) M. Ed. Rabaud, *loc. cit.*, page 2.

Doctrine chrétienne, arrivés en 1742, obtinrent un rapide succès dû autant à l'appui des corps constitués qu'à leurs méthodes.

Toutes ces créations provenaient de l'initiative privée, religieuse ou laïque. L'enseignement ne devint une affaire d'Etat qu'à la Révolution. La constitution de 1791 est la première charte d'un peuple civilisé qui ait sanctionné par des dispositions législatives l'obligation de *créer et organiser une instruction publique commune à tous les citoyens, gratuite à l'égard des parties d'enseignement indispensables à tous les hommes.*

Le principe était posé. Sur le moment, il y eut plutôt désorganisation qu'organisation, par la faute des circonstances. Les Frères quittèrent Montauban plutôt que de prêter le serment civique ; les écoles municipales se maintinrent tant qu'il fut possible de fournir un traitement aux maîtres. Au commencement du Directoire, les écoles qui existaient étaient privées, et les directeurs et directrices, malgré les ordres de la municipalité, refusaient de se rendre avec leurs élèves aux fêtes décadaires. On en ferma plusieurs ; très peu restèrent ouvertes.

En 1808, deux écoles communales furent rouvertes sous la direction de Barbie et de Fitte. Pour l'année 1813, d'après un relevé de l'administration préfectorale, il y avait à Montauban et dans tout le département 153 écoles (1).

(1) Voir le Dict. de pédagogie, de M. Buisson, article *Tarn-et-Garonne*.





Ecoles maternelles, nombre	$\left\{ \begin{array}{l} \text{de maîtresses...} \\ \text{d'élèves.....} \end{array} \right.$	16	
		1.094	
Nombre d'élèves des écoles primaires supérieures de	$\left\{ \begin{array}{l} \text{garçons : Beaumont..} \\ \text{filles : Castelsarrasin,} \\ \text{Moissac.....} \end{array} \right.$	75	
			381
Cours complémentaires, nombre global des	$\left\{ \begin{array}{l} \text{garçons...} \\ \text{filles.....} \end{array} \right.$	87	
			14
Nombre de bibliothèques	$\left\{ \begin{array}{l} \text{scolaires.....} \\ \text{pédagogiques} \end{array} \right.$	225	$\left\{ \begin{array}{l} \text{de vol.} \\ \end{array} \right. \left\{ \begin{array}{l} 29.000 \\ 878 \end{array} \right.$
		2	

Caisse des écoles. — Aucune n'a une organisation régulière.

Caisses d'épargne. — Existent à peu près dans tous les cantons.

Société de secours mutuel	$\left\{ \begin{array}{l} \text{nombre des membre} \\ \text{actif de la Société, au 31 décem-} \\ \text{bre 1906.....} \\ \text{nombre des retraités, 40.} \\ \text{Secours accordés en 1906.....} \end{array} \right.$	$\left\{ \begin{array}{l} \text{honoraires ...} \\ \text{participants...} \end{array} \right.$	90
			493
			128.253 07
			6.364 75

## II. — Enseignement privé :

Ecoles de	$\left\{ \begin{array}{l} \text{garçons...} \\ \text{filles .....} \end{array} \right.$	15	$\left\{ \begin{array}{l} \text{nombre d'élèves} \\ \end{array} \right.$	1.186
		88		3.156

Ecoles maternelles : 21, nombre d'élèves : 782.

## III. — Renseignements généraux :

Montant des dépenses pour l'enseigne-  
ment public dans le Tarn-et-Garonne..... 949.002 44.

Nombre des conscrits sachant au moins lire : 1.356 sur 1.395,  
en 1906.

Nombre des conjoints sur 100 ayant signé leur acte de nais-  
sance : 98.

IV. — Ecoles normales :

d'instituteurs, nombre d'élèves  $\left\{ \begin{array}{l} 3^{\text{e}} \text{ a. } 10 \\ 2^{\text{e}} \text{ a. } 9 \text{ (1)} \\ 1^{\text{e}} \text{ a. } 6 \end{array} \right\} 22 \text{ (section de T.-et-G.)}$

d'institutrices (à Agen), nombre d'élèves  $\left\{ \begin{array}{l} 3^{\text{e}} \text{ a. } 6 \\ 2^{\text{e}} \text{ a. } 6 \\ 1^{\text{e}} \text{ a. } 6 \end{array} \right\} 18 \text{ (section de T.-et-G.)}$

Deux inspecteurs primaires surveillent et dirigent l'enseignement. L'Inspecteur d'Académie serait le vrai chef départemental si la nomination des instituteurs n'était pas réservée au préfet. C'est une grave anomalie.

En ce qui concerne particulièrement les écoles de Montauban, l'honneur de leur organisation sur le territoire communal revient surtout à Victor Bergis, ancien maire. Sous le même toit que l'école de l'Ancien collège sont tenus des cours municipaux du soir, cours de sciences, de langues vivantes, de dessin, de chant, qui ont porté des fruits excellents, surtout ceux de dessin. Beaucoup de gens doivent à ces cours d'être montés « du rang de salariés journaliers à celui de contremaîtres appréciés, voire même de patrons capables (2) ».

ÉCOLE NORMALE D'INSTITUTEURS (3).

La Charte de 1830 promet d'organiser l'enseigne-

(1) Neuf élèves internes, plus deux auditeurs libres. L'institution des auditeurs libres, externes, date du 1<sup>er</sup> Octobre 1906.

(2) M. Ed. Rabaud, *loc. cit.*, p. 164.

(3) D'après un manuscrit de M. Lalaurie, directeur de l'École Normale, que nous prions d'agréer nos vifs remerciements.

ment primaire. Dès le mois de juillet suivant, le collège de Montauban ouvrit des cours destinés à préparer à leurs fonctions les maîtres d'école, et au lendemain de la loi Guizot, on plaça les futurs maîtres à part, comme Lakanal l'avait demandé à la Convention. On les installa rue de la Fantaisie (aujourd'hui du lycée), dans un local modeste, mais du moins l'école normale était fondée (31 mars 1834). « Les chaudes sympathies », comme dit M. Lalaurie, qui l'ont entourée dès sa naissance, lui permirent de ne pas sombrer au milieu des orages politiques qui suivirent. Tandis que les Ecoles normales de Cahors et d'Agen disparaissaient dans la crise de 1850, on ne touchait pas à celle de Montauban. Le Conseil général de Tarn-et-Garonne, bien que formé de conseillers en majorité royalistes, décida à l'unanimité le maintien de cet établissement. Pendant plusieurs années dans la suite, l'Ecole normale de Montauban reçut les élèves-maîtres du département du Lot et les élèves-maîtres protestants du Tarn.

Les frais d'acquisition et de première appropriation du local s'étaient élevés à 15.450 fr. pour le département et à 4.000 fr. pour l'Etat. L'achat peu après de deux immeubles voisins qui furent ajoutés à l'installation primitive permit d'abriter tant bien que mal des générations d'élèves pendant un demi-siècle, jusqu'à la construction d'un local nouveau sur un vaste terrain donnant sur le Cours Foucault. L'école y fut transférée le 28 février 1878. Les dépenses d'installation s'élevèrent à 305.595 fr. 11, celles du mobilier à 30.894 fr, et celles du matériel d'en-

seignement, y compris la bibliothèque, à 11.888 fr. 88.

On ouvrit une Ecole normale d'institutrices sur le boulevard Montauriol en 1883, quand on procéda à la grande organisation des écoles primaires par voie de création d'emplois et de laïcisations. Quand ce moment fut passé, il fallut restreindre dans l'une et l'autre école le nombre des élèves de chaque promotion, et il apparut que les dépenses restaient très élevées. Le même sentiment se fit jour autour des Ecoles normales d'Agen. Il fut décidé que l'école de Montauban recevrait les normaliens du Lot-et-Garonne et qu'en retour l'Ecole normale d'institutrices d'Agen recevrait les jeunes filles de Tarn-et-Garonne. Cet échange ne pouvait pas faire tort à la valeur des études, le nombre des élèves groupés dans chaque classe ne devant pas dépasser de 15 à 20. Il eut lieu à la rentrée d'octobre 1900. A cette même date, l'Ecole normale d'instituteurs, la seule des deux qui était maintenue, quitta le Cours Foucauld ; elle fut transférée au local mieux approprié du boulevard Montauriol que les futures institutrices venaient de quitter pour se rendre à Agen.

A l'origine, il n'y eut à l'Ecole normale d'instituteurs que deux années d'études. Le directeur suffisait à tout, l'enseignement et la surveillance, avec le concours de deux professeurs du Collège, simples auxiliaires : il n'y avait pas encore un personnel de professeurs primaires compétent ; il fallait le former. En 1838, on nomma un maître-adjoint. En 1839, une école primaire annexée fut placée sous la direction d'un instituteur appelé sous-maître. Dès

le mois d'octobre 1838, la durée du cours d'études était portée de deux à trois ans. Elle n'a plus varié.

Après 1870, une irrésistible tendance à séparer l'école des églises s'ajouta à celle de renouveler de fond en comble toute l'organisation scolaire primaire. La laïcisation commença par les Ecoles normales ; on éloigna de celle de Montauban les deux aumôniers catholique et protestant. En même temps, des allocations du budget permirent de mettre en bon état le matériel scolaire et de donner aux professeurs d'école normale et aux instituteurs des traitements plus convenables. La dignité des maîtres était relevée par leur transformation en fonctionnaires de l'Etat.

Le personnel aujourd'hui comprend à l'Ecole normale : un directeur-professeur, 4 professeurs dont l'un est chargé des fonctions d'économe ; un directeur de l'école annexe ; un certain nombre de professeurs auxiliaires de langues vivantes, de dessin d'imitation, de musique et chant, d'agriculture, de gymnastique.

Le budget de l'Ecole est de 48.435 fr. 40, dont 24.900 pour les dépenses du personnel qui ne sont réellement pas comprises dans le *Budget de l'Ecole* depuis le 29 mars 1890, et 23.535 fr. 40 pour le montant du crédit primitif et des crédits supplémentaires. Il faut rattacher à ce budget la dépense relative à la fourniture de livres d'études consentie aux anciens élèves-maîtres munis du brevet supérieur et pourvus d'un emploi, à raison de 25 fr. par tête.

L'effectif des élèves-maîtres, en ne tenant pas compte du contingent du Lot (1856-1884) ni des élè-

ves protestants du Tarn (1844-1883), a passé de 21 au début, à 40 en 1882, c'est le chiffre le plus élevé, pour retomber à 25, plus deux auditeurs libres. Voici le dénombrement actuel :

	<i>Tarn-et-G.</i>	<i>Lot-et-Garonne.</i>
3 <sup>me</sup> année	10	— 10
2 <sup>me</sup>	— 9 + 2 auditeurs libres,	— 7 + 1 auditeur libre,
1 <sup>re</sup>	— 6	— 9
	<hr/>	<hr/>
TOTAUX :	<u>25 + 2 auditeurs libres.</u>	<u>— 25 + 1 auditeur libre.</u>

Les élèves-maîtres, internes et boursiers, sont nommés par voie de concours. Depuis le 1<sup>er</sup> octobre 1906, on admet suivant les besoins probables du recrutement des auditeurs libres, désignés eux aussi par le concours.

Ne peuvent entrer à l'Ecole normale que des jeunes gens pourvus du brevet élémentaire. Ils doivent obtenir le brevet supérieur à la fin de la seconde année, sous peine de n'être point admis à la 3<sup>e</sup> année qui est consacrée uniquement à la préparation pédagogique. Celle-ci se fait pour la plus grande part à l'Ecole annexe qui est bien outillée et pourvue de la plupart des œuvres post-scolaires. Cette dernière organisation date de 1905.

Quant au régime de l'internat, inauguré en 1834, dès la création, il s'est inévitablement ressenti des dispositions qui prévalaient au pouvoir central. La loi Falloux, tenant les élèves-maîtres, comme aussi les instituteurs, dans une situation des plus modes-

tes, le régime intérieur se modelait sur celui des couvents. Depuis 1881, le régime de compression a cédé peu à peu la place à la pratique d'une plus grande liberté, de l'apprentissage de la vie. « Les élèves-  
« maîtres acquièrent jour à jour, avec les fortes ha-  
« bitudes morales sans lesquelles on ne saurait pré-  
« tendre à diriger avec fruit l'éducation de l'enfance,  
« un sentiment très exact de la responsabilité pro-  
« fessionnelle dont ils seront bientôt investis (1). »

Directeurs qui se sont succédé à l'École Normale d'Instituteurs :

Augé ..... du 31 Mars 1834..... au 12 novembre 1837,  
Mouillac ..... — 11 Janvier..... — 26 Mars 1852,  
Alaux..... — 27 Mars 1852..... — 11 Septembre 1855,  
Jeanjean ..... — 12 Septembre 1855 — fin Février 1863,  
Bayles..... — 17 Mars 1853..... — 15 Septembre 1874,  
Labroue..... — 10 Septembre 1874 — 31 Janvier 1878,  
Renoux..... — 1<sup>er</sup> Février 1878... — 30 Septembre 1890,  
Lacabe-Plasteig. — 1<sup>er</sup> Octobre 1890... — 20 Septembre 1893,  
Lalaurie..... — 1<sup>er</sup> Octobre 1893... — à ce jour.

#### ÉCOLE NORMALE D'INSTITUTRICES

Une loi obtenue du parlement en 1879 par Jules Ferry est pour les Ecoles normales d'institutrices ce que la loi Guizot est pour les Ecoles normales d'instituteurs, la première charte constitutive.

Un cours normal destiné à former des institutrices s'ouvrit le 1<sup>er</sup> décembre 1866 au Couvent des Dames

(1) M. Lalaurie, *loc. cit.*

de Nevers comme une simple annexe d'un pensionnat privé, devant la véritable Ecole normale d'institutrices qui eut ses locaux à elle le 3 Novembre 1883. L'installation ne fut complète qu'en avril 1884. M. l'architecte Combebiac l'a placée entre quatre jardins de grandeur inégale, en tournant la façade, qui montre un souci d'art, vers le boulevard Montauriol, près du parc Fabre. La surface bâtie occupe 22 ares sur 139. La maison est saine; les services sont bien compris, mais l'eau, faute d'un réservoir, est distribuée avec parcimonie.

Voici le prix de revient :

Prix du terrain, y compris les intérêts.....	129.305 10
Bâtiments.....	287.381 60
Mobilier (personnel et scolaire). ....	27.888 12
Honoraires de l'architecte et frais de surveillance:	17.271 18
	<hr/>
TOTAL...	461.846 00
	<hr/>

Ressources pour couvrir ces dépenses :

Part contributive de l'Etat.....	175.000 »
— du Département.....	226.846 »
— de la Commune de Montauban.	60.000 »
	<hr/>
SOMME ÉGALE...	461.846 »
	<hr/>

Diverses dépenses d'achat de mobilier et de matériel d'enseignement ou d'appropriation des locaux et des jardins qui ont été acquittées de 1884 à 1890,



au moyen de subventions de l'Etat ou des ressources propres à l'Ecole (bonis), s'élèvent à la somme de 10.124 fr. 37 savoir :

Bâtiments et Jardins.....		2.891 19	(bonis de l'Ec.)
Mobilier	{ ressources de l'Etat..... bonis de l'Ec.	1.325 »»	
		2,424 50	
		<hr/>	
TOTAL...		3.749 50	3.749 50
Matériel d'enseignement.....		3.483 68	(bonis de l'Ec.)
		<hr/>	
SOMME ÉGALE...		10.124 37	
		<hr/>	

L'Ecole ouverte avec 33 élèves a maintenant son effectif réduit à 6 par année, au total 18 élèves-maîtresses, qui sont installées à Agen depuis le 15 octobre 1900, date de la prise de possession des locaux de M. Combebiac par l'Ecole normale d'instituteurs, à la suite de la fusion des Ecoles normales des deux départements voisins.

Voici les noms des directrices de l'Ecole normale de Montauban :

M<sup>lles</sup> Bousquet du 1<sup>er</sup> Octobre 1883 au 31 Mai 1895,  
 — Allégret — 1<sup>er</sup> Juillet 1894 — 30 Septembre 1899,  
 — Guibert — 1<sup>er</sup> Octobre 1899 — 15 Octobre 1900, en  
 qualité de maîtresse adjointe chargée du service de la direction.

#### ORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

Sous le nom d'écoles on désignait dans le vieux Montauban un établissement d'enseignement secondaire. En 1478, les écoles furent installées dans une

annexe du château consulaire au moment où venait d'être promulgué le règlement qui est indiqué au chapitre X. Le personnel enseignant comprenait : un Régent, ou principal chargé du cours de philosophie ; un orateur ou poète, professant la rhétorique et les lettres ; un grammairien, un bachelier ou *quartus* chargé de l'enseignement primaire. Il est probable que plusieurs de ces chaires furent doublées au XVI<sup>e</sup> siècle quand, dans l'émulation merveilleuse de la Renaissance, la population scolaire s'éleva à 12 ou 1500 élèves et qu'il fallut installer les écoles, sous le vocable de Collège, sur l'emplacement du vieil hôpital de Parias et de sept maisons voisines, en 1579 (1).

En 1600, commence une phase nouvelle avec l'*Académie*, établissement d'enseignement supérieur et séminaire protestant, auquel fut adjoint, comme simple section préparatoire, le « collège où on enseigne les arts et lettres humaines (2). » Pendant 30 ans le collège resta alors aux mains des protestants.

Le Principal « estant du corps de l'Académie » était élu par les Consuls et par le Conseil académique (recteur et professeurs de l'enseignement supérieur). Son rôle consistait, sous le contrôle du Conseil académique, à nommer les professeurs du collège,

(1) Voir chapitre X, page 233.

(2) Voir pour l'Académie, chapitre X, p. 238, — pour le Collège, une Notice de Georges Bourbon, dans le *Bulletin de la Société archéologique*, t. IV, 1876.

à veiller sur les études et sur la discipline de la maison. On adjoignit au personnel enseignant un professeur d'écriture, un autre de musique et chant.

Les « Lois et règlements » dressés en octobre 1600, résument la pédagogie du XVI<sup>e</sup> siècle et présentent de curieuses ressemblances avec les programmes actuellement en vigueur dans l'Université. Les jeunes élèves ne faisaient que du français. On commençait le latin en 6<sup>e</sup>, le grec en 4<sup>e</sup>. L'enseignement des deux langues mortes finissait, comme maintenant, après « la première » ; on ne disait pas la rhétorique. Toutefois « les préceptes de rhétorique doivent être soigneusement marqués », en prévision des « disputes » ou controverses théologiques, car on devait étudier aussi un abrégé de dialectique.

Aujourd'hui on néglige les figures de rhétorique et l'art de la dialectique. Il y avait une classe de philosophie analogue à notre classe de philosophie-lettres. Les élèves s'exprimaient en latin à partir de la 4<sup>e</sup> ; une fois par mois, ils déclamaient un poème ou une oraison composé par l'un d'eux.

Il était recommandé de ne point abuser des devoirs écrits. Quoique le mot *surmenage* n'eût pas encore été inventé, les rédacteurs des *Lois et règlements* demandaient beaucoup aux professeurs, peu aux élèves. Les professeurs « mettront peyne à expliquer fidèlement le sens des auteurs qu'ils liront, sans charger les escoliers de longues démonstrations et escrits. »

Les exercices religieux ne souffraient aucune négligence. Toutes les classes commençaient par une

prière. « Les régents enseigneront leurs escoliers « devant toute choses d'aimer Dieu et hayr les biens. » Le seul bien est la scolastique du moyen-âge dont les protestants héritaient.

Les élèves montaient une fois l'an à une classe supérieure après un examen de passage. Après la première on devenait *maistre ez arts* ; bachelier après la philosophie.

Les corrections comprenaient « l'admonition publique », et elles pouvaient aller pour les grands élèves jusqu'au « châtiment de la verge. » Le temps des vacances était limité à 10 jours à Pâques, à trois semaines en septembre, ces dernières précédées d'une distribution solennelle des prix en présence des Consuls et dans laquelle les grands escoliers déclamaient en latin et en grec, et même les élèves de l'enseignement supérieur y produisaient de l'hébreu.

Après 1629, le collège redevint pendant trente ans mi-partie catholique et protestant ; le triomphe des Jésuites dura ensuite un siècle (1659-1763).

Les Jésuites partis, le collège eut comme professeurs des prêtres séculiers avec un Bureau qui se composait : du prévôt du Chapitre, représentant l'évêque, du Lieutenant principal, du Procureur du roi, des premier et deuxième Consuls, de deux notables et d'un secrétaire. La dernière séance de ce Bureau est du 20 septembre 1792, le jour de la première réunion de la Convention.

Cahors, comme chef-lieu du département du Lot, obtint une *Ecole centrale* ou lycée, et en 1811 seulement, trois ans après l'érection de Montauban en

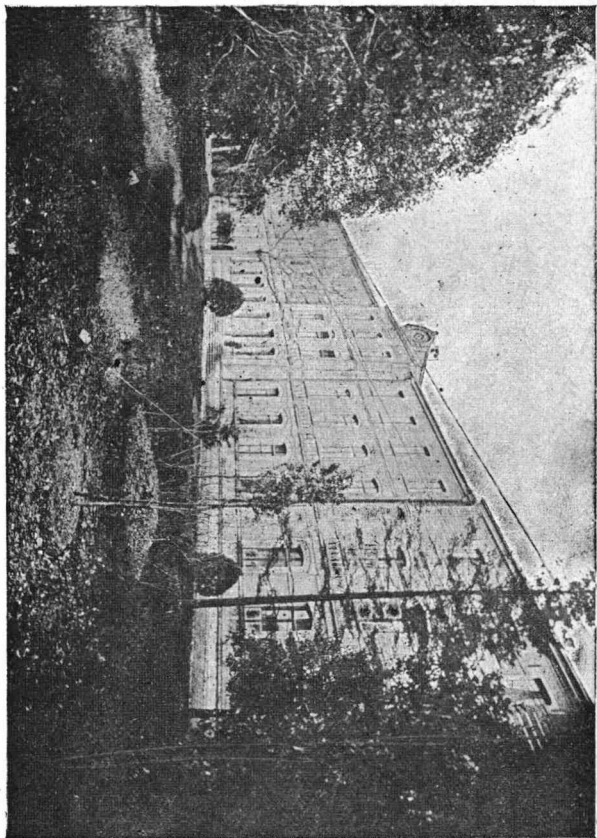
chef-lieu d'un département de Tarn-et-Garonne, cette ville eut de nouveau un collège avec l'abbé Bathie comme Principal : il a duré jusqu'à sa transformation en lycée (1811-1867).

Ce collège compta au début huit chaires appelées : philosophie, rhétorique, deuxième d'humanités, première d'humanités, deuxième de grammaire, première de grammaire, mathématiques spéciales, mathématiques élémentaires. En outre, l'enseignement du dessin était confié à Ingres, père. De ces dénominations il ne resta, à partir de 1818, que celle de rhétorique qui a elle aussi disparu en 1901. Deux classes élémentaires furent ajoutées en 1813, la 7<sup>e</sup> et la 8<sup>e</sup>. En 1829, les chaires de philosophie et de mathématique disparurent : les élèves ne devaient plus recevoir qu'un enseignement littéraire et grammatical.

En 1831, les chaires de philosophie et de mathématiques élémentaires furent rétablies. La même année, on introduisit l'enseignement de la physique ; celui des langues vivantes en 1837, celui de l'histoire en 1844. Il y eut dès lors 15 chaires.

La Bibliothèque du collège s'est constituée avec le fonds de l'ancien collège d'avant 1792 et avec des subventions du ministère.

Voici les noms des Principaux qui se sont succédé : Fauchier (1818-1828) ; Farges (1829-1830) ; Sauriac (1831) ; Brunie (1832-1834) ; Montchoux (1835-1836) ; de Cassan (1837) ; le chanoine Agriffoul (1838-1844) ; Laurens (1845-1849) ; Calistry (1850-1851) ; Winter (1851-1855) ; Grousset (1856-1867).



Montauban. — Lycée Ingres.

## LYCÉE INGRES (1).

Le 24 août 1861, sur un rapport de M. Camboñ, la municipalité, présidée par M. Prax-Paris, décida la création d'un lycée. Il fut construit par l'architecte Gardelle. Sur un terrain d'accès facile d'une superficie de 46.000 mètres carrés, les bâtiments en occupent 6.500. La dépense pour l'achat du terrain et pour la construction, soit 837.748 francs a été couverte par la ville et l'Etat. Le département y a contribué pour 100.000 francs. La plus forte réparation depuis lors, en 1896, s'est élevée à 27.300 francs.

Le premier proviseur, M. Lecrocq, nommé en 1867, ne prit possession des nouveaux locaux qu'en 1869.

Au 1<sup>er</sup> décembre 1870, le lycée comptait 237 élèves, dont 65 internes, 14 demi-pensionnaires, 158 externes. L'effectif le plus élevé, 405 élèves en 1881, a correspondu à une exceptionnelle prospérité du pays. Dès 1885, il revenait au chiffre moyen de 300 élèves qu'il a conservé jusqu'en 1901. Il compte en 1908 263 élèves dont 81 internes et demi-pensionnaires et 182 externes.

L'enseignement classique et l'enseignement spécial ont fonctionné côte à côte, après l'ouverture du lycée, avec 22 chaires auxquelles on adjoignit, en 1879, pour les tout petits enfants, une classe qui a été tenue par un instituteur jusqu'en 1899, depuis cette date par une institutrice. En 1892, l'enseignement

(1) D'après un manuscrit de M. le proviseur Croiset.

spécial devint l'enseignement moderne avec six chaires : mathématiques, physique, sciences, lettres, 1<sup>re</sup> Année, Préparatoire. On créait encore une seconde chaire d'Anglais (1883), une seconde chaire d'Allemand (1897), une chaire d'Espagnol (1898). Mais en même temps la nouvelle organisation de l'enseignement moderne amenait la suppression d'une chaire de sciences (1894) et d'une chaire de français (1897). Les cloisons qui tenaient séparés les deux ordres d'enseignement et les deux ordres de professeurs tendaient à disparaître. En effet, depuis 1901 il n'y a plus qu'un enseignement classique. Tous les élèves sont réunis pour certains cours avec le même professeur, mais on distingue en sections A et B, à partir de la 6<sup>me</sup>, les élèves qui font du latin et ceux qui n'en font pas ; en sections A. B. C. D., à partir de la 3<sup>me</sup>, les élèves suivant qu'ils font particulièrement du grec, du latin, des sciences ou des langues vivantes. Ces quatre sections aboutissent à quatre examens de baccalauréat, et tous ces baccalauréats aux mêmes sanctions.

Le proviseur, secondé par un surveillant général pour les services intérieurs, est chargé des rapports avec les familles. Deux aumôniers, un catholique et un protestant, assurent le service religieux après entente avec les parents. Un économe s'occupe, avec un commis, du matériel. Un avocat de la ville donne l'enseignement du droit. Le personnel enseignant compte 25 professeurs, 4 répétiteurs pourvus d'une nomination ministérielle, 4 surveillants d'internat agréés par le proviseur.



Le lycée doit se suffire moyennant une subvention fixe de l'Etat. La ville intervient de compte à demi avec l'Etat pour les grosses réparations ; elle est seule chargée des dépenses d'entretien.

La dénomination officielle de lycée Ingres date du 9 août 1895.

Une association florissante d'anciens élèves a fait placer au vestibule du lycée une plaque de marbre pour l'inscription en lettres d'or des noms des anciens élèves qui sont morts pour la patrie (30 janvier 1898).

Voici la liste des proviseurs : Lecrocq (1867-72) ; — Fabre (1872-5) ; — de Crozals (1875-8) ; — Le Renard (1878-9) ; — Condé (1879-81) ; — Canet (1881-4) ; — Mayrial (1884-6) ; — Cambonie (1886-9) ; — East (1889-94) ; — Chausson (1894-5) ; Trouffleau (1895-7) ; — Croiset (1897-1901) ; — Rohmer (1901).

On peut citer parmi les anciens professeurs, MM. Couat, Rabier, Baillaud, Maurice Croiset (1869-1872) ; parmi les anciens répétiteurs, M. Delcassé. parmi les anciens élèves, MM. de Selves, Izoulet.

#### LYCÉE DE JEUNES FILLES (1).

Aussitôt après le vote de la loi du 21 décembre 1880 relative à l'enseignement secondaire des jeunes filles, la ville de Montauban ne se laissa devancer par aucune autre pour donner à ses filles une culture intellectuelle raisonnable et saine, conforme à celle des

(1) D'après un manuscrit de M<sup>me</sup> Corone.

garçons mais non copiée sur elle. Le maire Alexis Bergis, un convaincu, trouva auprès de M. Claude Perroud, recteur de l'Académie, un concours éclairé et sûr.

Dès le 21 novembre 1881, des Cours secondaires réunirent 21 élèves. Le personnel plein de foi dans le succès de l'œuvre, avait à sa tête Mlle Conte qui devint Madame Corone.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1882, les Cours secondaires se transformaient en collège, et ce collège groupait, à la rentrée de 1883, jusqu'à 130 élèves externes. Beaucoup de familles des environs de Montauban sollicitaient la création d'un internat. Cette question de l'internat se mêla à celle de la création d'un lycée national en remplacement du collège. Les deux furent résolues le 13 juin 1883 sur un rapport de M. Alfred Marty, un ami de la première heure. D'après le traité constitutif, qui est du 15 décembre suivant, l'Université ne devait connaître que l'externat ; l'internat serait purement municipal. Moins de trois ans après le lycée construit d'après les plans de M. Vaudremer était livré au service (11 octobre 1886).

Il s'élève entre la rue du faubourg Lacapelle et le ruisseau Lagarrigue. Les frais d'achat de terrain, de première installation et de mobilier se sont élevés à 1.373.600 francs dont l'Etat a payé la moitié, la ville l'autre moitié. Il faut ajouter à cette dépense les honoraires de l'architecte, 13.643 fr. 49, et des frais de réparations pour 25.045 fr. 05. Tous les services sont bien compris dans cette vaste installation, les salles chauffées, les cours plantées d'arbres.

Le lycée s'ouvrit avec 151 élèves, dont 60 internes et 91 externes. L'effectif a compris 233 élèves en 1898, soit 93 internes ou demi-pensionnaires et 140 externes. Sur ce total d'internes, 19 étaient originaires du département; les autres venaient de l'Ariège, du Tarn et même de plus loin, de la Corrèze, des Charentes, attirées par la valeur des études de la 6<sup>e</sup> année d'où les élèves passaient presque toutes, par voie de concours, aux Ecoles normales supérieures de Sèvres et de Fontenay-aux-Roses. La clientèle un peu spéciale qui se destinait aux grandes écoles se pliait, sous l'action de madame Corone, à cette forte discipline qui est nécessaire pour créer une atmosphère de travail et des traditions fécondes. Aucun autre lycée de province n'a fourni un aussi grand nombre de dames professeurs. Une raison d'économie a fait disparaître cette 6<sup>e</sup> année. Il ne faut pas trop le regretter malgré l'éclat qu'elle avait jeté sur l'établissement. Les moyens de s'instruire ne manquent pas ailleurs aux jeunes filles qui aspirent aux fonctions d'enseignement. Le lycée de Montauban est revenu à son caractère essentiel de maison d'éducation de jeunes filles

La population actuelle est de 269 élèves, dont 105 internes et 164 externes. Elles appartiennent au monde du travail, négoce ou agriculture; les fonctions libérales donnent leur contingent. Quelques jeunes filles appartiennent aux familles ouvrières qui consentent pour leurs enfants de réels sacrifices. On a dit à tort que ce lycée avait un caractère protestant: à peine un cinquième des jeunes filles appartient à la

religion réformée. Cette proportion n'a jamais varié.

Les anciennes élèves témoignent de sentiments de reconnaissance envers la maison où elles ont passé plusieurs années studieuses. Elles ont fondé une Association qui a été approuvée le 6 juin 1898.

A l'ouverture des Cours secondaires, la Directrice était aidée par une dame professeur, une maîtresse primaire, et quelques professeurs du lycée de garçons. Le Collège commença avec 15 fonctionnaires et finit avec 21. Au début le lycée compta 28 fonctionnaires : la directrice, une directrice spéciale d'internat, 8 professeurs dames, 4 maîtresses primaires, 4 surveillantes d'externat, 4 surveillantes d'internat, 4 professeurs du lycée de garçons, deux aumôniers, un catholique, un protestant. Il y en eut dans la suite jusqu'à 34. Après la disparition de la 6<sup>e</sup> année, le nombre a diminué et l'on a pu se passer du concours des professeurs du lycée de garçons. Il y a en ce moment la directrice, une directrice d'internat, 8 professeurs dames, 4 maîtresses primaires, 5 surveillantes d'externat, 4 surveillantes d'internat. 2 aumôniers, une économe et une stagiaire, 4 professeurs de musique de dessin, de couture et de gymnastique

Madame Corone a quitté Montauban pour Montpellier. M<sup>lle</sup> Bussard dirige le lycée.

#### ENSEIGNEMENT SECONDAIRE LIBRE

L'enseignement secondaire libre a prospéré longtemps avec les Jésuites jusqu'à leur expulsion (1881) et depuis lors avec des prêtres séculiers. Il était ins-

tallé au Cours Foucauld. En même temps, le grand séminaire, considéré comme établissement d'enseignement supérieur, fonctionnait au Quai du Tarn, près de la Faculté de théologie.

La loi de séparation des églises et de l'État, non acceptée par les catholiques, les a privés des locaux qu'ils occupaient.

Le petit séminaire a été transféré à Saint-Théodard, au Moustier, où il réunit encore 230 élèves dont une centaine d'internes.

Quant au grand Séminaire, il s'est transporté lui aussi rue du Moustier comme institution de théologie catholique. Il compte de 25 à 30 élèves.

#### FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE (1)

Le décret impérial du 17 mars 1808 instituant l'Université de France y incorpora les Facultés de théologie. Un autre décret du 17 septembre de la même année créa une de ces Facultés à Montauban: le doyen et les professeurs seraient nommés la première fois par le Ministre de l'Instruction publique; dans la suite les chaires seraient données au concours. En vertu d'un arrêté du 24 mai 1828, signé de Cuvier, le grade de bachelier était rigoureusement exigé de tous ceux qui voulaient être admis aux cours

(1) Voir. les *Origines de la Faculté de théologie protestante de Montauban*, par Ch.-L. Frossard; et *Mémoire universitaire et ecclésiastique sur la Faculté protestante et le Séminaire de Montauban*, par A. Sardinoux.

de la Faculté, et les concurrents devaient être présentés par le Consistoire de Montauban, après avoir consulté les Consistoires des principales villes de France.

Benjamin Sigismond Frossard, ancien pasteur, honoré du choix de M. de Fontanes, Grand-maître de l'Université, fut nommé doyen le 15 septembre 1809.

Le même arrêté désignait six professeurs. Frossard obtint de l'Etat une somme de 60.000 francs pour installer la Faculté au ci-devant couvent Sainte-Claire sur le quai du Tarn. Il choisit à son gré dans la bibliothèque du Tribunat, qui était supprimé, et au dépôt du ministère les ouvrages appropriés aux cours qui devaient être professés. Cette collection amenée de Paris à Montauban grâce à un crédit qui fut alloué par le préfet de Tarn-et-Garonne a formé le premier fonds, et le plus important, de la bibliothèque de la Faculté (1810).

L'ouverture des cours eut lieu le 10 janvier 1810. Au mois de juillet suivant, les Inspecteurs généraux de l'Université vinrent visiter la nouvelle Faculté. Elle n'a pas cessé de fonctionner jusqu'en 1906 comme Faculté de l'Etat, bien qu'à plusieurs reprises, à cause de son isolement de tout établissement littéraire d'enseignement supérieur, il ait été question de la transférer à Nîmes, à Montpellier, à Paris. Il y avait une autre Faculté similaire à Strasbourg. Après la perte de l'Alsace et de la Lorraine, la Faculté de théologie protestante de Strasbourg a été installée à Paris. Chacune des deux Facultés a marqué son enseignement d'un caractère propre, celle de Montauban orthodoxe, celle de Paris libéral, corres-

pondant aux deux principaux courants qu'on observe dans la religion réformée.

En 1847, un séminaire a été annexé à la Faculté. L'ouverture de cet établissement eut lieu le 4 novembre de cette année, avec Emilien Frossard comme directeur. Il a compté une moyenne de 60 candidats au saint ministère, dont plusieurs étaient pourvus d'une bourse, d'autres d'une demi-bourse.

Voici comment les cours étaient répartis en 1901 :

MM. Bruston, doyen : *hébreu et critique de l'Ancien testament.*

Wabnitz, *exégèse et critique du Nouveau testament ;*

Doumergue, *histoire ecclésiastique ;*

Leenhardt, *philosophie et sciences ;*

Moutet, *grec du Nouveau testament et patristique ;*

H. Bois, *théologie systématique ;*

Westphal (ch. de c.), *théologie biblique.*

Depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1906, à la suite de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat, la Faculté ne fait plus partie de l'Université. Elle s'appelle aujourd'hui *Faculté libre de théologie protestante de Montauban*, et elle dépend de l'Union nationale des Eglises réformées évangéliques de France, association culturelle établie conformément à la loi de Séparation de 1905. La Faculté ne reçoit plus de subsides de l'Etat. Sur sa demande, et après inventaire, la jouissance de la bibliothèque lui a été accordée comme celle du local.

Elle a mis à sa tête M. Doumergue, et elle compte 32 étudiants.

#### COLLÈGE DE CASTELSARRASIN

On trouve à Castelsarrasin au milieu du 18<sup>e</sup> siècle quelques vagues régents latinistes, mais on ne sait qui les nommait, quelles garanties de savoir ils présentaient, si les élèves se réunissaient dans un même local ou si les maîtres allaient à domicile. Il semble que la communauté les payait à raison de 200 livres. A ce prix ils ne pouvaient pas vivre ; ils ne séjournaient pas longtemps. Les consuls, bien intentionnés, et voulant obtenir l'autorisation d'augmenter ces traitements, s'adressèrent aux Etats de la province de Languedoc, mais sans succès. Ils allèrent jusqu'au roi, « vu, dirent-ils (1), que cette ville est considéra-  
« ble et une des principales du diocèse Bas-Montau-  
« ban, et qu'on y compte 9 à 10.000 âmes de tout  
« âge et de tout sexe, et qui, d'ailleurs, paie annuel-  
« lement au roy une somme d'environ quarante-huit  
« mille livres pour ses charges royales ; que cette  
« ville a besoin de se procurer des régents pour l'é-  
« ducation de ses enfants.... » Une délibération de 1785 alloua aux régents un supplément de 50 livres, une misère.

Il y avait en 1790 trois régents, Villar, Guittard et l'abbé Boscredon. Ce dernier, nommé peu après curé

(1) 30 Mai 1783.



de Saint-Jean, fut remplacé par Louis Baillièrre, maître à écrire.

Il n'est plus question pendant la Révolution de maîtres latinistes, bien qu'une notice du 8 ventose an VIII, demandant que la ville de Castelsarrasin devint chef-lieu d'arrondissement, invoque à l'appui de cette prétention l'existence d'un établissement d'éducation « pour l'étude des langues, des beaux-arts et des mathématiques qui compte déjà un assez grand nombre d'élèves. » La rédaction est bien peu précise, et ce prétendu établissement dut avoir une vie précaire, car le maire Carrère-Peschels, écrivait en ces termes, le 20 floréal an XII, à Villar, membre de l'Institut, et inspecteur général des études, le fils probablement de l'ancien pauvre régent de ce nom : « la ville entière, dont une partie des habitants se glorifie de conserver depuis l'enfance le précieux souvenir de vos talents et de vos vertus, sera au comble de la satisfaction de voir naître sous vos auspices un si noble établissement », un collège.

Une école, créée avec une dotation de 2.400 fr. en 1809, fut transformée en collège l'année suivante. L'inauguration donna lieu à une grande fête le 25 Novembre 1810, au couvent des Ursulines où il fonctionna mais qui fut cédé à la sous-préfecture en 1830, quand le collège prit définitivement possession des anciens bâtiments des Dominicains. Il s'y trouve encore, et les municipalités qui se sont succédé ont pris grand soin d'entretenir les locaux. Les principales réparations datent de 1881 et de 1886.

Au début, le collège compta une classe primaire

et quatre chaires, 8<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>, et une chaire de mathématiques ; il y avait aussi un maître d'études.

En 1835, on ajouta une chaire de seconde et rhétorique.

L'organisation de l'enseignement spécial provoqua la création d'une chaire en 1872, d'une seconde en 1876 (cours préparatoire) et d'une troisième en 1890. On les a maintenues sous d'autres noms lors de la transformation de l'enseignement spécial en enseignement moderne : 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> moderne, 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> moderne, 2<sup>e</sup> moderne.

De 1872 à 1880, les langues vivantes étaient enseignées par les professeurs de l'enseignement classique, moyennant une rétribution spéciale : une chaire de langues vivantes (anglais et allemand) fut créée en 1880.

Cette même année 1880, une chaire de physique fut créée ; auparavant le professeur de mathématiques s'occupait aussi de la physique.

De même, l'histoire et la géographie étaient des enseignements confiés à divers professeurs : deux chaires une de philosophie, une autre d'histoire furent créées en 1883.

Depuis lors, bien que les classes soient gémées, le collège a donné un enseignement secondaire complet avec 14 professeurs et 3 maîtres d'études : chaires de mathématiques, de sciences, d'histoire et géographie, de philosophie, de 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup>, de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup>, de 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>, de 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup>, classe primaire, anglais, espagnol, dessin.

Le nombre des élèves s'est accru en même temps que celui des professeurs. Au moment de sa plus grande prospérité, en 1899, il a compté 145 élèves. L'effectif a un peu diminué, non que le collège ait perdu son renom, mais à cause de la création à Beaumont-de-Lomagne d'une école primaire supérieure (1<sup>er</sup> janvier 1901). Cette école a retenu une partie de la clientèle qui serait, sans cette circonstance, fidèle au collège. On compte aujourd'hui 110 élèves dont 48 internes et 62 externes.

Une Association d'anciens élèves, créée en 1899, comprend 155 membres.

On cite parmi les anciens camarades l'ingénieur Pagès, qui a construit la plupart des chemins de fer de l'ouest ; les généraux de Brigade Badens et Bourgade ; Charles de Mazade, membre de l'Académie française qui rédigea pendant longtemps le bulletin politique de la Revue des Deux-mondes.

#### Liste des principaux du Collège :

MM. Dauzat, 1812-1813 ; — Vacauce, 1814-1816 ;  
— Rieunier, 1818-1841 ; — abbé Gallay, 1841-1844 ;  
— Petit, 1844-1846 ; — abbé Granier de Cassagnac,  
1846-1851 ; — Roubaux, 1851-1852 ; — Taillandier,  
1852-1853 ; — Dufort, 1853-1859 ; — Binet, 1859-  
1868 ; — Thorez, 1868-1875 ; — Céré, 1875-1885 ;  
— Delétang, 1885-1886 ; — Pépin, 1886-1889 ; —  
Combes, 1889-1890 ; — Carrayrou, 1890-1904 ; —  
Montagne, 1904.

COLLÈGE DE MOISSAC.

La plus ancienne école de Moissac fut ouverte au monastère, distincte de celle des moines et accessible aux pauvres, suivant l'usage des Bénédictins. Il y eut à partir du 15<sup>e</sup> siècle une école consulaire complétée par un enseignement secondaire, mais peu importante : les professeurs se renouvelaient tous les ans ou à peu près, parce qu'ils étaient mal rémunérés. Une suite de crises fut la conséquence de cette instabilité des professeurs. Pour relever l'institution scolaire, un riche bourgeois, Antoine Hébrard, eut l'idée de s'adresser aux Doctrinaires, ou Pères de la Doctrine chrétienne, qui s'engagèrent, par acte du 22 Avril 1659, « à bailler régents savants et capables ».

Sur l'emplacement même de l'école consulaire, les Doctrinaires élevèrent le collège actuel, en 1698, date qui est indiquée sur le cadran. Cette construction massive est un bon spécimen de l'architecture du 17<sup>e</sup> siècle.

La gratuité, d'après Dario (1), était largement pratiquée dans toutes les classes de cet établissement, mais l'enseignement ne semble pas y avoir été poussé bien loin, quoiqu'il y ait eu des professeurs comme Lakanal et Laromiguière (2). D'utiles renseignements

(1) Emile Dario, qui fut longtemps professeur au collège de Moissac, a publié une petite plaquette sur l'histoire du collège.

(2) Armand Marrast, qui fut élève de Laromiguière à Toulouse, a inséré, dans *le National*, sur son professeur, le 25 août 1837, un article qui a été reproduit dans *la Réforme* de Moissac

à cet égard proviennent d'une affiche du 14 mars 1769, illustrée d'une gravure sur bois (1), invitant les amis des lettres de Moissac à assister aux interrogations publiques de 12 élèves. Ces 12 élèves sont désignés d'après leurs prénoms, bien qu'on indique les noms et même le lieu d'origine. Six devaient paraître en public ; la mission des six autres était d'aider leurs camarades et au besoin de les suppléer. Les interrogations portaient sur le catéchisme diocésain, le premier livre des fables de Phèdre, la première partie de la mythologie, les règles de grammaire. Ce programme, si l'on excepte le catéchisme, est à peu près celui de notre cinquième.

On distribuait les prix d'après des compositions corrigées d'avance et signalées par une devise : les noms correspondant aux devises n'étaient connus et proclamés qu'en séance solennelle.

Une école primaire prit, en 1790, la place de l'établissement des Doctrinaires. Elle ne tarda pas à être fermée. L'immeuble servit pendant la Terreur de tribunal et de prison, sauf la chapelle qui devint le lieu de réunion de la *Société des Amis de la Constitution*, puis du *club des Montagnards*.

En 1802 quelques professeurs recommencèrent l'enseignement secondaire, toujours avec des exercices littéraires publics. Le collège universitaire a été fondé en 1809, et complètement organisé en 1835.

du 29 mars 1881. On voit dans cet article, que les professeurs du collège de Moissac recevaient cent écus par an.

(1) Editée à Toulouse, chez Guillemette, typographe.

Les classes sont géminées. Il y a dix chaires magistrales et deux emplois de répétiteur : mathématiques, sciences physiques, philosophie et lettres, histoire et lettres, lettres et grammaire, allemand, anglais, classes élémentaires, classe enfantine et dessin.

On compte actuellement 100 élèves, dont 20 internes, 2 demi-pensionnaires et 78 externes.

Parmi les professeurs les plus distingués de la période moderne, il faut signaler en 1847 M. Edouard Roschach qui est devenu archiviste à Toulouse et qui est considéré comme un de nos meilleurs historiens ; parmi les élèves, Léon Cladel, Manau.

Principaux du Collège de Moissac :

MM. Salers, 1826-1830 ; — abbé Simon, 1830-1831 ; — Alaux, 1831-1833 ; — abbé Delhom, 1834-1835 ; — abbé Deljouglas, 1836-1837, — abbé Velay, 1838-1841 ; — Rieunier, 1842-1851 ; — Maurice, 1852-1859 ; — Cazenave, 1860-1861 ; — Roucayrol, 1862-1863 ; — Cottin, 1864-1868 ; — Sandral, 1869-1878 ; — Hartenstein, 1874-1877 ; — Duyert, 1878-1879 ; — Bressoles, 1879-1880 ; — Dubuc, 1881-1882 ; — Latreille, 1883-1885 ; — Céré, 1886-1888 ; Barbié, 1889-1890 ; — Besson, 1891-1894 ; — François, 1894-1897 ; — Laffon, 1898-1908 ; — Philippe, 1908.



## LISTE ALPHABÉTIQUE DES COMMUNES

*Avec les chiffres comparés de la population  
en 1872 et en 1908*

	Cantons.	Pop. en 1872, en 1908.		Pages.
Albefeuille-Lagarde ..	Castelsarrasin.....	648	513	110
Albias.....	Nègrepelisse.....	1.195	1.041	170
Angeville.....	Saint-Nicolas.....	911	251	VI
Asques.....	Lavit.....	349	251	VI
Aucamville.....	Verdun.....	999	898	114
Auterive.....	Beaumont.....	196	165	126
Auty.....	Molières.....	380	311	IX
Auvillar,.....	Auvillar.....	1.744	1.076	134
Balignac.....	Lavit.....	131	88	132
Bardigues.....	Lavit.....	489	359	133
Barry-d'Islemade....	Castelsarrasin.....	536	502	110
Barthes (Les).....	Castelsarrasin.....	522	546	110
Beaumont.....	Beaumont.....	4.344	3.494	126
Beaupuy.....	Verdun-sur-Garonne..	420	391	117
Belbèze.....	Beaumont.....	196	160	123
Bessens.....	Grisolles.....	580	422	V
Bioule.....	Nègrepelisse.....	1.082	843	171
Boudou.....	Moissac.....	658	530	341
Bouiltac.....	Verdun-sur-Garonne..	1.153	866	117
Bouloc.....	Lauzerte.....	556	397	328
Bourg-de-Visa.....	Bourg-de-Visa.....	897	750	329
Bourret.....	Verdun-sur-Garonne..	912	698	118

Cantons.		Pop. en 1872, en 1908.		Pages.
Brassac .....	Bourg-de-Visa .....	954	616	326
Bressolst.....	Montech.....	918	895	107
Bruniquel.....	Montclar.....	1.396	1.050	166
Campsas .....	Grisolles.....	551	576	107
Canals .....	Grisolles.....	462	383	96
Castanel .....	Saint-Antonin.....	894	647	41
Castelferrus.....	Saint-Nicolas.....	595	503	130
Castelmeyran.....	Saint-Nicolas.....	911	695	134
Castelsagrat.....	Valence-d'Agen.....	1.212	937	937
Castelsarasin.....	Castelsarrasin.....	6.514	6.888	103
Castéra-Bouzet.....	Lavit.....	432	353	132
Caumont.....	Saint-Nicolas.....	703	556	134
Causé (Le).....	Beaumont.....	462	335	VI
Caussade.....	Caussade .....	4.200	4.379	176
Caylus.....	Caylus.....	4.829	3.770	153
Cayrac.....	Caussade.....	264	265	39
Cayriech.....	Caussade.....	396	275	IX
Cazals .....	Nègrepelisse .....	481	336	IX
Cazes-Mondenard....	Lauzerte.....	2.760	2.128	327
Comberouger.....	Verdun-sur-Garonne...	501	353	118
Corbarieu.....	Villebrumier.....	436	423	162
Cordes-Tolosane....	Saint-Nicolas.....	636	507	94
Coutures.....	Saint-Nicolas.....	304	216	VI
Cumont.....	Beaumont.....	331	333	VI
Dieupentale.....	Grisolles.....	570	590	102
Donzac .....	Auvillar.....	839	622	134
Dunes.....	Auvillar.....	1.178	953	134
Durfort.....	Lauzerte.....	1.445	1.090	326
Escatalens .....	Montech .....	1.116	971	102
Escazeaux .....	Beaumont.....	531	421	124
Espalais.....	Valence-d'Agen.....	480	358	323
Esparsac.....	Beaumont.....	619	505	VI
Espinas.....	Caylus.....	787	516	151
Fabas.....	Grisolles.....	278	238	107
Fajolles.....	Saint-Nicolas.....	303	224	VI
Faudoas.....	Beaumont.....	753	605	123
Fauroux .....	Bourg-de-Visa.....	506	380	IX
Feneyrols.....	Saint-Antonin.....	685	569	148
Finhan.....	Montech .....	1.587	1.258	102
Garganvillar.....	Saint-Nicolas.....	798	640	133



	Cantons.	Pop. en 1872, en 1909.		Pages.
Gariès .....	Beaumont.....	433	304	124
Gasques.....	Valence-d'Agen .....	502	376	18
Genebrières.....	Montclar.....	626	430	166
Gensac.....	Saint-Nicolas.....	353	233	129
Gimat.....	Beaumont.....	299	305	VI
Ginals .....	Saint-Antonin.....	982	673	152
Glatens .....	Boaumont.....	117	78	115
Goas.....	Beaumont.....	107	78	115
Golfech .....	Valence-d'Agen .....	821	586	323
Goudourville.....	Valence-d'Agen.....	509	424	322
Gramont.....	Lavit.....	630	432	130
Grisolles.....	Grisolles.....	2.007	2.028	95
Labarthe.....	Molières .....	967	736	183
Labastide-de-Penne ..	Montpezat.....	448	339	180
Labastide-du-Temple .	Castelsarrasin.....	721	438	107
Labastide-St-Pierre...	Grisolles.....	1.017	868	108
Labourgade.....	Saint-Nicolas.....	382	340	133
Lacapelle-Livron....	Caylus.....	586	418	154
Lachapelle.....	Lavit.....	453	289	129
Lacour-de-Montaigu..	Montaigu .....	672	487	XI
Lacour-Saint-Pierre..	Montech .....	566	508	102
Lafitte.....	Saint-Nicolas.....	451	402	133
Lafrançaise .....	Lafrançaise.....	3.507	3.000	190
Laguépie.....	Saint-Antonin.....	1.380	1.162	146
La Magistère.....	Valence-d'Agen .....	1.559	1.522	323
Lamothe-Capdeville..	Montauban (Est).....	763	672	188
Lamothe-Cumont....	Beaumont.....	342	333	123
Lapenche .....	Montpezat.....	406	349	177
Larrazet .....	Beaumont.....	818	689	1.3
Lauzerte.....	Beaumont.....	2.895	1.971	329
Lavaurette .....	Caussade.....	572	406	177
Lavilledieu .....	Montech.....	893	859	107
Lavit.....	Lavit.....	1.519	1.255	128
Léojac .....	Montauban (Ouest)....	437	352	173
L'Honor-de-Cos .....	Lafrançaise .....	1.454	1.213	187
Loze.....	Caylus.....	502	338	VII
Lizac.....	Moissac.....	758	560	321
Malause.....	Moissac.....	1.018	731	321
Mansonville.....	Lavit.....	813	530	129
Marignac .....	Beaumont.....	243	164	VI

Cantons.		Pop. en 1872, en 1908.		Pag:s.
Marsac.....	Lavit.....	492	418	129
Mas-Grenier.....	Verdun-sur-Garonne...	1.347	1.224	118
Maubec.....	Beaumont.....	583	422	123
Maumusson.....	Lavit.....	236	110	VI
Meuzac.....	Castelsarrasin.....	952	816	110
Merles.....	Auvillar.....	485	347	134
Mirabel.....	Caussade.....	1.565	1.059	175
Miramont.....	Bourg-de-Visa.....	695	542	325
Moissac.....	Moissac.....	9.036	8.218	306
Molières.....	Molières.....	2.336	1.873	183
Monbarla.....	Lauzerte.....	341	251	325
Montbeton.....	Montech.....	670	817	107
Monclar.....	Monclar.....	2.026	1.541	163
Montjoi.....	Valence-d'Agen.....	615	420	325
Montagudet.....	Bourg-de-Visa.....	507	391	325
Montaigu.....	Montaigu.....	3.221	2.223	329
Montaïn.....	Saint-Nicolas.....	499	138	61
Montalzat.....	Montpezat.....	1.190	897	177
Montastruc.....	Lafrançaise.....	420	306	189
Montauban.....	Montauban.....	25.000	24.156	192
Montbartier.....	Montech.....	670	574	106
Montbéqui.....	Grisolles.....	442	329	V
Montech.....	Montech.....	2.753	2.415	101
Monteils.....	Caussade.....	745	545	IX
Montesquieu.....	Moissac.....	1.176	911	XI
Montfermier.....	Montpezat.....	286	239	183
Montgaillard.....	Lavit.....	503	370	129
Montpezat.....	Montpezat.....	2.554	1.854	182
Montrécoux.....	Nègrepelisse.....	1.399	1.046	170
Mouillac.....	Caylus.....	284	219	155
Nègrepelisse.....	Nègrepelisse.....	2.898	2.347	171
Nohic.....	Grisolles.....	502	509	108
Orgueil.....	Grisolles.....	575	502	108
Parizot.....	Saint-Antonin.....	1.567	1.182	67
Perville.....	Valence-d'Agen.....	555	252	325
Pin (Le).....	Auvillar.....	286	215	VI
Piquecos.....	Lafrançaise.....	445	344	190
Pommevic.....	Valence-d'Agen.....	555	416	323
Pompignan.....	Grisolles.....	550	523	96
Poupas.....	Lavit.....	370	257	129

	Cantons.	Pop. en 1872, en 1908.		Pages.
Puycornet.....	Molières .....	1.118	828	IX
Puygaillard .....	Montclar .....	583	453	166
Puygaillard.....	Lavit.....	272	191	VI
Puylagarde.....	Caylus.....	1.166	879	144
Puylaroque .....	Montpezat.....	2.072	1.533	144
Réalville.....	Caussade.....	1.662	1.373	177
Reyniès.....	Villebrumier.....	839	605	163
Roquecor.....	Montaigu.....	1.007	731	326
Saint-Aignan.....	Saint-Nicolas.....	433	301	130
St-Amans-Montaigu ..	Montaigu .....	411	303	327
St-Amans-de-Pellagal.	Lauzerte.....	676	507	330
Saint-Antonin.....	Saint-Antonin.....	4.875	3.546	148
Saint-Arroumex.....	Saint-Nicolas.....	373	277	130
Saint-Bauzel .....	Montaigu.....	336	229	XI
Saint-Cirice.....	Auvillar.....	303	242	VI
Saint-Cirq.....	Caussade.....	680	519	177
Saint-Clair .....	Valence-d'Agen.....	334	243	XI
Sainte-Juliette.....	Lauzerte.....	303	217	328
St-Etienne-Tulmont ..	Nègrepelisse.....	936	837	173
Saint-Georges.....	Caussade.....	382	295	177
St-Jean-du Bouzet....	Lavit.....	265	192	VI
Saint-Loup.....	Auvillar.....	640	528	134
Saint-Michel.....	Auvillar .....	712	580	VI
Saint-Nauphary .....	Villebrumier.....	956	831	163
Saint-Nazaire.....	Bourg-de-Visa .....	821	645	VI
Saint-Nicolas.....	Saint-Nicolas.....	2.840	2.310	132
Saint-Paul-d'Espis....	Moissac.....	1.212	899	322
Saint-Porquier .....	Montech .....	1.236	1.051	102
Saint-Projet.....	Caylus.....	1.301	955	29
Saint-Sardos .....	Verdun-sur-Garonne...	1.084	800	VI
Saint-Vincent.....	Caussade.....	645	503	175
St-Vincent-Lespinasse	Moissac.....	413	302	322
Sauveterre .....	Lauzerte .....	652	501	328
Septfonds .....	Caussade.....	1.369	2.404	177
Sérignac .....	Beaumont.....	1.120	901	123
Sistels .....	Auvillar .....	390	299	VI
Touffailles .....	Bourg-de-Visa.....	1.011	732	326
Tréjous.....	Lauzerte.....	572	440	VI
Vaïssac .....	Nègrepelisse.....	1.509	1.045	173
Vaïssac .....	Montaigu .....	540	514	327

Cantons.		Pop. en 1872, en 1908.		Pages.
Valence-d'Agen. ....	Valence-d'Agen .....	3.625	3.289	323
Varen.....	Saint-Antonin.....	1.799	1.302	147
Varennés.....	Villebrumier.....	664	449	161
Vazerac.....	Molières .....	1.539	1.208	183
Verdun-sur-Garonne.	Verdun-sur-Garonne...	3.677	2.217	118
Verfeil.....	Saint-Antonin.....	1.072	860	151
Verlhac-Tescou.....	Villebrumier.....	896	732	VIII
Vignerón .....	Beaumont.....	301	240	123
Villebrumier.....	Villebrumier.....	697	618	161
Villemade.....	Montanban (Est).....	585	504	188



## Principaux faits économiques.

---

	<i>Pages</i>
Amélioration dans la nourriture.....	78
Aptitudes du sol, cultures.....	63, 344
Artisans qui deviennent bourgeois.....	131
Balais (fabrication des).....	96
Bœufs (noms des).....	354
Budget de la charité à Montauban.....	304
Budget du briquetier de G.....	131
Cadis de Montauban.....	255, 299
Canal latéral à la Garonne.....	84
Changements survenus depuis cinquante ans dans la condition des cultivateurs.....	130, 345
Chapeaux de paille (fabrication des).....	178
Chasse.....	69
Chasselas.....	317
Châteaux et maisons de maîtres.....	370
Cocons.....	261
Cours d'eau non utilisés pour la navigation.....	81
Cueillette (pays de).....	47, 189, 321
Déforestation.....	65, 141
Densité de la population.....	328, 341
Dépopulation.....	119, 341, 343
Eaux de Feneyrols.....	17, 148
Elevage des oies.....	119
Elevage des dindons.....	130
Emigration.....	130, 143, 342
Etables... ..	73, 128
Faïences, poteries.....	19, 72, 110, 135, 189, 254

Foire aux chiens.....	70
Foire aux mulets.....	165
Foires et marchés.....	79, 328
Forêts.....	65, 106, 117, 183, 201
Fosses à purin.....	163
Fruits, légumes frais.....	188, 306, 316
Gare de Moissac.....	316
Gare de Lexos.....	147
Importance de l'établissement d'un réseau de voies ferrées.....	78, 344
Importance des chemins vicinaux et ruraux.....	88
Industrie et commerce montalbanais.....	299
Intérieur des maisons paysannes.....	163
Journées rurales (prix des).....	164
Habitations paysannes.....	368
Herd-book.....	72
Labourage.....	354
Lait (le).....	72, 74, 160
L'expéditeur.....	79
Loi du travail.....	154, 344, 347
Marchés aux volailles.....	177
Marchés de Castelsarrasin.....	105
Marins de Moissac.....	316
Métallurgie.....	102
Métiers (petits).....	130, 136
Minerai de fer.....	16, 166
Minoterie.....	64, 102, 254, 299, 316
Machines agricoles.....	129
Mulets.....	76, 344
Natalité.....	343
Nourriture des paysans.....	78, 162, 346
Oiseleurs.....	110
Ormeau de Saint-Pierre.....	189
Papeterie.....	101
Paysans inhabiles à la marche.....	189
Pêche de Montauban.....	64, 187, 189

Phosphate .....	16,	153
Plumeuses d'oiseaux.....	112,	136
Peupliers.....		118
Pont de Montauban.....		214
Ponts sur la Garonne.....		88
Porcs .....		76
Primeurs.....	188, 189, 316,	327
Production moyenne du blé, du maïs.....		64
Prix de vente désirables pour les denrées agricoles.....		78
Produits de la basse-cour .....	77, 119,	130
Prune commune.....		181
Prune d'ente ou d'Agen.....		330
Races bovines.....	72,	128
Races chevalines.....		75
Races ovines,.....		74
Régime de la propriété .....		66
Renchérissement de la vie.....		78
Routes et chemins.....		88
Sabotiers.....		118
Salaires à la campagne.....	164,	181
Salaires à Montauban.....		303
Salariés qui deviennent propriétaires.....	181,	343
Sandales .....		101
Scirie locomobile.....		118
Silencieuses.....		136
Soieries.....		300
Sources .....		21
Statistique.....		341
Travaux publics, difficultés pour les entreprendre....		339
Tramways projetés.....		91
Vigne (la).....	64,	107
Volaille de Caussade.....		177
Voies ferrées.....		89



## Biographies et Portraits.

---

	<i>Pages</i>
Belmontet.....	285
Béraud (Pierre).....	271
Bernard de Saint-Salvy.....	363
Caractères distinctifs parmi les Tain-et-G... 143, 347,	349
Castéla.....	365
Chamier (Daniel).....	238
Daubasse.....	362
Delthil (Camille).....	317
Despeyrous.....	127
Devals.....	283
Dupuy (Jacques)..... 238,	243
Fermat.....	127
Garrissoles (Antoine).....	271
Gascons (les).....	45
Gras (général).....	330
Guibert (comte de).....	282
Ingres.....	278
Jeanbon Saint-André..... 264,	275
Jean Cladel.....	264
Jorda (Raimon).....	362
Lacombe (Hippolyte).....	365
Lefranc de Pompignan.....	281
Léon Cladel.....	2 <sup>e</sup> 5
Manau.....	313
Madame Michelet.....	283
Marcabru.....	362
Massip.....	273



	<i>Pages</i>
Moisset.....	364
Moulencq (François).....	325
Olympe de Gouges.....	284
Paysan (le).....	130, 143, 347
Pétronille Cantecor.....	178
Peyrebrune.....	96
Pouvillon (Emile).....	286
Quercy (Augustin).....	366
Rouergats et caussenards.....	144
Sorcier (le).....	145
Souche maternelle de Gambetta.....	184
Valès (Jean).....	353
Vialètes d'Aignan (les).....	272
Vie (la) de société à la campagne.....	347, 368



## Illustrations.

---

	<i>Pages</i>
Carte géologique de Tarn-et-Garonne.....	1
Croquis du Pays toulousain tarn-et-garonnais.....	93
id. de la Gascogne tarn-et-garonnaise.....	113
id. du Rouergue tarn-et-garonnais.....	138
id. de la région du Tescou.....	160
id. du Quercy montalbanais.....	169
id. de Montauban en 1195.....	208
id.       id.       1621.....	240
id. du Quercy moissagais.....	306
Vues de Fenevrois.....	148
id. de Nègrepelisse.....	170
id. de l'Église Saint-Jacques.....	206
id. d'une vieille rue de Montauban avec une porte du pont.....	214
id. des Couverts de Montauban.....	293
id. du Portail de Moissac.....	309
id. Une ferme du Tarn-et-Garonne, dite à <i>balet</i> .....	368
id. Lycée Ingres.....	391



## Table des matières.

---

	<i>Pages</i>
CHAPITRE I. — Notions sur la formation géologique. — L'homme préhistorique.....	1
CHAPITRE II. — Ethnographie. — Notions historiques. — Le Gascon .....	32
CHAPITRE III. — Description générale : Situation, Climat, Pourtour, Vue superficielle.....	49
CHAPITRE IV. — Description générale ( <i>Suite</i> ) : Agricul- ture; Industrie et Commerce en général; Moyens de communication .....	63
CHAPITRE V. — Le Pays toulousain de Tarn-et-Garonne.	93
CHAPITRE VI. — Gascogne tarn-et-garonnaise.....	113
CHAPITRE VII. — Rouergue tarn-et-garonnais.....	138
CHAPITRE VIII. — Le Bas-Quercy en général. Région du Tescou.....	156
CHAPITRE IX. — Quercy montalbanais.....	169
CHAPITRE X. — Montauban.....	191
CHAPITRE XI. — Quercy moissagais.....	306
CHAPITRE XII. — Constitution vicieuse du département. Statistique. Le paysan. Superstitions. Chansons. Le patois. L'habitation.....	334
CHAPITRE XIII. — L'enseignement à Montauban et dans le Tarn-et-Garonne.....	374
Liste alphabétique des communes avec l'indication des cantons et les chiffres comparés de la population en 1872 et en 1908.....	407
Principaux faits économiques.....	413
Biographies et portraits.....	417
Cartes, croquis, vues.....	419

# ERRATA

---

## CARTE GÉOLOGIQUE :

Lire *quaternaire* au lieu de quaterraire... } légende.  
Lire *bakonien* au lieu de bakronien..... }

Les points indicateurs de Montaigu, Montricoux, Pompignan, Bressols, Montbeton, Lafrançaise, Auvillar, sont mal placés, et le tirage des couleurs doit coïncider avec ces mêmes repaires.

Le mot *Bas-Quercy* ne doit pas déborder sur la rive gauche du Tarn.

Lire *Toulouse* au lieu de Albi.

## TEXTE :

Page 1, ligne 8, après *transitoire*, une virgule au lieu de point et virgule.

— 2, ligne 21, lire *calcaire* au lieu de clacaire.

— 43, ligne 18, lire *intendant* au lieu de intendants.

— 52, ligne 28, lire *nord-ouest* au lieu de nord-est.

— 93, ligne 14, lire *le pied* au lieu de les pieds.

— 114, ligne 24, ajouter *sur la Garonne*, après du département.

— 123, ligne 31, lire *puinés* au lieu de aînés.

— 147, ligne 3, lire *des Albigeois* au lieu de l'Albigeois.

— 170, ligne 13, lire *Albias* au lieu de Albi.

— 197, ligne 15, lire *port* au lieu de pont.

— 219, ligne 14, lire *du code* au lieu de code.

— 354, ligne 8, lire *Caoubet* au lieu de Caboulet.

— 355, ligne 16, lire *seray* au lieu de sera y.

— 371, ligne 21, lire *Finhan* au lieu de Pérignon.

## CROQUIS GÉOGRAPHIQUES :

Ecrire *44° lat. N.*, sur la ligne au-dessous de Montauban (Pays toulousain).

Ecrire *le Viaur*, près de Laguépie (Rouergue).

Ecrire *Montauban* (Région du Tescou).

Effacer *Chouastrac* (Quercy montalbanais).

Ecrire *Lauzerte* (Quercy moissagais).

Tracer les routes autour de Moissac et de Vazerac.

---

imprimerie et Lithographie G. FORESTIÉ, Montauban.

---